



BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVENSIS

910498

KAT. KOMP.

1-2

Mag. St. Dr.

I



. 910498 I

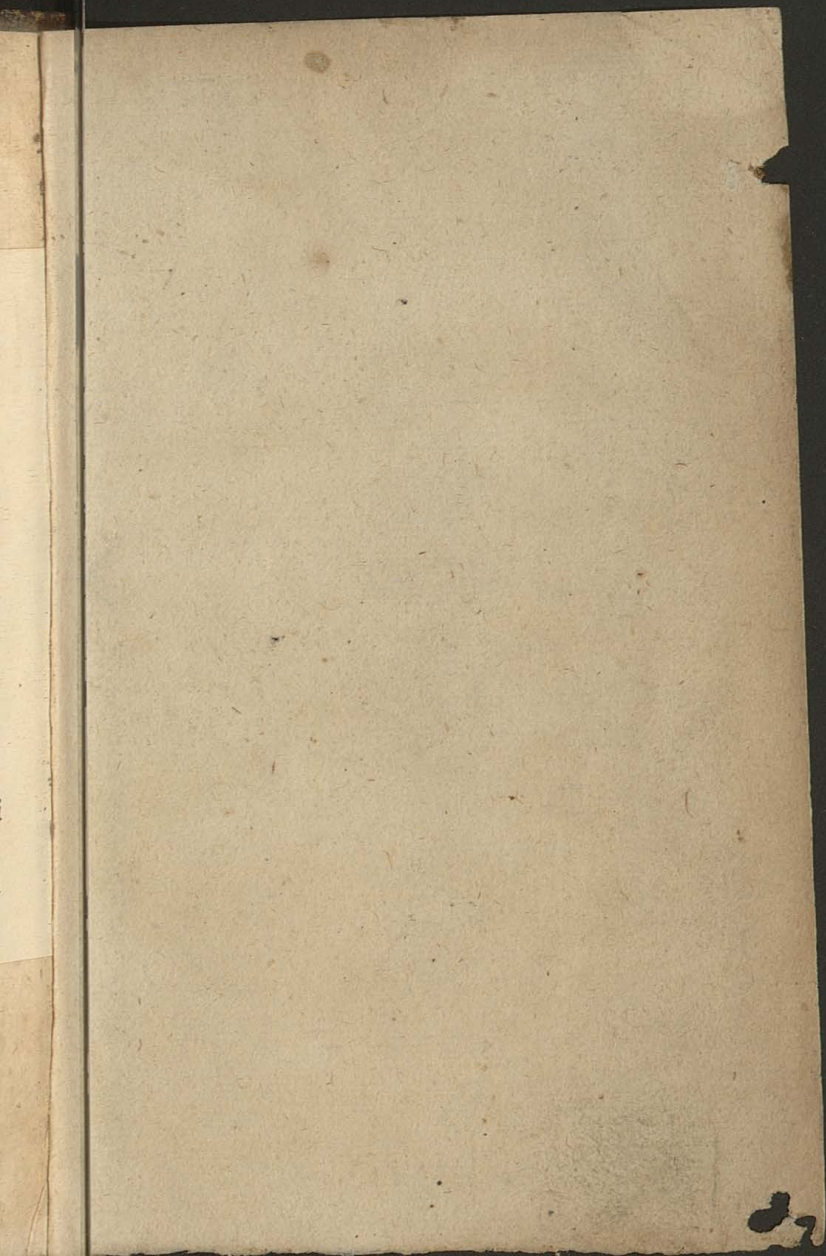
Mag. St. Dr.

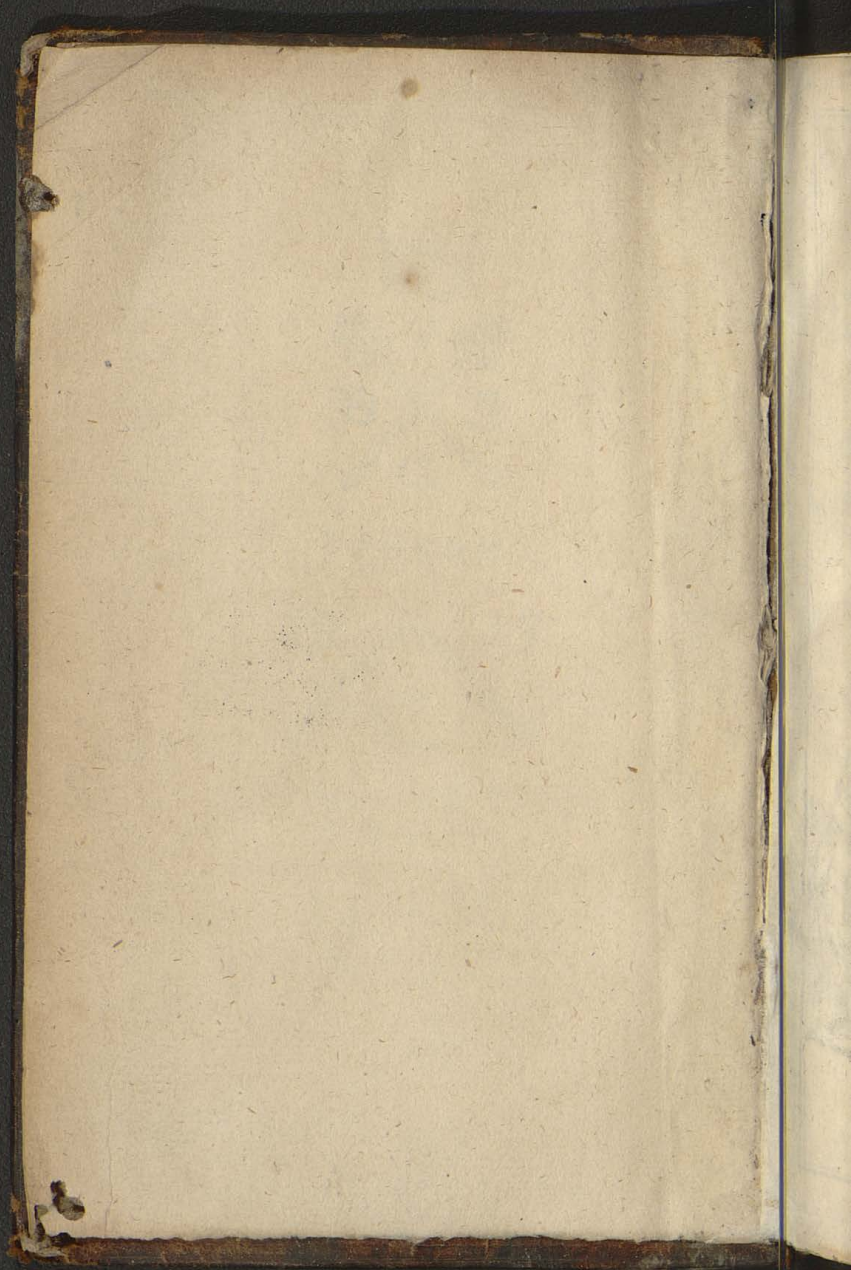


Ex Bibliotheca com. Wodzicki
in Niedźwiedź

Donum prof. Cas. Wodzicki

249656 I





BIBLIOTHECA
VNIV. CRACOV. FACELL.
CRACOVILNSIS



L'Assemblée de Peuple saint



VOYAGE

HISTORIQUE D'ABISSINIE,

DU R. P. JEROME LOBO

DE LA COMPAGNIE DE
JESUS.

Traduit du Portugais, continué &
augmenté de plusieurs Dissertations,
Lettres & Mémoires.

*Par M. LE GRAND, Prieur
de Neuville-les-Dames & de
Preveessin.*

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Aux depens de la COMPAGNIE.

M D C C X X V I I I.

VOYAGE

HISTORIQUE

DABISSIN

DU R. P. JEROME LODO

DE LA CO



~~249656~~

~~I~~

910438

I (1-2)



St. Dr. 2016 D. 252/31 (217)

San. Dr. 2016 D. 252/31 (217)

408037/38

ANAL. NTL. B.

PREFACE.

COMME les négociations n'étoient pas fort vives entre la France & le Portugal, pendant cinq ans que j'ai été à Lisbonne Secrétaire de feu M. l'Abbé d'Estrées Ambassadeur du Roi, je crûs que je devois me faire une occupation, & que je ne pouvois mieux employer mon tems qu'à ramasser des Mémoires ou Relations de ces vastes païs que les Portugais appellent leurs conquêtes, & qui peut-être nous seroient encore inconnus, s'ils ne nous en avoient pas ouvert le chemin.

Mes soins ne furent pas infructueux; je trouvai chez Don Louïs d'Acunha cette Relation de l'Isle de Ceylan, que j'ai donnée au Public.

J'achetai d'une pauvre veuve plusieurs écrits du P. Damian Vieyra Jésuite, qui avoit été quarante ans dans les Indes, dont il en avoit passé une grande partie parmi les Bramins. Je trouvai parmi ces écrits d'excellens Mémoires pour les Vies d'Aureng-Zeb, de l'Emir Jemla ou Mirza Mula, (car il est connu sous ces deux noms,) du fameux Sevagi. Là sont décrites les guerres d'Aureng-Zeb contre ses freres, la déposition & la mort de Cha-Jehan son pere, la conquête des Royaumes de Golconde & de Carnate par l'Emir Jemla, les aventures & stratagêmes de Sevagi, qui de simple particulier se fit Souverain d'un Etat assez considerable, & se rendit redoutable aux Mogols Cha-Jehan & Aureng-zeb.

Monsieur le Marquis de Fontes, qui depuis a été Ambassadeur à Rome, me com-

*

mu-

muniqua un très gros Manuscrit de la découverte des Indes, où je trouvai une infinité de particularitez que Jean de Barros a omises, ou peut-être ignorées. Il me prêta encore plusieurs ouvrages de ce fameux écrivain. Feu Mr. le Comte de Castel-Melhor me communiqua aussi le commencement d'une Histoire de Fez & de Maroc, écrite par ce même Jean de Barros, qu'on peut appeller le Tite-Live des Indes. Enfin la bien-veillance dont m'honorèrent feu Madame la Comtesse d'Ericeira & Monsieur le Comte d'Ericeira son fils, personnes que je ne puis assez louer, ne me fut pas d'une petite utilité dans le dessein que j'avois de m'instruire de ces pais éloignez. Ils voulurent bien me permettre de chercher dans leur Bibliotheque, & d'y prendre ce que je croirois digne de quelque curiosité. J'y trouvai trois volumes manuscrits in folio des Royaumes de Congo, d'Angola, & de Benguela, composez à Angola même; & là est contenue l'Histoire de Ginga Reyne de Matamba, qui mériteroit mieux d'être connue que les Penthesilées, les Thalesfris, les Hippolytes, & toutes ces Amazones de qui les noms ne se conservent que dans les fables. Cette Reine, ayant été dépouillée par les Portugais d'une grande partie de ses États, fit alliance avec le Prince de Sogno, dont le pais est à l'embouchûre du Zaïre; puis elle appella les Hollandois, & avec leur secours elle chassa les Portugais de presque tout le Royaume d'Angola. Mais comme elle éprouva bien-tôt que le voisinage des Hollandois ne lui étoit pas plus avantageux que celui des Portugais, elle traita avec ces derniers, se joignit à eux, & tous ensemble

re-

reconquirent le Royaume d'Angola; & par sa valeur & par ses intrigues, elle scût se venger de ses ennemis, subjugna les Giagas, se vit maîtresse & souveraine d'un Royaume de quatre cens lieues d'étendue au milieu de l'Afrique, & mourut âgée de plus de quatre-vingt ans en 1660. ou 1661. après avoir été convertie à la Religion Chrétienne, par les Capucins Italiens. On peut consulter l'Histoire de Congo qu'ils ont fait imprimer in folio à Bologne en Italie.

Pour revenir aux Manuscrits que j'ai découverts pendant mon séjour à Lisbonne, aucun ne m'a fait plus de plaisir que cette Relation du Pere Jérôme Lobo Jésuite, que Mr. le Comte d'Ericeira eut la bonté de m'apporter dans le tems que je desespérois de la déterrer.

J'avois eu connoissance de cette Relation par feu Mr. Thevenot, mon ami, qui croioit en avoir donné une partie; mais ce que nous en avons dans son grand Recueil de Voyages, est seulement le fruit de quelques conversations que Mr. Sotwel Envoyé d'Angleterre en Portugal, & Mr Toinard ont eûes avec le Pere Lobo es années 1666. & 1667. Ni les uns ni les autres n'ont vû ce Manuscrit dont je donne la Traduction.

Ce que Mr. Thevenot ajoûte des Royaumes de Narea, de Gingiro, de Cambate, n'est qu'une traduction assez libre de quelques Chapitres du quatrième Livre de l'Histoire d'Abissinie du Pere Baltazar Tellez Jésuite, Provincial de la Province de Portugal, imprimée à Conimbre en 1660 sous ce Titre: *Historia General de Ethiopia à Alta ou Preste-Joan e do que nella obraram os Padres da Com-*

panhia de Jesus, composta na mesma Ethiopia pelo Padre Manoel d'Almeyda natural de Vizeu Provincial e Visitador que foi na India. Abreviada com nova releycam e methodo pelo Padre Balthazar Tellez, natural de Lisboa Provincial da Provincia Lusitana, ambos da mesma Companhia.

Je reviens au Pere Jérôme Lobo; ce zelé Missionnaire se fait assez connoître dans toute sa Relation: on voit un homme à la fleur de son âge, d'une complexion forte & robuste, laborieux, infatigable, s'exposant toujours aux plus grands dangers; de sorte qu'on peut lui appliquer ces paroles du Livre des Juges: *Animam suam dedit periculis*. Aussi quels perils n'a-t-il pas courus? Il avoit raison de repeter souvent, comme il faisoit, ces paroles de S. Paul: *Ter naufragium feci, nocte & die in profundo maris fui, in itineribus sepe, periculis fluminum, periculis latronum, periculis ex Gentibus, periculis in civitate, periculis in solitudine, periculis in mari, periculis in falsis fratribus*.

Et comme il passoit parmi les Abissins pour un homme ferme & intrepide, les Moines de ces païs lui en vouloient particulièrement; & plusieurs fois le Roi Faciladas & Isac Vice-Roi de Tigré le chercherent pour le faire mourir.

Lors qu'il fut sorti des prisons de Maçua, on le choisit pour être Procureur de la Mission d'Ethiopie. Il s'embarqua en cette qualité sur le Navire Notre-Dame de Bethléem pour passer en Portugal; mais ce Vaisseau, qui toucha en sortant du port de Goa, se brisa sur les côtes de la terre de Natal. L'équi-
page

P R E F A C E.

page eut assez de peine à se sauver avec quelques provisions qui lui étoient absolument nécessaires dans l'affreux désert où il se trouvoit. On fut là sept mois entiers pour construire deux chaloupes, sur lesquelles s'embarquerent & officiers & matelots & passagers. Une de ces deux chaloupes fut bien-tôt engloutie par les flots. Celle où étoit le Pere Lobo fut plus heureuse, elle doubla le Cap de Bonne-Esperance, & arriva à Angola après quarante jours de navigation; ceux qui étoient dessus ayant été pendant tout ce tems-là entre la vie & la mort.

Angola n'étoit pas le lieu de la destination du Pere Lobo, d'autres périls l'attendent encore sur mer. Il s'embarqua avec le Vice-Roi pour le Brezil, où il esperoit trouver quelque Vaisseau; mais en arrivant sur la côte, leur Navire fut enlevé par un Corsaire Hollandois qui les mit dans une Isle déserte, où plusieurs périrent de faim & de soif; heureusement quelques barques vinrent de terre qui passèrent le Pere Lobo dans le continent, d'où accablé de faim & de fatigue & pouvant à peine se soutenir, il alla à pié à Carthagene où les Peres Jésuites ont une Maison.

Il se reposa quinze jours & s'embarqua sur la flotte qui heureusement étoit prête à partir; mais en arrivant au Cap Saint-Vincent, lorsque ce Pere se croioit hors de tout danger, il s'éleva un orage mêlé d'éclairs & de tonnerres; & comme on étoit près de terre, on craignoit que le Navire ne donnât à la côte & ne se brisât; & tout le monde crût être à sa dernière heure.

Dieu tira encore nôtre Missionnaire des portes de la mort; il aborda à Cadix; d'où il

alla à Seville & de Seville à Lisbonne.

Il eut audience de la Vice-Reine, la Princesse Marguerite douairiere de Mantouë; elle l'écouta favorablement & le renvoya au Roi d'Espagne. Il falut faire le voyage de Madrid, puis celui de Rome; nous ne rapporterons point tous les contre-tems qui lui arrivèrent, ni les oppositions qu'il trouva à la Cour de Rome.

Tant de mauvais succès, tant & de si grands périls dont il n'étoit échappé que par miracle, ne prirent rien sur son zèle; il repassa aux Indes, il fut Recteur de la Maison Professe de Goa, puis Provincial de cette Province; & après avoir été plusieurs années aux Indes, il retourna à Lisbonne lieu de sa naissance. Il y étoit en 1658. comme il paroît par l'Approbation qu'il donna à l'Histoire de la Haute Ethiopie du Pere Baltazar Tellez alors Provincial de la Province de Lisbonne; nous rapporterons les propres paroles du Pere Jérôme Lobo: *Ajudando se outro sy o dito Padre Balthezar Tellez pera integreza & certeza d'este seu livro de muytas annuas cartas pertencentes à dita Missam de Ethiopia, que estam guardadas no cartorio no Collegio de Combra, asquays sam do anno de mil & quinhentos & sincoenta & seys ate o presente tempo, valendo se tambem das noticias de hum largo itinerario que eu fiz sobre estas causas & de outros livros modernos que sabiram à luz. E como eu vivi muytos annos na quelle imperio Abexim Missionario da Companhia de Jesu na quella Missam de Ethiopia, Companheyro dos gloriosos trabalhos de tantos servos de dios Religiosos da mesma Companhia que nella viveram, & vi a magor parte das causas que o dito Padre Balthezar Tel-*
lez

P R E F A C E. viij

lez conta neste seu livro, declaro & juero in verbo Sacerdotis que a dita Historia esta muyto verdadeyra, & conforme a o que em seus tratados contam os ditos Padres, & nam menos a o que eu vi & experimentey, & posso dizer com verdade, quorum pars magna fui.

Il mourut dans la Maison Professe de Saint Roch le 29 de Janvier 1678. âgé d'environ quatre-vingt cinq ans, puisqu'il étoit dans sa seizième année en 1609. tems auquel il fût reçu dans la Compagnie de Jesus.

Voici comme le peint le Patriarche Alphonse Mendez, en parlant de la Commission qu'on lui donna d'aller à Rome pour y représenter les besoins de la Mission d'Abissinie.

Omnium tam Goe degentium, quam ex Ethiopia venientium calculis ad hanc expeditionem electus est Pater Hieronimus Lupus; tum quod omnium illius rerum callentissimus esset, tum quod universorum parandorum scientia instructus, & quod animi illius ad superandos labores generositas, & ad peragenda negotia dexteritas & erga eos cum quibus negotium pertractandum gratia esset explorata.

Je n'ignoreis pas. lorsque j'ai entrepris la traduction de cette Relation & que j'ai résolu de la donner au Public, que nous en avions d'autres, & une très-ancienne de Francisco Alvarez Aumônier de Rodrigue de Lima Ambassadeur de D. Emanuel Roi de Portugal près du Roi d'Abissinie. J'avois lû cette Relation en vieux François, & la traduction Italienne de Ramusio avec le jugement de ce docte & judicieux compilateur, qui croit que nous n'avons qu'un extrait même assez mauvais de ce qu'avoit écrit Alvarez. Il s'appuie

sur un Manuscrit que Damian Goës lui avoit donné, & qu'il dit être fort différent de ce qui est imprimé. Emanuel Faria e Sousa pense tout autrement; il dit que François Alvarez avoit bonne intention, mais qu'il n'avoit pas assez de genie pour faire une bonne Relation; néanmoins toute imparfaite qu'elle est, nous avons beaucoup d'obligation à Alvarez de nous l'avoir donnée. C'est le premier qui soit entré dans quelque détail de ce pais absolument inconnu aux Grecs & aux Romains.

La Relation que nous a donné le Patriarche Jean Bermude, n'est qu'un recit de ce qui est arrivé en Abissinie à Dom Christophle de Gama, de ses combats, de ses victoires, de sa défaite, de sa mort & de ses suites. Les Peres Pierre Pais & Jérôme Lobo nous ont repeté les mêmes choses.

Le Roi & la Reine d'Abissinie traiterent très-bien les Portugais tant qu'ils eurent besoin de leur secours. Le Patriarche Bermude crut toucher au moment heureux où la misericorde de Dieu alloit éclater sur ces peuples & les réunir à la Foi Catholique; mais le péril passé, toutes ces heureuses espérances s'évanouirent; on dispersa les Portugais, le Patriarche fût obligé de prendre la fuite & de se cacher, il sortit de ce pais en 1556. Il fût reçu à Goa avec tous les honneurs dûs à son caractère, & après y avoir demeuré quelque tems, il repassa à Lisbonne, où il est mort. Couto, Andrade, Cardoso, font son éloge.

Dans le tems qu'il abandonnoit l'Abissinie, les Peres Jésuites s'embarquoient pour y aller. Il leur étoit reservé d'éclairer ce Pais &

& de nous en donner une pleine & entiere connoissance. C'est à eux que nous sommes redevables de la découverte des sources du Nil, que le P. Païs & le P. Lobo ont vûës de leurs propres yeux. C'est par eux que nous sçavons les différentes routes qu'il faut tenir pour y arriver, que nous connoissons les mœurs, les coûtures, la religion de tous ces peuples.

Le Pere Louis de Urreta Dominiquain de Valence en Espagne avoit publié une Histoire de l'Abissinie qui n'étoit qu'un tissu de mensonges & de faussetez. Le Pere Nicolas Godinho Jésuite Portugais, qui étoit à Rome lorsque ce Livre parut, entreprit de le refuter, & le fit sans le nommer en composant une Histoire en Latin toute contraire, qu'il écrivit sur les Mémoires des premiers Peres de sa Compagnie qui remplissoient cette Mission depuis l'année 1557. qu'ils y étoient entrez pour la première fois.

Depuis le Pere Godinho, le Pere Baltazar Tellez de la même Compagnie en a publié une autre en Portugais beaucoup plus ample & plus estimée. Il déclare qu'il l'a composée sur les Mémoires du Pere Manuel d'Almeyda, du Patriarche Alphonse Mendez, & du Pere Jérôme Lobo. Quoique cette Histoire soit très-bonne, j'ai crû que je ferois plaisir au Public de donner en nôtre langue quelqu'une de ces Relations. J'ai préféré celle du P. Jérôme Lobo, pour deux raisons; la premiere, parce qu'elle m'a paru plus simple & plus de nôtre goût; la seconde, parce que le Pere Jérôme Lobo parle mieux des païs par où il a passé, & que les autres en disent très-peu de choses; & que de plus,

il a plus voyagé dans l'Abissinie & vû plus de Provinces

Il retourna aux Indes en 1640. & le Pere Baltazar Tellez en parlant de ce zélé Missionnaire dit, qu'il a fait plus de trente-huit mille lieues, qu'il n'a jamais eu d'autre objet que de gagner des ames à Dieu, que de porter par tout les lumieres de l'Evangile, que le monde étoit trop petit pour sa grande ame, que ses travaux surpassent ceux d'Hercule & lui applique ce vers du sixième de l'Enéide:

Nec vero Alcides tantum telluris obivit.

Tel donc a été le Pere Jérôme Lobo dont je donne la traduction.

Comme j'ai voulu le continuer, j'ai eu recours aux Lettres, Relations, & Mémoires des Missionnaires de Syrie & d'Egypte, & des Consuls & Vice-Consuls d'Egypte. Les dernieres Lettres que j'ai lûes sont d'Elias Enoch qui avoit été Envoyé en Abissinie en 1705. pour être Secrétaire-Interprète de Mr. Du Roule. Il écrit de Mocca au mois de Juin 1718. sortant d'Abissinie.

Enfin j'ai poussé mes recherches sur l'Abissinie aussi loin qu'il m'a été possible; & quoique très-ignorant dans les langues qui sont en usage parmi les Abissins, j'ai crû que je pouvois, sur des Mémoires plus sûrs que ceux de Mr. Ludolf, refuter plusieurs choses qu'il a avancées trop legerement. C'est ce que j'ai taché de faire dans plusieurs Dissertations, & de donner une idée juste de son travail dans la premiere, où le Lecteur trouvera bon que je le renvoye.

Le Pere Jérôme Lobo ne fait aucune mention de Zacharie Vermeil de Montpellier qui passa en Ethiopie en 1627. dans le tems que les

P R E F A C E.

xj

les Peres Jésuites y étoient en plus grand credit; je n'ai point trouvé non plus d'occasion d'en parler dans la continuation de la relation de ce Pere; & comme on pourroit croire que j'aurois ignoré ce que Gassendi a dit de Vermeil dans la vie de M. de Peirese. je crois que je dois placer ici ce qu'en ont écrit les Capucins de Touraine qui ont la Mission d'Egypte.

C O P I E D E L E T T R E

Ecritte par le R. P. Gilles de Loche Capucin de Tours du 22. Novembre 1633.

Pour ce qui touche Monsieur Vermeil, j'apprends premièrement de ses nouvelles par le retour de Mehemet Bacha natif de Bourdance, lors qu'il retourna de sa Bachalie de Suaghem, Isle proche d'Ethiopie, où il fut Bacha trois ans: non que lui-même me l'ait dit, mais bien les gens que l'on m'avoit dit que lui-même avoit apporté telles nouvelles; depuis je m'en suis enquis à quelques Ethiopiens qui me l'ont confirmé, & m'ont assuré qu'il avoit défait le Roi de Dancali Mahometan & lui avoit tué huit mille hommes en bataille rangée, encore que lui n'en eût que dix mille; cela se fit vers le commencement de 1630. trois ans après qu'il fut sorti du Caire, qui fut en 1627. Mr. Mare, qui est maintenant au Caire, vous en pourra mander des nouvelles plus fraîches.

Je croi que le Pere Capucin se trompe, & qu'il nomme le Roi de Dancali pour celui d'Adel ou de Zeila, qui étoit presque toujours en guerre avec le Roi d'Abissinie. On lit dans la Relation du P. Jérôme Lobo que le Roi de Zeila avoit fait trancher la tête aux Peres François Machado & Bernard Pereira.

Jé-

Jésuites, sous prétexte que Sultan Segued avoit fait mourir l'Ambassadeur de ce Prince, qui étoit mort à la verité à la suite du Roi d'Abissinie, mais de sa mort naturelle.

Ce Pere Gilles de Loche passa du Caire à Rome & de Rome à Marseille, où Monsieur de Peiresc l'interrogea ou le fit interroger le 25. & 26. de Juillet 1633. non-seulement sur Zacharie Vermeil, mais encore sur un prétendu Prince d'Abissinie qui étoit alors à Rome, & qui depuis est venu en France où il est mort.

Les réponses de ce Capucin furent qu'il avoit vû au Caire ce prétendu Prince d'Ethiopie. Que les Abissins disoient que c'étoit un Moine Apostat d'un Monastere du désert. Que l'Abbé avoit donné avis de ses mauvaises mœurs & de sa basse naissance; qu'on sçavoit qu'il avoit volé un Ethiopien qui s'étoit joint à lui; qu'il avoit surpris la religion du Gardien des Observantins, & que ce bon religieux l'avoit adressé à ses Confreres du Saint-Sepulchre de Jerusalem, qui lui avoient donné des Lettres de recommandation pour Rome, où il avoit eu quelques Audiences du Cardinal de Saint Onuphre frere du Pape.

Il étoit aisé à ceux qui étoient instruits des changemens arrivez en Abissinie depuis quelques années, de connoître que ce prétendu Prince étoit un grand & insigne fourbe; il disoit à Rome que le Roi d'Abissinie étoit schismatique & hérétique, quoiqu'il fût converti, & qu'il eût donné plusieurs Edits en faveur de la Religion Catholique & contre celle qu'il avoit quittée. Ce fourbe ajoûtoit que les Princes enfans des Rois étoient toujours gardez fort severement sur le mont Que-

xen, comme s'il eût pû ignorer, étant Prince Abissin, que cet usage étoit cessé depuis plusieurs années. Il ne répondoit pas mieux sur toutes les autres choses qui concernoient l'Abissinie; néanmoins on n'a pas laissé de nous donner une Histoire de ce Prince, ou plutôt un mauvais Roman, dont les faussetez paroîtront démontrées par la lecture de cette Relation du P. Jérôme Lobo, & les erreurs de Mr. Ludolf le feront par les Dissertations qui la suivent.

Les Pièces qui composent la fin de cet Ouvrage sont copiées fidèlement sur les Originaux, & on espere que le Lecteur ne les trouvera pas indignes de sa curiosité.

TABLE SOMMAIRE.

P remier voyage du Pere Jérôme Lobo man- qué,	Tom. I. Pag. 1
Second Voyage,	5
Rélation de l'Empire d'Abissinie,	79
Description du Nil,	132
Suite de la Rélation d'Abissinie,	173

DISSERTATIONS.

1. Dissertation sur l'Histoire d'Abissinie de Mr. Ludolf,	223
2. Dissertation de l'Ethiopie ou Abissinie,	250
3. Dissertation sur le Nil, Sur la côte orientale d'Afrique,	262 279
4. Dissertation sur le Prêtre-Jean,	295
5. Dissertation sur les Rois d'Abissinie,	313
6. Dissertation sur la Mer rouge & la naviga- tion des flottes de Salomon,	326
Voyez aussi page 44. & suivantes.	
7. Dissertation sur la Reine de Saba,	337
8. Dissertation sur la Circoncision, Tom. II. P. 1	
9. Dissertation sur la conversion des Abissins,	13
10. Dissertation sur leurs erreurs touchant l'In- carnation,	36
11. Dissertation touchant les Sacremens, & en particulier touchant le Baptême & la Con- firmation,	45
12. Dissertation touchant l'Eucharistie & la Penitence,	60
13. Dissertation de l'Extrême-Onction, de l'Or-	

TABLE SOMMAIRE.

	<i>l'Ordre & du Mariage,</i>	76
14.	<i>Dissertation de l'invocation des Saints, des miracles, de la priere pour les morts, des jeunes, des images, des reliques,</i>	87
15.	<i>Dissertation de la Hierarchie, ou du gouvernement de l'Eglise d'Abissinie,</i>	96
	<i>Rélation du sieur Maillet Envoyée à M. de Ferriol Ambassadeur pour le Roi à la Porte,</i>	103
	<i>Mémoire sur l'Ambassade du sieur Mourat Eben-Madeloun, Envoyé du Roi d'Ethiopie,</i>	161
	<i>Rélation des choses qui se sont passées au sujet de l'Ambassadeur d'Ethiopie Cette Rélation est en faveur de Mourat Eben-Madeloun,</i>	170
	<i>Mémoire touchant le nommé Mourat, prétendu Ambassadeur du Roi d'Ethiopie en France, venu au Caire sous ce titre supposé,</i>	185
	<i>Mémoire sur les circonstances de la mort du sieur Du Roule,</i>	194
	<i>Lettre missive du Roi des Rois de la terre Adyamo-Segbed serviteur du Roi des Rois de l'Univers, le Seigneur Dieu des Empires en Trinité,</i>	212
	<i>Copie de la Lettre de l'Empereur d'Ethiopie au Pape Clément XI.</i>	230
	<i>Traduction d'une Lettre écrite en langue Arabesque par le Roi d'Abissinie au Roi de Sannaar,</i>	235
	<i>Cette Lettre fait voir que le Roi d'Ethiopie n'a eu nulle part à la mort du sieur Du Roule, & détruit ce que dit là-dessus le Mémoire rapporté pag. 194. Autre preuve par la Lettre suivante.</i>	
	<i>Traduction d'une Lettre écrite en langue Arabesque à Mr. Du Roule par le Roi d'Abissinie,</i>	237
	<i>Traduction d'une Lettre écrite à Mr. Maillet en langue Arabesque par le nommé Elias Enoch,</i>	238
		In-

TABLE SOMMAIRE

<i>Instruction du Patriarche des Cophites à Ibrabim Hbanna son Envoyé auprès du Roi,</i>	241
<i>Lettre d'Ibrabim Hbanna à Monsieur le Comte de Pontchartrain Secrétaire d'Etat,</i>	243
<i>-- De Jean Patriarche d'Alexandrie au Pape,</i>	245
<i>-- Au Roi,</i>	250
<i>A Monsieur le Comte de Pontchartrain,</i>	255
<i>Rélation du Voyage d'Ibrabim Hbanna à Paris & à Rome,</i>	258
<i>Lettre de Sultan Segued Roi d'Abissinie lorsqu'il s'est converti,</i>	269
<i>Autre au Patriarche Alphonse Mendez,</i>	274
<i>Lettre de Rassella Christos,</i>	275
<i>Bref du Pape Urbain VIII.</i>	276

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour Titre: *Rélation Historique de l'Histoire de l'Abissinie, traduite du Portugais sur les Manuscrits du R. P. Jérôme Lobo Jésuite, continuée & augmentée de plusieurs Dissertations.* Cet ouvrage m'a paru très-digne de la curiosité du Public & le plus instructif qui ait été publié jusques à présent sur l'Abissinie. Les Dissertations qui l'accompagnent sont remplies de sçavantes recherches & qui éclaircissent beaucoup de difficultez touchant ce vaste Païs si peu connu. L'Auteur de ces mêmes Dissertations y traite à fond de la Religion & de la croyance des Abissins; & personne ne nous en a mieux instruit que lui, ni n'a rendu plus de justice à cette Nation. Enfin tout l'ouvrage est suivi de Relations nouvelles & de Pièces importantes touchant cet Empire; ce qui ne peut manquer de faire beaucoup de plaisir aux Lecteurs. C'est le témoignage que nous croyons devoir rendre de cet ouvrage après l'avoir lû avec autant d'attention que de satisfaction. Fait à Paris le 29. Mars 1727. J. DE TARGNY, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, Abbé de S. Lo, & Garde de la Bibliothèque du Roi.

CARTE
DE
L'ETHIOPIE
ORIENTALE
LA MER ROUGE
ET LA MER INTERIEURE
D'ARABIE
D'APRES
LES CARTES
DE
M. DE LAMBERT
1755

DES INDES

BIBLIOTHECA
UNIVERSITATIS
CRACOVIENSIS

BIBLIOTHECA
UNIVERSITATIS
CRACOVIENSIS

BIBLIOTHECA
UNIVERSITATIS
CRACOVIENSIS

R
P
D
Tra
P
Pr
prom
8 de
je p
por
le L
leur
dies
Gor
mies
T



RELATION HISTORIQUE D'ABISSINIE,

Traduite sur le Manuscrit Portugais du
P. Jérôme Lobo de la Compagnie
de Jesus.

Premier Voyage du P. Jérôme Lobo.



'Erois à une maison de campagne près de Conimbre, lorsque mes Superieurs résolurent de m'envoyer en Mission aux Indes. On me donna cette nouvelle le Vendredi 16 d'Avril de l'année 1621. Je cours promptement au College; je reçus à neuf heures & demie l'ordre qu'un Courier m'avoit apporté; je partis à trois heures après midi, & j'arrivai à la porte de notre Maison de S. Antoine de Lisbonne le Lundi à minuit. Le Mardi le grand Inquisiteur Ferdinand Mascarenhas me conféra le Soudiaconat. Le Mercredi & Jeudi suivant, je fus ordonné Diacre & Prêtre par Dom Jérôme de Govea. Le Dimanche 25 d'Avril je dis ma première Messe. Le Mardi comme le tems étoit fort

T o m. I,

A

cou-

2 RELATION HISTORIQUE

couvert, qu'il faisoit beaucoup de vent & de pluie, que la saison étoit très-avancée, on tint plusieurs Conseils pour nous empêcher de partir; mais le tems s'étant éclairci, & le vent ayant changé presque tout-à-coup, nôtre Capitaine général mit Pavillon dehors le Jeudi 29 d'Avril, & tira quelques coups de canon pour avertir qu'il alloit mettre à la voile. Chacun courut au plus vite s'embarquer: non seulement nous fortîmes ce jour-là de la riviere, mais nous perdîmes la terre de vûe. La Flotte étoit composée des Vaisseaux la Conception, le S. Joseph, le S. Charles, le S. Thomas, d'un Galion & d'une Caravelle qui portoit de l'eau & une partie de nos provisions.

Dom Alphonse de Noronha qu'on envoyoit Viceroy aux Indes montoit le premier Vaisseau, & avoit pour Capitaine François Lobo. François Enriquez servoit d'Amirante avec patente de Capitaine général, mais il ne devoit en faire les fonctions qu'au retour. Les autres Officiers étoient Rodriguez Lobo, Nunho Pereira Frerez, Gonçalves Rodriguez d'Acunha. Il ne s'étoit depuis long-tems embarqué tant de Noblesse pour aller aux Indes. Nous eûmes un beau frais en sortant. La Mer étoit unie comme une glace, & jamais navigation ne fut plus heureuse dans son commencement, lorsque nous fûmes entre l'Isle de Teneriff & la Terre-Ferme, le vent nous chassa à la côte, & des courans très-rapides nous porterent avec violence sur les bafes de Sainte Anne. Ce fut-là nôtre premier malheur, & la source de tous ceux qui nous arriverent dans la suite. Nous eûmes pendant deux mois & demi ou calme ou vent contraire, & nous ne pûmes quitter les côtes de Malaguite, ni sortir du Golfe de S. Thomé, quelque effort que nous fissions pour nous élever. C'étoit le tems de la Monçon, le voisinage de la terre augmentoit les chaleurs qui sont excessives près de la Ligne, principalement dans cette saison. Les pluies étoient fréquentes, & il ne tomboit pas une goutte

goute d'eau sur aucune partie du corps, qu'il ne s'y formât une ampoule pleine d'une infinité de petites bêtes dont nous étions extrêmement incommodés.

La maladie se mit bien-tôt dans notre Flotte; il étoit difficile que cela arrivât autrement. Notre Navire étoit revenu des Indes depuis un an: quoi qu'il y fut mort beaucoup de monde, on n'avoit pas eu grand soin de le nettoyer. Les vivres avoient été mal choisis. Toutes les viandes salées étoient pourries. Le ris étoit comme de la chaux, & le vin étoit encore plus mauvais que le reste: ajoutez d'ailleurs que le travail étoit grand, qu'on étoit presque sous la Ligne, où l'air est très-mal sain; de sorte que nous fûmes attaqués de fièvres si malignes, que de neuf cens hommes que nous étions sur notre bord, il en mourut plus de trois cens en très-peu de jours. Nos Médecins & nos Chirurgiens, quoi qu'habiles, furent longtemps sans connoître ce mal; les premiers remèdes qu'ils employèrent l'augmenterent, & tuoient les malades au lieu de les guérir; enfin on s'avisâ de saigner à la tête ceux qui étoient attaqués, ou de leur appliquer les ventouses. Ce fut ce qui me sauva avec beaucoup d'autres, mais comme la nourriture étoit très-mauvaise, qu'on ne respiroit dans le Vaisseau qu'un air infect & corrompu, les convalescens avoient une peine infinie à se rétablir, & on étoit des mois entiers à reprendre un peu de forces; l'inquiétude que nous avions de ne savoir la plupart du tems où nous étions, & de ne pouvoir prendre hauteur, redoubloit notre chagrin, & ne contribuoit pas peu à entretenir la maladie, ou du moins la langueur qui nous accabloit. Heureusement nous n'eûmes pendant ce tems-là aucun autre de ces accidens extraordinaires dont les Mariniers sont si effrayés, qu'un typhon qui créva sur nos Navires; mais il nous fit plus de bien que de mal. Nous ramassâmes de cette eau, nous en bûmes, & nous la trouvâmes

7 RELATION HISTORIQUE

douce & agréable au goût, ce qui nous surprit d'autant plus qu'il est difficile de comprendre qu'en si peu de tems elle puisse perdre sa salure. On fait la peur qu'ont les gens de Mer quand ils voyent le feu S. Elme; nous en vîmes un vers la Terce-re. Il fut suivi d'un assez gros tems, mais le péril ne fut pas assez grand pour m'empêcher de rire des grimaces, & des postures de la plupart des Officiers, Mariniers & Matelots, & des discours que tenoient d'autres gens qui se croyans plus habiles, raisonnoient à leur maniere sur ce phénomène; cependant nous retournions vers Lisbonne, & nous étions dans ces Mers qui sont si pleines de Gouëmon, que les Navires ont peine à avancer. Plusieurs de l'équipage qui brûloient d'impatience d'arriver à Lisbonne, murmuroient de ce que nous faisions si peu de chemin. On croit que le Gouëmon naît au fond de la Mer, que dans les gros tems il se détache & monte sur la surface de l'eau. Cette herbe est fort différente de la *Verriola* que nous trouvions à mesure que nous approchions de Portugal; cette dernière est longue, n'a aucune feuille, & peut bien être grosse comme le doigt.

Enfin nous découvrîmes le Cap de la Roque, on ne peut exprimer quelle fut alors nôtre joye; néanmoins comme le vent étoit gros, & que la Mer étoit fort enflée, nous fûmes obligez de motuiller à Cascaës, de peur de nous aller briser sur les Cachopes, & nous ne pûmes arriver devant Lisbonne que le Jeudi septième d'Octobre, cinq mois & huit jours après en être partis. Ce voyage manqué nous coûta Ormus: les Perles assistez des Anglois assiégerent cette Place au mois d'Octobre de cette année 1621. Ils la prirent au mois de Mai de l'année suivante. Il y a apparence que si nous étions arrivez à Goa avec le secours que nous portions, nous aurions ou prévenu le siège d'Ormus, ou empêché que cette Place importante ne fût prise, malheureusement nous per-

dîmes

dîmes deux mois dans le Port de Lisbonne, faute de quelques Galeres pour nous mettre au large. Ainsi nous partîmes si tard qu'étant près de la Ligne, & ne trouvant plus les vents qui nous étoient nécessaires pour continuer nôtre route, nous fûmes contraints de revenir en Portugal, après avoir long-tems souffert, & couru beaucoup de dangers. Comme je n'étois pas bien guéri, je retombai malade presque en mettant pied à terre : je gardai le lit jusqu'aux Fêtes de Noël, que mes Supérieurs m'envoyèrent à Conimbre pour me rétablir.

Second Voyage du P. Jérôme Lobo.

Alfonse Noronha ayant toujours devant les yeux les peines qu'il avoit souffertes, & les périls qu'il avoit courus dans le voyage de l'année précédente, aima mieux renoncer à la Viceroyauté des Indes, que de se rembarquer. On nomma à sa place le Comte de Vidigueira, qui avoit déjà été Viceroi de ce pais-là, & qui étoit alors Conseiller d'Etat. Comme c'étoit une personne de considération, qui avoit une grande connoissance des affaires des Indes & de la navigation, ce second embarquement se fit avec beaucoup plus d'ordre & de soin que le premier. On fut prêt pour le 18 Mars, & on mit à la voile ce même jour.

La Flotte étoit composée des Vaisseaux, la Sainte Theresé, le S. Joseph, le S. Charles, & le S. Thomas, & d'un Galion que commandoit Gonzalve de Figueira. Le Viceroi avec D. Philippe Lobo montoit la Sainte Theresé. D. Francisco Mascarenhas Capitaine du S. Joseph servoit d'Amirante. D. Francisco Lobo & Nugno Pereira Frerez, commandoient les deux autres Navires. Nous sortîmes tous ensemble d'une même marée & par un vent frais; nous ne laissâmes pas néanmoins de souffrir beaucoup du mal de mer; &

6 RELATION HISTORIQUE

quoique j'eusse déjà fait un voyage assez long & assez pénible, je n'en fus pas moins tourmenté que ceux qui n'avoient point encore été sur mer. Si le commencement de ce voyage ne fut pas moins heureux que celui du premier que j'avois fait, la fin en fut beaucoup plus malheureuse, comme on le verra par la suite. Nous avions profité de nos fautes précédentes, nous étions partis de très-bonne heure. Nous nous étions fort élevés. Nous trouvâmes sous la Ligne un vent frais qui nous conduisit assez près du Cap de Bonne-Esperance, où il nous manqua. Nous eûmes si peu de malades, que nous ne perdîmes que sept hommes : nous demeurâmes quelque tems dans une espece de calme, & nous doublâmes le Cap vers la fin de Mai sans le reconnoître. Nous jugeâmes seulement à certains signes qu'on tient infailibles que nous l'avions passé; on étoit cependant dans quelque sorte d'impatience de ne point voir la terre, lorsque la sentinelle qui étoit au haut du mât cria qu'elle voyoit une manche de ve-lours; c'est le nom que les Portugais donnent à certains oiseaux qui sont ordinairement sur les rivages, & qui ne s'éloignent guères de terre de plus de trente lieuës. Tout le monde courut aussitôt sur le pont & sur la dunette; on s'embrassa les uns les autres en voyant ces oiseaux, & on ne manqua pas de faire les cérémonies accoutumées. Bien-tôt après nous découvrîmes une montagne fort haute & fort escarpée qui paroît toute noire, elle est par les trente-quatre degrez & demi Sud; le Cap des Aiguilles est par les trente-cinq près de là, c'est un banc qui s'étend Nord & Sud, l'espace de cinquante lieuës, & qui peut en avoir trente de largeur. Nous n'en mouillâmes pas loin, & nous trouvâmes encore soixante brasses d'eau; on y demeura tout le jour & toute la nuit suivante.

Les Matelots pêcherent & prirent beaucoup de poisson comme Bonites, Canoras, Chiens marins,

rins , Albicoras , Dorades , & autres que nous ne connoissons point dans nos Mers , & dont nous ne favions pas même les noms. Le premier poisson que l'on prend se vend à l'enchere , pour quelque Confratrie ; & souvent un poisson qui ne vaut pas trente sols est vendu vingt écus ; la vanité se mêlant à la piété le fait monter à un prix excessif.

Nôtre pêche finie , nous levâmes l'ancre , & continuâmes nôtre route ayant le Cap vers l'Isle S. Laurent. Nous arrivâmes en peu de jours sur les côtes de la Terre de Natal , si connue par le grand nombre de naufrages que les Portugais y ont fait. La Mer y est ordinairement fort grosse , les vents y sont furieux , les tonnerres fréquens ; on est souvent obligé dans ce passage de lier les Navires avec de gros cables , de peur qu'ils ne s'entr'ouvrent. Cette précaution que nous prîmes ne nous fut pas inutile , car quoique nous n'eussions pas d'abord un fort mauvais tems , néanmoins le jour de l'octave de S. Pierre & S. Paul , l'air commença à se charger de nuages , & bien-tôt après le tonnerre se fit entendre ; il tomba le long du bâton du Pavillon , & courut tout le tillac qui étoit couvert de monde : cependant il ne fit d'autre mal que de brûler légèrement un soldat au visage , & en blesser un autre à la tête ; puis sortit par un sabbor , & nous le vîmes faire plusieurs ricochets sur l'eau.

On visita aussi-tôt le Navire , & comme on le trouva en bon état , nous fîmes une procession pour remercier Dieu de nous avoir préservez d'un grand péril. Je crus même qu'il étoit de mon devoir de faire sur ce sujet une petite exhortation à tous les Officiers & à l'Equipage , afin de les obliger de rentrer en eux-mêmes , & de demander pardon à Dieu de leurs pechez.

Après avoir raccommode quelques manœuvres , nous allâmes reconnoître le Cap S. Romain , qui est au Sud-Ouest de l'Isle S. Laurent , puis nous

8 RELATION HISTORIQUE

gouvernâmes pour passer entre l'Isle & la Terre-Ferme, préans bien garde de donner sur les basses de Judea & de Jean de Moura, si redoutées de tous ceux qui naviguent dans ces Mers. Nous fûmes assez heureux pour les éviter, & nous eûmes une joye extrême, lorsque nous vîmes la terre. Nous ne songions guères aux malheurs qui nous attendoient, parce qu'après avoir passé les bancs de Sofala, & étant si près de Mozambique où nous devions relâcher, nous ne pouvions nous imaginer qu'il y eut rien à craindre pour nôtre Flotte. En effet, on n'étoit plus qu'à dix ou douze lieues de Mozambique, lorsqu'on cria qu'on voyoit un Navire: on crût d'abord que c'étoit une Pangaye qui venoit au devant de nous, & qu'on envoyoit de la côte pour nous donner des nouvelles de la Flotte. Chacun se faisoit un plaisir de voir arriver ce petit bâtiment, & on fut fâché de ce qu'on le perdit de vûe pendant quelque tems; mais nôtre joye se changea bien-tôt en tristesse, quand nous reconnûmes que ce que nous avions pris pour une Pangaye, étoit un Navire de haut-bord, qu'il étoit suivi d'un second, puis d'un troisième, & enfin d'un quatrième. Nous ne pouvions encore discerner de quelle Nation ils étoient, mais ayant vû bien-tôt après que c'étoit des Vaisseaux de guerre, chaque Capitaine ordonna qu'à tout événement on tint deux pièces de canon prêtes. Après que ces Vaisseaux eurent tiré plusieurs fusées & fait beaucoup de signaux, un se détacha & s'approcha si près de nous, que nous pouvions aisément lui parler; nous connûmes par la lumière que nous voyions paroître de tems en tems qu'il se préparoit pour nous combattre. Alors nous lui tirâmes un coup de canon à balle, le boulet passa beaucoup au-dessus de ce Navire; il nous répondit d'un pareil coup, & s'éloigna pour aller reconnoître les autres Vaisseaux qui le reçurent de la même manière. Nous n'avions que le Galion & trois Navires. Le S. Thomas s'étoit séparé de nous.

nous avant que nous eussions doublé le Cap de Bonne-Esperance ; le S. Joseph n'étoit pas en état de faire une vigoureuse résistance , le Commandant & les principaux Officiers étoient malades, & l'on n'avoit point de tems pour se préparer au combat. L'ennemi ayant aperçu que ce Vaisseau étoit foible , il lui donna toute sa bordée , & alla en même-tems rejoindre son Escadre. Elle étoit de six Navires , savoir de trois Anglois & trois Hollandois , chaque Nation commandoit sa semaine alternativement ; il y avoit près d'un mois qu'ils étoient venus de Jacatra dans ce parage : ils tenoient la Mer pendant le jour ; & la nuit ils mouilloient près de terre. Peu de tems avant que de nous attaquer, ils aperçurent une Pangaye qu'ils crurent venir de la rivière de Quama. Le Navire Anglois qui commandoit lui donna chasse , & la poursuivit si vivement , qu'il alla échoier lui-même sur un banc qui étoit près de la côte ; il ne pût jamais se relever , & les ennemis furent obligez d'y mettre le feu , après en avoir tiré l'équipage , le canon , & les munitions. Nous espérames que cette perte nous faciliteroit le moyen de nous sauver , mais les cinq autres vinrent sur nous à toute voile , un s'attacha à notre Capitaine , & les quatre autres enveloperent le S. Joseph & le S. Charles , & les battirent des deux côtez.

Ils ne songèrent pas seulement au Galion , sachant bien qu'ils en viendroient aisément à bout, s'ils nous avoient une fois mishors de combat. Les ennemis avoient plus de Vaisseaux que nous, mais nos Vaisseaux étoient plus grands & plus forts , & notre Artillerie meilleure ; de sorte que le combat fut long & opiniâtre. Nous tirâmes les premiers , & avant même que nous fussions à portée les uns des autres. Les ennemis plus sages ne tirèrent point qu'ils ne fussent à la demi portée du canon. Ils percerent nos voiles en plusieurs endroits , ils couperent plusieurs de nos manœuvres , & ne nous firent point d'autre mal ; au contraire ,

10 RELATION HISTORIQUE

notre Artillerie les incommoda beaucoup.

Francisco Mascarenhas, qui commandoit le S. Joseph, se fit porter sur le pont, & tout malade qu'il étoit, il anima si bien son monde par ses discours & par son exemple, qu'il obligea les ennemis à s'éloigner, quoi qu'on ne crût pas que son Vaisseau fut en état de résister. Le S. Charles soutint seul pendant quelque tems tout l'effort de l'Escadre Angloise & Hollandoise; la nuit seule fit cesser le combat qui recommença le lendemain.

Le S. Joseph avoit tellement souffert le jour précédent, qu'après s'être battu encore quelque tems, il alla échouer à la côte. La Capitane & le S. Charles restez seuls, tâchoient en combattant de gagner Mozambique, les Anglois & les Hollandois les poursuivoient toujours dans l'espérance, ou de les prendre, ou de les couler bas. Ils n'en purent venir à bout, au contraire, ils se trouverent si fort incommodés de notre Artillerie, qu'ils furent obligés de nous quitter pour la seconde fois. On m'a même assuré qu'un de leurs Vaisseaux périt quelque tems après. Ils vinrent néanmoins encore sur nous, lorsque nous étions prêts à entrer dans le Port.

Dom Francisco Lobo ne pût souffrir de se voir ainsi harcelé, il revira de bord, & s'allant mettre au milieu d'eux, leur donna ses deux bordées, mais il fut malheureusement blessé à la cuisse d'un coup de canon, dont il mourut à Mozambique. On peut dire que le Roi de Portugal perdit en lui un très-brave soldat, & un très-excellent Officier.

Après un combat si opiniâtre & dont nous étions si glorieusement sortis, les Soldats qui s'y étoient le plus signalez vinrent en foule prier le Viceroi de les armer Chevaliers suivant la coutume. Le Viceroi s'assit dans son fauteuil pour cette cérémonie, & en même-tems arriverent des Pilotes de terre pour nous conduire dans le Port. Notre Navire avançoit toujours, & plusieurs la sonde à la main, crioient tout haut que

nous

nous n'avions plus que treize brasses d'eau, puis douze, puis onze : mais quand on eut vu qu'il n'y en avoit que neuf, un Religieux sortit de la petite chambre pour dire qu'il falloit motuiller. Le bruit étoit si grand, que jamais ce Religieux ne pût se faire entendre ; ceux qui fondoient s'étoient trompez, ils avoient dit dix, lorsqu'il n'y avoit plus que huit brasses d'eau : la Mer même se retiroit, de sorte qu'en un moment nôtre Vaisseau toucha sur un rocher. On voulut couper le grand mât, mais le Navire étoit déjà sur le côté & se brisoit ; & ne voyant plus de remède, chacun ne songea plus qu'à se sauver, jamais désordre ne fût pareil. Le Viceroy qui étoit dans le Château de poupe m'appella pour lui aider à emporter ses papiers, & quelque autre chose de prix qu'il me confia. Le S. Charles qui nous suivoit ne vit point les signaux que nous lui fîmes, il vint se mettre entre nôtre Vaisseau & l'Isle S. Antoine où il échoüa. Comme on nous avoit envoyé de Mozambique plusieurs de ces bateaux que l'on appelle Almadies, le Viceroy se mit dans un avec huit personnes, & je fus de ce nombre. Malheureusement nos rameurs ne prirent pas bien l'entrée du Port ; & nous fûmes contraints de tourner tout au tour pendant une grande partie de la nuit, touchans à tous momens, & étans continuellement en danger de périr. Le Capitaine Philippes Lobo, qui étoit dans le Vaisseau, ne manquoit pas d'occupation. Il craignoit que les Hollandois ne revinsent sur nous, & ne profitassent de nôtre malheur ; mais comme ils savoient que le S. Joseph étoit échoüé sur les bancs de Mongicaly, ils étoient allés de ce côté-là. Pour nous, après avoir long-tems vogué sans savoir où nous étions, nous entendîmes un peu de bruit dans un lieu planté de Palmiers. Un soldat de la chaloupe se jeta à la mer, & alla chercher quelqu'un qui nous enseignât le chemin. Il nous amena un Noir qui nous fit entendre du mieux qu'il pût que nous laissions Mozambique.

12 RELATION HISTORIQUE

derrière nous , & qu'il falloit revirer de bord. Quoique nous eussions couru de très-grands périls, aucun n'approcha de celui où nous nous trouvâmes , lorsque nous croions mettre pied à terre. L'ignorance où nous étions de la route que nous tenions , nous fit aborder près de Nôtre-Dame du Boulevard ; cette partie de l'Isle de Mozambique est pleine de rochers , & la mer qui bat contre avec bruit , y a creusé la pierre fort avant , de sorte que la côte est non-seulement très-escarpée , mais ce ne sont que des crevasses & des trous très-profonds qui paroissent taillez dans le roc. Nous implorâmes le secours de la Sainte Vierge dans un péril si évident ; & à peine nous lui eûmes adressé nos prières , croiant nôtre perte inévitable , que nous nous trouvâmes à la porte de la Forteresse. Le Gouverneur y attendoit le Viceroi , il lui fit compliment sur tous les dangers qu'il avoit courus & le logea chez lui ; nous allâmes mes compagnons & moi coucher à nôtre College. Les ennemis , après avoir pris & pillé tout ce qu'ils pûrent emporter du Navire le S. Joseph , vinrent à l'entrée du Port de Mozambique : le Viceroi eut peur qu'ils n'entraissent plus avant , & qu'ils ne voulussent profiter du débris de nôtre Capitane , & dans cette crainte il y fit mettre le feu. Le Navire S. Charles fut beaucoup plus heureux , car une marée plus forte que les autres le porta à l'entrée de la Forteresse , & l'on sauva la meilleure partie de son chargement. Les ennemis furent trois jours sur la barre , le vent leur refusant toujours l'entrée ; ensuite ils firent signal , afin qu'on leur envoyât quelqu'un à qui ils pussent parler. On leur envoya une chaloupe de Mozambique , & ils dirent seulement au Patron qu'ils savoient bien que nous ne pouvions pas demeurer là long-tems , & qu'ils nous retrouveroient dans quelques Ports des Indes ; aussi-tôt ils firent voile & se mirent au large.

Nous ne trouvions pas dans l'Isle de Mozambique

que beaucoup de consolation, il y avoit à peine de quoi nourrir nôtre équipage & les gens du pais. L'air y est très-mauvais, & particulièrement dans le mois de Septembre. Quoique les chaleurs y soient excessives, le Soleil y est beaucoup moins à craindre que le ferein & le frais de la nuit; quand on va le soir par les ruës, on est obligé de se bien vêtir, & de se boucher le nez & la bouche; sans cette précaution, on tombe dans des maladies mortelles. Rien ne peut mieux faire connoître la malignité de l'air que la rouille qui ronge en peu de tems le fer & le bronze, si on n'a soin de les couvrir de paille. Nous demeurâmes dans cette Isle depuis la fin de Juillet jusqu'au commencement de Septembre; quelques-uns de nôtre équipage moururent, ou de maladies, ou de leurs blessures; plusieurs aussi recouvrèrent la santé. Le Viceroi choisit quatre pataches & une Galiotte qu'il fit armer; il monta la Galiotte, & y mit vingt-huit bons rameurs, afin de s'en servir dans l'occasion. Nous sortîmes de la barre de Mozambique le soir du 8. Septembre, Fête de la Nativité de la Vierge. Comme nous partîmes après le Soleil couché, nous donnâmes dans des courans qui emporterent nos pataches, les unes d'un côté, les autres de l'autre; de sorte que le matin nôtre Galiotte se trouva seule. Une des pataches alla jusqu'à l'Isle de Ceylan, sans pouvoir se reconnoître; elle y porta la nouvelle que nous étions pérís: les trois autres regagnèrent le port de Mozambique, résolûes d'y attendre un plus beau tems & un meilleur vent, ce qui arriva bien-tôt après.

Ainsi nous nous remîmes à la mer, dans l'espérance d'aller gagner Cochim. Les commencemens de nôtre voyage furent heureux, nous eûmes seulement quelques calmes qui nous causerent du dégoût, & particulièrement lorsque nous passâmes la Ligne; à cela près, nous continuâmes nôtre voyage sans aucun accident. La sentinelle qui étoit au haut du mât d'un de nos petits Bâtimens,

14 RELATION HISTORIQUE

cria vers les neuf heures du matin qu'elle voyoit terre; ce qui nous réjouit extrêmement, croyant tous que c'étoit la côte des Indes. Nous fûmes dans cette erreur jusqu'à ce que nous nous trouvâmes en vuë d'un bois fort agréable, qui couvroit une montagne assez élevée. Alors nous connûmes que nous étions à une des Isles de Mamalle, & comme nous cherchions un lieu où nous pussions ancrer, nous allâmes nous mettre entre deux barres qui tiennent à l'Isle, & s'avancent bien avant dans la mer. Il y avoit entre deux bancs une ancre très-belle; mais il étoit à craindre, que si nous nous y enfoncions davantage, nous ne pussions pas en sortir quand nous voudrions. Il étoit déjà trois heures après midi; nous n'avions que deux brasses d'eau, & il étoit presque impossible qu'en voulant sortir nous n'allassions échoüer sur l'un de ces deux bancs. Notre crainte redoubloit, parce que sur le soir nous aperçûmes un arc-en-ciel que formoit le Soleil en se couchant, il y avoit un grand cercle au-tour de la Lune, la mer faisoit déjà beaucoup d'écume, tous signes d'une tempête prochaine. Aussi nos Matelots commencerent à crier que nous gagnassions la terre, mais nous avions doublé la pointe d'un de ces bancs de sable, & nous ne pouvions trouver aucun abri qu'à la côte des Indes, d'où nous étions éloignez de deux journées ou environ. Nous n'avions plus que deux pataches avec nous; une, comme je l'ai dit, s'étoit séparée de nous en sortant de Mozambique, & avoit relâché à Ceylan; l'autre étoit à Coulaon, qui est à vingt-cinq lieues du Cap de Comorin. Ces deux pataches avoient pris ces routes différentes, pressées en partie par le mauvais tems, & en partie aussi pour ne pas rencontrer les Anglois & Hollandois, car nous appréhendions toujours ces dangereux ennemis; de sorte que le Viceroy, qui se souvenoit qu'ils nous avoient menacez de nous venir attendre dans quelque port des Indes, détacha une de ces deux pataches,

& l'envoya devant avec ordre à celui qui la commandoit, s'il découvroit les ennemis, de faire certains signaux qu'on lui marqua; ainsi nous allions à trois lieues de distance l'un de l'autre.

Nous étions à l'entrée de la nuit, lorsque la patache prit les devans, & nous la suivions toujours; mais son Pilote croiant avoir pris trop au Nord changea un peu sa route. Nous en fîmes autant, & bien-tôt après ceux qui étoient sur notre Galiotte, aiant reconnu que la patache gouvernoit trop au Sud, firent mettre le Cap un peu plus au Nord; & véritablement ils avoient raison. La patache alla à Coulaon, & notre Galiotte aborda à Porca, qui est à douze lieues de Cochim. Nous eussions bien voulu venir droit à Cochim, & nous fîmes ce que nous pûmes pour cela; mais les courans nous entraînerent, & nous avions vent contraire; de sorte que nous ne pouvions nous servir ni de nos voiles, ni de nos rames: nous fûmes ainsi douze jours dans ce parage, sans pouvoir arriver à Cochim. On nous envoya de terre du pain frais, de la viande & du poisson, & beaucoup d'autres rafraîchissemens qui nous firent d'autant plus de plaisir, que nous étions extrêmement fatigués d'un si long voyage. Le tems même paroisoit assez beau, mais lorsque la Lune se leva, l'air se remplit de nuages épais, il commença à éclairer d'une si grande force, que le Ciel parut tout en feu; le vent, & la pluie suivirent bien-tôt, & la tempête fut si grande, que nous fûmes obligés de jeter jusqu'à quatre ancres à la mer, pour arrêter notre Galiotte: nous fûmes quatre heures entières entre la vie & la mort, prêts à périr à chaque instant. Cette tempête passée, nous eûmes un calme plat qui dura tout le jour suivant, ensuite il s'éleva un peu de vent; nous crûmes qu'avec l'aide de nos rames nous pourrions gagner Cochim, nous n'y arrivâmes néanmoins que quelques jours après.

Dès que l'on scût à Cochim que le Viceroi étoit

étoit dans la Galiotte, toute la Ville sortit pour le voir. La mer fut en un moment couverte de bateaux plus ornez les uns que les autres, & la plupart remplis de Musiciens qui joûoient & chantoient à la mode du païs. Nos Peres ne furent pas des derniers à rendre leurs devoirs au Viceroy; ils vinrent dans un balon qui n'étoit pas moins magnifique que le sien, & nous l'accompagnâmes jusqu'à son Palais. Nous trouvâmes une infinité de monde sur le rivage, & le long des ruës par où nous passâmes, tant la curiosité étoit grande de voir des Regnicoles; c'est ainsi qu'ils appellent ceux qui arrivent, ou qui sont nouvellement arrivés, pour les distinguer de ceux qui sont nez ou établis depuis long-tems dans les Indes. Ces derniers néanmoins ne se font que trop connoître par leurs vices & par leurs mauvaises inclinations; & on ne peut croire sans le voir, combien les enfans même sont en ce païs-là enclins à mal faire, la malice prévenant beaucoup en eux l'âge de raison. Après que nous eûmes accompagné le Viceroy au Palais, nos Peres suivant la coutume nous menerent en procession par toute la Ville. Nous étions précédés d'un grand nombre de Musiciens qui chantoient & joûoient des instrumens. Le peuple qui remplissoit les ruës, nous donnoit mille bénédictions, & pleuroit de joie de nous voir arriver. Nous autres peu accoutumés à ces manieres, marchions dans le milieu de la ruë les yeux baissés, souhaitans de voir bien-tôt finir ce spectacle. Nous arrivâmes ainsi à l'Eglise, où quelques-uns de nos Peres & tous les Seminaristes nous attendoient.

Nous allâmes d'abord nous jeter aux pieds des Autels, pour remercier Dieu de nous avoir sauvés de tant de périls que nous avions courus depuis notre départ de Lisbonne. Cependant la Musique chanta le *Benedictus*, les orgues répondirent; & ce Cantique chanté & nos prieres achevées, on nous conduisit au College, où tous nos Peres nous embrassèrent l'un après l'autre, nous témoignant

l'ex-

l'extrême joie qu'ils avoient de nous voir. Puis ils nous préparèrent un bain d'eau de senteur, ainsi qu'il se pratique en ces pays-là; & ils nous le firent prendre plus d'une fois. Les Indiens aiment à se baigner souvent, & nous reprochent d'être toujours crasseux & mal-propres; ces reproches ne sont pas mal fondez, puisqu'il est vrai que la plupart de nos Européens n'ont pas à beaucoup près autant de soin de se laver & de se nettoier, qu'en ont les peuples des Indes. Nous ne nous arrêtâmes à Cochim qu'autant qu'il fut nécessaire pour nous délasser, & pour donner le loisir à quelques Seigneurs du pays, qui vouloient avoir l'honneur d'accompagner le Viceroy, de préparer les Vaisseaux qu'ils avoient armez à leurs dépens. Cependant l'Escadre qu'on attendoit de Goa arriva. Le Viceroy s'embarqua dessus, & notre Flotte, qui étoit de près de deux cens Navires grands & petits, mit à la voile le jour de la Présentation de la Vierge.

Nous ne fûmes pas plus heureux en allant de Cochim à Goa, que nous l'avions été dans tout notre voiage. Nous eûmes toujours calme ou vent contraire, & nous fûmes souvent obligez de mouïller. On nous envoya encore de Goa quelques Navires de guerre, ils nous joignirent près du Cap de Rama. Nous scûmes par eux qu'on avoit vû peu de jours auparavant onze Vaisseaux de guerre Anglois & Hollandois, & qu'on ne doutoit pas qu'ils ne nous attendissent pour nous attaquer. Le Viceroy assembla aussi-tôt le Conseil, & de l'avis des principaux Officiers, il forma plusieurs divisions de ses Vaisseaux de guerre, & mit tous les Navires Marchands dans le centre. A peine l'armée fut ainsi disposée qu'on aperçût les ennemis qui paroissoient venir sur nous, dans le tems que nous doublions le Cap Nôtre-Dame. Comme il y a un banc tout près de ce Cap, on fut obligé de s'en éloigner & de se mettre plus au large. Cette manœuvre fit croire aux ennemis que

18 RELATION HISTORIQUE

que nous voulions nous battre: ils s'éloignerent aussi. Nous profitâmes de ce mouvement, les Navires marchands entrèrent dans le Port de Goa avec le Viceroi. Les Vaisseaux de guerre qui tenoient l'ennemi en respect, suivirent après, & nous arrivâmes heureusement un Samedi 16. de Decembre. On nous reçut à Goa comme on avoit fait à Cochim, avec cette difference seulement, que la Ville de Goa étant beaucoup plus considerable, l'entrée qu'on nous fit fut aussi bien plus magnifique. Je demurai un peu plus d'une année à Goa; j'y achevai ma Théologie. Pendant ce tems-là on y reçut des lettres de nos Peres d'Ethiopie, qui donnoient avis que Sultan Segued Empereur d'Abissinie s'étoit converti; qu'il avoit embrassé la Religion Catholique, Apostolique & Romaine; que plusieurs de ses sujets avoient suivi son exemple, & qu'on y avoit un très-grand besoin de Missionnaires, pour cultiver ces bons & heureux commencemens. On avoit un très-grand desir de seconder le zele de nos Peres, & de leur envoyer les secours qu'ils demandoient. L'Empereur avoit aussi écrit à nôtre Provincial, & lui mandoit que nous pouvions aisément entrer dans ses Etats, en allant par Dancali; mais malheureusement le Secretaire écrivit Zeila pour Dancali, ce qui coûta la vie aux Peres François Machado, & Bernard Pereira, comme nous le dirons ci-après.

Les assurances que l'Empereur nous donnoit, que nous pourrions passer facilement en Ethiopie, ne nous empêchoient pas de voir toutes les difficultés que nous pouvions rencontrer, quelque route que nous prissions. Celle de terre ne nous paroissoit pas moins dangereuse que celle de la mer; & nous voyions qu'en prenant cette dernière, nous nous mettions au hazard de tomber entre les mains des Turcs, & sur-tout du Bacha de Mazua: que s'il ne nous en coûtoit pas la vie, il nous en coûteroit la liberté, & que nous n'arriverions jamais à la Cour de l'Empereur d'Ethiopie.

pie. C
nous p
qu'o
quatre
bre de
les plu
ne vou
d'Ethio
sauvage
mervei
dans l
Nou
rions b
point l
peuple
dans v
leurs
connu
la Let
non p
avait
Nous
ver un
affaire
tout le
qu'on
assuroi
de; q
rosé d
nous t
le che
cessair
pais a
plaisoi
desirs
de fol
ce qu
termi
& m
étant

pie. Cette consideration obligea nos Superieurs à nous partager en deux bandes, & de huit Jesuites qu'on choisit pour cette Mission, on en envoya quatre par mer & quatre par terre. Je fus du nombre de ces derniers. Les quatre premiers furent les plus heureux; néanmoins le Bacha de Mazua ne voulut point les laisser passer que l'Empereur d'Ethiopie ne lui eut envoyé un Zeura, ou Asne sauvage. Cet animal est fort grand & d'une beauté merveilleuse, & les plus beaux ne se trouvent que dans l'Abissinie.

Nous autres qui devions aller par Zeila, courrions beaucoup plus de risque: nous ne sçavions point les chemins; nous ne connoissions point les peuples chez qui nous devions passer; nous étions dans une ignorance entiere de leurs mœurs & de leurs usages; leurs noms même nous étoient inconnus, & nous n'avions pour toute sûreté que la Lettre du Roi. Or ce Prince ne sçavoit pas non plus que nous la méprîse que son Secrétaire avoit faite, & qui nous devoit coûter bien cher. Nous désirions avec une passion ardente de trouver un chemin nouveau, afin de ne point avoir affaire aux Turcs; nous demandions des avis à tout le monde, & nous écoutions tous ceux qu'on nous vouloit donner. Bien des gens nous assûroient que nous pouvions passer par Melinde; que le païs étoit bien peuplé, & étoit arrosé de plusieurs rivières navigables; que par tout nous trouverions des gens qui nous enseigneroient le chemin, & nous conduiroient, s'il étoit nécessaire; enfin d'un desert affreux on faisoit un païs abondant & délicieux. Ces discours nous plaisoient, parce qu'ils étoient conformes à nos desirs; mais nos Superieurs qui ne voyoient rien de solide dans tous ces discours, ne sçavoient ni ce qu'ils devoient nous prescrire, ni à quoi se déterminer: jusqu'à ce qu'un de mes Compagnons & moi faisant réflexion que tous chemins nous étant également inconnus, nous n'avions point d'autre

20 RELATION HISTORIQUE

d'autre parti à prendre que de nous abandonner à la Providence, nous allâmes trouver nos Supérieurs, & nous les priâmes de nous permettre de tenter la route de Melinde. Ils y consentirent; ainsi de quatre qui devoient aller par terre, deux prirent le chemin de Zeila, & mon Compagnon & moi celui de Melinde. Chacun se prépara pour son voyage; les deux qui étoient destinez pour Zeila, s'embarquerent sur un Vaisseau More qui alloit à Caxem. Ce Navire appartenoit à un Roi ami des Portugais, & Seigneur d'une partie de l'Isle de Sotocora. Nos Peres furent reçus par ce Prince avec toute sorte de courtoisie; il leur donna même une embarcation pour les porter à Zeila, sans sçavoir qu'il les envoyoit à la mort. Le Cheq qui commandoit à Zeila, ne les reçut pas moins bien qu'avoit fait le Roi de Caxem. Il donna avis au Roi son Maître de leur arrivée, & bien-tôt après il reçut ordre de les envoyer à Auxa, où ce Prince tenoit sa Cour. Ces deux Missionnaires avoient jusques-là tout sujet de se louer des bons traitemens qu'on leur avoit faits depuis leur départ de Goa; mais à peine furent-ils à Auxa, que ce Prince leur prit tout ce qu'ils avoient. On les enferma dans une obscure & triste prison, & il n'y a point de cruauté qu'on n'exercât à leur égard. Le Roi d'Abissinie, qui avoit appris par des Lettres des Indes la méprise de son Secrétaire, ne douta point du malheur arrivé à ces deux Jésuites. Il les reclama, il offrit de donner toute chose au Roi de Zeila, pour l'obliger à les mettre en liberté, ou à les lui envoyer. Les bons offices de l'Empereur non seulement furent inutiles, mais ils ne servirent qu'à allumer davantage la colere & la cruauté du Roi de Zeila. Ce Prince étoit extrêmement irrité contre le Sultan Segued. Il l'accusoit d'avoir fait mourir un de ses Ambassadeurs, qui étoit véritablement mort de maladie en Abissinie. Il étoit encore excité par plusieurs Seigneurs Abissins qui, mécontents

de

de la
toient
haïss
vit les
sang la
Gama
il ne l
guir qu
qu'on
même
server
soin,
fourni
pour
Arabe
ches
desce
tus &
avec
ges,
faire
mon
la vo
amis,
Le p
nos y
affre
que
plus
les n
mes
de n
pour
de p
sa g
Go
lior
Co
met
noir

de la conversion du Roi leur Maître, méditoient une révolte. De plus, le Roi de Zeila haïssoit mortellement les Portugais; & dès qu'il vit les deux Jésuites, il jura de vanger dans leur sang la mort de son Ayeul que Christophle de Gama avoit tué plusieurs années auparavant. Ainsi il ne les épargna pas; & après les avoir fait languir quelque tems dans les prisons, il ordonna qu'on leur coupât la tête. Nous aurions eu la même destinée, si Dieu ne nous avoit voulu réserver pour de plus longs travaux. Nous eûmes soin, avant que de partir pour Melinde, de nous fournir de tout ce que nous crûmes nécessaire pour nôtre voyage: nous achetâmes des habits Arabes, turban, robe, chemises avec des manches fort larges, écharpes, caleçons, qui nous descendoient sur le bout des pieds, souliers pointus & retrouffez par le bout, & nous portâmes avec nous quelques toiles peintes, des bonnets rouges, de la rasade, & autres menuës bagatelles pour faire des présens. Nous partîmes en cet équipage mon compagnon & moi, résignez entierement à la volonté de Dieu. Nous prîmes congé de nos amis, comme si nous eussions dû mourir bien-tôt. Le péril où nous nous exposions étoit présent à nos yeux. Nous nous représentions des deserts affreux, des montagnes impraticables, des forêts que personne n'avoit encore traversées; & de plus, l'avarice, la cruauté, l'infidélité de toutes les nations qui peut-être n'avoient jamais vû d'hommes de nôtre couleur: toutes choses très-capables de nous faire abandonner nôtre entreprise, si Dieu pour l'amour duquel nous nous exposions à tant de périls, ne nous avoit soutenus & fortifiez par sa grace toute-puissante. Nous sortîmes donc de Goa le 26. Janvier de l'année 1624. sur une Galliotte Portugaise qui passoit à Mozambique, le Commandant avoit ordre du Viceroi de nous mettre à terre à Paté. C'est une Isle qui appartenoit aux Mores, & où nous avons un Comptoir
qui

22 RELATION HISTORIQUE

qui relève du Gouverneur de Monbaça. Nous menâmes avec nous un jeune Abissin pour nous servir d'Interprète. Nous arrivâmes en onze jours sur cette côte, que l'on appelle le Desert, entre le Cap de Gardafui & Magadoxo. Nous n'eûmes aucun de ces accidens qui sont si ordinaires sur la mer; mais en rangeant la côte, nous donnâmes sur des bancs, & nous serions pèris infailliblement, si notre Galiotte avoit été moins legere, ou si nous avions eu un peu plus de vent. Dieu permit encore que nous mouillassions dans le seul où nôtre Galiotte pouvoit demeurer à flot. Nous mîmes nôtre Chaloupe à la mer, afin de reconnoître une grande Baye où nous nous trouvions; mais, comme il étoit nuit, nous entrâmes par un côté & sortîmes par l'autre, sans pouvoir rien apprendre ni rien découvrir. Inquiets & rebutez, nous mettions à la voile pour Mozambique, on avoit même tiré le coup de partance, quand nous aperçûmes une Almadie qui venoit à nous à force de rames: elle étoit sortie de Paté au bruit du coup de canon que nous avions tiré. Nous passâmes dans cette petite barque mon compagnon & moi, avec le peu de hardes que nous avions. La Galiotte continua sa route vers Mozambique, & l'Almadie nous porta à Paté: ce Bourg n'étoit qu'à une lieuë de l'endroit où nous avions passé la nuit avec tant d'inquietude. En descendant à terre nous trouvâmes un Religieux Augustin, qui sur le bruit qu'il paroissoit quelque Vaisseau Portugais, avoit fait deux grandes lieuës pour sçavoir ce que c'étoit. Ce bon Religieux a généralement toutes les qualitez nécessaires pour un bon Missionnaire, il a surtout une grande charité, & il n'est pas moins aimé des Gentils & des Mahometans que des Chrétiens. Il nous reçût comme ses freres, & nous conduisit à Ampaza lieu de sa résidence.

L'Isle de Paté n'a que quatre lieuës d'étendue, & dans un si petit espace il y a quatre Villes, & chaque Ville à son Roi. La premiere est Lamo, que

que l'on trouve en arrivant de Mozambique; la seconde & la plus considerable est Paté, & où, comme je l'ai dit, nous avons un Comptoir: la troisième est Cio, petite à la verité, mais fertile, & l'on trouve dans ce Canton beaucoup de Civettes: la quatrième est Ampasa, qui est fort jolie, il y a un Port assez commode, ce qui y a attiré quelques Portugais, de sorte que depuis quelque tems on y a bâti une Eglise, & établi un Comptoir. Le Religieux Augustin qui nous étoit venu prendre, y fait sa résidence ordinaire: il eut soin de nous fournir un hamac & des hommes pour nous porter. Quoique le hamac soit doux & commode, nous eussions mieux aimé aller à pied, afin de pouvoir examiner les lieux par où nous passions, & nous informer si ce que l'on nous avoit dit du país de Melinde étoit véritable, si nous trouverions à quarante lieues d'Ampasa des rivières navigables, si on pourroit traiter avec les Galles, & s'ils voudroient nous donner des guides. Nous ne pûmes pas être éclaircis de tout cela, en chemin faisant; mais nous le fûmes bien-tôt après, & nous scûmes que ceux qui s'étoient mêlés à Goa de nous donner des instructions sur nôtre voyage, ne nous avoient débité que des fables; que les Galles avoient commencé à traiter avec les Portugais, par la crainte qu'ils en avoient; que du reste, c'étoient des Barbares qui se trouvant trop pressés dans leur país, en étoient sortis & s'étoient étendus jusqu'à la mer, pillant & ravageant tout, & mangeant les hommes, ce qui les rendoit redoutables dans tous ces quartiers-là. Nous ne crûmes pas, étant ainsi desabusez mon compagnon & moi, qu'il fut de la prudence de nous exposer tous deux ensemble à une mort presque certaine, & d'où l'on ne pourroit tirer aucun fruit. Nous résolûmes que mon compagnon demeureroit avec le Religieux Augustin, & que j'irois avec nôtre Abissin & un Portugais reconnoître le país; & que si j'étois assez heureux pour découvrir un chemin,

j'en-

j'envoyerois ou l'Abissin ou le Portugais chercher mon compagnon; ou que je reviendrois moi-même, à moins que je ne tombasse entre les mains des Barbares, & qu'ils ne me fissent mourir. Nous portâmes quelques provisions, comme du pain, de la farine pour nous, & un peu de miel pour nos Matelots. Nous mîmes tout cela dans notre Almadie, avec une petite caisse où étoient mes vêtemens Sacerdotaux, & ce qui m'étoit nécessaire pour dire la Messe. Notre bagage n'étoit pas fort considérable; cependant notre embarcation en étoit presque pleine. Nous prîmes huit rameurs pour conduire notre petite barque, qui n'étoit que de quelques planches fort minces & fort legeres, cousûes ensemble avec du gros fil. Je lotiai cette embarcation pour aller jusqu'à Jubo, qui n'est qu'à quarante lieues de Paté, mon dessein étant de faire mon voyage en partie par terre, en partie par mer.

Cette côte est peuplée de plusieurs nations différentes, chaque nation à son Roi particulier, & j'en comptai jusqu'à dix ou douze en moins de quatre lieues. Le premier que nous rencontrâmes étoit le Roi des Abagnes, très-grand voleur. Il étoit tout nud dans un petit bateau, où il rameoit comme le moindre de ses sujets; on ne le distinguoit que parce qu'il avoit un chapeau de paille, & que les autres n'avoient rien qui leur couvrit la tête. Mon Portugais ne laissa pas de le traiter d'Altesse, & de lui rendre de grands honneurs. Il parut que ce Prince en fut moins touché que d'un morceau de pain & d'un peu de poisson que nous lui donnâmes, & qu'il mangea du meilleur appetit du monde. Notre voyage fut beaucoup plus long que je ne pensois. Comme nous ne voulions pas nous éloigner de notre barque, nous marchions le long de la côte, en suivant toutes les sinuosités que la mer fait. Tantôt elle entre fort avant dans la terre, tantôt la terre s'avance beaucoup dans la mer. La peur que nous avions de nous égarer, nous

nous faisoit faire tous ces tours. Nous étions quelquefois obligez de grimper des rochers où peut-être personne n'a jamais passé; quelquefois nous marchions sur la grève, & souvent nous trouvions des sables mouvans & des courans d'eau. De sorte que c'étoit pour nous un exercice continuë que de nous chauffer & nous déchauffer, & nous étions alternativement dans le danger, ou de nous briser dans les rochers, ou de périr dans les eaux & dans les sables mouvans. Nous allions presque toujours pieds nus sur des sables brûlans, & portant sur nos épaules notre eau & nos provisions; nous en manquions souvent, & nous craignions toujours d'en manquer & de mourir de faim & de soif. Nous ne voyions ni villages, ni maisons, ni aucunes traces d'hommes; & parmi des sables & des rochers dans un désert affreux, non seulement nous couchions toujours à l'air, mais encore dans les rochers, ou sur le sable, exposez jour & nuit à être dévorez par les Tigres & par les Lions, & nous ne pouvions dans nos besoins attendre du secours que du Ciel. Enfin ce que nous appréhendions arriva, les vivres & l'eau nous manquèrent, & nous serions morts, si nous n'eussions trouvé quelques barques de pêcheurs qui nous donnèrent une partie de leur poisson pour du tabac.

Quoique mon Portugais & mon Abissin eussent les mêmes peines que moi, je souffrois néanmoins plus qu'eux, parce que j'étois moins accoutumé à ces sortes de fatigues, & je serois demeuré, & peut-être mort de soif à deux lieues de Jubo, si l'esperance d'y trouver de l'eau ne m'eût fait trouver des forces pour aller jusques-là. Le Royaume de Jubo est situé presque sous la Ligne. Il est un peu plus grand que ceux dont j'ai parlé ci-dessus. Il a son Roi particulier, & ce Roi est vassal de la Couronne de Portugal. On fait un assez grand commerce en ce pais-là; outre la poudre d'or, on y achete des dents d'Elephant, des cocos de Maldive, de l'ambre, des esclaves, & de tout cela en abondance: il y a un si grand nombre d'Ele-

phans dans toute cette côte, que quoi qu'il n'y ait que les mâles qui portent l'ivoire, on en charge néanmoins plusieurs Vaisseaux chaque année. Il y a de trois sortes d'ambre, du gris, du brun & du noir; le dernier est plus commun & moins cher que les deux autres especes. Pour les cocos de Maldivé, ils se vendent au poids de l'argent. L'ambre & les cocos se ramassent sur le bord de la mer, & appartiennent au Roi; mais il en profite peu, par le soin que ceux qui en trouvent prennent de les cacher. Il n'y a pas de meilleurs esclaves que ceux de cette côte, & particulièrement que les Maracates; ils demeurent à deux journées de Jubo plus avant dans les terres, où ils occupent une assez grande étendue de pais; ils ont le visage assez beau, le corps bien-fait; ils sont très-adroits, & ne sont pas aussi noirs que les autres. Lors qu'il leur naît une fille, ils lui courent les parties, que son mari seul peut decoudre, & ils tiennent à un très-grand deshonneur d'avoir dans leur famille une fille qui n'ait pas été chaste; & certes, quoique cette coutume soit un peu barbare, on ne peut s'empêcher d'estimer le soin qu'ils ont de conserver parmi eux une vertu si rare par tout ailleurs. Du reste, ils sont traitres, fourbes, & très-méchans. Cette côte est toute remplie de Serpens, aussi-bien que de Lions, de Tigres, d'Elephans, de Singes, de Cerfs, de Gazelles. Il y a des Singes grands comme des veaux de quatre mois, & des Serpens longs de quinze palmes, & plus gros qu'un homme ordinaire; on trouve dans la tête de ces Serpens une pierre pareille à celle de bezoar, de la grosseur d'un œuf ou environ. On la dit excellente contre toute sorte de poison. Il y en a aussi de plus petites qu'on estime moins. Je demurai quelque tems à Jubo, pour m'informer si je pouvois, en continuant ma route, pénétrer dans l'Abissinie; je ne pûs apprendre autre chose, sinon que je trouverois à trois lieues de-là un camp de deux mille Galles, que ces Galles s'étoient arrêtés en

en ces quartiers, parce que le pais leur paroissoit meilleur, & qu'en effet, ils y trouvoient beaucoup d'animaux dont ils se nourrissoient. Ces Galles ruinent ordinairement les lieux par où ils passent, ils ne font aucun quartier, & n'ont égard ni pour le sexe, ni pour l'âge; c'est ce qui les a rendus redoutables, quoi qu'ils ne soient pas en fort grand nombre. Ils élisent un Roi de huit ans en huit ans, & ils appellent leur Roi *Lubo*. Ils mènent leurs femmes avec eux, & n'en font pas fort jaloux, ils se soucient de même très-peu de leurs enfans, ils les exposent dans les bois, & il est défendu sous peine de la vie à aucun du Camp d'en prendre soin. Ils vivent aussi tant qu'ils sont soldats; mais lors qu'ils ne portent plus les armes, & qu'ils sont circoncis, ils reconnoissent les enfans qui naissent d'eux, & en prennent soin. Ils mangent de la vache crüe, & ils ne vivent d'autres choses. Lors qu'ils tuent une vache, ils ramassent le sang & s'en frottent une partie du corps; ils mettent les tripes autour de leur cou en guise de fraise, & après qu'ils les ont portées quelque tems, ils les donnent à leurs femmes. Plusieurs de ces Galles me vinrent voir; & comme selon toutes les apparences ils n'avoient jamais vû d'homme blanc, ils me regardoient avec étonnement; la curiosité les portâ même à me déchausser, pour voir si j'étois aussi blanc sous mes habits que je l'étois au visage. Je remarquai qu'après m'avoir long-tems considéré, ils témoignèrent du dégoût pour la couleur blanche; cependant, lorsque je tirai mon mouchoir, ils me le demandèrent avec beaucoup d'empressement; j'en fis plusieurs bandelettes que je leur distribuai, afin de les contenter. Ils s'en ceignirent aussi-tôt la tête, néanmoins ils me firent connoître que ces bandelettes leur plairoient encore davantage, si elles étoient rouges. Comme ces gens nous importunoient sans cesse, & qu'ils étoient continuellement sur nous, nôtre Portugais en menaça un, &

fit semblant de vouloir le tuer. Ce noir courtut faisi de frayeur chercher ceux de sa nation, & nous fûmes en un moment envelopés par ces Galles. Nous jugeâmes à propos de nous retirer dans notre maison & de nous y enfermer, afin d'éviter la première furie de ces barbares. Notre retraite leur donna du courage; ils redoublèrent leurs cris, & allèrent se placer sur une hauteur qui étoit près de notre logis, & qui le commandoit. Nous les voyions nous menacer de leurs lances & de leurs sagaies, & faisans plusieurs autres bravades. Heureusement nous n'étions qu'à un jet de pierre de la mer; nous pouvions en cas de nécessité nous jeter dans notre Almadie, & nous mettre au large, & c'est ce qui nous rassuroit. Néanmoins comme ils demeuroident un peu trop long-tems au tour de notre maison, & que le bruit commençoit à nous fatiguer, nous crûmes qu'il falloit leur faire peur. Nous étions en tout cinq Portugais, & nous avions quatre fusils chargés chacun de deux balles; nous les tirâmes tout d'un coup, mais en sorte que les balles passassent seulement un ou deux pieds au dessus d'eux, & qu'ils les entendissent siffler. Le feu & le bruit de nos armes les épouvantèrent tellement qu'ils se jetterent tous par terre, & n'osèrent même lever la tête que long-tems après. Nous rîmes beaucoup de leur peur, & nous fûmes très-aisés du bon effet que cette décharge avoit produit. Ces barbares oublièrent en un moment leur fierté naturelle, ils devinrent plus doux que des agneaux, & vinrent les uns après les autres nous demander pardon de leur insolence, nous promettant de mieux vivre avec nous à l'avenir; & en effet, depuis ce tems nous fûmes les meilleurs amis du monde.

Comme nous nous visitions les uns les autres, nous commençâmes à parler du sujet de mon voyage, & de l'envie que j'avois de découvrir un nouveau chemin pour passer en Ethiopie. Il fallut pour cela aller trouver leur Roi ou *Lubo*, il avoit

avoit avec lui ses femmes & ses troupeaux : le lieu où il nous reçut étoit une cabane de paille, un peu plus grande que celle de ses sujets. La maniere dont ce Roi reçoit les Etrangers est assez singuliere. Il s'affied à terre au milieu de sa cabane, & tous ses Courtisans sont assis autour de lui de long de la muraille, tenans ou une gaule, ou un bâton, avec une masse; & ces bâtons sont plus ou moins longs selon la qualité des personnes à qui il donne audience. Si la personne est noble, la gaule est fort longue; si au contraire c'est un homme du commun, les bâtons n'ont pas plus de deux pieds. Lorsque l'Etranger qui est admis à l'audience entre, tous les Courtisans se jettent dessus, & lui donnent force coups de bâton jusqu'à ce qu'il ait gagné la porte, & qu'il la tiennne avec les mains. Alors chacun retourne à sa place, comme s'il ne s'étoit rien passé, & on lui fait compliment. Nonobstant la paix & l'amitié que nous avions faite ensemble, je n'en fus pas quitte à meilleur marché; & comme je leur demandai raison de cette bizarre cérémonie, ils me répondirent que c'étoit pour apprendre à ceux qui venoient chez eux, qu'il n'y a point de nation au monde plus brave que la leur, & qu'il faut s'humilier devant elle; & véritablement ils ont raison, puisqu'ils ne connoissent guères d'autres peuples que ces malheureux qui viennent à travers des forêts & des montagnes trafiquer avec eux. Ils font néanmoins une si grande estime des Portugais, qu'ils les appellent les Dieux de la mer. Je ne laissois pas de penser en moi-même, que j'aurois peut-être mieux fait de ne me pas exposer à la merci d'une nation si barbare & si brutale: mais faisant réflexion en même-tems que je n'avois-entrepris ce voyage que pour la plus grande gloire de Dieu, je mettois toute ma confiance en notre Seigneur, qui m'avoit jusqu'alors délivré de tant de périls, que je pouvois dire qu'il m'avoit tiré des portes de la mort. Ainsi préparé à tout événement, je n'é-

tois plus occupé que de mon premier dessein, qui étoit de trouver un chemin pour passer en Ethiopie; & comme je crus que je ne devois pas négliger les moyens humains pour assurer ma vie, je songeai que ces peuples tous barbares qu'ils sont, ont un serment qu'ils ne violent jamais. Je crus donc les devoir engager par ce serment à me tenir tout ce qu'ils me promettoient; & voici de quelle maniere ils le font. Ils amènent une brebis au milieu d'eux, & l'oignent de beurre: les principaux de la nation qui sont les chefs des familles, mettent leurs mains sur la tête de la brebis, & jurent d'observer inviolablement ce qu'ils promettent: on assure qu'ils n'ont jamais manqué à leur parole, quand ils l'ont donnée avec ce serment. Ils disent pour expliquer cette cérémonie, que la brebis est comme la mere de chacun de ceux qui jurent, que le beurre marque l'amour qui est entre la mere & les enfans, & que l'on ne doit jamais manquer à un serment prêté sur la tête de sa mere. Ils me prêterent donc ce serment; ensuite je leur parlai du dessein que j'avois d'aller par terre à la Cour du Roi des Abissins. Ils me firent connoître aussitôt que cela étoit impossible. Ils me dirent qu'ils sçavoient bien où étoit le Royaume des Abissins; que comme ils avoient fort couru toutes les terres qui sont entr'eux & le país où je voulois aller, ils en sçavoient toutes les routes, & tous les chemins; mais qu'ils ne pourroient répondre ni de ma vie, ni de ma liberté, que tant que je serois dans leur canton & en leur compagnie; que depuis la mer, d'où nous n'étions pas fort éloignez, jusqu'au Royaume des Abissins, il y a plusieurs nations différentes, qui sont presque toujours en guerre les unes avec les autres, que chacune de ces nations n'étoit pas même fort en sûreté dans ses propres terres, & qu'ainsi ils ne pouvoient m'assurer de rien, dès que j'aurois le pied hors de chez eux. Ils me dirent qu'il y avoit entre la terre qu'ils occupoient & le país des Abissins, six sortes de Galles, & en tout

tout neuf nations de Gentils & de Mahometans , chez qui il falloit passer pour arriver en Abissinie. La premiere nation qu'on rencontre est celle des Mores , qui a plus de civilité qu'aucune autre , parce que comme elle demeure le long de la mer , elle a beaucoup de commerce avec les Portugais. Après les Mores sont les Maracates dont j'ai déjà parlé , & qui sont plus barbares que les Mores. Derriere les Maracates sont les Machidas , tous Mahometans , peuple puissant ; leur Roi descend des anciens Empereurs des Abissins , & il est presque toujours en guerre avec l'Abissinie. Plus avant dans les terres sont les six nations de Galles , dont nous parloient ceux avec qui je traitois. Tous ces Galles ne vivent que de leurs troupeaux , & sont de grands voleurs. Les premiers que l'on rencontre en sortant des terres des Machidas sont les Brefomas ; les seconds , les Aruifas ; les troisièmes , les Arbores , ou Aibores , ou Asbores ; les quatrièmes , les Dades ; les cinquièmes , les Cajases ou Caicitas ; les sixièmes , les Adias. Après les nations des Galles sont celles des Abissins , plus ou moins civilisées , selon qu'elles obéissent à l'Empereur des Abissins. Nous ne pouvions découvrir le chemin que nous cherchions qu'en traversant toutes ces terres & nous abandonnant à la brutalité de tant de peuples barbares , ce qui auroit été tenter la divine Providence. Nous connûmes bien , après avoir été quelque tems en Ethiopie , que ce que nous avions entrepris étoit presque absolument impossible , & que nous avions exposé notre vie assez légèrement. Comme je fus convaincu par tout ce que j'avois déjà éprouvé en passant tant de différentes nations , & par ces raisons que m'alléguèrent ces Galles , que je ne pouvois pénétrer en Abissinie par cette route , je pris la résolution de retourner sur mes pas , & d'aller chercher mon Compagnon que j'avois laissé à Ampasa. J'aprehendois fort que ces barbares ne voulussent me retenir & j'ai souvent considéré comme une très-

32. RELATION HISTORIQUE

grande grace de Dieu d'être sorti de leurs mains.

Je fus attaqué dans ce pais-là d'une fièvre violente, & je crus que Dieu alloit finir mes voyages avec ma vie. Je me trouvois dans un pais où je n'avois pour Medecin, pour Prêtre & pour garde que l'Abissin & les Portugais, qui avoient bien voulu partager avec moi les fatigues d'un si pénible voyage. Je connoissois le besoin que j'avois d'être saigné, & ne croyant pas qu'il y eût de Chirurgien dans le pais, j'étois résolu de me saigner moi-même, quoique je n'eusse aucune lancette, & que je n'en eusse jamais manié. Mais ceux qui étoient avec moi ayant appris qu'il y avoit dans le lieu un Chirurgien qui passoit pour très-habile, ils l'allèrent querir & me l'amenerent. Je vis entrer dans ma chambre un vieillard More, *égle*, tenant à la main un maillet & une espee de petit poignard tout rouillé, & trois ventouses de corne qui étoient bien hautes chacune d'un demi pied.

Je lui demandai tout épouventé ce qu'il cherchoit, il me dit qu'il venoit pour me saigner & me guérir; je lui répondis de faire tout ce qu'il voudroit. Il me découvrit aussi-tôt le côté, prit un peu de papier, le mâcha long-tems, puis ayant appuyé fortement une de ses ventouses sur le côté, il la boucha avec ce papier mâché, & elle demeura attachée. Il appuya les deux autres de la même maniere, & tout d'un tems aiguîsa son poignard, en me repetant qu'il ne me feroit aucune douleur. Lorsque j'eus gardé ces ventouses un peu de tems, il me les ôta, & donna trois coups de sa dague aux trois endroits où il avoit appliqué les ventouses; il en sortit trois ruisseaux de sang. Il appliqua plusieurs fois ses ventouses: à chaque fois qu'il les ôtoit, il enfonçoit sa prétendue lancette dans le même endroit, & il me tirant de sang, que je crus qu'il ne m'en restoit pas une goutte; enfin pour fermer les playes qu'il m'avoit faites, il mit dessus trois boules de suif apla-

ties

ties avec force. Je ne ſçai ſi ce fut la peur que j'eus ou le ſang qu'il me tira, qui chaſſa ma fièvre; mais je me trouvai ſi ſoulagé, que bien-tôt après je ne ſongeai qu'à m'en retourner.

J'avois trop ſouffert en venant par terre, & j'étois trop foible pour pouvoir faire le même chemin, ainſi je me mis dans l'Almadie. Nous arrivâmes à Ampaſa le Dimanche de la Paſſion. J'eſperois y trouver mon Compagnon, mais il étoit allé à Monbaça, perſuadé qu'il y trouveroit quelqu'un qui lui enſeigneroit le chemin que nous cherchions. Il fut plutôt deſabuſé que moi, & il revint au même lieu d'où nous étions partis l'un & l'autre, & où nous nous retrouvâmes; de ſorte que nous étions quatre Prêtres pour faire l'Office de la Semaine Sainte dans la petite Eglife d'Ampaſa, avec ſoixante & dix Chrétiens, ce qui ne s'étoit peut-être jamais vû auparavant, ni ne s'eſt vû depuis. L'Office ſe fit de cette maniere avec beaucoup de ſolemnité, ce peuple en parut extraordinairement touché, & il n'y eut pas un Chrétien qui ne fit une confeſſion générale, & qui ne donnât pluſieurs marques d'une véritable & ſincere penitence. Nous paſſâmes la Semaine-Sainte & l'Octave de Pâques dans des exercices continuels de dévotion; le Dimanche ſuivant nous nous embarquâmes pour retourner aux Indes.

J'ai déjà remarqué que les Navires ne peuvent approcher plus près de Paté que d'une lieuë, nous prîmes une petite barque pour aller à celui qui nous attendoit; mais comme la mer ſe retiroit, nous nous trouvâmes à ſec, & nous demeurâmes la nuit dans nôtre barque. Le matin ce fut encore pis, parce que la mer remontant nous repouſſoit au lieu d'où nous étions partis, & nous eûmes des peines infinies pour arriver au Navire. Dès que nous fûmes dedans, on mit à la voile, & nous paſſâmes en vingt-neuf jours de Paté à la fameuſe Fortereſſe de Diou. Nous eûmes auſſi-tôt nouvelle qu'Alfonſe Mendez Patriarche d'Ethio-

pie étoit arrivé de Lisbonne à Goa; nous apprîmes aussi qu'il avoit relâché à Mozambique, dans le tems que je passois à la côte de Melinde, qu'il avoit été cinquante-quatre jours en mer, pour aller de Mozambique à Goa, & que voulant profiter de la première occasion pour se rendre à son Eglise, il étoit dans le dessein de nous venir joindre à Diou, parce qu'on l'avoit assuré que tous les ans il en partoît plusieurs Navires pour la Mer rouge. Il nous écrivit lui-même pour nous prier de l'attendre, afin que nous pussions aller de compagnie, mais on étoit en hiver; nous demeurâmes à Diou depuis le mois de Mai jusqu'à la fin d'Octobre. Après avoir perdu tant de tems, nous ne pûmes trouver aucun Navire, parce que les Marchands rebutez des brigandages des Turcs, ne vouloient plus faire de commerce dans la Mer rouge. Nous nous embarquâmes donc pour Damam & pour Baçaim; nous entrâmes en faisant nôtre route dans le Golphe de Cambaïe, & nous passâmes à la vûe de Goga, où sont toutes les archives des Conquêtes des Portugais, & les memoires qui contiennent les grandes actions qu'ils ont faites dans les Indes. Nous vîmes les Îles ou Rochers des Morts, Castelette, Baroche, Surate; & en approchant de Surate, nous trouvâmes quinze Vaisseaux Hollandois qui faisoient quelque réjouissance. Nous n'avions pas envie de mouïller auprès d'eux; mais en voulant les éviter, nous allâmes donner sur les bancs de Damam; les courans nous y portoient, & nous périssions infailliblement, si le vent eût continué, ou plutôt si Dieu ne nous eût garanti de ce péril, comme il nous a sauvé de plusieurs autres. Le lendemain dixième de Novembre, nous arrivâmes à Damam. Dans le tems que nous partîmes de Diou, le Patriarche s'embarqua sur l'Armée navale du Nord, que commandoit Philippe Lobo. Le dessein du Patriarche étoit d'aller à Diou, mais ayant touché à Damam, il y reçut une Lettre que je venois de lui écrire en partant

pour

pour Baçaim ; il me fit réponse , & me pria d'aller querir mes Compagnons qui étoient à Diou , & d'apporter ce que nous y avions laissé. Il me mandoit de plus qu'il esperoit trouver à Baçaim un Bâtiment qui nous passeroit en droiture dans la Mer rouge ; j'obéis & dès la même nuit je me r'embarquai sur la Flotte qui alloit à Cambaïe. Cette Flotte étoit en tout de cinquante Navires. Nous passâmes à Surate , puis à Gardor , où tous nos Bâtimens se mirent en ordre pour entrer à Cambaïe. La mer est si basse & si pleines d'écueils près de ce Port , que l'on ne peut y entrer que dans les hautes marées ; encore est-on obligé à décharger les Vaisseaux , & quelquefois à les démater , de sorte qu'il ne reste que le corps du Navire , & quand la mer monte , elle va avec tant de violence , que les Vaisseaux sans voiles & sans rames font trente lieues en six heures ; toute l'adresse des Pilotes sert de peu dans ces occasions , & on ne sçauroit empêcher un Vaisseau de périr , si la mer l'emporte sur les bancs. Il y a bien d'autres dangers encore à craindre , car si on ne mouille dans un bon endroit , on court risque de donner à la côte ou de couler bas ; & j'ai souvent ouï dire à d'habiles Pilotes , que s'ils n'avoient qu'un fils , ils ne le hazarderoient pas sur un Vaisseau qui iroit à Cambaïe. Mais il faut croire que depuis que le commerce s'est augmenté de ce côté-là ; on a travaillé au Port , & qu'on l'a rendu meilleur. Nous essuyâmes cependant une rude tempête dans ce Port. De là nous allâmes à Diou. Après y avoir demeuré quelques jours , nous revînmes à Goa ; le Capitaine détacha quatre Navires pour aller croiser jusqu'à Sinde ; & comme ces Navires ne croyoient pas tenir long-tems la mer , ils n'eurent pas soin de faire de l'eau , de sorte qu'ils en manquèrent tout-à-fait , & plusieurs Matelots moururent de soif. Le Capitaine en avoit seulement conservé trois ou quatre pintes pour lui , il n'en vouloit donner à personne ; mais heureusement il se trouva un étran-

ger qui ſçavoit un peu diſtiller. Il ſ'aviſa, après avoir long-tems réſléchi, de mettre de l'eau de la mer dans un alambic, & il tira aſſez d'eau douce pour l'équipage de nôtre Navire; mais comme il conſumoit beaucoup de bois, on ſe feroit bien-tôt, trouvé dans un état pire qu'auparavant, ſi les Vaiſſeaux n'étoient arrivez à Diou, où je vis le Capitaine & les Officiers bien déſiguez du mal qu'ils avoient ſouffert.

Cependant le Patriarche d'Ethiopie m'attendoit toujours à Baçaim; & comme nôtre Armée navale ne pouvoit pas partir ſi-tôt ni s'éloigner des entrées du Port de Cambaïe, je m'embarquai ſur un détachement que le Capitaine fit pour ſervir d'arriere-garde à la Flotte. Ce détachement s'approcha ſi près de Damam, que le Commandant voulut bien me mettre à terre, & il reprit le large auſſi-tôt. Dès que je fus arrivé au College, je pris un Câtre & quatre Boys pour me porter à Baçaim. Ces Boys ſont des hommes que l'on appelle ainſi, dont le métier eſt pareil à celui de nos porteurs de chaiſes. Les Câtres ſont des eſpeces de brancards, où l'on eſt aſſis ou couché, comme l'on veut. On paſſe au haut de ces Câtres une canne ou bambouche plus groſſe que le bras, & ces Boys la prennent par les deux bouts & la poſent ſur leurs épaules, & ſont aiſément fix & ſept lieuës entre deux Soleils; on ne leur donne à chacun qu'environ cinq ſols par jour. Je fus ainſi de Damam à Baçaim qui ſont à vingt lieuës l'un de l'autre. J'y trouvai le Patriarche avec trois Prêtres qui s'étoient conſacrez, comme nous, aux Miſſions d'Ethiopie. Nous allâmes tous enſemble à Damam, où Antoine de Souza Carvallo, Capitaine Général du Golphe de Cambaïe, nous vint prendre. Il nous paſſa à Diou où nous arrivâmes le jour de la Purification de l'année 1625. Ce fut-là que le Patriarche connut par ſa propre experience, qu'Antonio de Moura Capitaine de la Fortereſſe, & moi, ne l'avions pas trompé, lorsque nous lui avions écrit qu'il ne trou-
veroit

veroit point de Navire à Diou pour passer dans la Mer rouge.

Le Patriarche qui souffroit beaucoup de tant de retardemens, cherchoit tous les moyens possibles pour aller à son Eglise. Enfin avant que nous partissions de Baçaim. Lopo Gomez d'Abreu s'offrit d'armer à ses dépens trois Vaisseaux, & de nous conduire à tel Port que nous voudrions, pourvu qu'on lui donnât une Commission pour faire la course à l'entrée de la Mer rouge, afin de se dédommager des avances & de la dépense qu'il feroit. Le Patriarche accepta cette proposition, & il en écrivit au Viceroi. A peine nous fûmes arrivés à Diou, qu'il eut nouvelle qu'on lui avoit accordé ce qu'il demandoit; mais il y avoit une autre difficulté à laquelle on n'avoit pas pris garde, c'est que ces trois Navires étoient armez en guerre, & que ne portant aucune marchandise, ils ne pouvoient toucher à aucun Port de la Mer rouge, ce qui nous jeta dans un nouvel embarras. Pendant que nous étions ainsi occupez de nôtre voyage, nous reçûmes des Lettres du Pere Antoine Fernandez Superieur de la Mission d'Ethiopie. Il nous écrivoit de la part du Roi des Abissins, que pour ne pas exposer la personne du Patriarche qu'il avoit tant d'impatience de voir, il étoit d'avis qu'au lieu d'aller à Moca, on débarquât à Dagher. Ce Port est à l'entrée de la Mer rouge, & il appartient à un Prince More, qui relève de l'Abissinie. Le Roi de son côté écrivit à ce Prince, & le prioit de nous donner passage sur ses terres; ainsi nous n'attendions plus que les Navires que Lopo Gomez d'Abreu nous avoit promis: mais comme la saison étoit avancée, & que les Navires n'arrivoient point, le Patriarche perdoit patience. Le Capitaine de Diou qui étoit témoin du zele de ce Prélat, & qui ne croioit pas que les Navires d'Abreu pussent venir si-tôt, s'offrit d'équiper un Navire pour nous passer en Ethiopie. Il nous dit de choisir dans le Port celui qui nous conviendrait le mieux, & il

38 RELATION HISTORIQUE

nous promet de faire travailler avec tant de diligence, que dans peu le Navire pourroit mettre à la voile. En effet, on ne perdit point de tems; mais lorsque nous n'attendions plus Abreu ni les Navires, nous les vîmes paroître sur les neuf heures du matin le jour du Vendredi Saint. Ils entrèrent aussi-tôt dans le Port; je ne puis dire quelle fut nôtre joye. Abreu descendit à terre en arrivant, & vint chez le Patriarche. Il lui fit de grandes excuses de ce qu'il n'avoit pû faire plus de diligence, l'assurant qu'il avoit été retenu très long-tems par les vents contraires. Ces trois Navires étoient en bon état, bien fournis de monde; & plusieurs personnes de Diou demandèrent à s'embarquer, persuadés qu'avec de si bons Vaisseaux & un tel équipage, il n'y avoit que de l'honneur à acquérir & du profit à faire. Le Patriarche préfera la Galiotte aux deux autres Navires; il s'embarqua avec tous les Missionnaires, & quelques gens qui lui étoient absolument nécessaires. Il ordonna que le reste de ses Domestiques, qui n'étoit pas considérable, fût réparti sur les deux Navires; nous prîmes congé du Gouverneur, du Grand Vicaire, & de quelques autres de nos amis, de qui nous ne pûmes nous séparer sans beaucoup de larmes. Le Patriarche, avant que de s'embarquer, nous fit à tous chanter les Litanies de la Sainte Vierge, puis se prosternant devant le S. Sacrement qui étoit exposé, il lui recommanda nôtre voyage, & toute la Mission d'Ethiopie. Il nous fit sur le champ une petite exhortation si vive & si touchante, que je ne crois pas avoir rien entendu de plus pathétique. Ceux qui n'étoient venus que pour nous accompagner jusqu'au Vaisseau, prîrent congé du Patriarche, lui baisèrent la main & lui demandèrent sa benediction fondans en larmes. Il n'y en eut aucun que ce Prélat n'embrassât, & à qui il ne dit quelque parole d'édification. Nous étions en tout dix Missionnaires, y compris le Patriarche qui ne vouloit pas que dans le voyage on le distinguât d'avec

d'avec nous ; il prenoit seulement la qualité de Supérieur de la Mission. Il avoit choisi tous gens sages pour le servir, plusieurs pouvoient nous soulager beaucoup dans les travaux des Missions, comme ils firent, il avoit entr'autres deux excellens Musiciens pour la Chapelle. Il étoit presque nuit, lorsque nous arrivâmes, & ceux qui nous avoient suivis jusqu'à la Chaloupe, nous accompagnoient des yeux, autant qu'ils pouvoient, & ne voulurent point quitter le rivage, tant qu'ils pûrent voir le Navire où nous étions. Nous demeurâmes à l'ancre toute la nuit ; & le lendemain troisiéme d'Avril, nous mîmes à la voile de grand matin.

Après quelques jours de navigation, nous découvrimus sur le Midi l'Isle de Socotora où nous devions relâcher. Nous ne fîmes pas réflexion qu'à l'entrée de cette Isle, il y a un banc de sable qui étoit précisément devant nous, il faisoit le plus beau tems du monde, & nous ne songions nullement au péril où nous allions nous jeter : nous continuâmes nôtre route jusqu'à la nuit sans nous détourner. Je passai tout le soir sur la dunette à causer avec le Capitaine, & il étoit minuit quand je m'allai coucher. Tous nos Matelots, sur tout les Mores, dormoient d'un profond sommeil ; comme ils sont persuadés que tout est marqué dans les decrets de Dieu, & qu'il est impossible à l'homme d'éviter sa destinée, ils s'abandonnent fort à la Providence, & se perdent souvent faute de prendre les précautions nécessaires pour se sauver. J'avois à peine souhaité le bon soir au Capitaine que je l'entendis crier que la Galiotte touchoit, & que nous donnions sur le banc. Il commanda aussi-tôt qu'on se hâtât d'amener, sans quoi nous étions perdus. Je fus des premiers sur le pont, & je connus le danger extrême où nous étions ; & certainement je ne croi pas que jamais Vaisseau ait couru un pareil risque sans périr. Je me souvins qu'en partant, le Recteur du College nous avoit promis de faire dire tous les Samedis une Messe pour de-

mander

mander à Dieu par l'intercession de la Vierge un heureux voyage; de sorte que nous ne doutâmes point que les prières de nos Peres, & le S. Sacrifice de la Messe que l'on offroit pour nous, n'eussent opéré ce miracle. Et certes ç'en fut un grand que le Capitaine & moi fussions encore éveillés, pendant que tous les Matelots dormoient d'un profond sommeil; puisque si nous eussions dormi comme eux, nôtre Navire eût été brisé avant que nous eussions connu le péril où nous étions. Le matin nous courûmes le long de l'Isle, & nous ne voyions que montagnes, que rochers qui sembloient être prêts à tomber dans la mer. Il n'y a rien de considerable dans cette Isle, que quelques gommess précieuses; parce que comme il y a beaucoup d'herbes bulbeuses, & que la chaleur y est excessive, il coule de ces herbes un suc, ou une liqueur qui font les plus excellentes gommess du monde. On y pêche quantité de Baleines & de Dauphins, dont on tire une graisse qui, mêlée avec le chanambo, est merveilleuse pour carener les Navires, & vaut beaucoup mieux que le goudron & le suif dont nous nous servons en Europe, parce que le bois qui est enduit de cette graisse & de ce chanambo, ne se pourrit pas facilement, & n'est pas sujet aux vers.

Nous abordâmes un peu après midi à un des meilleurs Ports de cette Isle; ce qui allarma extrêmement les habitans qui n'étoient pas accoutumés à voir des Navires Portugais sur leurs côtes, & encore moins dans leurs Ports. Quelques habitans se sauterent dans les montagnes, d'autres accoururent en armes sur le bord de la mer; mais quand ils sçûrent qui nous étions, ils vinrent nous visiter comme les Souverains du Roi de Caxem leur Seigneur; ils nous apportèrent des poules, des moutons, du poisson, & nous leurs donnâmes en échange quelques toiles peintes des Indes, qu'ils prisent beaucoup. Nous ne fûmes qu'une nuit dans ce Port. Nous repartîmes le lendemain de grand matin,

matin, & nous allâmes chercher le Cap de Gardafui, qui n'est qu'à quarante lieuës de Socotora. Avant que de le pouvoir reconnoître, nous passâmes à la vuë de deux Isles desertes que l'on appelle les deux Sœurs, parce qu'elles sont près l'une de l'autre, & d'une même grandeur. Dès que nous les eûmes passées, nous vîmes le Cap de Gardafui, autrefois si fameux & si connu sous le nom de Cap des Aromates, ou parce qu'il y en croissoit beaucoup, ou parce qu'il étoit proche de l'Arabie heureuse où il y en a encore tant aujourd'hui, ou parce que tous les Navires des Indes qui entroient dans la Mer rouge, & qui sont ordinairement chargés de beaucoup de drogues & de parfums, vont le reconnoître. Ce Cap est la partie la plus Orientale de l'Afrique, & avant que d'y arriver, environ dix lieuës au Sud-Oüest, on trouve le Cap de Fû, qui est plus petit & moins considerable. L'Océan commence à se beaucoup resserrer entre le Cap de Gardafui & celui de Fartaqui, qui en est à quarante lieuës sur les côtes de l'Arabie. C'est proprement à ces deux Caps ou Promontoires, que commence le Golphe Arabe, qui s'étend jusqu'à Babelmandel par l'espace de cent cinquante lieuës. Il perd son nom à Babelmandel, & prend celui de Mer rouge ou de mer de la Meque; je décrirai dans la suite cette mer plus particulièrement, & je marquerai sa longueur & sa largeur.

Nous trouvâmes la mer fort grosse près du Cap de Gardafui, quoi qu'il fit peu de vent. Je ne sçai si cela venoit ou de ce qu'il y avoit eu une tempête auparavant, ou de ce que la mer étoit plus resserrée, & d'ailleurs entrant & sortant dans le Déroit de Babelmandel, elle y est ordinairement plus agitée; mais nôtre Navire fut beaucoup tourmenté pendant deux nuits, & je ne pense pas que nous eussions plus souffert, si nous avions eu une grosse tempête. Nous continuâmes nôtre route vers les portes de la Mer rouge, sans rencontrer autre chose qu'une Gelve; dès qu'elle nous aperçût,

çût, elle fit force de rames & de voiles, nous lui donnâmes la chasse. Ces Gelves sont des especes de nacelles ou gondoles faites de planches fort minces & cousûes avec du funil; elles n'ont pour toutes voiles qu'une espece de nate. Nous croyions que celle-ci sortoit du Port de Zeila, & que ceux qui la conduisoient pourroient nous dire, s'il y avoit des Vaisseaux Arabes à l'entrée du Détroit, ce qui nous obligeoit à la chasser; mais comme les Mores ont une peur incroyable des Franks, & que cette Gelve étoit près de terre, elle s'échoïa. Tous ceux qui étoient dedans gagnèrent la montagne. On leur tira un coup de mousquet, ce qui les fit courre encore plus fort. Nous primes la Gelve, & nous partagâmes entre nos Vaisseaux le mil dont elle étoit chargée. Les Mores qui s'étoient ensuis, nous faisoient signe du haut de la montagne; on crût qu'ils vouloient nous parler, & comme on ne souhaitoit autre chose, on mit la chaloupe dehors avec deux matelots & un Abissin. On leur recommanda en partant de ne pas descendre à terre. La Galiotte & les deux Navires s'éloignerent de la côte, afin d'ôter tout soupçon aux Mores, & de leur donner plus de liberté de venir; mais jamais ils ne voulurent quitter le haut de leur montagne, de sorte qu'après avoir attendu quelque tems, on fit signe à la chaloupe de revenir. Nous étions vis-à-vis du Port de Meth. C'étoit autrefois un lieu considerable, & d'un fort grand commerce; mais présentement ce n'est plus qu'un méchant village habité par de pauvres pêcheurs. Nous demeurâmes tout le reste du jour & de la nuit suivante à la vûe de Meth, esperans toujours que ces Arabes nous viendroient parler, & nous apprendroient s'il y avoit des Navires à l'entrée de la Mer rouge; mais comme ils ne revenoient point, nous continuâmes nôtre route le long des côtes d'Ethiopie, de sorte que le lendemain sur les quatre heures, nous découvrîmes l'Isle de Babelmandel, & nous n'en étions qu'à une lieuë à Soleil couchant. Cette Isle

a deux

a deux lieuës de long sur une demie de largeur, & est assez haute: la mer qui l'environne forme deux canaux; celui qui est du côté de l'Arabie n'a pas un quart de lieuë de largeur, & c'est par-là que passent les Navires qui vont dans la Mer rouge, ou qui en sortent; l'autre, qui est du côté d'Ethiopie, est beaucoup plus large; mais il est plein de bancs, & difficilement un Navire un peu considerable y peut passer; & lors même qu'on y va avec de mediocres, il faut ranger l'Isle de fort près, le fond étant meilleur que le long de la côte d'Ethiopie; mais l'on ne va guère par ce canal, que lorsque l'on apprehende de rencontrer les Navires Turcs, qui se tiennent ordinairement sur les côtes d'Arabie; afin d'obliger les Navires d'aller décharger à Moca. Ce fut pour cette raison que nous passâmes par le canal d'Ethiopie, & que nous le passâmes même de nuit. Abreu avoit eu soin d'amener des Pilotes; autrement il auroit fallu en aller prendre à la côte d'Arabie, où l'on en trouve toujours dans un village, que pour cela on appelle le village des Pilotes, étant impossible de naviguer dans la Mer rouge, si on n'a des Pilotes qui la connoissent particulièrement. Lorsque nous eûmes passé le détroit de Babelmandel, & que nous vîmes cette mer si renommée dans les Livres sacrez & profanes, nous chantâmes les Litanies de la Sainte Vierge, & nous recitâmes d'autres prieres, pour rendre grâces à Dieu de nous avoir donné jusqu'alors un si heureux voyage, & pour lui demander de nous tenir toujours sous sa protection. Mais puisque nous sommes entrez dans cette mer si fameuse, il ne sera pas hors de propos d'en donner une description la plus exacte que nous pourrons.

La Mer rouge commence à l'Isle de Babelmandel. Elle a depuis là jusqu'à Suez, trois cens quatre-vingt lieuës ou environ, sur cinquante ou soixante dans sa plus grande largeur. Ceux qui la connoissent le mieux, la comparent à un Lezard, en y comprenant le Golfe Arabique dont nous
avons

44 RELATION HISTORIQUE

avons parlé; on lui donne alors cinq cens trente-lieuës de longueur. Ils disent que le Golfe Arabique est la tête de ce Lezard, que l'Isle de Babelmandel & ses deux canaux font le col, & que le reste du corps est ce que nous appellons proprement la Mer rouge. Ils divisent de même sa largeur en trois parties. L'une est le long des côtes d'Arabie, l'autre le long de celles d'Ethiopie, la troisième est le milieu. Les côtes d'Arabie & d'Ethiopie sont pleines de bancs & de rochers; de sorte que les Vaisseaux qui y naviguent sont toujours dans un danger évident de se perdre, à moins qu'ils ne tiennent le milieu du canal. On y trouve aussi des écueils & des rochers; mais comme ils paroissent presque tous hors de l'eau, il est aisé de les éviter. Le premier rocher qu'on découvre est un Volcan qui est à douze lieuës de Babelmandel, & jette du feu la nuit.

Afin de décrire cette mer avec plus d'ordre, je commencerai par la côte d'Arabie. A douze lieuës de l'embouchure, on trouve la ville de Moca, où il se fait un très-grand commerce, depuis que les Turcs se sont rendus maîtres de toute l'Arabie; auparavant c'étoit si peu de chose, qu'elle releve * encore du Bacha de Sannaar, & le Bacha se contente d'avoir un Lieutenant à Moca. A quarante lieuës de là, est la petite Isle de † Camaram; elle ne produit rien d'elle-même, mais comme elle n'est séparée de l'Arabie que par un canal d'une petite lieuë, il s'y fait un assez bon commerce. Les habitans de cette Isle sont très-incommodez de petits serpens, qu'ils appellent Basilics. Quoi qu'ils soient très-venimeux & très-méchans, il n'est pourtant pas vrai qu'ils tuent de leur vûë comme les Anciens l'ont écrit; ou si cela est, il faut qu'ils soient

* Si cela a été autrefois, il n'est plus aujourd'hui, comme on le verra dans la suite de cette Relation.

† Où mourut Edouard Galvan, Ambassadeur d'Emmanuel Roi de Portugal, en allant en Abissinie.

foient encore plus dangereux ailleurs que dans cette Isle. A soixante lieuës plus avant, on voit la ville de Besan, lieu autrefois d'un très-grand abord. Aujourd'hui tout son commerce est passé à Odida & à Loia. On voit à quarante-deux lieuës de Besan les ruines de Lider, qui sont encore aujourd'hui des preuves de ce que cette ville étoit anciennement, & de ce qu'elle a souffert depuis qu'elle est sous la domination des Turcs. A trente lieuës ou environ est le fameux Port de Jodda : c'est là qu'arrivent de tous côtez les Pelerins qui vont à la Méque & à Medine, & que se débarquent ces riches & magnifiques présens, que tant de Rois envoient tous les jours comme un tribut au tombeau de Mahomet. On ne peut représenter le commerce qui se fait à Jodda, ni le grand concours de Marchands qui y viennent de toutes parts. Les Navires qui entrent chargez dans ce Port sont si riches, que les Indiens voulant reléver une chose de très-grand prix, disent qu'elle vaut mieux qu'un Navire de Jodda. C'est aussi ce qui attire dans cette mer un grand nombre de Corsaires, qui ordinairement s'y enrichissent; mais pour y faire quelques prises considérables, il faut y demeurer près de deux ans, & ne se pas impatienter. On compte depuis Jodda jusqu'à Jambo environ cinquante lieuës, & soixante-huit de Jambo à Toro, que D. Etienne de Gamma ruina autrefois. Tout ce pais est très-misérable, à cause des courses fréquentes des Arabes. On voit près de Toro les restes d'un ancien Monastere. C'est une tradition reçûe communément dans le pais, que ce fut entre Toro & Rondelo, qui est de l'autre côté d'Affrique, que le peuple de Dieu passa la Mer rouge, à pied sec; il y a assez d'apparence que cette tradition n'est pas mal fondée. La Mer rouge n'a que trois lieuës de largeur en cet endroit. Toutes les terres des environs de Toro sont sèches & steriles faute d'eau, & il n'y a qu'une fontaine assez éloignée où l'on en trouve; cette eau descend des montagnes voisines, au pied

des-

desquelles on voit encore une douzaine de Palmiers. On trouve plusieurs puits au dessus de Toro; les Arabes prétendent que ce sont ceux que Moïse fit creuser, pour appaiser les cris de son peuple qui mouroit de soif. Suez est à trois lieues de Toro dans le fond du Golfe: c'étoit autrefois un lieu d'un fort grand commerce, mais ou le mauvais gouvernement des Turcs, ou la disette d'eau, l'ont fait abandonner; de sorte que ce n'est plus aujourd'hui qu'un village, habité seulement par quelques pêcheurs Arabes; encore y font-ils bien incommodez, parce qu'ils sont obligez d'aller chercher l'eau à trois mortelles lieues de là. Les anciens Rois d'Egypte avoient fait creuser un canal pour y conduire des eaux du Nil; aujourd'hui ce canal est comblé & plein de sable, & à peine il en reste quelques vestiges.

Le premier village qu'on trouve en allant de Suez le long des côtes d'Affrique est Rondelo, où comme nous venons de dire, le peuple de Dieu entra dans la Mer rouge, lors qu'il la traversa miraculeusement. A quarante cinq lieues de là est Cocir, où les caravanes d'Egypte s'embarquent pour aller à la Meque, lors qu'elles ne veulent pas aller par terre. Il y a en ce lieu deux choses remarquables; la première, que c'est à Cocir que finit une longue chaîne de montagnes, qui s'étend depuis l'embouchure de la Mer rouge, & tout le long de cette côte, s'avancant quelquefois dans la mer, & quelquefois s'en éloignant considérablement, & ne laissant pendant l'espace de trois cens lieues qu'elle dure, qu'une seule ouverture par où passent toutes les marchandises qu'on embarque à Rifa, & qu'on distribué ensuite dans tout l'Orient. Ces montagnes sont en plusieurs endroits couvertes de grandes forêts, en d'autres elles sont sèches & arides, & généralement parlant presque partout incultes, soit à cause des chaleurs ardentes du climat, soit à cause de la paresse & de la fainéantise des peuples. Comme elles sont excessivement hau-

tes,

tes, on y trouve toutes les saisons ensemble; parce que si les pluyes & l'hiver régnerent d'un côté, on a de l'autre un tems doux & un Soleil fort clair, comme nous l'éprouvâmes es années 1633. & 1634. pendant la grande persecution que les Catholiques souffrirent en Ethiopie. Car nous nous retirâmes la plupart dans ces montagnes, où à la fin nous fûmes découverts, puis livrez aux Turcs qui nous chargerent de chaînes, ainsi que je dirai dans la suite.

L'autre chose remarquable le long de cette côte d'Affrique, est le voisinage du Nil, & la facilité avec laquelle on pourroit le détourner, & le faire couler dans la Mer rouge par cette ouverture de montagnes. Plusieurs Sultans ont tenté de joindre par un canal la Mer rouge avec la Mer Méditerranée, mais ils ont abandonné cette entreprise, dès qu'ils ont considéré les grandes dépenses qu'ils étoient obligez de faire pour cela; outre qu'il feroit à craindre qu'on ne submergeât une grande partie de l'Egypte, dont les terres sont plus basses que la mer.

L'Isle de Suaquem est à cent trente lieuës de Rondelo; les Bachas qui commandent sur cette côte, aiment mieux demeurer dans cette Isle qu'à Dalec & à Maqua, à cause du grand commerce qui se fait du Royaume des Balous avec celui d'Abissinie, dont ils tirent un profit très-considerable. Elle est petite & toute ronde, & n'a pas plus de quatre cens brasses de circuit; les maisons y sont proprement bâties, & l'on ne distingue point celle du Bacha d'avec les autres. Il n'y a ni Forteresse ni Artillerie: on a seulement élevé deux petits Forts dans la Terre-Ferme, qui n'en est éloignée que d'une portée de mousquet. Le fond est bon tout autour de cette Isle, mais à quelque distance, ce ne sont qu'écueils & que rochers; & le long de la côte est un banc large d'une demie lieuë: de sorte qu'il faut toujours avoir la sonde à la main, & on ne peut arriver à cette Isle que par un

un canal. A droite & à gauche de ce canal est un roc vif, mais d'une pierre si tendre, que pour petit qu'on y touche, elle tombe par morceaux.

Le Royaume de Balou est vis-à-vis de Suaquem. Les peuples Balous sont Mahometans, & bons soldats. Ils ont eu de longues & sanglantes guerres contre les Turcs, & ils les ont obligez de partager avec eux les Doïanes de l'Isle de Suaquem. Le Roi des Balous y tient encore aujourd'hui des Officiers & des Receveurs. Ce Prince est riche, & a beaucoup d'or & d'argent, & fait un assez grand commerce, particulièrement de toiles qu'on fabrique dans le pais, & que les Noirs achètent fort cher. Ce Royaume ne manque d'aucune chose nécessaire à la vie; il m'a paru que les hommes & les chevaux y sont plus grands qu'ailleurs.

Tout cela a obligé les Bachas à préférer le séjour de Suaquem à tout autre. Les Turcs de Suaquem ont neuf ou dix jardins en Terre-Ferme, & ces jardins leur fournissent des Limons, des Ananas, des Cedras, des Canes de Sucre, des Melons d'eau d'un goût merveilleux, & toutes sortes d'herbes & de racines; je ne pense pas que dans toute la côte, depuis Melinde jusqu'à Suez, on en trouvât autant que dans ce petit canton; car hors des Tamarins, dont il y a une assez grande quantité entre Suez & Suaquem, la terre ne produit aucune chose. De sorte qu'on peut dire que * David a décrit ce pais, quand il a parlé d'une terre deserte, impraticable, & où tout manque jusqu'à l'eau. Il n'y a que les Autruches qui puissent vivre dans un pais si sec & si sterile, & où il ne croît pas un brin d'herbe; aussi mangent-elles bois, pierres, & généralement tout ce qu'elles rencontrent. Comme elles sont beaucoup d'œufs, elles en cassent une partie pour nourrir leurs petits. On compte plusieurs choses fabuleuses de cet oiseau; on dit qu'il mange le feu,

* Ps. 62.

feu, qu'il digere le fer, qu'il lance des pierres contre le Chasseur qui le poursuit. J'ai vu beaucoup d'Autruches, elles sont mêmes très-familieres; quand on les chasse, & qu'elles fuyent, elles ne font qu'étendre les ailes, & courent d'une si grande vitesse, qu'il n'y a point de cheval qui les puisse attraper. Comme elles ont le pied fendu, & qu'en courant avec beaucoup de force, elles font sauter des pierres, on s'est imaginé qu'elles les lancent contre ceux qui les poursuivent. Les plumes d'Autruches qu'on estime tant, sont celles qui croissent sous les ailes de ces oiseaux. La coquille des œufs d'Autruche, bien broyée & réduite en poudre, est un remede excellent pour ôter les taies qui viennent sur les yeux; il ne faut qu'avec une plume appliquer sur la taie cette poudre toute sèche, ou la tremper dans de l'eau claire, ou dans du lait de femme.

L'Ecriture parle d'un vent brûlant qui vient du Desert, que je crois être le vent que les gens du pais appellent *Arur*, & les Arabes *Uri*, qui étouffe dans le printems, & qui est si brûlant qu'on peut dire que toute cette contrée est une fournaise ardente ou plutôt un Enfer; de sorte qu'il n'y a pas moyen de voyager dans ce pais-là pendant cette cruelle saison. Lors qu'on est obligé d'aller d'un lieu à un autre, on doit faire bonne provision d'eau, parce qu'elle est très-rare, & qu'on en a un extrême besoin contre ces excessives chaleurs. Ce n'est pas encore le plus grand danger que les Voyageurs ont à craindre. Il régné pendant les mois de Juin, Juillet & d'Août un autre vent qui enleve des montagnes de sable, sous lesquelles on est enseveli, si on n'a soin de les éviter. Tout ce que l'on peut faire, c'est que quand on voit une nuë de sable s'élever, il faut regarder où elle doit tomber, & s'en éloigner le plus vite qu'on peut, mais souvent on est surpris, & on périt malheureusement. De là vient qu'on trouve en ces deserts tant de momies d'hommes pour la plupart étouf-

30 RELATION HISTORIQUE

fez sous ces nuages de sable. Vn jour j'aperçus un homme étendu mort dans le sable, je m'approchai de lui, je le reconnus pour l'avoir vû plusieurs fois, & comme je sçavois qu'il étoit Chrétien, je priai Dieu pour lui & l'enterrai. Je crois qu'il y avoit quelque tems qu'il étoit mort, cependant il ne sentoît point mauvais.

Je ne pense pas qu'aucun Européen ait autant voyagé que moi, dans tous ces pais-là; j'ai souvent couru risque de mourir de soif, ou d'être enseveli sous les sables, & j'ai évité l'un & l'autre en prenant les précautions que je viens de dire. Heureusement ces vents chauds & brûlans ne durent pas long-tems; ils passent en un quart d'heure, mais ils recommencent quelquefois une heure après, & quelquefois plutôt; on en est incommodé aussi bien la nuit que le jour. Ils sont beaucoup plus violens sur la côte d'Afrique, que sur celle de l'Arabie heureuse, ou de l'Arabie pétrée; mais ils sont encore plus à craindre dans l'Arabie deserte, où ils font de bien plus grands ravages.

Il est tems après cette digression, qui n'est peut-être que trop longue, de reprendre les suites de ma Relation. L'Isle de Suaquem fut autrefois ruinée par D. Estienne de Gama. On compte de cette Isle jusqu'à celle de Maqua, environ soixante lieux. Maqua n'a rien de considerable que ses Ports. Cette Isle est rase, & peut avoir douze cens brasses de circuit. On la divise en trois parties; dans la plus Orientale, il y a une tour avec plusieurs citernes pour la plupart ruinées ou mal entretenues. Les Turcs ou Mores enterrent leurs morts dans le milieu, ou dans la seconde partie de cette Isle; & dans la troisième partie qui est la plus Occidentale, sont plusieurs petites maisons couvertes de paille, & faites de bouë & de pierre; il y en a quelques-unes, mais en petit nombre, un peu mieux bâties. On trouve toute sorte de provisions dans cette Isle, mais on fait venir l'eau de deux lieux de-là; il y a trois barques entretenues pour la porter. Les

Turcs

Turcs ont fait élever un petit Fort, & placer quelque artillerie, pour deffendre les puits qu'on a creusé pour recevoir l'eau qui tombe des montagnes pendant l'hiver, ou celle de la mer qui passe à travers des sables qui lui font perdre son sel.

A vingt lieuës de Maqua est l'Isle de Dalaca, fameuse pour la pêche des perles: il y en a beaucoup, mais on les estime peu; elles sont jaunes, & ne sont pas d'une belle eau. Depuis Dalaca jusqu'à Baylur qui en est à quarante lieuës, on ne trouve rien de considerable: Baylur est à douze lieuës de Babelmandel. Je crois qu'avant que de finir cette description, je puis rapporter mes conjectures sur les raisons que l'on a eues de donner le nom de Mer rouge à ce Golphe qui sépare l'Asie d'avec l'Afrique, d'autant plus qu'en voiageant dessus, je ne me suis presque entretenu d'autre chose avec le Patriarche Alphonse Mendez, homme de mérite & de capacité.

Les uns disent que les côtes * de ce Golphe étans toutes rouges, les torrens qui tombent des montagnes, lorsqu'il a plu, entraînent beaucoup de ces terres qui lui donnent cette couleur. D'autres soutiennent qu'elle n'est point rouge, & qu'elle ne le paroît, que par la réverbération du Soleil qui donne contre ces terres rouges. Quelques-uns prétendent qu'elle n'est rouge que par une grande quantité de sable que le vent y jette; mais le sable aux environs de la Mer rouge n'est point différent du sable commun. Les montagnes & les terres étant brûlées par les ardeurs du Soleil, elles sont plus noires que rouges, & les vents ni la pluie n'apportent aucun changement considerable à la couleur des eaux de la mer. Un Ecrivain, qui a été sur cette mer, a une opinion assez particuliere. Il dit y avoir vû seulement des taches rouges, que
ces

* Voyez la Dissertation que nous avons faite sur ce sujet. où nous combatons le sentiment du P. Lobo,

ces taches pourroient être des œufs de Baleines qui flottoient sur l'eau, qu'il fit remarquer la même chose à un de ses Compagnons; qu'ayant encore examiné ces taches l'un & l'autre, ils furent de même sentiment; comme si un cas qui arrive si rarement eût pû donner à cette mer un nom sous lequel elle est connue de tout tems, & dans toutes les langues. Enfin l'opinion la plus suivie est que le Corail, que l'on trouve en quantité au fond de la mer, a pû donner une couleur rouge à ces eaux; mais outre qu'on ne pêche pas du Corail dans toute cette mer, il y très-peu de Corail rouge; le noir & le blanc sont beaucoup plus communs, j'en ai ramassé plusieurs morceaux, & le Corail rouge que j'ai vû étoit d'un rouge fort pâle. Nous nous promenions souvent le Patriarche d'Ethiopie & moi le long du bord de la Mer rouge, pendant que nous étions prisonniers à Suaquem; quelquefois nous prenions des Gelves, & nous allions assez avant dans la mer, observans avec soin les différentes couleurs des eaux & les changemens qui y arrivent. Nous n'avons jamais vû que l'eau de la Mer rouge fût différente de celle de l'Océan, elle nous paroissoit bleuë en certains endroits, verte dans d'autres. La même chose arrive dans toutes les mers, & même dans les grands fleuves. Le plus souvent nous la trouvions très-claire. Tout cela dépend de la profondeur des eaux, des reflaix de la lumière. Nous ne l'avons jamais vûë rouge, que dans les lieux où il y a beaucoup de Gouëmon; & comme dans ces lieux il n'y a pas plus d'une brassée ou d'une brassée & demie d'eau, je faisois plonger un Caffre que nous menions avec nous, & il rapportoit toujours du Gouëmon; & lorsque ce Gouëmon étoit arraché, l'eau ne paroissoit plus rouge, & reprenoit sa couleur naturelle; de sorte que ce rouge qui paroissoit à nos yeux n'étoit que la couleur du Gouëmon, & non celle des eaux. Il y a beaucoup de cette herbe dans la Mer rouge, & le sel de la mer n'em-

n'empêche point qu'elle ne produise des racines, des herbes & même des arbres.

Rien ne le prouve mieux que ces Palmiers qui portent des cocos de Maldivé, ainsi nommez, parce que les arbres, qui donnent ces fruits si excellents, croissent dans la mer qui baigne les Isles Maldives. Ces cocos sont gros comme la tête d'un homme & viennent ordinairement deux ensemble. Souvent la mer en est couverte depuis les Maldives jusqu'à la côte de Brava & de Madagoxo, comme je l'ai dit lorsque j'ai parlé des voyages que je fis sur cette côte en l'année 1624. J'ai vu aussi dans ces mers des fèves de Melinde. Ce sont des fruits gros comme le poing, ils sont d'un goût merveilleux; & trempez dans l'eau, ils guérissent la fièvre & quelque autre maladie que ce soit causée par trop de chaleur.

Mais pour revenir au Gouëmon, S. Jérôme en s'arrêtant au nom hébreu appelle la Mer rouge * *Jam-Suf*: *Jam* dans cette Langue veut dire mer, & *Suf* est le nom d'une herbe ou d'une plante que l'on trouve en Ethiopie, de la grandeur du chardon; la fleur est même assez semblable à celle du chardon, à la couleur près, qui approche beaucoup de celle du safran. Les Abissins s'en servent beaucoup dans leur teintures & en font un incarnat très-beau. Soit que le Gouëmon soit comme le *Suf*, soit qu'il soit différent, je crois que c'est parce qu'il y en a beaucoup dans le Golphe d'Ethiopie, & qu'il en fait paroître les eaux rouges, qu'on a donné à ce Golphe le nom de Mer rouge.

On voit des Navires de toute grandeur dans la Mer rouge; mais les bâtimens les plus ordinaires sont les Gelves, dont j'ai déjà parlé. Ces petites barques sont d'autant plus commodes, que n'étant faites que de quelques planches cousues avec du funil, elles obéissent plus aisément & ne se brisent pas,

* *Jam-Suf*, ים סוף

54 RELATION HISTORIQUE

pas, lorsqu'elles touchent sur les bancs ou écueils dont cette mer est remplie. Ce sont ces Gelves qui ont fait dire que du Palmier seul on peut construire un Navire, l'équiper de mâts, de voiles, de cordages, & le fournir de toutes les provisions nécessaires, pain, eau, vin, vinaigre, sucre, huile; un seul arbre à la vérité ne peut pas donner tout cela, mais plusieurs arbres de la même espèce le donneront. Le Palmier n'est pas bon pour toutes sortes de bâtimens; il est excellent pour la construction de ces Gelves. Lorsqu'on a coupé un Palmier, on le scie de long & on en fait des planches; on file une partie de l'écorce, & de ce fil, on en coûte ces planches; du reste, on en fait des cordages & des cables propres pour les plus grands Navires, & du tronc, on en fait le mât & les vergues; les feuilles cousûes ensemble servent de voiles, on en fait aussi des sacs qu'ils appellent *macandas*. Ce Navire ainsi apareillé, & prêt à mettre à la voile, se peut charger uniquement des fruits de cet arbre. Il n'est point de mois que le Palmier ne produise une gouffe qui contient depuis vingt jusqu'à cinquante cocos, selon la bonté du terroir & de l'arbre. D'abord paroît une graine, faite comme le fourreau d'un sabre ou cimeterre; on la coupe par le bout, & on la laisse distiller dans un vase qu'on y attache: ils appellent cette liqueur *soro*. On la tire aussi du Palmier même, en faisant un trou dans l'arbre; mais l'arbre en souffre tant qu'il ne porte plus de fruit, & meurt bien-tôt après. On tire ce *soro* ou *sura* deux fois le jour; sçavoir, le matin & le soir. Il est très-agreable au goût, très-clair, très-bon pour la santé & engraisse même beaucoup. Si on le fait botuillir, il se coagule & forme un sucre que les Indiens estiment extrêmement; & si on le met à l'alambic, on en tire une espèce d'eau-de-vie très-forte qu'ils nomment *nappa*, & de cette eau-de-vie, ou de ce *nappa*, on fait un vinaigre excellent. Toutes ces liqueurs différentes se tirent avant que le cocos soit formé; & quand

quand il se forme & avant qu'il soit en sa parfaite maturité, il y a dedans une liqueur fraîche délicate, qui se durcissant fait la chair du cocos. On appelle ce cocos encore verd, *Lanha*; on en charge les Gelves, & c'est toute la provision d'eau qu'elles font. La seconde écorce, où cette eau est enfermée, est si tendre qu'on la mange comme du chardon d'Espagne, & elle produit les mêmes effets. Lorsque les cocos sont tout-à-fait mûrs, ou l'on en broie la chair, & de la farine qui en vient, on en fait des gâteaux, ou l'on tire de cette chair de cocos une huile qui est d'un grand débit dans les Indes: elle sent bon, on en mange, elle entre dans beaucoup de médicamens, & étant coagulée c'est un baume blanc des plus excellens. On s'en sert pour guérir toutes sortes de foulures ou de meurtrissures. La coque même de ces cocos, n'est pas inutile; on en fait des tasses, des boîtes, des cuillères & plusieurs autres petits ouvrages. De sorte que l'on a raison de dire que du Palmier seul on peut bâtir des Navires, & les appareiller, les charger de pain, de vin, de sucre, d'huile, d'eau, de vinaigre, d'eau-de-vie, de baume; & ces Navires sont ces Gelves qui ne pourroient que difficilement naviguer dans l'Océan, mais qui sont très-commodes dans la Mer rouge, pour les raisons que j'ai dites.

Après avoir décrit la Mer rouge, & avoir rapporté tout ce que j'y ai remarqué de curieux, il est tems de reprendre la suite de mon voyage.

Comme nous fûmes assez heureux pour n'arriver que sur le soir aux portes de la Mer rouge, & les reconnoître, nous passâmes la nuit par le canal d'Ethiopie; & quoi que nous eussions peu de vent, nous nous trouvâmes le matin assez éloignés pour ne pas craindre d'être aperçus, quand même il y auroit eu des Navires Turcs dans le canal d'Arabie. Nous rangions toujours la Terre-ferme le plus que nous pouvions, & nous n'étions en peine que de sçavoir précisément en quelle hau-

56 RELATION HISTORIQUE

teur étoit Baylur où nous voulions aller : mais comme ce Port n'est pas fort connu, & que les Pilotes que nous avions amenez des Indes n'y avoient jamais été, quoi qu'ils eussent fait plusieurs voyages dans cette mer, nous souhaitions de trouver quelques pêcheurs qui pussent nous mettre sur la barre, qui étoit difficile. Toutes les barques que nous rencontrions fuyoient à toutes voiles, dès qu'elles nous appercevoient, jugeant par la fabrique de nos Vaisseaux que nous étions des étrangers qui n'avions pas coutume de naviguer dans ces mers. Ainsi ils ne se fioient point à nos signaux, & peut-être même qu'ils ne les connoissoient pas. Nous fûmes deux jours à chercher, nous envoyions de tems en tems notre chaloupe à la découverte avec un jeune Abissin qui nous servoit, & qui sçavoit l'Arabe, mais il revenoit toujours sans avoir rien appris. Enfin ayant doublé le premier jour de Mars une pointe de terre qui s'avance dans la mer, nous nous trouvâmes au milieu d'une belle & grande Baye, où nous aperçûmes plusieurs barques à sec & tout près de terre, ce qui nous fit croire que ce pouvoit être Baylur. Pour nous en assurer davantage, nous mîmes notre Abissin à terre, & nous nous tîmes toujours au large, afin de ne pas effaroucher des gens que nous voyions sur la grève. Nous attendîmes tout le reste du jour & toute la nuit, le retour de notre Abissin; il ne revint que le lendemain matin, & il nous confirma que nous étions dans le Port de Baylur, ce qui nous donna autant de joye que notre arrivée causa de peur aux bâtimens que nous y trouvâmes, & peut-être même aux gens du pais; car nous voions que tout le monde se donnoit un grand mouvement sur le rivage, qu'on se hâtoit de décharger les barques, qu'on en tiroit d'autres à terre pour les mettre en sûreté. D'un autre côté, nos matelots & nos soldats, qui ne s'étoient embarquez que dans la vûe de faire beaucoup de prises & de s'enrichir, s'impatientoient extrêmement

ment de demeurer si long-tems à la vûe du Port. Ils s'imaginoient qu'à chaque moment il leur écha-
poit quelque riche proye, & ils vouloient qu'on se
remît en mer. Ils feignoient de craindre les Ga-
leres Turques, & ils ne manquerent pas de pré-
texte pour couvrir leur mauvaîse humeur. Le re-
tour de la chaloupe appaisa tous ces murmures.
Quoique le Roi d'Ethiopie eût écrit au Patriarche
que nous serions très-bien reçus en ce Port, nous
fûmes bien aîsés de nous en assurer, avant que de
mettre pied à terre. Le Patriarche résolut pour
cet effet de m'envoyer parler au Chec, afin de
sçavoir de lui s'il avoit eu quelques ordres touchant
notre arrivée. Je pris avec moi quelques gens de
la Galiotte, & je passai sur un Vaisseau plus léger,
afin de pouvoir approcher plus près de terre. Je
vis en arrivant beaucoup de cavalerie qui bordoit
le rivage; cela m'étonna un peu, & je fus bien-
aîsé que notre Abissin allât encore à terre avec la
chaloupe, & s'informât de ce qui se passoit. J'eus
peur aussi que dans un país où l'on n'avoit jamais
vû de Jésuite, on ne trouvât ma robe un peu bi-
zare. Je la quittai, & m'habillai en *Sodagar* ou
riche Marchand. Je pris la veste ou camifole, le
calçon, la robe à manches larges, le turban, les
babouches. Je me travestis ainsi sous le Gaillard,
ayant autour de moi plusieurs Portugais qui se te-
noient debout par respect.

Je reçus en cette maniere les quatre Capitaines
de Gelves que le Chec envoya pour me saluer &
pour demeurer en ôtage. Ces quatre Officiers ad-
miroient la contenance fiere & modeste de nos
Portugais, leurs habits, le bon ordre qui étoit dans
le Navire, & furent très-contens du bon accueil
qu'on leur fit. Ils me saluerent à la maniere du
païs, en baissant la tête & me baissant les mains;
puis ils me dirent que le Chec persuadé que nous
ne venions que comme amis les avoit envoyez
pour m'assurer qu'il viendrait lui-même me rendre
visite, si-tôt que je lui aurois donné des sûretés.

58 RELATION HISTORIQUE

nécessaires pour sa personne. Je leur répondis que je ne doutois nullement de l'amitié du Chec, qu'ils pouvoient l'assûrer de celle des Portugais, que je ne voulois point d'autres sûretés de sa parole, que sa parole même qu'il m'avoit donnée; qu'ils pouvoient s'en retourner, & que l'Officier Portugais, que j'envoyois avec eux, demeureroit en otage. Mon compliment leur plut; & le Chec à qui ils rendirent compte de ce qui s'étoit passé, en fut si charmé, qu'il me vint voir sur l'heure, accompagné du second Chec. Il ramena avec lui non seulement les quatre Capitaines, mais l'Officier Portugais que je lui avois envoyé. Ils se mirent tous ensemble dans la chaloupe de nôtre Vaisseau. J'ordonnai que tous les Officiers & les hommes les mieux faits de l'équipage se rangeassent en haye sur le Pont. Je reçus le Chec au bout du Gaillard, & après les premiers complimens, je lui fis présenter du vin & des confitures, & aux principaux de sa suite. Quoi que l'usage du vin leur soit défendu par leur loi, & qu'en effet ils n'en boivent presque jamais, ils ne laisserent pas d'en prendre. Je lui demandai ensuite des nouvelles du Roi son maître, & le priai de me dire, s'il avoit reçu quelques Lettres de l'Empereur d'Ethiopie. Il me répondit que le Roi son maître étoit campé à quelques journées de là; & qu'un Chec nommé Furt qui étoit en sa compagnie, & qu'il me montra, ne faisoit que d'arriver du Camp, où il avoit vû les Lettres que l'Empereur avoit écrites en nôtre faveur. Ce Chec ne m'en dit pas davantage, quoi qu'il sçût bien qu'il étoit arrivé un Portugais & un Capitaine More pour nous accompagner. Comme je vis que tout ce que le Chec me disoit, étoit conforme aux Lettres que nous avions reçues de l'Empereur d'Ethiopie, je crus que nous ne devions plus faire de difficulté de descendre à terre: je voulus en donner promptement avis au Patriarche, & pour le faire avec plus de diligence, je fis mettre tous nos pavillons dehors, après avoir aver-

ti les Mores que nous allions tirer nôtre artillerie, pour marquer nôtre joye, & pour faire honneur au Roi leur maître. J'ordonnai qu'on fit une décharge de nôtre mousqueterie, & de toutes les munuës armes qui étoient sur nôtre Navire. Les deux Navires qui s'étoient toujours tenus au large, pour ne pas donner d'ombrage aux Mores, répondirent de tout leur canon. Le soin que j'avois eu de prévenir le Chec, & ceux de sa fuite, ne fut pas inutile; cela néanmoins n'empêcha pas qu'ils ne tremblâssent de peur, quand ils virent sortir le feu de la bouche de nos canons & de nos mousquets. Du reste, ils parurent très-contens des honneurs que nous leur avions rendus, & ils nous assurèrent que nous pouvions venir à terre, quand nous voudrions. Dès que le Chec fut parti, je quittai mon habit de *Sodagar*, & j'envoiai une chaloupe à bord du Vaisseau où étoit le Patriarche, pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé. Comme il étoit déjà tard, nous voulûmes attendre au lendemain pour débarquer nos hardes. Le Patriarche avoit sa bibliotheque, des ornemens d'Eglise, des images, d'autres petites pièces de dévotion, & quelque toiles de coton qui devoient nous servir de monnoie. Lorsque nous quittâmes le Vaisseau, presque tous les soldats & matelots nous vouloient suivre; les uns par piété & pour partager avec nous les travaux de la Mission, les autres, & en grand nombre, par des motifs bien différens & dans l'esperance de faire une grande fortune. Nous n'en reçûmes que très-peu, pour ne pas faire tort au Capitaine qui auroit perdu son armement, si nous avions pris tous ceux qui s'offrirent. Il y avoit peu de subordination sur les Vaisseaux, & à peine enfûmes nous sortis que la division s'y mit tout-à-fait: chacun se méloit de donner son avis, & vouloit être le maître; de sorte que ces trois Vaisseaux qui auroient pû faire de bonnes prises, s'ils étoient demeurez unis, se séparèrent sans rien faire, & les Armateurs perdirent considérablement. Lorsque

nous eûmes débarqué nos hardes, nous fûmes accablés d'une foule d'Officiers de Baylur. Ils s'attendoient que nous leur ferions de grands présens. Le Chec, son Lieutenant, les Capitaines des Gelves n'étoient pas moins avides que ceux qui étoient au-dessous d'eux. De sorte que nous fûmes obligés d'ouvrir un de nos balots, & de leur donner quelques toiles de coton. Le présent que nous fîmes au Chec pouvoit valoir un peu plus d'une pistole, nous donnâmes aux autres à proportion; mais nous courûmes grand risque de tout perdre, lorsque les Mores reconnurent quelques sacs de millet, de ceux que nous avions enlevés de la Gelve qui s'étoit échotée près de Meth. Nous les cachâmes promptement, & nous fîmes avertir Abreu de n'en pas envoyer d'avantage & de se retirer.

Baylur est un Port de Dancali, & Dancali un Royaume fort petit, stérile & peu peuplé; le Roi & ses sujets sont Mahometans. Il relève de l'Empereur d'Ethiopie, à qui il est très-fidèle. Non-seulement l'Empereur d'Ethiopie lui avoit écrit en notre faveur comme je l'ai dit, mais encore il lui avoit envoyé pour Ambassadeur un Capitaine More, & un Portugais nommé Paul Nogueira, petit fils d'un autre Nogueira qui avoit suivi Christophle de Gama en Ethiopie. Ces Ambassadeurs en venant chez le Roi de Dancali avoient passé chez le Chumo Salamay, & sur les terres de Senaé qui sont les dernières de l'Ethiopie: ils y avoient porté les ordres de l'Empereur touchant notre passage. Ils étoient arrivés à la Cour du Roi de Dancali peu de semaines auparavant.

Nous partîmes de Baylur le jour de l'Ascension: on nous amena quelques chameaux, & quelques ânes pour porter notre bagage; & quoi qu'il ne fut pas fort considérable, nous fûmes obligés d'en laisser une partie, faute de voitures. Le premier jour nous ne fîmes qu'une lieue, parce que nous étions partis fort tard, & les autres journées ne furent guères plus grandes. Nos Cavaliers nous rendent

dirent un très-mauvais service, & sans doute par ordre du Chec Furt, qui nous accompagnoit malgré nous; car pouvant nous mener facilement en trois jours au lieu où étoit le Roi de Dancali, ils nous firent faire un tour extraordinaire, & par des lieux deserts & affreux, où l'on étoit des trois ou quatre jours sans pouvoir trouver une goutte d'eau, & celle que l'on trouvoit étoit si sale & si puante, qu'il falloit fermer les yeux & se boucher le nez pour en boire.

Lorsque nous eûmes marché plusieurs jours, nous rencontrâmes le frere du Roi qui venoit au-devant de nous. Furt qui ne nous accompagnoit que pour tirer de nous tout ce qu'il pourroit, ne manqua pas de nous avertir qu'il falloit faire de grands présens au Prince. Comme nous ne connoissions point encore le país, nous suivîmes le conseil de Furt.

Nous présentâmes à ce Prince beaucoup de toiles peintes des Indes, beaucoup d'ouvrages de la Chine, comme des porcelaines, des cabarets, de petits coffres, une écritoire. Tout cela lui paroissoit très-beau; néanmoins il souhaita que nous lui donnassions des toiles peintes au lieu de ces curiositez de la Chine, ce que nous fîmes volontiers; mais quelque tems après, il nous redemanda les ouvrages de la Chine qu'il nous avoit rendus, & il fallut les lui donner. Un soldat Portugais, voulant aussi le régaler, fit faire une décharge d'une douzaine de mousquets qu'il avoit apportez. Ce salut me pensa coûter la vie; car ce soldat mal-à-droit ayant trop chargé ses mousquets, un lui sauta de la main, & me vint tomber sur la jambe qu'il me fendit tout du long. Malheureusement nous n'avions ni Chirurgien ni remede, & tout ce que je pûs faire, ce fut de me lier la jambe bien fort avec des bandelettes que je fis de quelques petites étoffes que j'avois apportées des Indes. La blessure que j'avois m'obligea de monter à cheval, & de me servir de celui du Chec-Furt, & ce fut le plus grand

grand service que ce More nous rendit dans tout nôtre voyage.

Le matin comme nous approchions du Palais du Roi, on nous fit ses complimens, & on nous amena cinq mules de la part de ce Prince, pour monter les principaux de nôtre troupe. J'en pris une, & les quatre autres Missionnaires en firent autant que moi; pour nos deux Freres Laïcs, ils continuèrent à marcher à pied. Nous fîmes deux lieues à travers les bois, où nous trouvâmes la terre couverte de sauterelles, qui ne faisoient encore que de naître. Ces insectes sont la plus grande & la plus fâcheuse playe, dont Dieu ait affligé toutes ces Provinces assez stériles d'elles-mêmes. Ensuite nous marchâmes encore une demie lieue, le long d'une petite riviere, près de laquelle demeure ordinairement le Roi de Dancali. Cette riviere se grossit beaucoup en hyver, à cause des torrens qui y tombent des montagnes voisines; mais l'été elle est à sec, & on n'y voit que des joncs & des roseaux, qui sont connoître l'humidité de la terre: aussi pour peu que l'on fouille, on y trouve de l'eau, ce qui nous fut très-commode pendant les seize jours que nous demeurâmes à la Cour du Roi de Dancali. Nous vîmes à son Palais au pied d'une petite montagne. Ce Palais consiste en cinq ou six tentes, & environ une vingtaine de cabanes, plantées entre quelques buissons, & quelques arbres sauvages de *Natega*, qui leur donnent un peu de frais. Il y a deux de ces cabanes pour sa Personne; les autres sont pour sa Mere, ses Freres, & ses principaux Officiers. Il nous reçût la première fois dans une de ces cabanes séparée des autres, & qui en pouvoit être à une portée de mousquet. Il y avoit au fond de cette cabane un trône bâti de pierre & de bouë, couvert d'un tapis & de deux carreaux de velours. Vis-à-vis étoit son cheval avec la selle & le reste de son harnois, pendus près de lui. C'est la coutume du pays que le maître & le cheval logent ensemble; les Rois ne sont pas mieux en cela que

que le reste de leurs sujets. Autour de cette salle étoient cinquante personnes assises à terre, les jambes croisées. Lorsque nous fûmes entrez, nous nous assîmes de la même manière. Le Roi arriva bien-tôt après. Il étoit précédé de quelques-uns de ses Domestiques, dont l'un portoit un broc d'Hydromel, un autre une porcelaine pour boire, un troisième une coque de cocos pleine de tabac, & un pot plein d'eau, un quatrième du feu & une pipe d'argent. Ensuite venoit le Roi, vêtu de quelques legeres étoffes de foye, & coëffé d'un turban, d'où pendoient plusieurs bagues assez bien travaillées, qui lui tomboient sur le front. Il tenoit un petit javelot au lieu de Sceptre. Ses Grands Officiers, comme le Grand-Maitre de sa Maison, son Intendant des Finances, son Capitaine des Gardes marchaient derriere lui. Dès qu'il entra, on mit une petite chaise garnie de velours. Nous nous levâmes tous, puis nous nous rassîmes, & nous étant relévez aussi-tôt, nous allâmes lui baiser la main. On fut quelque tems sans parler: le Roi rompit le silence le premier, & il nous fit dire par son Interprête que nous étions les bien venus; qu'il y avoit quelque tems que l'Empereur son pere lui avoit écrit que nous devions arriver, qu'il avoit appris que nous avions beaucoup souffert sur la mer, qu'il en avoit bien de la douleur; que nous ne devions pas nous inquieter de nous voir si loin de nôtre pais; que tous ses Etats étoient à nous & à l'Empereur son pere; que tous deux, ils nous aimoient & nous chérissoient. Nous répondîmes à ces complimens par de grands remerciemens. Après une conversation assez courte, nous sortîmes de l'Audience. Nous nous trouvâmes en même tems enveloppez par tous ceux qui nous avoient amené des mulets, & qui vouloient que sur l'heure nous leur payassions les services qu'ils nous avoient rendus; on nous avertit en même tems, qu'il falloit préparer le présent pour le Roi. Le Chec Furt qui se chargeoit volontiers de ces sortes de commissions,

missions, prit encore le soin de nous diriger en cette rencontre: il nous dit que comme à notre première Audience, nous n'avions rien offert au Roi, ce qui étoit contre la coutume du pais, il falloit que nous fissions notre présent plus considérable, & voulut être présent, lorsque nous le préparâmes. Nous ne donnions jamais assez à son gré; il vouloit toujours ajouter quelque chose. Nous n'avions envie que de donner quelques boîtes, quelques porcelaines & autres menus ouvrages de la Chine; mais Furt nous obligea à mettre dans une grande toilette un petit tapis, des boîtes, quelques étoffes fines des Indes, & d'autres ouvrages de la Chine, au nombre de vingt pièces; tout cela pouvoit bien valoir quatre cens livres. Furt en parut très-content; il nous dit qu'il falloit tout faire préparer pour l'Entrée. Mais ce malheureux vieillard, au lieu de nous rendre service, persuada au Roi de ne pas recevoir notre présent, parce que sûrement, s'il le refusoit, nous lui en ferions un bien plus riche. Je fus chargé d'aller présenter moi-même ce que nous venions de préparer pour le Roi. Je fis porter ces présens par nos serviteurs; je trouvai le Roi qui m'attendoit; je lui fis mes complimens, & lui dis, que comme nous étions de pauvres Religieux, nous ne pouvions lui faire des présens plus considérables, ni qui méritassent de lui être offerts; mais que nous le priions de recevoir le peu que la pauvreté dont nous faisons profession, & l'éloignement où nous étions de notre pais, nous permettoient de lui offrir. Ensuite je lui fis voir tout ce que nous avions envie de lui donner: il regarda toutes ces pièces l'une après l'autre avec un visage chagrin; il me dit, que s'il étoit content de nos bonnes intentions, il ne devoit pas l'être de notre présent; que c'étoit faire affront à un Prince comme lui, de lui offrir si peu de chose, & il me fit signe de la main de me retirer, & de remporter mon présent; ce que je fis, en disant, que puisqu'il n'en étoit pas content, il pour-

roit

roit l'
rême
de
Furt
il nou
au Ro
lui-mê
avoit
n'avio
donne
peine
trer e
ment
ferme
ce pr
pût
repo
reçu
préc
Mer
Musi
vter o
nous
J'ai d
d'exc
de D
très-fa
terent
Nous
vres
d'aut
trouv
achet
dre;
fendu
que
par-l
avio
appri
à qui

roit l'envoyer chercher une autre fois, & qu'assurément il n'en auroit pas tant. On fut assez surpris de mon discours & de la maniere dont je parlai. Furt qui conduisoit tout cela, nous vint trouver; il nous blâma fort d'avoir présenté si peu de chose au Roi son maître. Je repliquai à Furt que c'étoit lui-même qui avoit choisi toutes les pieces, & qui avoit ordonné ce présent; que d'ailleurs nous n'avions rien de plus, ni rien de meilleur à lui donner; que le peu qui nous restoit, suffiroit à peine pour achever nôtre voyage. Furt voulut entrer en négociation, il nous pria d'ajouter seulement quelques bagatelles; mais nous demeurâmes fermes. J'avois même déjà retiré trois pieces de ce présent, & tout ce que ce méchant vieillard pût obtenir, fut que je les remettrois, & que je reporterois le présent le lendemain. Le Roi le reçût; mais il ne fit pas meilleur visage que le jour précédent. Nous fîmes encore nos présens à sa Mere & à ses Frères, & il n'y eut pas jusqu'à ses Musiciens à qui il fallut donner, pour nous délivrer de leurs chants & de leurs instrumens dont ils nous déchiroient les oreilles pendant deux heures. J'ai déjà dit que le Patriarche avoit amené avec lui d'excellens Musiciens pour sa Chapelle. Le Roi de Dancali eut envie de les entendre; il en fut très-satisfait: aussi se surpasserent-ils lorsqu'ils chanterent & toucherent leurs instrumens devant lui. Nous passions ainsi le tems & consumions nos vivres à la Cour de ce Prince, sans pouvoir en avoir d'autres. Quoique le país soit fort stérile, on y trouve des chèvres & du miel; nous aurions pu en acheter, mais personne ne nous en vouloit vendre; & je scûs sous le secret, que le Roi avoit défendu que l'on nous vendît des vivres, pour quelque prix que ce fût. Il esperoit nous contraindre par-là à lui donner pour rien tout ce que nous avions. J'avertis le Patriarche de ce que j'avois appris, & il fut d'avis que j'allasse trouver le Roi à qui je parlai ainsi: „ Sire, l'Empereur d'Ethio-

„ pie

„ pie vôtre pere, nous avoit assuré que nous pour-
 „ vions passer par vos Etats, & que comme vous
 „ lui aviez toujours obéi fidèlement, il ne dou-
 „ toit pas que nous ne fussions très-bien reçus,
 „ après les Lettres qu'il vous avoit écrites. Vous
 „ nous avez confirmé la même chose, lorsque
 „ nous sommes arrivés à vôtre Cour. Vous nous
 „ avez comblez d'abord d'honnêteté & nous cro-
 „ yions avoir trouvé ici des amis qui pouvoient
 „ nous tenir lieu de ceux que nous avions quittez
 „ en venant dans un païs si éloigné du nôtre.
 „ Mais que nous nous sommes trompez ! La li-
 „ berté dont nous jouissons est une cruelle con-
 „ trainte ; nous sommes au milieu de nos plus
 „ cruels ennemis, qui en veulent à nôtre vie, &
 „ nous ne pouvons avoir recours qu'à Dieu, qui
 „ écouterà nos plaintes, & punira les injustices &
 „ les violences que l'on nous fait.

Le Roi m'ayant écouté, me répondit „ qu'il
 „ ne sçavoit ce que je lui voulois dire ; qu'il ne
 „ croyoit pas qu'il y eût un homme dans ses E-
 „ tats qui osât nous offenser ; mais que s'il y en
 „ avoit quelqu'un, je n'avois qu'à le nommer,
 „ qu'il nous portoit sur sa tête, & qu'il en coûte-
 „ roit la vie à quiconque oseroit attenter à la
 „ nôtre.

„ On ne nous attaque pas, repris-je, avec le fer
 „ ou avec le poison ; mais on veut nous faire mou-
 „ rir de faim, & c'est Vôtre Altesse qui le veut,
 „ puisqu'elle défend à ses sujets de nous vendre ce
 „ qui nous est nécessaire pour vivre. Si elle veut
 „ nôtre vie, nous sommes en son pouvoir, elle
 „ peut faire de nous ce qu'il lui plaira ; que si c'est
 „ la volonté de V. A. que nous périssions dans ses
 „ Etats, nous la prions de ne nous pas faire lan-
 „ guir : Qu'elle abregé du moins nos souffrances,
 „ & qu'elle nous coupe la gorge tout d'un coup.

Le Roi parut fort ému de ce discours, & enco-
 re plus de l'action que je fis, lorsque je m'avantai
 en lui présentant la gorge. Il nia qu'il eût défendu

du

du qu'on nous vendît ce qui nous étoit nécessaire : il me pressa fort de lui dire qui m'avoit appris ce détail. Je le refusai constamment, & ce Prince me trouvant ferme & inébranlable, il me renvoya après m'avoir promis que nous ne manquerions de rien à l'avenir. En effet, dès le jour même, nous achetâmes trois chèvres, qui ne nous coûtèrent qu'un écu, on nous vendit du miel, & nous fûmes mieux traités que nous n'avions été.

Il y avoit un More qui avoit pris à tâche de nous chagriner en tout ce qu'il pouvoit : il ne manquoit jamais d'aller à la rivière, lorsque nous y allions, & de gâter l'eau, ou de nous empêcher d'en prendre. Trois de nos domestiques, las de souffrir de son insolence, qui alla un jour jusqu'à combler nos puits en présence du Patriarche, se jetterent sur lui, & l'ayant renversé, lui donnerent plusieurs coups de poing & de pied, & l'auroient étranglé, si nous ne l'avions arraché de leurs mains. Il porta sa plainte au Juge de la Cour, qui la reçut, sans pourtant vouloir prononcer qu'il ne nous eût entendus. Je lui expliquai le fait; il nous blâma, & dit que nous aurions dû nous plaindre, & non pas de notre propre autorité maltraiter un sujet du Roi; que néanmoins comme nous étions étrangers, que nous ignorions les loix du pais, & que de plus nous étions sous la protection du Roi son maître, il vouloit bien nous excuser pour cette fois. Le More fut un peu étonné de ce Jugement, & depuis il n'osa plus nous empêcher de prendre de l'eau.

Toutes ces affaires nous faisoient souhaiter de plus en plus de sortir de ce Royaume: nous demandions chaque jour de nous en aller, & le Roi sous divers prétextes nous remettoit toujours au lendemain. Enfin je m'avisai de m'adresser à son Ministre favori, & je lui promis, que s'il nous pouvoit obtenir la liberté de sortir des Etats du Roi son maître, je lui ferois un présent considérable. Dès la nuit, ce Ministre nous vint trouver, pour

sçavoir

ſçavoir ce que nous lui voudrions donner. Nous convînmes bien-tôt, & ce Favori nous rendit de très-bons offices. Non-seulement il nous procura nôtre Audience de congé, mais il nous fit trouver des chameaux pour porter nos hardes, & celles des Ambassadeurs de l'Empereur d'Ethiopie, qui avoient ordre de nous accompagner.

Lorsque nous prîmes congé du Roi de Dancali, il nous fit de grandes excuses de tout ce qui s'étoit passé; il voulut même que l'on donnât son cheval au Patriarche pour venir à l'Audience, & nous fit encore présent d'une vache & de quelques provisions, en nous priant de vouloir bien dire par tout où nous irions, & surtout à l'Empereur d'Ethiopie son pere, qu'il nous avoit très-bien traités. Nous lui promîmes tout ce qu'il voulut; le tems & le lieu ne nous permettoient pas d'en user autrement. Nous partîmes le lendemain cinquième de Juin, ayant été vingt-sept jours dans le Royaume de Dancali, à compter depuis le huitième de Mai que nous avions quitté Baylur.

Quoique nous eussions déjà été très-mal, il n'étoit pas encore tems de nous plaindre: nous étions destinés à souffrir bien d'autres maux pour Jesus-Christ. Nous marchions par des chemins impraticables, où nous ne trouvions que des serpens qui se venoient fourrer-entre nos jambes. Nous les évitions le jour; mais comme nous étions obligés d'aller de nuit à cause des grandes chaleurs, que nous faisons souvent de longues traites, afin d'arriver à des lieux où nous trouvassions de l'eau, que nous manquions de force & de courage, que nous n'avions pour toute nourriture que bien peu de miel & une très-petite tranche de vache séchée au Soleil, il n'y avoit que Dieu qui pût nous garantir de la morsure des serpens sur lesquels nous marchions continuellement, & nous soutenir dans un voyage si pénible.

Nous fîmes ainsi plusieurs journées sans nous reposer, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés dans un

che-

chemin que les eaux avoient creusé entre les montagnes, où nous trouvâmes de bonne eau & un peu de frais, ce qui nous dura pendant trois jours. Ce fut un espede de carnaval pour nous, après avoir tant pâti. Il passe une rivière par-là, fort grosse dans le tems des pluyes, mais elle est à sec dans les grandes chaleurs, ou pour mieux dire, elle se cache sous terre; car nous faisons quelquefois sept ou huit lieues dans son lit sans la voir, puis nous la retrouvions sortant de terre, & alors nous bâvions tout nôtre saoul, & peut-être trop, & nous remplissions nos outres.

Nous avions pour conducteur de nos chameaux un vieux Mahometan très-exact à faire sa priere trois fois le jour, & en présence de tout le monde; il s'étoit fait un point de Religion de nous chagriner en tout, & de voler sans scrupule tout ce qu'il pourroit nous attraper, jusques-là qu'un matin il nous prit toutes les cordes de nos tentes, & les alla cacher. Le Patriarche qui l'avoit vu faire lui soutint qu'il les avoit prises & cachées. Il n'étoit pas difficile de l'en convaincre, on voyoit pendre les cordes qui étoient sous les bâts d'un de ses chameaux. Comme nous allâmes pour les prendre, il s'y opposa, & fut soutenu de tous les Chameliers qui se rangerent autour de lui avec leurs zagaies & leurs dagues. Nos Portugais coururent à leurs mousquets, & nous croyions qu'il y auroit un sanglant combat, quand quatre Portugais seulement s'étant avancez, & ayant porté le bout de leurs mousquets contre le visage des plus mutins d'entre ces Mores, ils leur firent si grande peur, que tout le bruit s'appaîsa tout d'un coup. Il n'y avoit que le vieux More qui grondant toujours fut assez hardi pour attaquer un soldat Portugais; mais celui-ci lui donna un si furieux coup sur la tête, qu'il le jeta par terre, & mettant ensuite le sabre à la main, il l'alloit tuer si un de nos Peres ne l'en eût empêché. Le vieillard fut contraint de rendre les cordes, mais il voulut nous quitter & fit dé-

char-

charger ses chameaux. Un Portugais & deux Mores des plus considerables trouverent moyen de l'appaiser, & depuis ce tems il parut un peu plus traitable. J'ai toujours remarqué, lorsque j'ai eu affaire avec les Mores, qu'ils sont d'un si mauvais naturel, que si on a la moindre complaisance pour eux, ils deviennent bien-tôt insolens & insupportables, & qu'on ne peut les réduire à la raison, ni être bien servi qu'en agissant avec eux à toute rigueur & les menant le bâton haut.

Après avoir marché quelques jours, nous entrâmes dans une gorge de montagnes qui est le seul passage par où l'on peut aller de Dancali dans l'Abissinie. Il semble que Dieu ait fait ce lieu exprès pour le soulagement des pauvres voyageurs, qui après avoir beaucoup souffert de la soif & de la chaleur, viennent se reposer entre ces montagnes. Ils y trouvent de l'eau, des arbres toujours verts, un frais agréable qu'entretient un vent qui ne manque jamais de s'élever à certaines heures du jour.

Nous arrivâmes-là un peu après dîné, & nous y demeurâmes jusqu'au lendemain au soir, que nous en partîmes avec notre petite Caravanne. Nous entrâmes bien-tôt après dans ces vastes plaines stériles & inhabitables qui fournissent du sel à toute l'Abissinie. Le Soleil y est très-ardent, & la chaleur par conséquent excessive. Autour de cette plaine est une chaîne de montagnes qui la ferme de toutes parts. Le haut de ces montagnes est toujours couvert de nuages épais qui paroissent de loin comme une grande mer, ce qui vient de quantité de lacs qui s'y rencontrent, & d'où tombe toute cette eau qui couvre la plaine, & que l'ardeur du Soleil convertit en sel. On trouve même dans les crevasses de cette montagne beaucoup d'eau noire qui se conserve ou dans les puits, ou dans les étangs, que la nature semble avoir pris plaisir de creuser au milieu d'une roche vive fort dure. Nous vîmes nous-mêmes en passant ces montagnes, plusieurs especes d'aqueducs & de conduits souterrains si bien pratiqués,

tiquez, qu'ils paroissent avoir été faits avec le pic & de la main des hommes. Là arrivent sans cesse des Caravanes d'Abissins qui viennent chercher du sel pour le porter dans toutes les parties d'Ethiopie ; & ils en font d'autant plus avides qu'il se vend très-cher, & qu'il sert de monnoye dans leurs Etats.

Comme les chaleurs sont continuelles & excessives, on ne peut passer les plaines que de nuit ; & l'ignorance & la superstition des Abissins leur a fait croire que les Demons habitent le creux des montagnes, que là ils prennent diverses figures, qu'ils appellent ceux qui passent, & les nomment par leur nom, comme si c'étoit des gens de leur connoissance. Ce Capitaine More qui nous conduisoit nous contoit tout cela : il nous disoit que quelque tems auparavant, passant par le même endroit, on avoit appelé son valet, & qu'il ne l'avoit pas vu depuis. Ce pauvre homme ne pensoit pas que son valet s'étant écarté pouvoit avoir été tué par les Galles qui sont toujours sur les chemins de ces Salines, où ils attendent les Marchands, pour les égorger & les voler. Comme nous n'entrâmes point dans ces plaines de sel que vers les quatre heures du soir & que la nuit vint bien-tôt après, nous nous égarâmes. Nos Chameliers tinrent conseil sur ce qu'ils avoient à faire : nous crûmes les voyant s'assembler & conferer entr'eux, qu'ils tramoient quelque conspiration contre nous. Paul Nogueira nous confirma encore dans ce soupçon, en nous assurant qu'il avoit entendu quelques paroles qui lui faisoient croire que ces gens machinoient quelque trahison. Cela nous obligea à prendre nos armes & à nous rassembler afin de n'être pas surpris. Les Chameliers connurent à notre contenance que nous nous défions d'eux, & que nous pourrions bien les prévenir. Sur cela ils s'approcherent de nous, & nous dirent qu'ils venoient de consulter quelle route ils devoient prendre. Il est très-constant que l'on ne peut guères voyager dans

dans ce pays-là que par estime, ou, pour mieux dire, au hazard; parce que l'on ne se règle que sur certaines hauteurs de sel, qui servent de marques, mais que nous ne pouvions voir à cause de l'obscurité de la nuit. Nous fîmes seulement trois altes, pour faire manger nos chameaux & nous reposer. La journée fut très-grande, si l'on peut parler ainsi, lorsque l'on ne marche que la nuit; mais nos chameaux alloient d'un très-grand pas & chacun s'efforçoit de les suivre, de sorte que le matin nous avions passé ces campagnes de sel. Le chemin où nous nous trouvâmes n'étoit guères meilleur: ce n'étoit que rochers noirs & si pointuës qu'elles perçoient les fouliers en un moment, & il n'y avoit pas moyen d'aller pieds nuds. Pour surcroît de peines, on nous avertit que c'étoit là que se tenoient ordinairement les Galles; & dans le même moment nous vîmes paroître une troupe de gens qui venoient à nous avec la dague & la zagaie: nous nous mîmes de nôtre côté en état de nous défendre. Nous nous fîmes de part & d'autre plus de peur que de mal; car lorsque nous fûmes plus proche, nous connûmes que c'étoient des Marchands qui venoient chercher du sel, & qui nous avoient pris aussi pour des Galles. Nos inquiétudes étoient d'autant plus grandes dans toutes ces occasions que nous nous désirions extrêmement de nos Chameliers, & principalement du Capitaine More qui venoit avec nous. Dans ces agitations, quelques-uns de nôtre troupe avoient pris la résolution, en cas que nous fussions attaqués, de commencer par faire main-basse sur ce Capitaine & sur les Chameliers.

Il étoit près de neuf heures du matin, lorsque nous sortîmes de ce mauvais chemin, au bout duquel nous en trouvâmes un autre qui fourchoit, quoique les deux routes allassent aboutir à un puits, l'unique qui fût sur nôtre route. Un More de nôtre compagnie fit prendre le chemin qui étoit le moins battu, nous assurant qu'il étoit le meilleur & le plus court; & véritablement c'est le chemin

ordin
un a
alla
nous
& no
ou n
des b
des ca
de &
midi;
soir,
chaleu
Patria
avoit
l'eau
loit
nous
ger,
heur
morit
d'eau
bien d
des ro
dans
chemi
miers
égare
il viv
Nôtr
pouv
toien
craig
honn
nes,
parce
mes
deva
avoit
cart.
& ap
T

ordinaire des gens de pied : mais il y avoit encore un autre sentier qui abregoit beaucoup, & il s'en alla lui quatrième par-là, sans prendre garde si nous le suivions. Nous le perdîmes à ce détour, & nous marchâmes encore long-tems sans sçavoir où nous étions. Enfin après avoir traversé bien des bois & des rochers, nous nous trouvâmes près des campagnes de sel. On ne peut dire l'inquiétude & l'affliction où nous fûmes. Il étoit près de midi ; nous marchions depuis quatre heures du soir, nous n'avions ni bû ni mangé, ni dormi ; la chaleur étoit excessive, & deux des domestiques du Patriarche étoient prêts à mourir de soif. Il n'y avoit avec nous qu'un More qui eût encore de l'eau ; cet homme peu charitable ne nous la vouloit donner qu'au poids de l'or. L'extrémité où nous étions ne nous permettoit pas de nous venger, & nous croyions tous être à notre dernière heure. Une partie se tenoit auprès de ces pauvres moribonds & tâchoit de les rafraîchir avec un peu d'eau que nous avions obtenué de ce More, après bien des prières. Une autre partie alloit chercher des routes & voir si nous ne trouverions personne dans ces déserts qui nous pût remettre dans nôtre chemin. Enfin ceux qui étoient arrivez les premiers aux puits, jugerent bien que nous nous serions égarés. Ils envoierent leur guide nous chercher : il vint faisant beaucoup de bruit au bord d'un bois. Nôtre frayeur s'augmenta, & nous crûmes que ce pouvoit être quelque espion, & que les Galles n'étoient pas loin : nous n'osions répondre, nous craignions même d'être apperçûs. A la fin cet homme nous trouva, & nous fit beaucoup de signes, à quoi nous ne pouvions encore nous fier, parce que nous ne le connoissions pas : nous prîmes néanmoins le parti d'envoyer deux hommes devant, dont l'un devoit le joindre, & l'autre qui avoit un mousqueton, se tenoit un peu plus à l'écart. Nous commençâmes à les suivre de loin, & après avoir encore marché quelque tems, nous

arrivâmes au puits, où nos compagnons nous attendoient. Nous oublîâmes bien-tôt nos maux passés, & nous ne songeâmes qu'à soulager les domestiques du Patriarche qui étoient plus incommodez de la soif que les autres. Nous ne leur donnâmes pas à boire tout d'abord; nous leur versâmes un peu d'eau goutte à goutte pour leur humecter seulement la bouche & la gorge, qu'ils avoient fort enflée; & nous fîmes tant par nos soins, qu'ils se portèrent aussi-bien que nous. Alors nous commençâmes à boire & à manger, nous n'avions que notre mets ordinaire, c'est-à-dire un peu de miel & quelques tranches de vache seichées au Soleil; & je pense que jamais nous n'avons fait un meilleur régal.

Il y avoit plus de vingt heures que nous marchions; le reste de notre Caravane ne paroissoit point encore, il n'arriva que sur les trois heures, nous ne lui donnâmes presque pas le tems de se reposer. Nous sçavions que les Galles étoient répandus dans tout ce pays, qu'ils ne s'éloignoient jamais du lieu où nous étions, parce qu'ils sçavoient que c'étoit le seul endroit où les voyageurs pouvoient trouver de l'eau. Il falloit de plus que nous passassions par des chemins que ces voleurs assiégeoient continuellement & nous croyions qu'il étoit plus sûr de les passer de nuit que de jour. Nous continuâmes donc à marcher toute la nuit, quoique très-fatigués nous entrâmes dans une plaine où nos Chameliers esperoient bien que nous rencontrerions les Galles: nous avons même crû qu'il les avoient avertis, & que c'étoit pour cette raison qu'ils nous pressoient tant. Il y avoit très-peu de tems qu'une Caravane toute entiere y avoit été massacrée; & nous vîmes encore les corps étendus dans les chemins, ce qui nous fit horreur & compassion. Nous traversâmes cette plaine, & vers les neuf à dix heures nous arrivâmes sur le bord d'un petit ruisseau qui couloit auprès d'un bois, où nous nous arrêtâmes pour nous rafraîchir, quoi-

que

que nous n'y fussions pas trop en sûreté, s'il est vrai qu'un détachement de Galles qui nous cherchoit, ne nous manqua que d'une heure ou deux. Après nous être un peu reposés, nous nous remîmes en chemin; & à Soleil couchant nous entrâmes dans les montagnes pour y passer la nuit. Le lendemain lorsque nous voulûmes partir, nous eûmes de grosses paroles avec nôtre vieux More. Il ne perdoit point l'envie de nous livrer aux Galles; pour cet effet il vouloit que nous retournassions sur nos pas, ou que nous prissions un autre chemin, à la vérité plus facile, mais toujours plein de ces voleurs. L'opiniâtreté avec laquelle il soutenoit son avis, nous fit soupçonner qu'il avoit quelque mauvais dessein. Le Capitaine More & Paul Nogueira penserent comme nous. Ils nous dirent qu'il n'y avoit point à disputer, que nous étions perdus si nous ne passions promptement la montagne. Ainsi résolus à perdre plutôt tout ce que nous avions, que nôtre vie, nous déclarâmes au Chamelier qu'il pouvoit disposer de nos hardes & de nos balots, qu'ils n'étoient point à nous, mais à l'Empereur d'Abissinie; que s'il les vouloit retenir, nous les mettions sur sa tête, aussi-bien que toutes les violences qu'il nous avoit faites. Ce discours lui fit peur; il nous dit que puisque nous voulions nous tuer, il ne nous en empêcheroit pas, & qu'il nous conduiroit jusqu'à une certaine rivière où nous pourrions nous reposer. Il est vrai que les chameaux ne pouvoient se soutenir, tant les chemins étoient mauvais; mais c'étoit une nécessité de passer la montagne, si nous voulions éviter les Galles. Nous arrivâmes sur le soir à une petite rivière qui coule entre les rochers: nos peines & nos travaux redoublèrent en cet endroit; nos chameaux n'en pouvoient plus, ils tomboient à chaque pas & nous étions presque contraints de les porter. Nous passâmes pendant la nuit une plaine qui n'étoit pas moins dangereuse que celle où nous avions vû tant de corps morts. Nous trouvâmes

avant le jour un ruisseau: ses eaux belles & claires nous invitoient à faire là une halte un peu longue afin de manger & de nous reposer; mais le Soleil commençoit à paroître avant que nous eussions achevé de cuire nôtre miel, nous aimâmes mieux continuer nôtre marche afin d'être plutôt à un lieu où nous ne craignissions plus de tomber entre les mains des Galles.

Ainsi nous marchâmes jusqu'à ce que nous fussions arrivés au pied des montagnes de Duan, qui séparent l'Abissinie du país des Galles & des Mores que nous venions de traverser.

Toutes les Caravanes qui viennent chercher du sel, s'arrêtent au pied de ces montagnes. Dès que les païsans les voyent venir, ils descendent pour leur aider à décharger. Les Sauniers leur donnent quelque pain ou autre chose, comme nous le vîmes faire par une Caravane que nous avions rencontrée le jour précédent, & qui arriva aussitôt que nous. Elle avoit donné quelques gâteaux à nos Chameliers, & elle m'en avoit fait présent d'un que trois de mes amis & moi avions mangé en cachette. Ils appellent ces gâteaux *Gurguta*. Ils font une pâte de blé ou d'orge, qu'ils pétrissent avec de l'eau froide; ils portent cette pâte dans un sac de cuir: lorsqu'ils veulent manger, ils en prennent gros comme les deux poings qu'ils jettent dans de l'eau bouillante, puis couvrent le tout & le mangent quand il est froid. J'avois trouvé si bon le gâteau qu'on m'avoit donné, que j'en achetai douze qui me coûtèrent chacun trente grains de verre enfilez. Je leur en demandai encore huit pour quatre fils de verre, ils me les donnerent; mais ces huit derniers étoient si petits que deux n'en valaient pas un. Je m'en plaignis, ils me contenterent en apparence; ils reprirent ces gâteaux que je trouvois trop petits; ils m'en donnerent de plus grands; mais ce n'étoient que des pierres couvertes d'une pâte très-mince; d'ailleurs ils me firent payer celui qu'ils m'avoient donné d'abord. Cette su-

per-

percherie auroit pû nous divertir, si nous nous fussions mieux portez, mais lorsque nous eûmes mangé ces gâteaux, nous nous trouvâmes pendant quelque tems fort incommodez. Ce mal se passa, & comme nous étions dans le lieu le plus charmant que nous pussions voir, que nous avions un frais agréable, de bonnes eaux, quelques-uns de notre compagnie allerent dans un bois voisin pour y entendre le chant des oiseaux, & faire peur aux singes. Tant que ces animaux ne virent point d'armes, ils ne s'enfuirent point; mais lorsqu'après plusieurs feintes, on prit tout de bon des fusils, ils disparurent en un instant. Nos Chameliers nous quitterent au pied de la montagne pour aller à une fête de S. Michel qui se celebre en Ethiopie le seizième de Juin; quelques prieres, quelques offres que nous leur fissions, nous ne pûmes les retenir; ils consentirent seulement de nous laisser leurs chameaux avec trois hommes pour en avoir soin. Cette retraite nous donna encore beaucoup d'inquiétude; & comme nous nous imaginâmes qu'ils pourroient aller chercher les Galles, nous veillâmes une bonne partie de la nuit, & posâmes des sentinelles avec des mousquetons pour garder nos balots. Il pensa en arriver un très-grand malheur. Nous sçavions que le Pere Baradas nous attendoit sur le haut de la montagne; nous lui avions envoyé deux de nos gens pour lui donner part de nôtre arrivée. Ces deux hommes revinrent la nuit; une sentinelle qui les vit arriver sans les connoître, voulut tirer dessus, & nous donna l'alarme. Nous ne songions point à eux, & de plus ils amenoient six ou sept hommes, ce qui faisoit une assez grosse troupe, à quoi nous ne nous attendions pas. Ils nous dirent que le Pere Baradas descendroit avec le neveu de l'Empereur & plusieurs autres, dès qu'ils verroient nos tentes dressées à un certain lieu qui étoit à quatre lieues de celui où nous étions campez. On chargea les mulets & les chameaux; & côtoians toujours la riviere, nous arrivâmes sur les sept heu-

res du matin au rendez-vous ; nos tentes furent bien-tôt dressées.

Le P. Manuel Baradas, un neveu de l'Empereur, plusieurs personnes de qualité du pais & plusieurs Portugais qui nous attendoient depuis très-long-tems, descendirent la montagne dès qu'ils virent nos tentes. On ne peut dire avec quelle joie nous nous embrassâmes les uns les autres ; avec quelle tendresse, avec quelle charité ils nous reçurent, combien de larmes ils répandirent en nous voyant haves & extenués de faim, de travail & de lassitude, nos habits en lambeaux, & nos pieds sanglans & déchirez.

Nos Chameliers n'osèrent pas se trouver à cette entrevûe. Le vieux More qui avoit été si insolent & qui nous avoit si maltraitez le long du chemin, s'étoit enfui pour éviter le châtimement dont nous l'avions menacé ; mais dès que nous fûmes avec nos freres, avec gens de même Religion, nous oubliâmes tous nos maux, & toutes les injures que nous avions reçues. Ces charitables Chrétiens qui étoient venus de si loin au-devant de nous, ne sçavoient quelle chere nous faire. Nous partîmes du lieu où nous étions le 17. de Juin sur de bonnes mules, & nous arrivâmes le 21. à Fremone lieu de nôtre résidence, sanctifié par les sueurs & par la mort bienheureuse du P. André Oviedo qui a fini sa vie dans les travaux des Missions, & par celles de plusieurs autres de nos Peres, qui y sont enterrez. Nous y trouvâmes un grand nombre de Catholiques Abissins & Portugais qui nous attendoient. On ne songeoit plus qu'à nous faire oublier tout ce que nous avions souffert dans un si long & si pénible voyage, que nous n'avions entrepris que pour les conduire dans le chemin du salut.

Mais comme nous sommes arrivez en Abissinie, je veux donner en moins de mots que je pourrai une connoissance exacte de ce grand Royaume, de son étendue, des différens peuples qui l'habitent, de ses coutumes, de son gouvernement & de sa Religion.

RE.



RELATION

DE L'EMPIRE

D'ABISSINIE.



L'ORIGINE des Abissins n'est pas moins incertaine que celle de tous les autres peuples du monde; on tient cependant par une tradition assez communément reçûe, qu'ils descendent de Cam fils de Noé; & ils prétendent, ce qui paroît incroyable, que depuis ce tems-là, jusqu'à nous, la suite de leurs Rois n'a jamais été interrompuë, & que la Couronne s'est conservée dans la même famille. Une si belle Genealogie prouvée par de bons titres seroit assurément très-curieuse; & les Empereurs d'Abissinie auroient très-juste raison de se croire de la plus illustre & de la plus ancienne Maison du monde; mais les guerres dont cet Empire a été agité dans ces derniers siècles, nous donnent lieu de croire qu'il a été sujet comme tous les autres, à de grandes révolutions, & que les Abissins ont mêlé beaucoup de fables dans leurs Histoires. On appelle cet Empire le Royaume du Prêtre-Jean, depuis

que les Portugais qui avoient entendu conter tant de merveilles d'un ancien & fameux Etat Chrétien qui étoit connu dans les Indes sous le nom du Prêtre-Jean, se sont imaginez que ce ne pouvoit être que l'Ethiopie. Plusieurs choses contribuèrent à le leur faire croire. On ne trouvoit point dans les Indes d'Empire ou de Royaume Chrétien à qui convint tout ce que l'on disoit du Prêtre-Jean, & il n'y en avoit aucun dans toutes les autres parties du monde, qui fut Chrétien schismatique que l'on ne connût point, si ce n'est ce Roi d'Ethiopie. On a donc crû ce qu'en ont écrit nos premiers Portugais qui ont découvert ce Royaume du tems du Roi Jean second, & qui l'ont appelé le Royaume du Prêtre-Jean.

Ce païs s'appelle proprement l'Abissinie, & les peuples se nomment Abissins. Tous les Historiens comptent cent soixante & douze Rois depuis Cam jusqu'à Faciladas ou Basilides, parmi lesquels il y a eû des femmes très-illustres. Une des plus renommées est la Reine Saba, dont il est fait mention dans l'Ecriture: les Abissins l'appellent Nicaula ou Macheda; quoique dans la traduction de l'Evangile qu'ils ont en leur langue, elle soit nommée Nagista-Azeb, qui veut dire la Reine du midi. Ils montrent encore aujourd'hui un bourg où ils disent qu'elle tenoit sa Cour; & il paroît par les ruines qu'on y trouve, que c'étoit autrefois un lieu très-considérable. J'ai été aussi plusieurs fois dans un village que les Abissins appellent terre de Saba à cause qu'il croient qu'elle y est née. Les Rois d'Ethiopie se font honneur de descendre de Menelech fils de la Reine de Saba, & de Salomon.

L'autre Reine qu'ils ont dans une très-grande vénération, est Candace; ils la nomment Judith. Nous pourrions la mettre au-dessus de toutes les autres Reines, & même des plus grands Rois, s'il étoit vrai qu'elle eût profité de la grace que Dieu avoit faite à un de ses Eunuques, & que les Abissins à l'exemple de leur Reine eussent renoncé
au

au culte des Idoles, & professé la foi de J. C. Plusieurs l'ont crû, mais c'est avec aussi peu de vraisemblance, qu'ils se sont persuadez que la Reine Saba au retour de la Cour de Salomon, avoit obligé ses sujets à embrasser la loi de Moïse, & à prendre les cérémonies des Juifs; & qu'ainsi la Religion Judaïque avoit été florissante en Abissinie sous la fin du regne de cette Princesse, & sous celui de son fils. Ceux qui appuient ces traditions peu autorisées, disent qu'Inda Eunuque de la Reine Candace aiant été baptisé par S. Philippe, rendit compte à cette Princesse de ce qui lui étoit arrivé, & que le même esprit qui avoit converti Inda parla intérieurement à Candace & la convertit; que les Abissins suivirent l'exemple de leur Reine; que leur zele fut si grand, leur penitence si vive, que plusieurs abandonnerent leurs biens pour se retirer dans les déserts; que d'autres embrassèrent l'état Ecclesiastique, & que ceux qui ne purent faire ni l'un ni l'autre, consacrerent leurs revenus à bâtir des Eglises, à doter des Chapelles, à fonder des Monasteres, à faire faire des ornemens magnifiques, des vases riches & précieux pour servir sur les Autels; & que si on regarde avec des yeux de chair, les richesses immenses que les Princes & grands Seigneurs d'Ethiopie donnerent à l'Eglise, on pourra dire qu'ils ont été plutôt prodigues que libéraux. Il est vrai que les Abissins sont naturellement portez au bien, qu'ils font de grandes aumônes, qu'ils fréquentent les Eglises, qu'ils aiment à les parer, qu'ils jeûnent, qu'ils se mortifient beaucoup: & quoi qu'ils soient séparés de l'Eglise Romaine, que leur foi soit extrêmement altérée, ils ont dans leur schisme conservé encore beaucoup de cette ferveur qu'avoient les premiers Chrétiens; mais depuis qu'ils ont été infectez de l'hérésie d'Eutichez, on a tenté inutilement de les réunir avec l'Eglise de Rome. Jamais on n'a eu de plus belles esperances de les y ramener, que du tems de l'Empereur Segued qui nous appella dans ses Etats. Nous

y arrivâmes en 1625. & nous en fûmes chassés en 1634. Comme j'ai eu quelque part à tout ce qui s'est passé dans l'Abissinie, que j'ai vécu assez long-tems avec les Abissins; je veux donner une courte relation de ce pais-là, de ce que j'y ai remarqué, & de la révolution qui nous en a fait sortir, & qui a ruiné les esperances que nous avions de réunir ce Royaume pour toujours à l'Eglise Romaine.

L'Empire d'Abissinie a été un des plus grands dont l'Histoire nous ait donné connoissance. Il s'étendoit autrefois depuis la Mer rouge, jusqu'au Royaume de Congo; & depuis l'Egypte jusqu'à la Mer des Indes.

Il comprenoit alors trente-quatre Royaumes & dix-huit Provinces; & il n'y a pas long-tems qu'il contenoit plus de quarante Provinces ou Royaumes. Aujourd'hui il n'est guères plus grand que toute l'Espagne. Il a cinq Royaumes & six Provinces, dont partie dépend absolument du Roi, & l'autre lui paie seulement quelque reconnoissance, ou par force ou volontairement. Il ne faut pas s'imaginer que ces Royaumes n'en aient que le nom. Il y en a plusieurs très-grands & très-considérables. Le Royaume de Tigré est plus grand que le Portugal; celui de Bagameder peut avoir la même étendue, s'il n'est pas plus grand. Gojama est à peu près la même chose; Amhara & Damote sont un peu plus petits. Ces Royaumes ou Provinces sont peuplez de Mores, de Gentils, de Juifs, de Chrétiens schismatiques. La Religion des derniers est la dominante & celle de l'Etat. Cette diversité de peuples & de Religion est cause que ce Royaume n'est pas également policé; & qu'il a beaucoup de loix & de coutumes différentes.

Les peuples du Royaume d'Amhara sont les plus civilisez & les plus honnêtes de toute l'Abissinie. Après eux sont ceux de Tigré ou les vrais Abissins; & ensuite les Damotes, les Gasates, & les Agaus. On peut dire que les autres sont entie-

re-

rement barbares; & parmi ces dernières Nations, il n'y en a point de plus distinguée que celle des Galles qui s'est renduë redoutable dans cette partie de l'Afrique. Les Galles commencerent à paroître vers l'an 1542. Ils se répandirent en diverses Provinces & divers Royaumes, mettant tout à feu & à sang, détruisant tous les lieux où ils passoient, & massacrant sans distinction d'âge ni de sexe tous ceux qu'ils rencontroient.

Ils ne sement ni ne cultivent les terres qu'ils occupent, ils vivent de chair & de lait; ils n'ont aucune demeure fixe, & campent comme font les Arabes. Ils élisent un Roi tous les huit ans. Ils n'ont aucune Religion, ils croient néanmoins qu'au-dessus de leur tête, il y a quelque Etre qui gouverne le monde; mais on ne sçait si par cet Etre ils entendent ou le Ciel ou le Soleil, ou cet Etre suprême qui a créé l'un & l'autre, & tiré le monde du néant: ils l'appellent en leur langue *Ouc*. Ils sont encore plus ignorans sur toutes les autres choses; & ils ont tant de coutumes si barbares, si contraires aux loix même de la nature, qu'on pourroit presque douter qu'ils aient l'usage de la raison. Le Patriarche Jean Bermude, qui passa en Ethiopie avec D. Christophle de Gama, & qui en fut chassé par l'Empereur Claude, prédit en quittant le pais, que l'Abissinie seroit ravagée par une multitude de fourmis noires, en punition de son opiniâtreté & de sa trahison. Dieu permit véritablement que ce Prince fût puni de sa perfidie; tout son Empire qui étoit entouré de toutes parts par les Gentils, & par les Mores ou Turcs, fut presque entièrement détruit; les uns l'ayant attaqué du côté du midi, les autres du côté de l'Egypte & le long de la Mer rouge, où ils lui ont enlevé tous les Ports qu'il avoit, & par où il pouvoit faire quelque commerce. Ainsi les Empereurs d'Abissinie, autrefois maîtres d'une si grande étendue de terres, n'ont aujourd'hui qu'un très-petit Etat, en comparaison de ce qu'ils ont possédé. Le Christianisme que l'on y

professe est mêlé de tant de superstitions, de tant de cérémonies Judaïques, de tant d'erreurs & d'hérésies, que l'on peut dire que les Abissins ne sont Chrétiens que de nom, & que l'ivraie y a étouffé le bon grain. Cela est venu en partie de la diversité des Religions qu'on y a souffertes, ou par négligence, ou pour s'accommoder au tems; & c'est ce qui fait que depuis quelques siècles, cet Etat a été sujet à de si grandes révolutions, & qu'il y a eu tant de révoltes & de guerres civiles; toutes ces sectes différentes ne pouvant pas aisément demeurer unies, n'y obéir à un même maître. On peut dire que les Abissins n'ont ni villes ni maisons. Ils logent ou dans des tentes, ou dans des cabanes faites de bouë & de paille. Lorsque les cabanes sont rondes, ils les appellent *Bethnugus*; & *Sacalas*, si elles sont longues; on en trouve quelques-unes, mais en très-petit nombre, bâties de pierre. Leurs bourgs ou villages sont composez de ces cabanes. Il y en a peu; parce que les grands Seigneurs, les Gouverneurs, les Vicerois, & l'Empereur même campent toujours, afin d'être plutôt prêts à aller où leur présence est nécessaire. Car il n'y a point d'année qu'il n'y ait quelque guerre, soit étrangere, soit domestique.

Chaque bourg ou village a son Commandant, qu'ils nomment *Gadare*. Au-dessus de ce *Gadare*, ou Commandant, est l'*Educ* ou Lieutenant-Général, & l'un & l'autre relève de l'Intendant qu'ils appellent *Afamacon* ou *bouche du Roi*, parce que c'est lui qui a soin particulièrement des revenus du Roi, & il en rend compte au *Relatina Falala*, qui est comme le Grand-Maître de la Maison de l'Empereur. Quelquefois l'Empereur établit au-dessus de tous ces Officiers un *Ratz*, ou Chef qui est proprement son Lieutenant-Général dans toute l'étendue de son Empire.

On trouve dans l'Ethiopie presque les mêmes choses pour la nourriture qu'en Portugal; mais comme les Abissins sont très-paresseux, elles n'y sont

font pas en si grande quantité. Néanmoins il y a des racines, des herbes & des fruits, qui y viennent beaucoup mieux que d'autres: les terres n'y font pas aussi brûlées du Soleil qu'il semble qu'elles devroient l'être.

La moisson s'y fait deux fois l'année; ce qui supplée au peu que la terre donne chaque fois. Une récolte se fait dans l'hiver qui dure pendant les mois de Juillet, Août & Septembre, & l'autre dans le printems. Les arbres y sont toujours verts, & s'il y a peu de fruits, ce n'est que par la faute des habitans; le terroir en pouvant donner en abondance de toutes les especes, & principalement de celles qui viennent aux Indes. Les fruits qu'on y cueille le plus, ce sont des raisins noirs, des pêches, des grenades aigres, des cannes de sucre, des amandes & quelques figes. La plupart de ces fruits se meurissent pendant le Carême, que les Abissins jeûnent avec une extrême rigueur, comme je dirai dans la suite.

Il est aisé de juger par tout ce que je viens de dire que ce climat est assez temperé, ce qui est bien contraire à ce que les Anciens ont écrit que la Zone torride étoit inhabitable. Les chaleurs sont excessives dans le Congo, dans le Monomotapa, sur les rivières de Cuama & de Sofala; mais en Abissinie, c'est un printems perpetuel, plus beau & plus agreable que le nôtre. Les Noirs même de cette partie de l'Afrique, ne sont point laids & vilains, comme ceux des Royaumes que je viens de nommer; ils ont de l'esprit, du goût, de la délicatesse, la comprehension facile & un très-bon jugement. Et s'ils sont noirs, on n'en doit pas attribuer la cause seulement à l'ardeur du Soleil, qui peut bien toutefois y contribuer. Il faut que dans cette noirceur il y entre beaucoup de mélange des humeurs & des qualitez personnelles, puisque ces mêmes Noirs transportez dans d'autres terres, & parmi des hommes blancs, font des enfans presque aussi noirs qu'eux.

Il n'y a point de país où il y ait plus d'animaux & de tant de différentes espèces. On y trouve plusieurs fortes de Lions, & beaucoup de ceux qu'on nomme Royaoux. Surquoi je rapporterai une histoire qui est arrivée de mon tems, & dont j'ai été témoin oculaire.

Un Lion s'étoit adonné au lieu où je demeurois. Il y étrangloit tous les bœufs & toutes les vaches, & faisoit plusieurs autres maux, dont chaque jour on me venoit faire des plaintes. J'avois un valet qui résolut d'en délivrer le país. Un mercredi, il prit deux zagaies, & sans me rien dire, il alla chercher le Lion. Il battit beaucoup de país, sans pouvoir le rencontrer; enfin comme il demandoit à un jeune homme, s'il n'avoit point vu le Lion, il l'aperçût, la gueule toute ensanglantée d'une vache qu'il venoit d'étrangler, & dont il avoit mangé une partie. Mon valet courut sur lui, & lui passa sa zagaie dans la gorge avec tant de force, qu'elle vint sortir entre les deux épaules. Le Lion ne fit qu'un cri & qu'un saut, & tomba dans un fossé qui étoit là proche, où mon valet fier de sa victoire acheva de le tuer. Il m'en apporta la tête & la peau jointes ensemble; je les mesurai, je trouvai que le Lion avoit seize palmes entre la tête & la queue. Un païsân qui avoit perdu sa vache, en quoi consistoit tout son bien, fut assez hardi pour attaquer avec sa dague seule le Lion qui l'avoit mangée, & il le tua, quoique le Lion l'eût blessé dangereusement. Ces deux exemples suffisent pour faire connoître la valeur des Abissins.

Il y a tant d'Elephans dans ce país-là, qu'un soir nous en avons rencontré jusqu'à trois cens en trois bandes différentes. Ils occupoient tout le chemin, ce qui nous embarrassa beaucoup & assez longtemps. Enfin, après nous être recommandé à Dieu, nous continuâmes notre chemin, & nous passâmes au milieu de ces Elephans, sans en recevoir aucun dommage. Une autre fois, dans le tems que j'étois prisonnier à Maqua, nous en trouvâmes

cinq;

cinq
avec
tout
nous
fuir
attrap
tré u
phans
que n
mesur
je ne
core
des E
O
païs
meu
cet
pas
assez
de la
port
trém
queu
canto
longu
Lico
comp
dessa
se ra
de f
anim
les y
L
les,
nom
lem
tum
O
un j
yach

cing; sçavoir, quatre petits & un grand qui jôioit avec eux & les levoit avec sa trompe. Ils entrèrent tout-à-coup en fureur & accoururent sur nous; nous n'eûmes point d'autre parti à prendre que de fuir promptement; mais ils auroient infailliblement attrapé quelqu'un de nous, s'ils n'avoient rencontré une ravine fort creûse qui les arrêta. Les Elephans d'Abissinie sont d'une grandeur si prodigieuse que moi étant sur une mule assez haute j'en voulus mesurer un; il s'en falloit plus de deux palmes que je ne pûsse mettre ma main dessus. On trouve encore en Abissinie des Rinoceros, ennemis mortels des Elephans.

On a vu dans la Province des Agaus qui est un pais fourré & plein de bois, cette Licorne si fameuse & si peu connue jusqu'à présent. Comme cet animal passe vite d'un bois à un autre, on n'a pas eu le tems de l'examiner; on l'a néanmoins assez bien considéré pour pouvoir le décrire. Il est de la taille d'un beau cheval bien fait & bien proportionné, d'un poil bay, avec la queue & les extrêmités noires. Les Licornes de Tuaqua ont la queue fort courte; celles de Ninina, qui est un canton de cette Province, l'ont au contraire très-longue, & leurs crins tombent jusqu'à terre. La Licorne est si peureuse qu'elle ne va jamais qu'en compagnie de plusieurs animaux capables de la défendre. Les cerfs, les chevretails, les gazelles se rangent autour de l'Elephant, qui se contentant de feuilles & de racines, defend tous ces timides animaux contre les bêtes ferores & carnacieres, qui les voudroient dévorer.

Les chevaux d'Abissinie sont excellens; les mules, les jumens, les bœufs, les vaches y sont sans nombre. Les richesses du pais consistent principalement en vaches. Je rapporterai sur cela une coutume assez particulière qu'ont les Abissins.

Chaque particulier qui a mille vaches est obligé un jour de l'année de ramasser tout le lait de ses vaches & d'en donner un bain à tous ses parens, & de

de les bien régaler. S'il a deux mille vaches, il donne deux bains, & deux repas; il en donne trois, s'il a trois mille vaches: ainsi on doit un bain & un repas par mille vaches, de sorte que pour dire qu'un homme est fort riche & qu'il a tant de mille vaches, on dit qu'il s'est baigné tant de fois. Ils ne les nourrissent que pour avoir du lait & des veaux.

Tous les trois ans, le Roi prend son droit, qui est une vache de dix, & afin de la connoître on lui applique sur la hanche la marque du Roi avec un fer chaud: on appelle cette marque *Tucus*, qui veut dire brûlure. Ce tribut n'est pas un des moindres revenus de l'Empereur. Il y a plusieurs espèces de bœufs; les uns ne servent qu'au labour & à porter des charges, comme pourroient faire des mules, & ceux-là n'ont point de cornes, ou s'ils en ont, elles sont si molles & si flexibles, qu'elles leur pendent, comme des bras rompus. Les autres qu'ils nourrissent seulement pour les tuer & les manger, sont aussi gros que deux des nôtres; ils les engraisent avec du lait. Les cornes de ces bœufs sont si grandes, qu'elles tiennent plus de vingt pintes: les Abissins s'en servent au lieu de cruches & de bouteilles; & quatre de ces cornes pleines d'eau ou de vin, sont la charge entière d'un bœuf. Ces bœufs si gras & si grands, à qui il faut donner chaque jour pour les nourrir le lait de trois à quatre vaches, ne coûtent tout au plus que deux écus. J'ai quelquefois eu pour une pièce de toile de la valeur d'un écu, cinq ou six moutons, ou cinq ou six chèvres & neuf cabrits.

Les Abissins ont plusieurs espèces différentes d'oiseaux domestiques & sauvages; ils en ont même plusieurs de ces derniers que nous ne connoissons point. Il y en a un très-beau que l'on ne trouve nulle part ailleurs qu'au Perou; ils le nomment *Abagun*, l'Abbé pompeux. Il a sur la tête au lieu de crête, une corne courte, mais large & ronde & ouverte par le bout.

Le Feitan Favez ou cheval du Diable , paroît un homme armé de plumes ; il marche avec une grande majesté , & court avec beaucoup de vitesse ; mais quand il est poursuivi de près , il se fert de ses aîles & s'envole : il est de la grandeur d'une cicogne. Les oiseaux qu'on appelle Cardinaux , ont le plumage très-fin & d'une très-belle couleur d'écarlatte , hors le ventre qui paroît d'un velours le plus noir que l'on puisse voir. Il y a une espèce de rossignols tous blancs , qui ont une queue de la même couleur & longue de deux palmes ; il semble , lorsqu'ils volent , que ce soit une queue de papier qu'on leur ait appliquée. Les perdrix sont grosses comme des chapons ; il y en a de trois sortes , & de quatre ou cinq sortes de tourterelles & de pigeons. Le Moroc , ou oiseau de miel , a un instinct tout particulier pour découvrir le miel des abeilles , dont il y a une infinité en Ethiopie , & de différentes espèces. Les unes sont comme domestiques , & font leur miel sous des ruches ; les autres le font dans le creux des arbres , & quelques-unes dans des trous sous terre , qu'elles ont soin de bien nettoyer , & de si bien boucher , qu'on ne les peut trouver que très-difficilement , quoi qu'ils soient ordinairement sur les grands chemins. Le miel que les abeilles font sous terre est aussi bon que celui des ruches ; toute la différence que j'y trouve , c'est qu'il est un peu plus noir. Je m'imagine que c'est de celui-là que se nourrissoit S. Jean. Lorsque le Moroc a découvert un trou de l'abeille , il vient se mettre sur les chemins , tremousse des aîles , chante dès qu'il voit quelqu'un , & tâche par tous ces mouvemens de faire entendre à cet homme , qu'il n'a qu'à le suivre , & qu'il va lui montrer une ruche ou un trou plein de miel. S'il apperçoit qu'on le suit , il voltige d'arbre en arbre , jusqu'à ce qu'il soit au lieu où est le miel. Là il change de ramage , & chante très-mélodieusement. L'Abissin découvre le miel , le prend , & ne manque jamais d'en laisser une

une partie à cet oiseau. La grande quantité de miel qu'on recueille dans ce pais-là, le grand nombre de vaches qu'on y nourrit, m'a fait dire plus d'une fois que l'Abissinie étoit une terre de miel & de beurre.

Les grands Seigneurs & l'Empereur même ne font pas beaucoup de dépense pour leur table: ils n'ont que de la vaisselle de terre noire; plus elle est vieille & luisante plus ils l'estiment. Ils aprêtent leur viande de manière que nous autres Européens avons beaucoup de peine à nous accoutumer à leurs ragoûts. Tout ce qu'ils mangent est d'un haut goût extraordinaire, & nage dans le beurre. Ils cuisent tous les jours leur pain; il est plat comme des galettes, & couvre toute une table. Ils n'ont ni napes, ni assiettes: leurs tables sont rondes & si grandes, que quinze personnes peuvent s'y placer tout autour, & fort à l'aïse. Ils ne manquent pas de se laver les mains avant que de se mettre à table. Les personnes de qualité ne touchent jamais à ce qu'ils mangent; ils ont des pages qui coupent leurs viandes, & qui la leur présentent à la bouche. Il est de la civilité & de la grandeur de manger de gros morceaux, & de faire beaucoup de bruit en mâchant, n'y ayant que des gueux, disent-ils, qui ne mangent que d'un côté, & que des voleurs qui mangent sans faire de bruit. Leur plus grand régal est une pièce de bœuf cruë & toute chaude. Lorsqu'ils donnent à manger, ils tuent un bœuf, & en servent aussi-tôt un quartier sur la table avec beaucoup de poivre & de sel; & le fiel de ce bœuf leur sert d'huile & de vinaigre. Quelques-uns y ajoutent une moutarde qu'ils appellent *Manta*; elle est faite de ce qu'ils tirent des tripes du bœuf, qu'ils mettent sur le feu avec du beurre, du sel, du poivre & de l'oignon. Ils trouvent leur bœuf cru, & ainsi assaisonné, aussi délicat, & le mangent avec le même plaisir que nous pourrions faire les meilleures perdrix. On m'a souvent servi de cette moutarde, & je n'avois pas d'autre moyen de me dis-

penfer

penfer d'y goûter, que de dire que c'étoit un mets trop délicat pour un pauvre Missionnaire.

La boisson ordinaire des Abissins est la biere & l'hydromel; ils en boivent à l'excès, lorsqu'ils se visitent les uns les autres; & un Abissin ne passe pas pour honnête homme, s'il n'enyvre pas ceux qui le vont voir. Ils s'assoient à terre autour de leur cabane; un valet apporte aussi-tôt un broc de biere, en verse dans un pot, boit le premier, puis présente ce même pot au plus considérable de la compagnie, & ensuite aux autres. La visite & la conversation durent autant qu'il y a à boire. Les Abissins pourroient aussi avoir du vin; mais comme ils trouvent qu'il faut trop de soin pour le faire & pour le conserver, ils aiment mieux s'en passer, que de se donner tant de peine.

Les pauvres gens ne font pas dans l'Abissinie beaucoup de dépense pour s'habiller; ils n'ont qu'un caleçon, & une grosse toile de coton leur suffit pour se couvrir le reste du corps. Au contraire, les gens de qualité, particulièrement ceux qui vont à la Cour, se ruinent en habits. Ils portent de toutes sortes d'étoffes de soye, & principalement de ces beaux velours de Turquie. Ils aiment les couleurs vives & luisantes, & leur manière de s'habiller approche assez de celle des Turcs, si ce n'est que leurs habits sont beaucoup plus larges, & que leurs caleçons leur couvrent toute la jambe. Leur robe de dessus est toujours fort garnie d'or & d'argent, parce que l'or est assez commun dans ce pays. Ils ont un soin particulier de leurs cheveux; ils les portent longs & cordonnez; & de peur de les gâter, ils vont la tête nuë, tant qu'ils sont jeunes; mais quand ils sont vieux, ils ont des bonnets rouges & ronds par l'extrémité, & quelquefois aussi des turbans à la Turquie.

Les femmes s'habillent encore plus magnifiquement que les hommes. Elles portent des robes aussi amples & aussi larges que les habits de Chœur de nos Religieux de S. Bernard. Elles se coëffent

en

en cent manieres différentes; elles ont toutes des pendans d'oreilles, des coliers, & n'épargnent rien pour se parer & se mettre bien. Elles ne sont pas fort retirées; elles se visitent les unes les autres, & ont tant de liberté que les pauvres maris n'en font pas mieux; cependant il n'y a pas de remede, particulièrement quand la femme que l'on a épousée est Princesse, ou de la Maison Royale. Du reste les Abissins ne sont pas riches en meubles, ni en tapisseries; la vie qu'ils menent ne leur permet pas d'en avoir beaucoup, & le vin, ou pour mieux dire, la biere, est la chose qui leur coûte le plus, & dont ils sont obligez de faire provision. On ne sçait dans l'Abissinie ce que c'est qu'hôtellerie ou cabaret: un homme peut voyager dans tout cet Empire, sans qu'il lui en coûte seulement un denier. Lorsqu'un voyageur entre dans un village, ou dans un camp, s'il est plus de trois heures, on est obligé de le loger & de le nourrir lui & ses gens, selon sa qualité. Le maître de la maison où il arrive, va avertir le village qu'il lui est arrivé un hôte; aussi-tôt chacun se cottie, on apporte du pain & de la biere, & généralement tout ce qu'il faut. On tuë une vache, & on a d'autant plus de soin que cet hôte soit content, que s'il ne l'est pas & qu'il ait raison de se plaindre, le village est condamné à lui payer le double de ce qu'il lui devoit donner.

Cet usage est si bien établi, qu'un étranger qui ne fait que passer entre dans la maison d'un homme qu'il n'a jamais vû, y boit, y mange, y couche, comme si c'étoit son proche parent, & le meilleur de ses amis; ce qui est assurément très-commode pour toutes sortes de gens, mais aussi sujet à beaucoup d'inconveniens, à cause du grand nombre de vagabonds dont l'Abissinie est remplie.

Il n'y a point d'argent dans ce Royaume, hors dans certaines Provinces Occidentales où il y a quelques monnoyes de fer; mais dans les principa-
les

les Pro
ge. I
païs
bouche
poules
& prim
appelle
morce
épais
prix,
on le
morce
on en
reste.
taines
pour
fait t
cun
pend
contr
le dor
tent d
incivil
façons
Ils on
parmi
litélle
barba
L
tre le
Juge
veule
vern
vent
Tou
poin
d'un
L'A
eux
teurs.
to

les Provinces tout le commerce se fait par échange. Le plus grand trafic qui se fasse au-dedans du pais consiste en toiles de coton, en provisions de bouche, en vaches, en brebis, en chèvres, en poules, en poivre, en or que l'on donne au poids, & principalement en sel, qu'on peut proprement appeller la monnoye du pais. On le donne par morceaux de la longueur d'une palme, large & épais de quatre doigts; il baisse ou il hausse de prix, selon que l'on est auprès ou loin du lieu où on le prend. Près des champs de sel, on a cent morceaux de sel pour un écu; un peu plus loin on en a quatre-vingt, puis soixante, & ainsi du reste. A la Cour on n'en a que dix, & dans certaines Provinces très-éloignées, on n'en a que trois pour une pièce d'or qu'ils appellent *derime*. On fait tant de cas du sel en ce Royaume, que chacun en porte un petit morceau dans une bourse pendue à la ceinture. Lorsque deux amis se rencontrent, ils tirent leur petit morceau de sel, & se le donnent à lécher l'un à l'autre, puis le remettent dans leur bourse. Ce seroit une très-grande incivilité d'y manquer, & de ne pas faire toutes les façons qui doivent accompagner cette honnêteté. Ils ont beaucoup d'autres coutumes qui passent parmi eux pour des marques d'une très-grande politesse, & que nous trouvions au contraire bien barbares.

Lorsque les Abissins ont des procès les uns contre les autres, les deux Parties peuvent choisir un Juge devant qui ils plaident leur cause; & s'ils ne veulent pas convenir d'un homme, le Gouverneur du lieu leur en donne un de qui ils peuvent appeller au Viceroy, & au Roi même. Tous les procès se jugent sur le champ; il n'y a point d'écriture; le Juge s'affied à terre, au milieu d'un chemin, & tout le monde peut s'y trouver. L'Accusateur & l'Accusé sont debout; ils ont avec eux plusieurs amis qui sont comme leurs Procureurs. L'Accusateur parle le premier, le coupable

ré-

répond ; ils peuvent de part & d'autre parler & repliquer trois ou quatre fois, puis le Juge leur impose silence, & prend l'avis de ceux qui sont autour de lui. Si les preuves sont suffisantes, il prononce la sentence, qui dans certains cas est définitive & sans appel. Alors le Juge se saisit du condamné & le retient jusqu'à ce qu'il ait satisfait ; mais si le crime est digne de mort, on livre le coupable à ses Parties pour en disposer à leur volonté, & lui ôter la vie.

On punit l'adultère d'une manière assez singulière. On condamne une femme convaincue de ce crime à perdre tous ses biens, à sortir de la maison de son mari pauvrement vêtue, avec défenses d'y rentrer ; on lui donne seulement une aiguille, afin de pouvoir gagner sa vie. Quelquefois on la rase tout-à-fait ; on lui laisse seulement une toupe de cheveux, ce qui est assez laid ; mais ceci dépend de la volonté du mari, qui peut même la reprendre s'il veut, & s'il ne le veut pas, ils peuvent se remarier l'un & l'autre à qui bon leur semble. On punit aussi une femme, lorsque son mari ne garde pas la foi conjugale ; mais cela ne va guères qu'à une amende pécuniaire, dont le mari paie une partie qui va au profit de sa femme, quoi que la femme soit condamnée elle-même à l'amende. Lorsqu'un mari se rend dénonciateur contre le galant de sa femme, si le galant est convaincu d'avoir eu commerce avec elle, il est condamné à payer au mari quarante vaches, quarante chevaux, quarante habits, & de tout le reste de même. On appelle cette peine *Circoarba*. Et si le coupable n'est pas en état de payer, il demeure prisonnier à la discrétion du mari ; s'il le délivre avant que d'être payé, il l'oblige à jurer qu'il va chercher de quoi le satisfaire. Alors le coupable fait apporter du vin & un morceau de vache : on mange, on boit tous ensemble, il demande pardon, on ne lui pardonne pas d'abord, on lui remet seulement une partie de ce qu'il doit payer, & ensuite on

on lui en remet une autre, & enfin on lui pardonne tout-à-fait. Un mari qui est mal content de sa femme, trouve aisément le moyen de faire casser son mariage, & ce qui est de plus mauvais, il la peut reprendre plus aisément qu'il ne la quitte, & renvoye la seconde qu'il a prise; de sorte que les mariages ne sont que pour un tems, & ne durent qu'autant que l'homme & la femme sont contents l'un de l'autre: ce qui fait voir combien les Abissins sont éloignez de la foi des premiers fideles, qu'ils prétendent néanmoins avoir conservée avec tant de soin; aussi ces mariages ne sont véritablement que des marches, & qui se font même sous caution, que si l'un n'est pas satisfait de l'autre, ils pourront se séparer & se remarier à qui bon leur plaira, en reprenant ce que chacun aura apporté dans la communauté.

S'il y a une grande différence entre les Abissins & nous, touchant le Gouvernement Civil, les mœurs & les coutumes, il y en a encore une bien plus grande dans les matieres de la Foi. Leur ignorance, leur séparation de l'Eglise Catholique, leur partialité pour Eutychez, leur commerce avec les Juifs, les Gentils & les Mahometans; tout cela ensemble y a introduit tant d'erreurs, qu'on peut dire qu'ils n'ont que le nom de Chrétiens, & que leur Religion n'est qu'un mélange de diverses superstitions Judaïques & Mahometanes, dont ils ont défiguré ce qu'ils ont retenu du Christianisme.

Ils ont néanmoins conservé la croyance de nos premiers Mysteres. Ils celebrent avec beaucoup de piété la Passion de Nôtre-Seigneur; ils reverent la Croix; ils ont une grande dévotion à la Vierge, aux Anges & aux Saints; ils chôment leurs Fêtes & sanctifient le Dimanche fort exactement. Tous les mois ils font commemoration de l'Assomption de la Vierge, & ils sont persuadez qu'il n'y a qu'eux qui connoissent bien les grandeurs de la Mere de Dieu, & qui lui rendent le culte qui lui est dû. Comme ils sont distribuez par Tribus, ainsi que

que l'étoient autrefois les Hébreux, il y a des Tribus entieres parmi eux, qui ne jureroient pas le nom de la Sainte Vierge, quand il leur en devoit coûter tous leurs biens & même la vie. Ils craignent aussi de jurer par S. George. Chaque semaine ils font une fête des Anges & des Apôtres. Ils fréquentent fort les Eglises, assistent souvent à la Messe avec une grande dévotion, & aiment à entendre la parole de Dieu. Ils communient souvent, mais ils ne se confessent pas toutes les fois qu'ils communient. On peut dire que leur charité envers les pauvres va jusqu'à l'excès, puisqu'elle contribuë beaucoup à entretenir ce grand nombre de gueux & de fainéans, dont on est très-incommodé dans toute l'Abissinie, & que ces gueux y font si insolens, que si on ne leur donne pas tout ce qu'ils demandent, ils refusent hardiment ce qu'on leur offre. Ce qui m'a fait dire assez souvent, que les pauvres en ce pais-là sont plutôt le sujet de la patience que l'objet de la charité des fideles. Si les Abissins n'ont pas beaucoup d'images en bosse, ils en ont plusieurs de plate peinture, & peut-être que le culte qu'ils leur rendent est un peu trop grand. Ils jeûnent aussi severement que l'on jeûnoit dans la primitive Eglise. Ils ne mangent en Carême qu'une fois par jour, & encore après Soleil couché; dans les autres jours, comme le Mercredi & le Vendredi, ils se mettent à table à trois heures. Et pour sçavoir quelle heure il est, ils mesurent leur ombre; si elle a sept pieds, il croient qu'il est tems de manger. Leurs jeûnes sont d'autant plus rudes que le lait & le beurre leur sont défendus, qu'on ne leur permet jamais pour quelque raison que ce soit de manger de la viande: & comme ils n'ont point de poisson, ils ne vivent pendant tout le Carême que de racines & de legumes. Ils ne boivent point les jours de jeûne hors leur repas; ils sont si scrupuleux, que les Prêtres, de peur de rompre le jeûne en consommant les especes, ne disent la Messe que le soir. Il est vrai qu'ils

qu'ils ne se croient pas obligez à jeûner qu'ils n'aient des enfans mariez ou prêts à l'être. Avec cela il y en a peu qui ne soient dans l'obligation de jeûner avant l'âge de vingt ans, parce que les garçons se marient ordinairement à dix ans, & les filles encore plutôt. On ne peut avoir plus de peur de l'excommunication qu'en ont les Abissins; ce qui donne tant de pouvoir aux Prêtres & aux Religieux que souvent ils abusent de la Religion du peuple, & excommunient pour la moindre bagatelle qui les interesse.

L'Abissinie est le país du monde où il y a plus d'Ecclesiastiques, plus d'Eglises, & plus de Monasteres. On ne peut chanter dans une Eglise, ou dans un Monastere, que l'on ne soit entendu dans un autre, & très-souvent dans plusieurs. Ils chantent les Pseaumes de David. Ils les ont tous très-fidèlement traduits en leur langue, aussi-bien que les autres Livres de l'Ecriture Sainte, à l'exception de ceux des Machabées, qu'ils croient néanmoins Canoniques. Chaque Monastere a deux Eglises, l'une pour les hommes & l'autre pour les femmes, je ne sçai d'où ils ont pris cette coutume. Dans celle des hommes on chante en chœur & toujours debout, sans jamais se mettre à genoux, c'est pourquoi ils ont diverses commoditez pour s'appuyer & pour se soutenir. Leurs instrumens de musique consistent en de petits tambours qu'ils ont pendus au cou, & qu'ils battent avec les deux mains. Les principaux & les plus graves Ecclesiastiques portent ces instrumens. Ils ont aussi des bourdons dont ils frappent contre terre avec un mouvement de tout le corps. Ils commencent leur musique en frappant du pied & jouant doucement de ces instrumens, puis s'échauffans peu à peu, ils quittent leurs instrumens & se mettent à battre des mains, à sauter, à danser, à élever leur voix de toute leur force; à la fin ils ne gardent plus dans leur chant ni pause, ni mesure; le bruit & le tintamare deviennent grands que c'est plutôt une cohue qu'un chant,

ou une cérémonie Ecclesiastique. Il disent que David leur ordonne de celebrer ainsi les loüanges de Dieu, & citent sur cela ce verset du Pseume : *Omnes gentes plaudite manibus, jubilate Deo, &c.*

C'est ainsi qu'ils abusent de l'Ecriture sainte, pour autoriser des pratiques beaucoup plus mauvaises que celles que je viens de rapporter. Ils sont si prévenus & si entêtés qu'ils croient qu'il n'y a qu'eux qui soient véritablement Chrétiens, ils nous fuient comme des Hérétiques ou comme des morts.

Je les ai vû s'étonner étrangement, lorsqu'ils nous entendoient parler de la Sainte Vierge avec le respect qui lui est dû. Ils croioient nous donner de grandes loüanges, quand ils nous disoient qu'il falloit que nous ne fussions pas si barbares, puisque nous connoissions la Mere de Dieu. On juge aisément qu'avec de telles préventions ils n'ont pas beaucoup de disposition à se réunir à l'Eglise Catholique, ni à renoncer à leurs erreurs. Les Abissins ont des sentimens particuliers sur le S. Esprit, sur le Fils de Dieu, sur le Purgatoire, sur la création des ames, sur quelques-uns de nos Mysteres; & l'ignorance où ces peuples sont plongez augmente leur opiniâtreté. Ils réiterent le Baptême tous les ans, ils ont la Circoncision, ils observent le jour du Sabbat, ils ne mangent point de viandes défendus par la loi; les femmes sont obligées de se purifier; les freres épousent les femmes de leurs freres; enfin ils conservent beaucoup de cérémonies des Juifs. Quoi qu'ils sçachent les paroles avec lesquelles Jésus-Christ nous a ordonné d'administrer le Sacrement de Baptême, ils ne font aucun scrupule de les changer & d'en mettre d'autres à la place; de sorte qu'on a très-grande raison de douter de la validité de leur Baptême, & de dire qu'ils ne sont pas véritablement Chrétiens. Ils donnent quelques noms de Saints qui sont dans le Martyrologe Romain, mais souvent ils en inventent d'autres: j'en rapporterai quelques-uns avec leur expli-

ca-

cation. *Zama la Gota*, Vie de la vérité: *Zafilasse*, de la Trinité: *Sebat Loaab*, gloire du Pere, *Guebrama Nifex Kedus*, esclave du S. Esprit: *Ongulavi*, l'Evangéliste: *Tecla Maria*, plante de Marie: *Alfa Christos*, bouche de Christ: *Amde Jesus*, colonne de Jesus: *Asca Georgis*, os de S. George: *Sena Gabriël*, Histoire de S. Gabriël.

C'a été pour ramener au giron de l'Eglise ces peuples qui en sont séparés depuis tant de siècles, que nous avons entrepris de si longs & de si pénibles voïages, que nous avons couru tant de mers, traversé tant de déserts, qu'enfin nous avons exposé tant de fois notre vie, soit en les venant chercher, soit en demeurant avec eux & tâchant de nous accoutumer à leurs mœurs & à leurs manières qui sont si différentes des nôtres. Je puis dire que j'ai fait plus de sept mille lieues avant que de pouvoir arriver à notre résidence de *Maigoga*.

Ce village a pris son nom du bruit que font deux petits ruisseaux qui coulent au pied d'une éminence où il est situé. *Mai* dans la langue du Royaume de Tigre où est ce village, signifie eau, & les Abissins se servent du mot de *Goga* pour exprimer le bruit que font des eaux qui coulent entre des pierres. Néanmoins ce n'est que depuis peu de tems que ce lieu s'appelle ainsi. On le nommoit auparavant *Fremona* du nom de S. Frumentius, Apôtre des Abissins. Ce fut-là que le cruel Empereur *Adamas Segued*, plus Mahometan que Schismatique Chrétien, relegua le S. Patriarche *André Oyiedo* & tous ses compagnons. Ce Prince choisit ce lieu préférablement à d'autres, parce qu'il est plus éloigné de la Cour; que ces peuples sont pauvres & méprisés, & parlent même une langue fort différente de celle des personnes de qualité: car ce qu'*Adamas Segued* apprehendoit le plus, c'étoit que ses Courtisans ne nous écoutassent & ne goûtassent la doctrine que nous venions leur enseigner. Ainsi il voulut nous ôter tout moyen & toute esperance d'avoir aucune communication avec sa Cour.

120 RELATION HISTORIQUE

Ce lieu autrefois si peu connu est à cinq lieues de la mer; & comme il est devenu fameux par l'exil, par les souffrances, par la mort & par la sépulture du Pere André Oviedo & de ses compagnons, nous l'avons choisi pour nôtre principale résidence, dans l'esperance qu'après avoir été le berceau de la Religion Catholique en Ethiopie, il seroit un jour une Metropole considerable.

Nos Peres, malgré toutes les persecutions qu'ils souffroient de la part de l'Empereur & de celle des Hérétiques, avoient ramassé là trois cens Catholiques Portugais & Abissins qui vivoient sous leur conduite. Ils avoient bâti une petite maison de pierre, où étoient seulement trois Jesuites. Quelques pieux couverts de paille, & enduits de terre, formoient une Eglise capable de contenir ce qu'il y avoit de Catholiques établis aux environs.

Nous arrivâmes le 21. Juin à Fremone, comme je l'ai dit, & nous fûmes obligez d'y demeurer jusqu'au mois de Novembre. Nous fîmes cependant quelques Missions aux environs, parce que l'hyver en ce pais-là commence au mois de Mai, & dure particulièrement depuis la mi-Juin jusqu'à la mi-Septembre. Il est impossible de sortir pendant ce tems-la, à cause des pluyes continuelles qui font déborder les rivières; & comme il n'y a ni pont ni bateaux, il est très-difficile de les passer, si elles ne sont pas guaiables, à moins que l'on ne sçache bien nager; quelques-uns néanmoins les passent par le moyen d'une corde qui traverse la riviere, & qu'on attache des deux côtez. Quelquefois aussi on se sert de deux outres qu'on joint ensemble, & sur lesquels on se met, & on les conduit comme l'on peut, ce qui est très-dangereux; bien des gens ont été noyez en voulant passer ainsi ces rivières. Les rivieres & les torrens sont encore bien moins à craindre en hyver, que la malignité de l'air; car comme la terre a été brûlée & desséchée pendant neuf mois, qu'il n'a pas tombé une goutte d'eau, dès qu'il commence à pleuvoir, elle pousse plu-

sieurs

leurs méchantes vapeurs, qui causent de très-
 grandes maladies, & dont ceux-mêmes qui de-
 meurent dans leurs maisons ont bien de la pei-
 ne à se garantir. L'hyver, comme je l'ai dit,
 commence vers le mois de Mai; mais il n'est
 dans sa force que depuis la fin de Juin jusqu'au
 commencement de Septembre. Il pleut tous les
 jours, un peu plus ou un peu moins. Le Soleil
 luit tout le matin, & le tems est assez beau; mais
 un peu après midi, il commence à changer, le
 Ciel s'épaissit, & toutes les vapeurs de la nuit & du
 matin se rassemblent, puis vers les deux heures, il
 se forme un orage mêlé d'éclairs & de tonnerre
 épouvantable, avec une grosse pluie qui dure trois
 ou quatre heures. Personne pendant ce tems ne
 peut demeurer à la campagne. Les laboureurs dé-
 telent leurs bœufs, & se retirent chez eux. Les
 voyageurs se sauvent dans les villages voisins, ou
 dressent leurs tentes; chacun songe à se mettre à
 couvert. Outre que la pluie est violente, elle est
 très-mal saine, & engendre plusieurs maladies. Les
 tonnerres sont étonnans, tombent souvent & tuent
 bien du monde. J'en puis parler par expérience,
 l'ayant vû tomber si près de moi, que j'en ai
 été très-long-tems incommodé de tout un côté.
 Ce même coup de tonnerre tua trois jeunes en-
 fans; & après avoir fait le tour de ma chambre,
 brûlé le fourreau d'une épée sans toucher à la lame,
 il sortit & alla encore tuër un homme & une fem-
 me à trois cens pas de là. Dieu par sa bonté infi-
 nie, me préserva de cet accident qui coûta la vie
 à cinq personnes. Lorsque l'orage est passé, le
 Soleil est aussi luisant qu'auparavant; & si les eaux
 s'écouloient aisément, on auroit de la peine à
 croire qu'il eût plu. L'hyver se passe ainsi dans
 l'Abissinie: il n'est pas croyable combien l'on voit
 de maladies dans cette saison, & encore plus à la
 fin de Septembre & pendant le mois d'Octobre,
 ce qui ne vient que des eaux qui demeurent dans
 des fonds, où elles se gâtent, & corrompent l'air.

Ce païs est encore souvent ruiné par les sauterelles qui viennent du désert en si grande quantité, que quand elles volent elles cachent le Soleil & empêchent qu'on ne le voie. Lorsque ce fleau arrive, tout le monde tombe dans une consternation épouvantable, & crie miséricorde. En effet ces insectes couvrent tout un païs, mangent l'herbe jusqu'à la racine, & ne laissent aucune esperance de récolte. Ce fleau est particulièrement à craindre jusqu'à la fête de S. Michel, qui se celebre en Ethiopie au mois de Novembre; parce qu'alors il commence à souffler un vent qui pousse toutes ces sauterelles sur les bords de la Mer rouge, où elles crevent.

Comme Dieu sçait tirer du bien du mal même, il permit que l'année que nous entrâmes en Ethiopie, plusieurs Provinces & Royaumes furent affligés de cette playe, ce qui convertit beaucoup d'Abissins, qui peut-être sans ce fleau seroient morts dans leurs erreurs; car des villages entiers ayant été obligés de quitter tout, pour aller chercher ailleurs de quoi vivre, vinrent dans le lieu où nous faisons la Mission & profiterent de la grace qu'il sembloit que Dieu vouloit faire à d'autres.

J'ai déjà dit que, comme nous ne pouvions aller à la Cour avant le mois de Novembre, nous résolûmes pour ne pas demeurer oisifs, d'aller faire des Catéchismes & des Exhortations à la campagne. On m'envoya dans une montagne à deux journées de Fremone. Le Seigneur du lieu étoit Catholique & avoit demandé des Missionnaires; sa femme au contraire ne pouvoit entendre parler de l'Eglise Romaine, & nous haïssoit mortellement. Presque tous les Abissins de cette montagne n'étoient pas moins prévenus contre nous, que cette femme. On leur avoit fait croire que les Hosties que nous consacrons & que nous donnions à la Communion, étoient faites de suc de chameau, de lievre, ou de porc, toutes choses qu'ils ont en horreur, parce que ces viandes sont réputées immondes & défendues parmi les Abissins, comme elles

le sont parmi les Juifs. Il n'y avoit pas moyen de les désabuser là-dessus ; & ils nous fuïoient dès que nous les approchions. Nous portions avec nous nôtre tente, nos ornemens, nos calices, nos missels, & généralement tout ce qui nous étoit nécessaire pour dire la Messe.

Le Seigneur du village nous reçût très-bien. Il demeure au haut de la montagne, comme font toutes les personnes de distinction en Ethiope. Ceux qui relevent de lui avoient dressé leurs tentes ou bâti leurs cabanes près de la sienne ; & ce lieu paroïssoit assez grand par rapport à tous les villages de l'Abissinie. A peine fûmes nous arrivez qu'il nous envoya faire compliment. Il nous fit présent d'une vache, ce qui est une marque d'une grande distinction. Nous, pour répondre à cette honnêteté, nous fîmes tuer la vache aussi-tôt, & nous lui en envoyâmes un quartier tout fumant, avec le fiel, qui est, parmi eux, la pièce d'honneur & le morceau friand ; ce qui m'a fait croire pendant quelque tems que le fiel des animaux n'étoit pas si amer en Abissinie que parmi nous ; mais en ayant goûté, j'ai trouvé qu'il l'étoit encore davantage. Cependant j'ai vû de mes propres yeux, & plus d'une fois, nos serviteurs en boire de grands verres avec plus de plaisir, qu'un yvrogne ne boiroit un verre du plus délicieux vin.

Nous voulûmes commencer nôtre Mission par la Dame même du village. Quoique nous la trouvassions très-opiniâtre, nous esperions que l'exemple & les conseils de son mari auroient quelque pouvoir sur son esprit, & que si nous venions à bout de la convertir, cette conversion seroit suivie de beaucoup d'autres. Mais après avoir perdu plusieurs jours sans pouvoir seulement l'obliger à entrer en conference sur-aucun point, nous fîmes ce qu'ordonne Jesus-Christ ; nous secouâmes la poussière de nos souliers, & allâmes à une autre montagne voisine, plus haute & plus peuplée que celle que nous quittions. Il y a trois villages, l'un au

pied, l'autre au milieu, & le troisiéme au sommet. Nous ne voulûmes point nous arrêter aux deux premiers; nous montâmes d'abord au plus haut de la montagne, parce que c'étoit le village le plus considérable, & où demeuroit le Seigneur. Lorsque nous en approchâmes, nous n'entendîmes que des cris & des pleurs de gens qui souffroient une extrême violence. Nous nous informâmes de ce que c'étoit, & on nous dit que les habitans de ce village étoient prévenus qu'ils étoient des Missionnaires du démon, qui venions pour les tenter & les faire changer de Religion; qu'ils prévoyoiient qu'il y en auroit quelques-uns dans leur village qui succomberoient à la tentation & se pervertiroient, & que c'étoit ce qui les faisoit pleurer. On ne nous trompoit pas. Nous trouvâmes un assez grand village, une Eglise bien bâtie à la maniere du païs, mais un peuple feroce & intraitable. Le Seigneur & le Curé furent les seuls qui nous volurent recevoir, & il ne nous fut pas possible d'appriivoiser les habitans. Nous fûmes néanmoins assez heureux pour en convertir six, ce qui nous fit croire que l'heure pour la conversion de ce village n'étoit pas encore venuë, qu'il falloit remettre cette Mission à un autre tems, & aller à d'autres villages qui nous appelloient.

Nous fûmes néanmoins très-mal reçûs au premier où nous allâmes en sortant de celui-ci; les habitans étoient beaucoup plus méchans que ceux que nous venions de quitter; & sans le Gouverneur & le Curé, je crois que nous aurions fini nôtre Martyre dans ce lieu là. Quoi que l'un & l'autre fussent schismatiques, ils nous reçurent assez bien; le Gouverneur même eut soin de nous avertir qu'on en vouloit à nôtre vie; que nous prissions garde à nous, & que sur-tout nous ne sortissions point de nuit. Il fut obligé même de nous donner des gardes, de peur que nous ne fussions insultez.

Nous ne demeurâmes pas long-tems dans un lieu

lieu où Dieu ne vouloit pas si-tôt faire entendre sa voix; nous allâmes porter les lumieres de l'Evangile à d'autres qui en étoient plus dignes. Nous retournâmes au pied de la montagne d'où nous étions partis quelques jours auparavant. En y arrivant nous dressâmes nôtre tente, & commençâmes à prêcher. On vint en foule nous entendre, les uns pour s'instruire, les autres par curiosité; & le Pere des Missions benissant alors nos travaux Apostoliques, nous fîmes une abondante recolte; tout le village se convertit en très-peu de tems. Nous allâmes à un autre qui étoit au milieu de la montagne, & très-bien situé; la nature y forme une espece d'amphitéâtre & de parterre aussi beau que l'on en puisse voir; le terroir même est très-fertile, & les arbres, qui y sont en assez grande quantité, y donnent un frais agréable. Nous étions presque dans une égale distance du haut & du bas de cette montagne, & nous pouvions par ce moyen entretenir l'ardeur & la piété de ceux qui s'étoient convertis, & préparer les voyes du Seigneur pour ceux qu'il vouloit faire entrer dans le droit chemin.

Le nombre de ces derniers fut beaucoup plus grand, que nous n'eussions osé l'esperer. Après avoir préparé tout ce qui étoit nécessaire pour célébrer la Sainte Messe, nous dressâmes notre tente & nôtre Autel portatif sous de grands arbres, qui nous donnoient de l'ombre & du frais.

Là mon compagnon & moi, chacun au pied d'un arbre, nous commencions tous les jours avant le Soleil levé, à instruire & à catéchiser ces nouveaux Catholiques, à leur faire faire abjuration de leurs erreurs: & quand nous étions bien las de leur parler, nous faisions ranger par files ceux que nous croyions en état de recevoir le Baptême; nous leur faisions faire quelques Actes de Foi & de Contrition; & allans par les rangs avec de grandes cruches d'eau, nous les baptisions tous suivant la forme & la maniere que l'Eglise prescrit. Comme le

nombre en étoit fort grand, nous criions tout haut, ceux d'un tel rang s'appellent Pierre, ceux-là Antoine. Nous en usions de même à l'égard des femmes que nous avions soin de séparer d'avec les hommes; nous disions, telles femmes s'appellent Marie, celles-là se nomment Anne, & ainsi du reste. Comme nous ne les baptisions que sous condition, nous avions soin de les confesser; puis nous disions la Messe sur les onze heures, & nous les communions. La Messe dite, nous recommandions à instruire, à catéchiser, à recevoir des abjurations, & nous ne prenions aucun relâche; à peine même avions-nous le loisir de manger un morceau sur le soir; car nous ne faisions qu'un repas par jour.

Après avoir été quelque tems dans ce village, nous passâmes à un autre, qui, comme je l'ai dit, n'en étoit pas loin; nous y continuâmes le même exercice. Il m'arriva de confesser une personne que je connus être du village où nous avions été si mal reçus; je l'interrogeai avec un peu de curiosité, & je lui demandai pourquoi on avoit tant pleuré dans son village, lorsque nous y étions entrez. Elle me dit ingénument que les Prêtres & les Religieux schismatiques avoient fait de terribles portraits de nous, & de la Religion que nous prêchions; qu'ils avoient persuadé à ces pauvres gens, que nous traînions la malédiction de Dieu après nous, & que les sauterelles nous suivoient par tout où nous allions, & y faisoient tous ces ravages que j'ai décrits ci-dessus, portant toujours la famine & la mortalité avec elles; qu'ils nous imputoient plusieurs erreurs; mais que comme nous avions passé par leur village, & que l'on n'avoit point vû de sauterelles après nous, on avoit commencé à douter de ce que ces Prêtres & ces Religieux disoient de nous, & qu'on étoit convaincu que tous leurs discours étoient des impostures & des calomnies. Ce discours nous remplit doublement de consolation, parce que nous voyions bien que Dieu prénoit notre défense, &

con-

confondoit la malignité de nos ennemis, sans que nous nous en mêlassions; que ces gens qui nous avoient eu en horreur aimoient la vérité, venoient à nous, & avoient de grandes dispositions à devenir bien-tôt de vrais & zelez Catholiques.

Rien n'étoit plus grossier que ce que les Prêtres & Religieux Abissins publioient de nous & de nôtre doctrine. Ils s'étoient prévalus du fleau dont les pais circonvoisins avoient été affligez cette année, & les Abissins, quoi qu'avec beaucoup d'esprit, n'étoient pas capables de considerer que leur pais avoit été détruit par les sauterelles, avant qu'il y eût des Jesuites dans le monde, ou que nous fus-sions passez dans l'Abissinie; mais Dieu permit peut-être que cette plaie arrivât cette année pour le salut de ceux qui en furent les plus incommodéz; parce que des villages entiers, ne pouvant plus subsister, abandonnoient leurs tentes & leurs maisons pour aller chercher de quoi vivre. Nous les rencontrions par bandes dans nos Missions, & nous contribuâmes autant que nous pûmes à leur procurer quelque soulagement. La charité avec laquelle nous nous employâmes pour eux, les disposa tout à coup à nous écouter, & nous n'eûmes pas de peine, en subvenant à leurs besoins corporels, à leur faire sentir les maladies de leur ame, & de les obliger à nous prier de les guérir. Nous les enseignâmes les uns & les autres, & nous eûmes la consolation d'en baptiser un grand nombre. Il s'en trouva néanmoins quelques-uns plus opiniâtres, qui ne voulurent jamais nous écouter; il y en eut particulièrement un qui, pour ne pas faire comme ses compagnons, me dit qu'il avoit besoin d'une plus longue instruction, parce qu'il étoit More. Je le crûs d'abord, mais un de ses camarades me détrompa sur l'heure, & me dit que ce n'étoit pas la coutume en Abissinie, que les Chrétiens & les Mores vécussent ensemble dans un même village, & que constamment cet homme étoit de même Religion que ceux que j'avois baptisez.

108 RELATION HISTORIQUE

Je le lui demandai à lui-même, il me l'avoïa, & il me dit, pour ne pas passer pour menteur, que ses camarades l'appelloient More, parce qu'il mangeoit des sauterelles, comme font les Mores.

En effet les Mores, après les avoir seichées au Soleil, les broient, & en font une botuillie qui est un très-grand régal pour eux. J'ai quelquefois voulu manger de cette botuillie, je l'ai trouvée de mauvais goût & de méchante odeur. Quelques Mores disent aussi qu'ils n'en mangent que par la dévotion qu'ils ont à S. Jean Baptiste, qui a longtemps vécu de sauterelles.

Pendant que je fus dans ces montagnes, j'allois les Fêtes & Dimanches tantôt dans une Eglise, tantôt dans une autre, selon que Dieu m'inspiroit. Or il arriva un jour que j'avois résolu de ne point aller à une certaine Eglise, où je croyois que véritablement on n'avoit pas besoin de moi. Je partis de nôtre tente dans cette résolution; mais après avoir un peu marché, je me sentis pressé par un mouvement interieur de retourner sur mes pas, & d'aller à cette Eglise. Je connus que c'étoit un effet de la miséricorde de Dieu sur trois pauvres enfans abandonnez & moribonds; j'en rencontrai deux presque aussi-tôt. La mere s'étoit un peu éloignée pour ne les pas voir mourir, & comme je m'arrêtai voulant sçavoir qui ils étoient, & d'où ils venoient, elle s'approcha & me dit que la faim les avoit obligez à quitter leur village, & les avoit réduits dans l'état où je les voyois; qu'elle avoit été baptisée, mais que ses enfans ne l'avoient pas été. Je les baptisai & leur fis quelque aumône; je continuai mon chemin en pensant aux graces que Dieu fait à ceux qu'il a prédestinez de toute éternité. Sur le soir j'en trouvai un autre. Sa mere apparemment étoit Catholique; elle accourut à moi toute éperduë, & criant que je sauvasse son enfant; que si je ne pouvois pas lui conserver la vie qu'il pouvoit perdre, je lui en donnasse une autre qu'il ne perdrait jamais. Il n'y avoit point d'eau près de

de nous; j'envoyai mon valet en chercher, & lui ordonnai de faire toute la diligence possible. Il vint heureusement avant que l'enfant eût rendu les derniers soupirs.

Après avoir passé beaucoup de tems dans ces Missions, je crus que je devois retourner à nôtre résidence de Fremone, & je résolus de passer par la maison de ce Gentilhomme qui nous avoit si bien reçu, & de qui la femme étoit si opiniâtre. Nous avions d'autant plus d'espérance de la convertir, que nous venions de réunir à l'Eglise des villages entiers, dont les habitans paroissoient encore plus entêtés que cette Dame. Mais en vain Paul plante, en vain Apollon arrose, si Dieu ne donne l'accroissement. Ni nos discours, ni l'exemple d'un mari zélé Catholique ne purent rien sur elle.

Lorsque nous fûmes arrivés à nôtre résidence, nos Supérieurs m'ordonnerent de changer mon nom de Lobo qui ne plaisoit pas aux Abissins, & d'en prendre un à la manière du païs. J'eus assez de peine à me soumettre, & je remontrai à mes Supérieurs, que ce nom que je portois ne me convenoit que trop; mais comme il me fallut obéir, je priai Dieu qu'il voulût en même tems créer en moi un cœur nouveau, & que d'effet & de nom je fusse un nouvel homme. J'espérois avoir le bonheur d'accompagner le Patriarche à la Cour; mais lorsque nous fûmes prêts à partir, je reçus un ordre du Supérieur de la Mission de demeurer à Fremone, pour avoir soin de cette maison, & de tous les Catholiques qui y demeuroient, & de ceux même qui étoient répandus dans tout le Royaume de Tigré. Cet emploi n'étoit que trop grand pour moi. La maison de Fremone a toujours été très considérée des Empereurs même qui nous ont le plus persécutés. Sultan Segued qui nous avoit appelés, lui a donné neuf terres pour toujours, & chacune de ces terres auroit pu passer pour un bon & riche Comté. Avec tout cela, nous n'en étions

110 RELATION HISTORIQUE

pas plus à nôtre aise, à cause des dépenses que nous étions obligez de faire pour régaler les hôtes qui nous venoient: de plus les terres en ce pais-là rendent peu, à moins qu'on ne les fasse valoir soi-même, ce que nous ne pouvions pas faire.

On afferme les terres en Abissinie d'une autre manière que par tout ailleurs. Un fermier prêt à faire sa récolte envoye chercher le Chumo, c'est-à-dire, celui qui est préposé pour faire l'évaluation de ce que les terres produisent chaque année. Il le régale le mieux qu'il peut, lui fait encore quelque présent & le mene ensuite voir ses bleds. Si ce Chumo est bien content de la manière dont il a été régale, il lui donnera une déclaration que sa terre, qui lui a rendu cinq ou six muids de bled, n'en a pas produit cinq boisseaux, & on doit encore là-dessus diminuer quelque chose; de sorte qu'étans très-riches en fonds nous étions très-pauvres en revenus, & souvent même nous étions obligez d'acheter du bled. Il est vrai que les grains sont à très-bon marché, & que dans la plus grande cherté, la mesure de bled qui pese 22. livres ne coûte pas plus de neuf à dix sols, & que dans les bonnes années on a depuis trente jusqu'à cinquante de ces mesures pour un écu.

Outre le soin particulier que j'avois de la maison & des terres de Fremone, on m'avoit établi grand Vicair du Patriarche, dans toute l'étendue du Royaume de Tigré. Je crus que pour m'acquitter de cet emploi, je devois pourvoir à tous les besoins corporels & spirituels des Catholiques. La plaie dont le pais avoit été affligé cette année augmentoit mes travaux en toute manière. Nôtre maison étoit assiégée de pauvres que la faim avoit chassés de leurs villages, & dont les visages extenués marquoient assez la nécessité où ils étoient. Quoi que je le soulageasse le mieux que je pouvois, il en mourroit un très-grand nombre. Les ruës & les chemins étoient remplis de corps morts, & pour surcroit d'affliction, les loups qui ne trouvoient plus

plus de quoi vivre, après avoir mangé les corps morts, attaquoient les vivans, & venoient prendre & enlever les enfans jusques dans les maisons; ce que j'ai vû de mes propres yeux, une troupe de loups ayant déchiré & mis en pièces un enfant de dix ans, sans que moi ni personne pûssions l'empêcher.

Il y avoit quelques mois que j'étois dans ma résidence, m'occupant à toutes ces diverses fonctions de mon ministère, lorsqu'il vint un ordre de l'Empereur des Abissins au Viceroy de Tigré, d'aller chercher les os de Dom Christophle de Gama. Ceci me donna occasion de rapporter ce que j'ai appris de la vie & de la mort de ce brave & saint Portugais, qui après avoir gagné plusieurs batailles, tomba entre les mains des Mores & finit sa vie par un martyre glorieux.

Un More du côté du Cap de Gardafui se souleva, vers le commencement du seizième siècle; & soutenu par les Arabes & les Turcs qui lui envoient de grands secours de Mocca, il conquist presque toute l'Abissinie, sur les Empereurs Alexandre, Nahum, David & Claude, & fonda le Royaume d'Adel. Il se nommoit Mahamet Gragné, qui veut dire Mahamet le Gaucher. Il y avoit quatorze ans qu'il ravageoit l'Ethiopie. Il étoit maître d'une grande partie de l'Abissinie, lorsque l'Empereur David s'avisa de demander du secours à Dom Emanuel Roi de Portugal; il offrit de se soumettre entièrement au Pape & de céder la troisième partie de son Empire aux Portugais, s'ils lui aidoient à reprendre ce que les Mores en avoient conquis. L'éloignement qui est entre le Portugal & l'Abissinie empêcha qu'on ne pût assister ce Prince, aussitôt qu'on l'auroit souhaité; on fit même plusieurs tentatives qui ne réussirent pas, & l'Empereur David mourut avant qu'on eût pu executer aucune chose de ce qu'on lui avoit promis. Enfin le Roi Jean III. nomma Etienne de Gama fils du fameux Vasco de Gama, Viceroy des Indes. Il lui ordonna

112 RELATION HISTORIQUE

na d'entrer dans la Mer rouge, d'aller chercher les Galeres Turques jusques dans le Port de Suez, de les attaquer par tout où il les trouveroit. Etienne de Gama executa ces ordres; il fit un puissant armement; il voulut lui-même commander cette Armée navale, & chercha les Turcs par tout, sans pouvoir en avoir de nouvelles. Fâché de n'avoir pu rien faire avec une si grosse Armée, il débarqua à Maqua quatre cens Portugais, dont il donna le commandement à Christophle de Gama son frere. Celui-ci fut bien-tôt joint par quelques Abissins qui étoient demeurez fideles; il avança dans le pais, & quelques jours après il rencontra l'Imperatrice Hélène qui venoit au-devant de lui, & qui le reçut comme son Libérateur. Rien d'abord ne put résister à la valeur de nos Portugais; ils chassèrent les Mores de plusieurs montagnes où l'on n'auroit pas crû qu'aucun homme pût monter, quand il n'auroit pas eu d'ennemis à combattre: la fin ne répondit pas à des commencemens si heureux. On étoit en hiver, saison où il est presque impossible de voyager dans l'Abissinie, les Mores occupoient toutes les montagnes, & l'Empereur Claude étoit à l'autre extrémité de son Royaume. Les Portugais vouloient l'aller joindre, ce qui étoit impossible. Mahamet Gragné ayant été informé par ses espions, que Christophle de Gama n'avoit avec lui que quatre cens hommes, vint se camper en la plaine de Bellut, & envoya dire à nôtre Commandant qu'il sçavoit que les Abissins avoient trompé le Roi de Portugal, qu'il n'en étoit pas surpris parce qu'ils étoient fourbes & méchans; qu'il avoit pitié de la jeunesse de Christophle de Gama & de ses Moines; c'est ainsi qu'il appelloit, par mépris, nos Portugais. Que s'il vouloit s'en retourner, il lui donneroit bon passage, & qu'il feroit fournir des vivres pour lui & pour ses troupes, jusqu'à ce qu'il fût embarqué; qu'il pouvoit prendre conseil là-dessus, & se fier à sa parole; que s'il refusoit le parti qu'il lui offroit, il pourroit s'en repentir. Christophle

de

de Gama aiant ouï ce compliment, fit présent à l'Ambassadeur d'une veste magnifique & lui dit qu'il n'étoit venu avec ses compagnons que pour chasser Mahamet Gragné des Etats qu'il avoit usurpez. Qu'il ne prétendoit point s'en retourner par le chemin qu'il étoit venu, mais s'en faire un à travers le país de ses ennemis; que Gragné n'avoit que deux partis à prendre, ou de lui ceder toutes ses conquêtes, ou de se préparer au combat; que pour lui, il mettoit toute sa confiance en la justice de la cause qu'il venoit défendre, & en la toute-puissance de son Dieu, pour lequel il combattoit: que du reste il remercioit Gragné de ses conseils, & que pour lui en marquer sa reconnoissance il lui envoyoit un miroir & des pincettes.

Comme Christophle de Gama craignoit que l'Ambassadeur ne voulût pas se charger de cette réponse, il la fit écrire en langue Arabe, & la fit porter par un esclave qu'il renvoya avec l'Ambassadeur. Il donna encore à cet esclave le miroir & les pincettes pour les présenter à Mahamet Gragné. La Lettre & le présent étoient fort offensans; mais Christophle de Gama crut qu'il ne devoit pas répondre autrement aux termes injurieux dont le More s'étoit servi en traitant de Moines tous les Portugais. Gragné dînoit, lorsque l'Ambassadeur & l'esclave arrivèrent. A la vûe du présent & à la lecture de la Lettre, il entre en fureur, se leve de table, & sans vouloir qu'on desserve, marche à la tête de ses troupes & attaque les Portugais. Il croyoit qu'ils ne résisteroient pas un moment, & bien de braves gens l'auroient jugé de même. Gragné outre un gros corps de cavalerie avoit quinze mille hommes de pied; les Portugais n'étoient en tout que trois cens cinquante. Christophle de Gama avoit perdu huit hommes en forçant quelques passages, il en avoit renvoyé quarante à Maçua, afin de pouvoir entretenir une communication libre avec le Viceroi des Indes. Notre petite troupe étoit sur le penchant d'une coline & près

près d'un bois. Au-dessus étoient les Abissins prêts à se joindre à celui qui auroit l'avantage, du reste spectateurs tranquilles du combat, jusqu'à ce qu'ils vissent de quel côté pancheroit la victoire. Mahamet Gragné fit commencer l'attaque seulement par dix cavaliers qui vinrent caracoler près de nôtre camp; on détacha pareil nombre de Portugais; ceux-ci tirèrent si juste que neuf Mores tombèrent par terre, & le dixième eut beaucoup de peine à se sauver. Cet heureux commencement fut d'un très-bon augure; l'escarmouche s'échauffa, & enfin on en vint à une action générale; mais les premiers avantages que nous avions eus avoient tellement abattu les Mores, qu'ils étoient presque à demi défaits, lorsque le combat commença. Le grand feu de nos arquebuses & de nôtre canon les épouvanta, ils se rompirent dès qu'ils nous approchèrent. Mahamet Gragné eut beaucoup de peine à se sauver; néanmoins il ne perdit pas le jugement dans sa défaite. Comme il lui restoit toujours beaucoup de troupes, il les rallia, & s'alla camper près de Membret, lieu naturellement fort & où il se retrancha encore dans le dessein d'y passer l'hiver & d'attendre les secours qu'il eseroit tirer de divers endroits. Les Portugais ne s'amuserent point à piller, & plus avides de gloire que de richesses, ils ne songerent qu'à poursuivre leur ennemi; dans l'espérance de le détruire entièrement; mais lorsqu'ils le joignirent, ils le trouverent campé dans un lieu inaccessible, & déjà si bien fortifié qu'il y auroit eu de la témérité de l'attaquer. Ils occupèrent une hauteur qui étoit tout vis-à-vis de son camp & s'y retrancherent aussi. Mahamet Gragné avoit un oncle qui étoit homme de conseil & d'exécution. Il lui avoit confié quelque tems auparavant la garde d'un passage très-important; les Portugais l'avoient forcé malgré toute la résistance qu'il avoit pû faire. Gragné, quoique son neveu, ne l'avoit pas épargné, & l'avoit très-maltraité de paroles; celui-ci ne lui avoit pû répondre autre chose, sinon

que.

que les Portugais n'étoient pas des hommes comme les autres, qu'ils jettoient du feu par la bouche. Il avoit voulu empêcher Gagné de nous attaquer; mais celui-ci fier de ses victoires passées se moqua de ses avis, en lui disant que les montagnes ne reculent point. L'oncle n'oublia pas cette réponse, & trouvant son neveu qui se fauvoit, il lui demanda si les montagnes fuioient. Non, reprit Gagné, mais elles ne vont pas non plus au feu; & il y en a bien d'où je viens. Cette Histoire que les Abissins prennent plaisir à raconter, a donné lieu à un Proverbe fort commun parmi eux. Lorsqu'ils veulent faire entendre qu'une affaire est difficile & épineuse, qu'on n'en sçauroit venir à bout, ils disent, les montagnes ne vont point au feu, & il y en a bien là.

Les Portugais, quoique victorieux, n'étoient pas sans inquiétude; ils avoient devant les yeux le camp des ennemis. Ils y voyoient arriver tous les jours de nouvelles troupes: au contraire, ils n'étoient qu'une poignée de monde, le nombre en diminueoit considérablement; le détachement qui étoit à Macua ne pouvoit plus les joindre; ils étoient éloignez de la mer; ils ne sçavoient où prendre des vivres; ils ne se fioient point aux Abissins. D'un autre côté, mettant toute leur confiance en Dieu & songeant à tout ce que la Nation Portugaise avoit fait jusqu'alors de grand & de prodigieux, ils croyoient que rien ne leur étoit impossible, & que jamais Mahamet Gagné, avec toutes ses forces, ne les pourroit ruiner. Mahamet Gagné faisoit solliciter les Princes Arabes; & les excitant par des motifs de Religion, il obtint un secours de deux mille Mousquetaires, qui s'embarquerent à Mocca. Le Turc lui envoya un train considérable d'artillerie, & neuf cens hommes choisis. Dès que Gagné eut reçu ce renfort, il s'approcha des Portugais, il entreprit de les forcer dans leurs retranchemens. Les Portugais résisterent très-long-tems, ils tuèrent beaucoup d'ennemis & firent de vigoureuses sorties, tant

tant qu'ils eurent des Officiers pour les commander; mais comme ils perdoient toujours quelques soldats, leur nombre diminua si considérablement, qu'il ne fut pas difficile de les envelopper de toutes parts, & de les enfoncer. Christophle de Gama avoit eû déjà le bras cassé, il reçût encore un coup d'arquebuse qui lui fracassa le genouil; de sorte qu'il ne pouvoit plus aller aux lieux où sa présence seule étoit capable d'animer les soldats; il fallut que la valeur cedât au grand nombre, les ennemis entrèrent dans le camp & ne firent quartier à personne. Christophle de Gama se sauva à cheval avec seulement dix hommes qui l'accompagnèrent. Ils se retirèrent dans la montagne, où ils se cachèrent à la faveur d'un bois. Ils n'y furent pas long-tems sans être découverts; une troupe de Mores, qui les cherchoient, les prit & les mena à Mahamet Gagné. Cet infidèle ravi d'avoir Christophle de Gama prisonnier entre ses mains, lui ordonna de panser son oncle & son neveu qui avoient été blessés dans ce dernier combat, & il lui dit qu'il répondroit de leur vie. Tous deux moururent bientôt après; Gagné reprocha à Christophle de Gama d'avoir avancé leur mort: Gama bien loin de s'excuser, dit qu'il n'étoit pas venu des Indes pour sauver la vie à des Mores. Sur cette réponse Mahamet Gagné, entre en fureur, fait dépouiller Christophle de Gama, on lui met une petite meule de moulin sur la tête, on le promène par tout le camp; il n'y eut soldat qui ne prît plaisir à faire quelque insulte à ce grand homme, les uns lui jetoient de la bouë, les autres lui donnoient des soufflets, tous le chargeoient de maledictions. Après qu'on l'eût traité de la sorte, on lui arracha la barbe poil à poil, puis les cheveux; ensuite on le tenailla avec les mêmes pincettes qu'il avoit envoyées à Mahamet Gagné. Christophle de Gama souffrit ces affronts & ces tourmens avec une constance incroyable. Jamais il ne se plaignit, & il n'ouvrit la bouche que pour benir Dieu, & le remercier de
la.

la grace qu'il lui faisoit. Enfin Mahamet Gragné l'ayant bien fait souffrir, lui offrit de le renvoyer aux Indes, s'il vouloit ou se faire Musulman, ou lui découvrir où étoit le reste des Portugais. Christophle de Gama, indigné d'une telle proposition, répondit avec une nouvelle vigueur qu'il n'abandonneroit jamais son divin Maître pour suivre un séducteur, tel qu'étoit Mahomet, & continua à parler contre ce faux Prophète, jusqu'à ce que Mahamet Gragné tout furieux lui coupa lui-même la tête. La rage de ce Mahometan n'étant pas assouvi par la mort de ce grand homme, il le fit couper par quartiers, qu'il envoya en différens endroits. Les Catholiques en ramassèrent les précieux restes & les enterrent; chaque More, en passant près de cette sépulture, jettoit une pierre dessus, en invoquant le faux Prophète Mahomet; de sorte que j'eus assez de peine à détruire cette montagne artificielle, lorsque j'allai chercher ces bienheureuses Reliques, ainsi que je le dirai ci-après.

J'ai appris ce que je rapporte de la mort de Christophle de Gama, d'un vieillard qui avoit été présent à son martyre; & c'étoit une tradition constante dans le pays, qu'au lieu où tomba sa tête, il naquit une fontaine dont l'eau a guéri pendant longtemps plusieurs maladies qu'on croyoit incurables.

Gragné, pour profiter de sa victoire, traversa une grande partie de l'Abissinie, & alla chercher l'Empereur Claude, qui étoit dans le Royaume de Dambie. Tout se soumettoit au More; on ne croyoit pas qu'après la défaite & la mort de Christophle de Gama, rien fût capable de l'arrêter. Son insolence augmentoit sous les jours aussi-bien que sa puissance. Les Portugais se voyant sans Chef le retirèrent auprès de l'Empereur Claude, qui étoit encore tout jeune, mais qui promettoit beaucoup. Ils lui déclarèrent qu'après avoir perdu leur Commandant, ils ne vouloient point en avoir d'autre que lui.

L'Empereur les reçût avec beaucoup de bonté;

&c

& ayant appris par eux le malheur de Christophle de Gama, il ne put refuser des larmes à un homme de qualité qui étoit venu de si loin pour le secourir, qu'il avoit souhaité si passionnement de voir, & qui avoit perdu la vie à son service. Les Portugais, qui amoient Christophle de Gama, étoient résolus de vanger sa mort à quelque prix que ce fût. Ils prièrent donc l'Empereur de les vouloir laisser en corps, & de leur donner le poste qui seroit opposé au Roi Gragné, ce qu'il leur accorda volontiers.

Le More tout fier de ses victoires étoit persuadé qu'une bataille suffiroit pour le rendre maître de toute l'Abissinie; & se croyant sûr de la gagner, il cherchoit les occasions de la donner. Les Portugais, qui vouloient rétablir leur réputation en réparant l'affront qu'ils croyoient avoir reçu dans le dernier combat, & venger la mort de leur Capitaine & de leurs compagnons, persuaderent à Claude d'accepter la bataille, si Gragné la présentoit. L'on en vint bien-tôt aux mains avec une égale furie de part & d'autre. Les Portugais donnerent tête baissée au poste où étoit Mahamet Gragné & adresserent là tous leurs coups. Pierre Leon Portugais, qui avoit été valet de chambre de Christophle de Gama, démêla Gragné dans la foule, & lui donna de son arquebuse dans la tête; Gragné se sentant blessé voulut se sauver, & frappa de son sabre sur un arbre que j'ai vû, & qu'on appelle depuis ce tems-là Gragniber, Jaaf Gragné, passage de Gragné, ou arbre de Gragné. Pierre Leon suivit ce Prince jusqu'à ce qu'il le vit tomber mort; alors il descendit de cheval, & lui coupa l'oreille. Les Mores sans Roi & sans Commandant ne combattirent plus; ils s'enfuirent les uns d'un côté, les autres de l'autre. Les Abissins les poursuivirent long-tems, & en firent un très-grand carnage; mais un Abissin, qui reconnut le corps du Roi, lui coupa la tête, & crut qu'en la présentant à l'Empereur Claude sa fortune étoit faite. En

effet

effet
de sa
bloit
neurs
vice.
avoit
relev
bonne
riva,
da si
deux
qu'est
l'appar
& la
ne se
reille
de P
rend
qu'o
beau
grand
voul
disoit
J'ai
quel
de Ti
cherch
fut ac
d'ord
d'un
Vice
cong
Melin
toph
lui e
com
te er
cla G
na be
lui ai

effet dès qu'il parut avec cette importante preuve de sa valeur, tout le monde lui applaudit, & il sembloit qu'il n'y avoit pas assez de biens & d'honneurs dans l'Abissinie pour récompenser un tel service. Chacun rappelloit les maux que Gragné avoit faits, chargeoit cette tête de maledictions, & relevoit en même-tems le courage, l'adresse & la bonne fortune de l'Abissin, lorsque Pierre Leon arriva, regarda cette tête sans rien dire, puis demanda si Gragné n'avoit qu'une oreille; s'il en avoit deux comme tous les autres hommes, ajouta-t'il, qu'est devenue celle qui lui manque? Il y a bien de l'apparence que celui qui a tué Gragné l'a coupée & la garde. L'Abissin demeura un peu confus, & ne sçût que répondre. Alors Pierre Leon tira l'oreille de sa poche. Tout le monde loïa la finesse de Pierre Leon; l'Empereur voulut que l'Abissin rendit tous les présens qu'il avoit déjà reçus, & qu'on les donnât à Pierre Leon. Il lui fit encore beaucoup d'autres biens, & ce Portugais fut en si grande réputation dans l'Abissinie, que lorsqu'on vouloit louer quelqu'un, & l'Empereur même, on disoit qu'il étoit un autre Pierre Leon.

J'ai crû qu'on ne seroit pas fâché de connoître quel étoit Christople de Gama, dont un Viceroy de Tigré alloit, par ordre de l'Empereur même, chercher les précieux restes. La commission me fut adressée, & j'ose dire que je n'ai jamais reçu d'ordre qui m'ait fait plus de plaisir. J'étois uni d'une étroite amitié avec le Comte de Vidigueira Viceroy des Indes. Il m'avoit prié, lorsque je pris congé de lui pour venir chercher une route par Melinde, de m'informer où son grand oncle Christople de Gama avoit été enterré, & de tâcher de lui en envoyer ou apporter quelques Reliques. La commission me joignit au Viceroy pour faire cette enquête & découvrir ce trésor. Le Viceroy Tecla Georgis, beaufrere de l'Empereur, me témoigna beaucoup d'amitié; & tant qu'il a été fidele, je lui ai trouvé de très-bons sentimens, & sur tout un
très-

très-grand zele pour la Religion Catholique. Il y avoit quinze jours de marche; & comme nous allions dans un pais occupé par les Galles, il fallut mener des troupes avec nous. Toutes les précautions que nous prenions n'empêcherent pas que nos amis ne s'opposassent à nôtre voyage, & ne fondissent en larmes, lorsqu'ils nous dirent adieu. Ils s'imaginoient tous que nous allions à une mort certaine. Le Viceroy avoit donné ordre à des troupes de nous venir joindre sur la route; de sorte que nôtre petite armée grossissoit à mesure que nous avançons. On ne peut pas faire de grandes journées à cause des femmes, des enfans, du bétail, & de tout le bagage qu'on est obligé de mener avec soi. Une armée en ce pais-là est comme une grande ville bien peuplée & bien réglée, quand elle est campée; elle a ses ruës, ses marchez, ses Eglises, ses Tribunaux, ses Juges, & ses Officiers de Police. Avant que de partir, on envoie des ordres aux Commandans des cantons ou quartiers de la Province par où l'on passe, afin de faire trouver tout ce qui est nécessaire pour la subsistance des troupes.

Ces Gouverneurs ou Lieutenans Generaux, font avertir tous les lieux circonvoisins que l'armée passera un tel jour, & qu'on ait à délivrer au Pourvoyeur général, ou Intendant, tant de pain, tant de biere, tant de vin, tant de vaches. Lorsque ce Pourvoyeur a reçu ses provisions, il les distribue selon la quantité des personnes & le besoin que l'on en a, & voici la règle qu'on garde. Un homme qui a besoin de cent pains pour lui & pour toute sa maison, a en même tems vingt pots de biere, dix pots de vin ou d'hydromel, & une vache. Les paisans sont fort exacts à fournir leur quottepart, d'autant que s'ils y manquent, ils sont taxez à payer le double; il arrive même très souvent qu'ayant fourni tout ce qu'on leur a demandé, on leur fait encore accroire qu'ils n'ont pas donné assez & on les condamne à une grosse

amen-

amende. Les principaux Officiers, ou les personnes considérables, ne laissent pas de faire porter avec eux les provisions nécessaires pour leur bouche; & moi-même j'avois pris cette précaution, qui dans le fond étoit assez inutile, puisque j'ai souvent eu deux ou trois vaches plus qu'il ne m'étoit nécessaire, & je les donnois à ceux qui en avoient besoin. Il ne se passoit même aucun jour, que le Viceroy ne m'envoyât quelque chose de sa table. Outre que les Abissins sont obligez de nourrir les troupes qui passent chez eux, ils sont encore chargez de nettoyer les chemins, de les raccommoder, & sur tout d'aller dans les forêts, couper les ronces & les épines dont elles sont pleines, & qui embarrassent les routes par où l'armée doit passer. Lorsque l'armée campe, le Capitaine qui mène l'Avant-garde sert comme de Maréchal des logis, & marque avec sa pique où l'on doit dresser la tente du Roi, ou du Viceroy. Comme chacun sçait son rang, & le terrain qu'il doit occuper selon sa Charge, & le train qu'il est obligé d'avoir, on juge à l'œil où il faut dresser sa tente; & cela est fait dans un moment, à cause de la grande habitude qu'ils ont à camper.

Nous menions avec nous un More si vieux, qu'on étoit obligé de le porter. Il avoit été témoin, comme je l'ai dit, des souffrances & de la mort de Christophle de Gama, il avoit vu enterrer une partie de son corps; nous avions aussi un Chrétien qui avoit souvent ouï conter à son pere, tout ce qui s'étoit passé à cette occasion, en lui montrant le lieu où l'on avoit enterré l'oncle & le neveu du More Gagné, & un quartier de notre Martyr Portugais. Nous interrogeâmes ces deux hommes long-tems, à plusieurs reprises, & toujours séparément. Ils convenoient dans toutes les circonstances, & nous trouvâmes les corps de l'oncle & du neveu de Gagné précisément au lieu où ils nous avoient marqué qu'ils étoient, ce qui étoit une preuve assez convaincante qu'ils ne se

trompoient pas. En effet, nous ôtâmes avec assez de peine tout cet amas de pierres que les Mores, suivant leur coutume, avoient jetté sur les membres de Christophle de Gama, & nous découvrîmes ces précieuses Reliques. A quelques pas de là étoit la fontaine où l'on avoit jetté sa tête avec un chien mort, afin d'en donner plus d'horreur aux Mores. Je ramassai les dents & la machoire de dessous. Je ne puis exprimer de quel mouvement je me sentis transporté, en voyant ces restes d'un si grand homme, & en pensant que Dieu avoit bien voulu se servir de moi pour les conserver, afin qu'un jour, s'il plaisoit à notre Saint Pere le Pape, on les pût exposer à la vénération des fideles. Chacun fondoit en larmes en les voyant, & rappelloit dans sa mémoire ce que ce grand homme avoit fait pour délivrer l'Abissinie du joug & de la tyrannie des Mores, les voyages qu'il avoit entrepris, les combats qu'il avoit donnez, les victoires qu'il avoit remportées, & enfin sa mort tragique & cruelle. Nous ne pensions guères dans ces premiers momens au danger où nous étions d'être à toute heure enveloppez par les Galles; mais lorsque nous vinmes à y faire réflexion, nous songeâmes à nous retirer au plus vite. Nous ne pûmes faire tant de diligence que nous ne les vissions paroître sur le haut de la montagne, prêts à venir fondre sur nous. Le Viceroi nous côtoioit toujours avec sa petite armée; mais il auroit peut-être couru le même risque que nous, parce qu'il n'avoit que de l'infanterie, & que les Galles au contraire n'ont que de la cavalerie, & sont très-bons hommes de cheval; de sorte que nous n'aurions pû que difficilement échaper, si ceux qui nous avoient aperçus, avoient été de nos ennemis. Il s'en détacha un d'entr'eux, pour nous venir reconnoître. Il pouffoit des cris qui nous perçoient les oreilles; il sembloit avec sa lance nous menager de nous tuer tous. Je demandai à quelques Galles qui étoient dans notre compagnie,

ce que vouloit ce barbare. Ils me dirent qu'il étoit enragé & hors de lui-même, de ce qu'il n'avoit pas la permission de venir sur nous pour tuer quelqu'un, & de ce que nous étions amis de sa nation. Nous ne nous arrêtâmes pas davantage au lieu où nous étions; mais en retournant nous passâmes par un village où l'on avoit arrêté deux hommes qui avoient tué un Domestique du Viceroi. Comme ils avoient été pris en flagrant delit, on auroit pû, suivant les loix du païs, les faire mourir sur l'heure: mais le Viceroi fit surseoir l'Arrêt & ordonna qu'on attendit son retour. Lors donc que nous repassâmes, on livra ces deux malheureux aux parens du mort, pour en disposer à leur volonté. Les parens du mort ne manquerent pas, pendant toute la nuit, de faire de grandes réjoissances, de ce qu'ils alloient venger le meurtre commis en sa personne. Les patiens étoient témoins de toute cette fête, & des apprêts qu'on faisoit pour leur supplice.

Les Abissins ont trois manieres de faire mourir les criminels. La premiere c'est d'enterrer un homme jusqu'à la bouche, de lui couvrir la tête de broussailles, & de mettre une grosse pierre sur le tout. L'autre est de l'assommer avec de gros bâtons de deux pieds de long, & qui ont au bout une masse grosse comme les deux poings. La troisième & la plus ordinaire est de les percer avec leurs zagaies. Le plus proche parent du mort donne le premier coup, les autres suivant leur rang lui portent le second, le troisième, & le quatrième coup, ainsi du reste; ceux qui viennent tard font la cérémonie de tremper le bout de leur zagaie dans le sang du mort, pour montrer qu'ils prennent part à la vengeance qu'on a tirée du meurtre de leur parent. Il arrive presque toujours que la famille du coupable veut aussi venger sa mort, & il en coûte souvent la vie à quelqu'un de ceux qui l'ont poursuivie.

Comme je fus averti qu'on alloit faire mourir

ces criminels, j'écrivis promptement au Viceroi, pour le prier de me permettre de les aller exhorter, afin de voir si je pourrois les faire rentrer dans le sein de l'Eglise. Le Viceroi m'accorda ce que je lui demandai. Je trouvai le premier de ces coupables si obstiné, qu'il ne voulut pas seulement m'écouter, & mourut dans son erreur. L'autre plus docile, vint à ma tente où je l'instruisis & le catéchisai: je fis tant que ses parties s'accommodèrent, & lui remirent la peine de mort, pourvu qu'il leur payât un certain nombre de vaches, ou qu'il en payât la valeur. Ils demandoient mille vaches, il leur en offrit cinq seulement, enfin ils se contenterent de douze, à condition qu'on les délivreroit sur l'heure. Les Abissins sont extraordinairement charitables, & dans de semblables occasions les femmes donnent jusqu'à leurs coliers & leurs pendants d'oreilles. Ainsi je trouvai dans le camp, avec ce que je pouvois donner, de quoi satisfaire les parties, & tout le monde fut content.

Nous continuâmes nôtre chemin, & à quelques journées de là je me séparai du Viceroi. Il marcha contre une troupe d'ennemis qui paroissoit sur la frontiere; & moi je me retirai à nôtre résidence, où tous nos Portugais m'attendoient avec impatience. Je mis dans un lieu décent ce que j'avois pû trouver des os de Christophle de Gama, & le mois de Mai suivant, je les envoyai au Comte de Vidigueira qui étoit encore Viceroi des Indes. J'y joignis l'armet de Christophle de Gama dont un Gentilhomme Abissin me fit présent, & une image de la Vierge que ce brave Portugais portoit toujours avec lui.

Le Viceroi de Tigré pendant tout ce tems recevoit de très-fâcheuses nouvelles de la mauvaise conduite de sa femme. Il s'en plaignit à l'Empereur, & le pria plus d'une fois ou de corriger sa fille, ou de permettre qu'il la mît en justice, afin que si tout ce qu'on disoit d'elle n'étoit pas véritable, elle se pût justifier, & mettre son honneur & celui de son ma-

ri à couvert. L'Empereur ne fit pas grand cas des plaintes de son gendre ; & véritablement le Viceroy étoit un peu plus délicat sur cet article, que ne le sont ordinairement les personnes de qualité en Abissinie. Il y a des loix en ce pays-là contre les adulteres, comme nous l'avons dit ; mais il sembleroit que ces loix ne soient faites que pour les misérables, & que les femmes de qualité, & principalement les Ouzoros ou Princesses du sang Royal, soient tellement au-dessus, qu'il ne soit pas même permis à leur mari de se plaindre ; & certainement il faut être bien Chrétien pour souffrir de tels affronts, & les supporter sans murmurer. La vertu du Viceroy n'étoit pas à cette épreuve. Il tomba dans une mélancolie surprenante, & résolut de se venger de son beau-père. Il pressentit la disposition où étoient les peuples de son Gouvernement. Il connut que les plus puissans ne pouvoient goûter les changemens qui se faisoient dans la Religion ; qu'ils n'attendoient qu'une occasion pour se révolter ; que les Prêtres & les Moines Abissins les excitoient encore ; enfin il parla à quelques-uns des justes raisons qu'il avoit de se plaindre de l'Empereur son beau-père, & leur fit entendre, que s'ils vouloient le suivre, il se déclareroit pour l'ancienne Religion, & se mettroit à la tête de ceux qui voudroient prendre les armes. La principale chose & presque l'unique qui les retenoit, étoit la défiance où ils étoient les uns des autres. Tous craignoient également que, dès que l'Empereur publieroit une amnistie, la plupart d'entr'eux ne l'acceptassent, & ne posassent les armes. On se défioit encore plus du Viceroy même que de tout autre. Cependant les Prêtres & les Moines qui prenoient un très-grand intérêt dans cette révolte, couroient d'Eglise en Eglise, prêchant contre l'Empereur, & contre la Religion Catholique. Ils résolurent pour mieux engager l'affaire, de massacrer tous les Missionnaires ; & afin d'ôter toute espérance de pardon au Viceroy, de l'obliger à porter le premier

coup à celui qui tomberoît entre leurs mains.

Comme j'étois le plus proche, & par conséquent le plus exposé, l'Arrêt fut d'abord donné contre moi. On croioit qu'il falloit se saisir de ma personne, & me contraindre à bâtir quelque forteresse, où en cas de malheur, on pût se retirer si on étoit poursuivi. Le Viceroi m'écrivit aussi-tôt, pour me prier de l'aller trouver, parce qu'il vouloit me communiquer une affaire de très-grande importance. Les fréquentes assemblées que le Viceroi tenoit, avoient déjà fait beaucoup de bruit; on m'avoit même averti qu'il étoit prêt à se révolter, & que ma mort devoit être le premier signal de la rebellion. Comme je sçavois que le Viceroi se plaignoit beaucoup de l'Empereur son beau-pere, je ne doutois pas qu'il ne tramât quelque mauvais dessein; mais j'avois peine à me persuader qu'après toutes les marques d'amitié qu'il m'avoit données, il en voulût à ma vie. Néanmoins dans ce doute, j'envoyai un valet fidele & adroit lui faire mes excuses de ce que je n'obéissois pas à ses ordres; je recommandai en même tems à ce valet de bien prendre garde à toute ce qui se passoit, & de m'en rendre un compte exact. L'affaire étoit d'une trop grande conséquence pour ne la pas éclaircir, & pour n'en pas donner avis: j'écrivis donc à un de nos Peres qui étoit à la Cour tout ce qui se passoit, les bruits qui couroient, & j'ajoutois que je voyois de grandes dispositions dans cette Province à une révolte générale; que néanmoins je ne pouvois me persuader que Tecla Georgis, m'ayant toujours honoré de son amitié, voulût ma mort, & qu'il eût si promptement changé de sentiment pour moi, qui n'avois jamais songé qu'à l'obliger & à lui rendre service.

Les Lettres de mon valet que j'avois envoyé vers ce Seigneur m'entretenoient dans mon erreur; & sur les assurances qu'il me donnoit que je n'avois rien à craindre, que Tecla parloit toujours de moi avec estime, je partis de Fremone pour l'aller trou-

ver.

ver. Je ne faisois pas réflexion qu'un homme qui manquoit à son Roi, à son beau-pere, à son bien-faïcteur, pourroit bien manquer à un étranger, quoique son ami. Je continuois mon voyage, & on continuoit de m'avertir de toutes parts de prendre garde à moi. Enfin n'étant plus qu'à quelques journées du Viceroi, je reçus un billet par lequel on me marquoit qu'il falloit que je fusse bien fou pour me mettre à la merci de gens qui certainement avoient juré ma mort. Cet avis étoit plus positif que tout ce qu'on m'avoit dit & écrit; je commençai à entrer en défiance, & un dernier billet de Tecla Georgis me déterminà à retourner sur mes pas. Il me faisoit des excuses de ce qu'il n'avoit pû m'attendre, il me prioit par des termes pressans de vouloir bien m'avancer & de l'attendre chez lui; il m'assuroit que je ne m'y ennuirois pas, tant il avoit donné de bons ordres de me bien régaler. Je crus d'abord qu'il avoit laissé un Maître d'Hôtel pour avoir soin de moi; mais j'appris en même tems que sa révolte étoit certaine, que les Galles devoient l'assister, & qu'il étoit allé signer le traité qu'il avoit fait avec eux. Je ne balançai plus sur le parti que j'avois à prendre; je retournai à Frémone, j'y trouvai une Lettre de l'Empereur qui me défendoit de sortir, & les ordres qu'on avoit envoyez de tous côtez pour m'arrêter en quelque lieu qu'on me trouvât, & pour m'empêcher d'aller plus avant. Les ordres étoient venus un peu trop tard, & la bonté de ce Prince ne m'auroit pas beaucoup servi, si Dieu, dont j'ai tant de fois senti la protection dans tous mes voïages, n'avoit été mon conducteur & mon sauveur dans cette occasion. Tecla Georgis apprit que j'étois retourné à ma résidence; il n'en témoigna aucun chagrin. C'étoit un homme si caché & si dissimulé, que les gens les plus pénétrans n'avoient pû rien découvrir de ses desseins, que lorsqu'il fut prêt de les exécuter. Mon valet qui ne manquoit pas d'esprit, & que j'avois envoyé auprès de lui

pour l'observer, fut surpris comme les autres, & je regarde comme un miracle de la Providence de Dieu sur moi, d'avoir pû éviter les pièges que le Viceroi m'a tant de fois tendus.

Il m'arriva pendant cet embarras une petite aventure peu considérable à la vérité, que je ne laisserai pas néanmoins de raconter, par ce qu'elle fait voir combien les Abissins sont credules & ignorans.

Je reçus une visite d'un Religieux Abissin, qui, quoi qu'aveugle, passoit pour le plus sçavant du Royaume. Il sçavoit toute l'Ecriture-Sainte; il y a apparence qu'il avoit eu plus de soin de l'apprendre par mémoire, qu'il ne s'étoit appliqué à l'entendre. Comme il parloit beaucoup, il la citoit souvent, & presque toujours mal à propos. Je le retins à souper & à coucher; j'avois de l'hydromel qu'il trouvoit agréable; il en but largement & même trop; il ne s'en plaignit pas. Le lendemain, pour me remercier, il voulut me régaler de quelques-unes des Historiettes dont ces Moines amusent les personnes simples. Il me dit qu'un Diable s'étoit adonné à une fontaine, & tourmentoît extraordinairement tous les pauvres Religieux qui y alloient puiser de l'eau; que Tecla Aimanot, Fondateur de leur Ordre, l'avoit converti, qu'il n'avoit eu de difficulté que sur le point de la Circoncision; que le Diable ne vouloit point être circoncis; que Tecla Aimanot l'avoit persuadé & avoit fait lui-même l'operation; que ce Diable ayant pris ensuite l'habit de Religieux, il étoit mort dix ans après en odeur de sainteté. Il ajouta à cette Histoire celle du celebre Guebra Manifeste Kedus; il me dit qu'il avoit tué un Diable haut de deux cens pieds, & gros seulement de quatre, qui ravageoit tout le país; que les paisans voulant jeter ce méchant Diable du haut d'un rocher, ne pûrent pas seulement le remuer, que le S. Moine au contraire, le tira facilement du lieu où il étoit, & le précipita. Ce conte fut suivi encore d'un autre qu'il me fit d'un fils du Diable, qui se fit Religieux dans le fameux Monastere d'Aba-Garima. Le bon Pe-

re étoit en humeur de m'en conter d'autres, si j'avois voulu l'entendre. Je l'interrompis & lui dis que toutes ces Histoires me confirmoient une chose que nous éprouvions, qui est qu'il y avoit bien des Diables en Abissinie cachez sous des habits de Religieux, & que pour être Moines, ils n'en étoient pas moins méchans.

Je ne m'arrêtai pas long-tems à Fremone; je quittai même le Royaume de Tigré, & passai dans une autre Province; & bien m'en prit. J'étois à peine parti que Tecla Georgis vint me chercher pour me tuer; & comme il ne me trouva pas, il résolut de tourner toute sa vengeance contre le Pere Gaspard Pais, homme vénérable, qui avoit blanchi dans les Missions d'Ethiopie, & contre cinq de nos Peres, nouvellement arrivez des Indes. Il ne vouloit pas qu'aucun lui échapât; son dessein étoit de les faire tous mourir, & tout à la fois. Il les demanda donc tous; un heureusement se trouva malade, il en resta un autre pour le garder; de sorte qu'ils n'allèrent que quatre chez le Viceroy; & c'est ce qui les sauva. Le Viceroy les renvoya, en leur disant qu'il les vouloit voir tous ensemble. Nos Peres qui avoient déjà été avertis de sa revolte & des prétextes qu'il prénoit pour l'autoriser, ne doutèrent pas qu'il ne voulût les massacrer, & en faire les premières victimes de son apostasie & de sa rebellion. Ils prirent toutes les mesures nécessaires pour mettre leur vie à couvert, & se sauverent.

Le Viceroy outré que nos Peres lui eussent échappé, tourna toute sa rage contre le Pere Jacques son Confesseur, que le Patriarche lui avoit donné, comme un des plus excellens maîtres de la vie spirituelle, qui fût dans toute l'Abissinie. Ce bon Pere fut amené pieds & mains liez au milieu du camp; Tecla Georgis lui porta le premier coup dans la gorge, tous les conjurez le percerent de leurs zagues; & ceux qui n'avoient pas pû le frapper vivant, vinrent tremper la pointe de leurs dards dans

son sang, & se promirent les uns aux autres, de n'accepter aucune amnistie qu'on n'eût aboli la Religion Romaine dans tout le Royaume, & qu'on n'eût chassé ou fait mourir ceux qui la professoient. Tecla Georgis se fit en même-tems apporter tous les chapelets, toutes les médailles, toutes les images, toutes les reliques qui avoient servi aux Catholiques, & les jeta dans le feu.

La colere de Dieu étoit prête à éclater sur la tête de ce malheureux Apostat; déjà l'Empereur avoit confisqué tous ses biens & en avoit disposé: il avoit donné la Viceroyauté de Tigré à Keba Christos, bon Catholique, qu'il envoya avec une nombreuse armée en prendre possession. Comme les deux armées se cherchoient, on ne fut pas long-tems sans en venir aux mains. Tecla Georgis mettoit toute sa confiance dans les Galles qui étoient venus à son secours. Keba Christos, qui avoit fait une diligence incroyable, afin d'ôter à ce Rebelle le tems de se fortifier, eût bien voulu laisser reposer ses troupes; mais se trouvant en présence d'un ennemi vigilant, il crût qu'il ne devoit pas attendre qu'on le vînt attaquer; & s'avancant nuë tête & sans armes, il déclara tout haut, que quand il seroit seul dans l'état qu'on le voyoit, il se confioit tellement dans la bonté & la justice de sa cause, & dans la miséricorde de Dieu, qu'il attaqueroit l'armée des rebelles. Tout d'un tems il fit commencer la bataille. Les Galles firent quelque résistance; mais toutes les autres troupes de Tecla Georgis l'abandonnerent; trois cens Galles & douze Moines furent tuez sur la place. Tecla Georgis s'enfuit, & alla se cacher dans une Grotte, où on le trouva trois jours après avec son favori Zaldal Maria, & le Moine Zebo Amlac. On trancha sur le champ la tête à ces deux derniers; Tecla Georgis fut conduit à l'Empereur; son procez lui fut bien-tôt fait: il fut condamné à être brûlé vif. Il crut que s'il se convertissoit, les Missionnaires, sa femme ses enfans parlans pour lui, il pour-

roit

roit avoir sa grace. Il demanda un Jésuite pour se confesser, & abjura ses erreurs. L'Empereur ne voulut point se laisser fléchir, ni par les prières de sa fille, ni par les larmes de ses petits-fils. Il adoucit seulement la sentence, & le condamna à être pendu. Tecla Georgis revoqua son abjuration, & mourut dans ses vieilles erreurs. Adero sa sœur, qui avoit eu autant de part que personne à sa révolte, fut pendue au même arbre quinze jours après.

J'étois arrivé peu de jours avant ce tragique événement à la Cour de l'Empereur, & j'avois eu l'honneur de baiser les mains à ce Prince; je ne demurerai pas long-tems dans un lieu où des Missionnaires ne doivent pas s'arrêter sans de pressantes nécessitez. Je fus envoyé par mes Supérieurs dans le Royaume de Damot; il ne s'en fallut rien, en y allant, que ma gourmandise ne me coûtât la vie. Je trouvai près d'un ruisseau une herbe que je ne connoissois pas, quoique j'en eusse bien entendu parler. Elle ressemble fort à nos raves: la feuille & la couleur m'en paroissoient belles, le goût n'en étoit pas mauvais; je commençai à en mâcher, & je me souvins aussi-tôt que ce pourroit être de cette herbe si venimeuse, contre laquelle les Abissins n'ont point encore trouvé de contre-poison; ensuite je me disois à moi-même, que je me faisois des peurs imaginaires; que cette herbe ne pouvoit pas avoir toutes ces mauvaises qualitez, & je continuois à la mâcher, lorsqu'un homme qui se trouva là par hazard, me voyant une poignée de cette herbe entre les mains, me cria que j'étois empoisonné; heureusement, je n'en avois point avalé, & je jettai promptement ce que j'avois dans la bouche, & je remerciai Dieu de toutes les graces qu'il me faisoit en toute occasion.

Ce fut en allant au Royaume de Damot que je passai le Nil, pour la première fois; je rappelai alors dans ma mémoire, toute ce que j'avois

lu de ce fleuve dans les Ecrivains anciens & modernes; je me souvins des grandes dépenses que tant d'Empereurs ont faites pour découvrir les sources de cette rivière si fameuse, & qui ne leur étoient cachées que par le peu de commerce que les Grecs & les Romains ont eu avec les Abissins. Je traversai ce fleuve à deux journées de sa source, près d'une belle & grande plaine, qu'il inonde toute dès qu'il commence à déborder; son canal est déjà si large qu'un fusil peut à peine porter d'un bord à l'autre. Il n'y a ni pont, ni bateaux, & il est si plein de Chevaux marins, & de Crocodiles, qu'on ne peut le passer à la nage sans courir risque de perdre la vie. On ne sçauroit le traverser que sur des radeaux que l'on gouverne avec de grandes perches, le mieux que l'on peut; cette manière même n'est pas fort sûre, parce que ces cruels amphibies attaquent ces radeaux & les culbutent, & déchirent ceux qui passent. Le Cheval marin, qui ne vit que d'herbes, & de branches d'arbres, se contente de tuer les hommes. Le Crocodile plus carnacier les tuë & les mange.

Mais puisque je suis arrivé sur les bords du Nil, que j'ai passé & repassé tant de fois cette rivière, & que tout ce que j'ai lu de la nature de ses eaux, & des causes de son débordement, est encore plein de fables, je veux rapporter ce que j'en ai vu de mes propres yeux, & ce que j'ai appris sur les lieux.

DESCRIPTION DU NIL.

LE Nil que ceux du pais nomment Abavi, c'est-à-dire, le Pere des eaux, prend sa source dans la Province de Sacahala Royaume de Goïama, un des plus beaux & des meilleurs que possède l'Empereur des Abissins. Cette Province est occupée par une certaine Nation des Agaus qui se dit Chrétienne, & qui ne l'est véritablement que de nom; ces Agaus ayant pris & retenu toutes les coutumes

&

& cérémonies des Agaus idolâtres, avec qui ils s'allient tous les jours, par les mariages qu'ils contractent les uns avec les autres. Ces deux peuples sont nombreux, féroces & indomptables: le pais est plein de montagnes couvertes de forêts épaisses & impénétrables. Lorsque les Agaus sont pressés & qu'ils ne peuvent pas tenir la campagne, ils se retirent dans des cavernes que la nature a creusées dans ces montagnes. Il y a de ces trous capables de contenir deux ou trois familles nombreuses, avec plus de trois ou quatre cens vaches. Il est très-difficile de découvrir ces caches, & presque impossible d'en chasser les Agaus, quand on les a découverts. Cette nation peuple extrêmement, parce qu'il est permis à chaque homme de prendre autant de femmes qu'il a de centaines de vaches, & il n'est pas même nécessaire que le nombre de cent vaches soit absolument complet. A l'est donc du Royaume de Goïama, & sur le penchant d'une montagne dont la descente ne paroît qu'une belle & agréable campagne, est cette source du Nil si cachée jusqu'à nos jours, & qu'on a cherchée pendant tant de tems si inutilement. Cette source ou plutôt ces deux sources, sont deux trous de quatre palmes de diamètre, chacun à un jet de pierre l'un de l'autre. Un de ces trous n'a qu'onze palmes de profondeur, du moins nous ne pûmes faire descendre nôtre sonde plus bas; peut-être aussi fût-elle arrêtée par le grand nombre de racines que nous rencontrâmes, y ayant beaucoup d'arbres tout autour. Cette source est un peu plus petite que l'autre, qui est plus bas. Nous sondâmes aussi celle-ci, & quoique nôtre sonde fût de vingt palmes, nous ne pûmes trouver le fond; les gens du pais nous assurèrent que personne ne l'a encore trouvé. On croit que ces deux sources ne sont que les ouvertures d'un grand lac caché sous terre, parce que tout autour le fond est toujours humide, & si peu ferme qu'il en sort des bouillons d'eau, dès que l'on y marche. On s'en apperçoit

encore mieux lorsqu'il a beaucoup plu; car la terre baille & s'affaïsse extrêmement; je pense même qu'elle ne se foutient que par le grand nombre de racines qui s'entrelaissent les unes dans les autres, & qui l'empêchent d'enfoncer tout-à-fait: le terrain est ainsi tout autour de ces fontaines. A la portée d'une fronde, & à mi-côte est un bourg ou village par où l'on passe pour aller au haut de la montagne de Guix; c'est ainsi qu'elle s'appelle. Lorsque l'on est sur la cime, on découvre une grande étendue de pais, qui paroît comme une profonde vallée, & cependant le penchant de la montagne est si doux qu'à peine s'apperçoit-on que l'on monte ou que l'on descend.

Du haut de cette montagne s'élève une espece de * terre que les Agaüs idolâtres ont en une grande vénération. Leur Prêtre les assemble là tous les ans, & y sacrifie une vache dont on jette la tête dans une des sources du Nil. Cette cérémonie faite, chacun immole une ou plusieurs vaches selon ses biens & sa dévotion; on en mange la chair comme une chose sacrée. Il s'est déjà fait des os de ces vaches, deux montagnes assez hautes qui attirent tous les oiseaux du pais, ce qui prouve assez que ces peuples ont toujours adoré le Nil, & l'adorent encore comme une Divinité. Les sacrifices achevez, le Prêtre s'oint tout le corps de suif, & de la graisse de ces vaches, & va s'asseoir dans une chaise de paille, sur le haut & au milieu du bûcher qu'on a préparé. On y met le feu & le bûcher se consume, sans que ce Prêtre en soit offensé, ni que le suif fonde ou dégoûte en aucune manière. Tant que le feu dure, le Prêtre prêche les assistants, & les confirme dans l'aveuglement où ils sont. Le bûcher consumé, & le discours fini, il n'y a personne qui ne fasse de grandes aumônes à ce Prêtre, ce qui est la fin & le fait de cette momerie. Le Gemma, dont nous parlerons bien-tôt, roule ses

eaux

* Mamilho.

eaux le long d'une longue & profonde vallée, & se va perdre dans le Nil. Le Nil en sortant de sa source se tient caché & comme enseveli sous des herbes, & coule vers l'est, environ une bonne portée de mousquet, puis se tourne au nord par l'espace d'un quart de lieuë, ensuite il paroît pour la première fois entre des pierres. Cette vûë donne de la joie, & cause en même-tems de l'étonnement à ceux qui sçavent combien les anciens ont écrit de fables, combien ils ont formé de vains raisonnemens sur les sources de cette riviere, sur la nature de ses eaux, sur ses cataractes, sur ses inondations, toutes choses que présentement nous connoissons, que nous touchons, pour ainsi dire, du doigt & que nous voyons à l'œil.

Plusieurs Interprètes de l'Ecriture-Sainte, ont prétendu que le Gehon, dont il est parlé dans la Génèse, n'est autre que le Nil qui enferme toute l'Ethiopie; mais comme le Gehon a sa source dans le Paradis terrestre, & que nous sçavons certainement que le Nil a la sienne dans le pais des Agaus, il faut voir si deux sources si éloignées peuvent produire une même riviere, & de quelle manière cette riviere, dont la source est si basse, peut venir reparoître dans le lieu peut-être le plus élevé qui soit au monde. Car si l'on considère que l'Arabie & la Palestine sont presque au niveau de l'Egypte; que l'Egypte est aussi basse, à l'égard de la Province de Dambie, que la plus profonde vallée l'est à l'égard de la plus haute montagne, & que la Province de Sacahala est encore plus élevée que celle de Dambie; qu'il faut que les eaux du Nil, ou passent sous la Mer rouge, ou fassent un très-grand tour; on aura bien de la peine à comprendre que la terre ait une vertu attractive assez forte pour élever tant d'eaux à travers tant de sables, & de lieux si bas & si profonds jusqu'au pais le plus élevé de toute l'Ethiopie.

Mais sans nous embarrasser dans toutes ces difficultés, continuons à décrire le cours du Nil. Il roule

roule si peu d'eau en sortant de sa source, qu'il semble qu'il devroit être à sec dans les grandes chaleurs de l'été. Grossi bien-tôt par le Gemma, le Keltu, le Bransu & plusieurs autres moindres ruisseaux, il s'étend tellement dans la plaine de Baad, qui n'est guère qu'à trois journées de sa source, qu'un fusil peut à peine porter une balle d'un bord à l'autre. Là cette rivière prend son cours vers le nord, en tournant néanmoins un peu vers l'est par l'espace de neuf à dix lieues, puis elle entre dans le fameux Lac de Dambie, que l'on appelle *Bahar-Sena*, ressemblance de la mer, ou *Bahar-Dambia*, mer de Dambie. Il le traverse seulement par une extrémité, mais avec tant de rapidité, qu'on distingue les eaux du Nil avec celles du Lac, pendant les six lieues que l'on compte de l'entrée à la sortie; le Nil est alors très-gros. A cinq lieues de-là, en traversant la terre d'Alata, il tombe du haut d'un rocher en bas, & fait la plus belle & la plus agréable nappe d'eau que l'on puisse voir: c'est sa première * cataracte. J'ai passé dessous sans me mouiller; & m'y reposant pour jouir du frais que donne cette eau, j'y admirois les belles & vives couleurs de mille Arcs-en-Ciel, que forment les rayons du Soleil. Comme cette rivière tombe de fort haut, elle fait un si grand bruit qu'on l'entend de très-loin; mais je ne me suis point aperçu que les peuples des environs soient sourds. J'ai parlé à plusieurs, ils m'entendoient comme je les entendois; & l'on voit même bien plutôt, & de bien plus loin, l'écume & la fumée que fait cette eau en tombant, que l'on n'en entend le bruit. Après cette cataracte, le Nil se resserre tellement entre des rochers, qu'il semble qu'ils ne se soient ouverts que pour lui donner passage. Ils sont si proches, que de mon tems on y fit un pont avec des poutres, sur lequel toute l'armée Imperiale passa. Il s'est

* Le P. Alfonse Mendez dit, que c'est la seconde: Voyez la Dissertation sur le Nil.

s'est trouvé même des hommes assez hardis, assez souples, assez forts, pour sauter d'un rocher sur l'autre. Depuis, l'Empereur Sultan Segued a fait faire un pont d'une seule arche, par des Maçons qu'il avoit envoyé chercher aux Indes, afin que ces peuples pussent avoir plus de commerce, & passer plus aisément d'une Province dans l'autre. Ce pont est le premier que les Abissins ont vu sur le Nil. Cette riviere tourne là & traverse plusieurs Royaumes. Elle laisse à l'est celui de *Begmeder*, qu'on appelle ainsi, à cause du grand nombre de moutons qu'on y nourrit; *Meder*, veut dire terre, & *Beg*, mouton. Elle baigne ensuite les Royaumes ou Provinces d'*Amhara*, d'*Olaca*, de *Chaoa*, de *Damot*, qui sont sur la rive gauche; sur la droite est le Royaume de *Goïama*, dont il fait une Presqu'Isle, puis il passe entre *Bezamo*, qui fait une partie du Royaume de *Damot*, & *Gamarcanfa*, qui est du Royaume de *Goïam*; mais en cet endroit, il s'approche si près de sa source, que de là il n'en est éloigné que d'une petite journée, quoi qu'à suivre son cours, & à faire le tour du Royaume de *Goïam*, comme il fait, il y en a vingt-neuf. Jusques-là ce fleuve n'est point sorti du Royaume des Abissins; il y roule encore ses eaux pendant quelques jours, puis il entre dans les terres de *Fazulo*, & d'*Ombarca*, qui confinent de ce côté-là avec l'Abissinie.

On n'a aucune connoissance de ces vastes regions. Les peuples qui les habitent sont très-différens des Abissins. Leurs cheveux sont très-courts, & crépez comme ceux de tous les autres Noirs. L'an 1615. *Rassela Christos*, Lieutenant Général des troupes de Sultan Segued, voulut entrer dans ces Royaumes & y porter la guerre; mais étonné de leur vaste étendue, & du peu de connoissance qu'il en pût prendre, il s'en revint sans avoir osé rien entreprendre, & il nomma ces pais *Adisalem*, qui veut dire nouveau monde.

Comme l'Empire des Abissins finit à ces déserts;

& que je n'ai pu suivre plus avant le cours du Nil, je le laisserai traverser toutes ces Nations barbares par où il passe, & porter l'abondance en Egypte, qu'il rend si féconde & si fertile par ses inondations. Je ne sçai plus rien de particulier du reste de son cours, si ce n'est qu'il reçoit beaucoup de rivières qui le grossissent considérablement; qu'il fait plusieurs chûtes pareilles à celle que j'ai décrite, & qu'il a très-peu de poisson; ce qui vient sans doute du grand nombre de Chevaux marins, & de Crocodiles qui le dépeuplent; & aussi de ses catadupes, parce qu'il est difficile que le poisson ne se tuë pas en tombant. Quoique ceux qui ont voyagé dans l'Afrique & dans l'Asie, aient donné des descriptions du Crocodile & du Cheval marin, comme il n'y a point de fleuve qui en ait plus que le Nil, je crois ne pouvoir pas me dispenser de dire quelque chose de ces deux animaux.

Le Crocodile est très-laid; il n'y a aucune proportion entre sa longueur & sa grosseur, il a les pieds courts, la gueule grande, un double rang de dents pointuës & assez séparées les unes des autres, la peau brune couverte d'écailles jusques sur le museau, de sorte qu'une balle de mousquet ne la sçauroit percer. Il a la vûë très-subtile, & voit de loin. Lorsqu'il est dans l'eau, il est hardi, il attaque ceux qui se baignent, & s'il ne les tuë pas d'abord, il leur emporte ou bras ou jambe. Ni moi ni tous ceux à qui j'ai parlé du Crocodile ne l'avons vû pleurer, & je mets ce que l'on dit de ses larmes au nombre de ces fables dont on amuse les enfans.

Quoique le Cheval marin aille paître à terre, & qu'il ne vive que d'herbes & de branches d'arbres, il n'est pas moins dangereux que le Crocodile. Il est gros comme deux Bœufs, sa peau est d'une couleur très-brune, sans aucun poil, il a la queue courte, le cou long, la tête difforme pour sa grosseur, les yeux petits, la gueule grande, les dents longues d'une palme & davantage avec deux deffenses

com-

comm
re ph
dus e
tion
qu'il
& ren
l'eau,
que de
que l'e
& se f
ce, à
droits
trer u
puisse
c'est
chair
n'en
re &
L
donn
ger b
nature
Il e
ses hy
ou a f
gens f
ajoute
par le
ruine
diffic
Nil d
pris,
deses
ont in
ni les
empi
porté
même
qui de
terres

comme les deux boutoirs d'un sanglier, mais encore plus grandes, les jambes courtes, les pieds fendus en quatre. Il est aisé de voir par cette description qu'il n'a nul rapport avec le Cheval, si ce n'est qu'il a des oreilles presque semblables, qu'il hennit & renifle de même, lorsqu'il met sa tête hors de l'eau, & qu'il entre en colere. Sa peau est si dure que des bales de mousquet à bout portant ne font que l'effleurer, & les meilleures lances rebroussent & se faussent quand on les pousse contre avec force, à moins qu'on ne le prenne par certains endroits plus foibles. Il est très-dangereux de rencontrer un Cheval marin; le meilleur sur que l'on puisse prendre, lorsqu'on se trouve sur son passage, c'est de se jeter à côté & de le laisser passer. La chair de cet animal est comme celle de vache, & n'en diffère en rien, si ce n'est qu'elle est plus noire & plus difficile à digerer.

L'ignorance où l'on a été des sources du Nil, a donné occasion à plusieurs Auteurs graves de former beaucoup de systèmes différens, touchant la nature de ses eaux, & la cause de ses inondations.

Il est aisé de voir présentement combien de fausses hypothèses, combien de faux raisonnemens, on a fait sur ce sujet; cependant il y a encore des gens si entêtés de l'antiquité, qu'ils ne peuvent ajouter foi à ceux qui ont été sur les lieux, & qui par le témoignage de leurs propres yeux peuvent ruiner ce que les Anciens en ont écrit. Il étoit difficile & même impossible en suivant le cours du Nil de remonter à sa source; ceux qui l'ont entrepris, ont toujours été arrêtés par les cataractes, & desespérans que ni eux ni d'autres pussent réussir, ils ont inventé mille fables. Ajoutons que ni les Grecs ni les Romains, qui sont les seuls de qui nous avons emprunté toutes nos connoissances, n'ont jamais porté leurs armes de ce côté-là; qu'ils n'ont pas même entendu parler de tant de Nations barbares qui demeurent le long de ce grand fleuve; que les terres où le Nil prend sa source; & toutes celles qui

qui l'environnent, ne sont habitées que par des peuples sauvages & barbares; que pour y arriver, il faut traverser des montagnes affreuses, des forêts impénétrables, des déserts pleins de bêtes féroces, qui à peine y trouvent de quoi vivre. Si cependant ceux qui ont fait tant de tentatives pour découvrir la source du Nil étoient entrez par la Mer rouge, ils auroient pû avec moins de frais & de dépenses trouver ce qu'ils cherchoient en allant de Maqua un peu plus au midi qu'au sud-ouest.

Je ne pense pas qu'en prenant ce chemin, il y eût plus de vingt journées de la Mer rouge aux sources du Nil; mais cette découverte étoit réservée à nos braves & vaillans Portugais, que les hazards & les périls d'une navigation inconnue n'ont pas empêché de traverser tant de Mers, & de conquérir des Royaumes & des Empires, où les noms des Alexandres & des Césars, des Grecs & des Romains, n'étoient jamais parvenus. Ce sont ces mêmes Portugais qui les premiers de toute l'Europe sont entrez dans la Mer rouge par le Golphe Arabe & la Mer des Indes, & qui ont fait voir que l'antiquité n'a inventé tant de fables touchant la source du Nil, que pour cacher son ignorance.

On ne peut aujourd'hui ne pas voir combien sont vains & ridicules les discours de ces Philosophes, qui par une sotte vanité se sont imaginez, que la nature se régloit & se gouvernoit selon leurs caprices, & ont voulu assujettir tant de prodigieux effets que nous voyons tous les jours, à la subtilité de leur imagination & de leurs raisonnemens. De là sont sortis tant de Livres, tant d'écrits, tant d'opinions différentes sur les inondations du Nil. Les uns ont voulu que ce ne fût qu'un effet de vents prodigieux, qui arrêtans le cours de ses eaux les faisoient déborder, & se répandre par toute l'Egypte. Les autres ont prétendu que l'Océan agité se communiquoit par des passages souterrains avec les eaux du Nil, & causoit son accroissement. Plusieurs l'ont attribué à une certaine fermentation qui

qui se faisoit après que la manne étoit tombée. Quelques-uns ont crû approcher plus près de la vérité, en disant que le Nil s'accroissoit par la fonte des neiges dont ils prétendent que le sommet des montagnes d'Ethiopie est couvert; ceux-ci n'ont pas fait réflexion que leur sentiment est opposé à toute l'antiquité, qui a crû que les chaleurs sont excessives entre les deux Tropiques; que le pais est inhabitable. On ne sent point de chaleurs si grandes dans des régions où il y a tant de neige. En effet, on n'en a même jamais vû en Abissinie, que dans le Mont Semen au Royaume de Tigré, qui est très-éloigné du Nil, & dans celui de Name-ra au Royaume de Goïam, qui à la vérité est très-proche de cette riviere; mais quand il y neige, c'est en si petite quantité, que cela n'est pas capable d'arroser seulement le pied de la montagne. Enfin les Portugais par des soins & des travaux immenses, sont venus à bout de découvrir la véritable cause des inondations du Nil si grandes & si réglées. Ils ont remarqué que l'Abissinie, où le Nil prend sa source & qu'il arrose pendant plusieurs jours, est pleine de montagnes; que l'hiver y commence au mois de Juin & dure jusqu'en Septembre; que pendant ce tems-là il y pleut tous les jours; que l'Ethiopie est beaucoup élevée au dessus de l'Egypte; que le Nil reçoit en son cours toutes les rivières, tous les ruisseaux, tous les torrens qui tombent de ces montagnes, & qui s'enflent si considérablement, qu'il faut qu'il se déborde & qu'il inonde toutes les campagnes de l'Egypte: ce qui arrive régulièrement vers le mois de Juillet, c'est-à-dire environ trois semaines ou un mois depuis que les pluyes ont commencé en Abissinie; & selon que l'inondation est plus ou moins grande, l'année est plus ou moins abondante. Ce qui est si sûr que, comme l'on sçait au Caire que si le Nil ne monte pas jusqu'à certaine hauteur l'année fera stérile, on a soin de marquer de combien il croît chaque nuit, & de le publier par la Ville. On com-

commencé à l'observer depuis le mois de Juillet jusqu'en Septembre, c'est-à-dire, pendant que l'hiver est dans sa plus grande force en Ethiopie. C'est tout ce que j'avois à dire de ce fleuve, que les Egyptiens ont adoré comme un Dieu qui leur donnoit l'abondance, ou qui les privoit des secours les plus nécessaires à la vie.

Lorsque je voulus passer cette riviere à Boad, je n'osai me hasarder sur ces radeaux dont j'ai parlé; je remontai assez loin cherchant un passage plus commode, j'avois trois ou quatre hommes avec moi qui étoient dans la même peine. Je vis des gens de l'autre côté, je remarquai que les eaux étoient très-basses en cet endroit, que les arbres qui y étoient en abondance & les pierres pourroient me faciliter le passage. Je sautai donc d'une pierre sur l'autre; & en sautant ainsi, j'arrivai à l'autre bord au grand étonnement des gens même du pays, qui n'avoient jamais tenté ce passage. Les quatre hommes me suivirent, & passerent comme moi; & depuis ce tems on a appelé ce passage, le passage du Pere Jeronimo.

Cette Province du Royaume de Damot, où mes Superieurs m'envoyerent, s'appelle Ligonous. C'est peut-être un des meilleurs, des plus beaux & des plus agréables pays du monde. L'air y est très-sain & très-temperé. Les montagnes n'y sont pas fort hautes, & sont toutes couvertes de Cedres. On y sème, on y fait la récolte dans toutes les saisons, la terre ne se lasse point de produire, & n'est jamais sans fruits. Il semble que toute la Province ne soit qu'un parterre fait pour réjouir la vûe, tant la variété y est grande. Je doute que les Peintres se soient encore formé des idées de paysages aussi beaux que ceux que j'ai vûs. Les forêts n'y ont rien d'affreux ni de sauvage, & l'on diroit qu'on ne les a plantées que pour donner de l'ombre & du frais. Parmi un nombre prodigieux d'arbres, dont elles sont remplies, il y en a une espece que je n'ai vûë que là, & nous n'en avons point

point qui en approche, ni qu'on lui puisse comparer. Ses feuilles sont si grandes, que deux suffisent pour couvrir un homme devant & derrière. Cet arbre qu'on nomme *Enseté* est d'une utilité merveilleuse; comme les feuilles sont fort larges, on en tapisse des chambres, on s'en sert au lieu de tapis de pié, de napes, & de serviettes, & le verd en est très-beau. Lorsqu'elles sont sèches, on les teille comme du chanvre, on les teint en toutes fortes de couleurs, & on en fait de très-beaux tapis; on moud les branches ou les grosses côtes des feuilles, & on en fait une farine très-fine & très-blanche, qui trempée & cuite avec du lait est un manger délicieux. Le tronc & les racines sont plus nourrissans que les branches, & les pauvres gens qui voyagent ne font guères d'autres provisions. On coupe le tronc par morceaux comme des navets, on le fait cuire de même avec de la viande, & je n'y ai pas trouvé beaucoup de différence pour le goût; ce qui a fait nommer encore l'*Enseté*, arbre contre la faim, ou arbre des pauvres, bien que les riches en mangent souvent par régal. Si on le coupe à une palme de terre, & qu'on y fasse différentes incisions, il en renaît quatre & cinq réjettons, qui étant transplantés reprennent & deviennent des arbres considérables. Les Abissins disent, que quand on le coupe, il pousse des soupirs comme un homme; & quand ils veulent dire qu'ils vont couper un *Enseté*, ils disent nous allons tuer un *Enseté*. Enfin il porte à son sommet une gousse longue qui contient jusqu'à cinq ou six cens figues, qui sont d'abord vertes, & deviennent jaunes à mesure qu'elles meurissent. Le goût à la vérité n'en est pas fort agreable, mais, on les plante pour avoir des arbres de cette espece.

J'ai demeuré deux mois dans cette Province de Lingonous. J'y fis bâtir pendant mon séjour une Eglise de pierre de taille, qui fut boisée, lambrifiée & parquetée de bois de Cedre; c'est la plus con-

considérable de tout ce pais-là. Je fis continuellement des Missions, passant sans cesse d'un quartier dans l'autre. J'y trouvai des peuples fort entêtés de leurs erreurs, & d'abord je n'y fis pas grand fruit. Comme l'on publia un Edit de l'Empereur de l'Abissinie, qui ordonnoit à tous ses sujets de renoncer à leurs erreurs, & de se réunir à l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, il y eut soixante Moines qui aimerent mieux se précipiter du haut d'un rocher en bas & se tuer, que d'obéir aux ordres de leur Souverain; & dans un combat qui se donna entre les hérétiques & les troupes du Sultan Segued, il y eut six cens Religieux ou Religieuses qui se mirent à la tête des rebelles, & marcherent les premiers, portans sur leurs têtes des pierres d'Autel, & assûrans ces peuples trop credules que les Catholiques se mettroient d'eux-mêmes en déroute, & s'enfuïroient à la seule vûë de ces pierres. Comme ils furent les premiers tuez, leur mort ne contribua pas peu à détromper ces pauvres ignorans, & à les faire revenir de leurs égaremens. Plusieurs depuis cette bataille se convertirent, & furent aussi fermes & aussi constans dans la Foi Catholique, après qu'ils l'eurent embrassée, qu'ils avoient été opiniâtres dans leurs erreurs. L'Empereur avoit envoyé pour Viceroi dans ce Royaume un Catholique très-zelé & très-bon Officier, afin de tenir ces peuples en bride, pendant qu'il vouloit leur faire embrasser la Religion Catholique, & de pouvoir en même-tems arrêter les courtes des Galles, qui avoient tué un Viceroi, & qui peu de tems après tuèrent aussi ce dernier dans un combat.

Nous avons coutume de nous assembler tous les ans, vers les Fêtes de Noël, non-seulement afin de nous consoler les uns les autres, mais encore pour rendre compte du fruit & du progrès de nos Missions, & voir par quel moyen on pourroit avancer la conversion de ces hérétiques. L'assemblée devoit se tenir cette année dans le Camp de l'Empe-

pereu
Miss
pall
deu
en
nous
demi
tenoi
les C
res ;
nous
pierr
long
gros
sort
nou
si in
leve
tité
chio
film
Heu
enco
comm
des p
ner l
se fa
nou
une
pos
brû
son
quel
que
fait
ne,
si b
méc
sez d
de b
T

pereur, où étoit le Patriarche & le Superieur des Missions. Je partis de nôtre hospice, & je pris en passant quatre de nos Peres, qui demeuroient à deux journées de là, de sorte que nous étions cinq en tout, sans compter nos domestiques. Il ne nous arriva rien pendant nôtre voiage, sinon, à la dernière couchée. Le lieu où nous étions appartenoit à l'Imperatrice, ennemie déclarée de tous les Catholiques & particulièrement des Missionnaires; on nous reçût en apparence très-bien, on nous logea dans une assez grande maison bâtie de pierre & couverte de paille & de bois. Il y avoit long-tems qu'elle étoit abandonnée, & que de grosses fourmis rouges s'en étoient emparées; de sorte que nous ne fûmes pas plutôt couchés que nous nous en sentîmes attaquer de tous côtes, & si incommodés que nous fûmes obligés de faire relever nos domestiques. Nous brûlâmes une quantité prodigieuse de ces petites bêtes, & nous tâchions de prendre un peu de repos, quand nous fûmes réveillés par le feu qui prit à la maison. Heureusement tous nos domestiques n'étoient pas encore couchés, & on aperçût le feu dès qu'il commença à paroître. Comme j'étois près d'une des portes, je fus le premier averti, & j'allai donner l'alarme aux autres. Chacun ne songeoit qu'à se sauver avec le peu de hardes qu'il avoit; mais nous fûmes fort étonnés, quand nous trouvâmes une de nos portes si bien fermée qu'il nous fut impossible de l'ouvrir. En effet, nous étions tous brûlés, si ceux qui avoient mis le feu à nôtre maison, eussent arrêté par dehors la porte près de laquelle j'étois couché. Nous ne doutâmes point que ce ne fussent les habitans du lieu qui avoient fait une trainée & mis le feu à une maison voisine, afin de nous brûler dans la nôtre; tout étoit si bien préparé pour cela, que la maison fut consummée presque en un instant; nous eûmes mêmes assez de peine à retirer nos lits, & il y en eut trois de brûlés. Nous fûmes tout le reste de la nuit

dans des apprehensions mortelles. Nous scâmes le matin, que tout le monde avoit déjà abandonné le village. Nous connûmes par-là que le péril que nous avions couru étoit beaucoup plus grand que nous n'avions pensé; que le feu avoit été mis par les habitans, & que se sentans coupables, ils s'étoient sauvez afin d'éviter le châtement que méritoit leur crime. Nous continuâmes nôtre voïage, & nous arrivâmes à Gorgora, où nous trouvâmes nos Peres déjà assemblez, & l'Empereur avec eux.

Mes Superieurs vouloient m'envoïer dans le fond du Royaume, mais l'Empereur fit changer cet ordre & souhaita que je retournâsse dans le Royaume de Tigré, où j'avois déjà été. Je partis donc de Gorgora, je passai par Ganete Ilhos. L'Empereur s'y étoit retiré depuis quelque tems, il se plaïsoit beaucoup en ce lieu-là, il y avoit fait planter quelques Jardins & bâtir un Palais. J'eus l'honneur de le saluer, & il me fit une aumône considérable pour achever un nouvel hospice qu'on avoit commencé dans le Royaume de Tigré. Après avoir remercié ce Prince de sa charité, je continuai mon voyage, je traversai un désert qui dure deux jours. Comme j'étois couché à terre je me sentis fort incommodé, ce qui m'obligea à me relever. J'apperçûs à quatre pas de moi un de ces serpens qui lancent leur venin d'assez loin. Quoiqu'il ne m'eût pas approché de plus près, j'en sentoï déjà les effets, & si j'eusse attendu plus long-tems, je ne pouvois pas en réchaper. J'eus recours au remede souverain contre ces poisons, qui est la pierre de Besoar que je portois toujours avec moi. Ces serpens ne sont pas fort longs, ils ont le ventre gros & tout tacheté de noir, de brun, & de jaune; ils ont la gueule très-grande, & respirent beaucoup d'air qu'ils retiennent, puis le repoussent avec tant de force & d'abondance qu'ils empoisonnent & tuënt de quatre pas. Comme j'étois à peu près à cette distance du serpent, il ne me tua pas; mais bien-tôt après je courus par ma

né-

négligence, un autre danger qui fut encore plus grand. En ramassant un cuir qui étoit à terre, je me sentis piqué par un serpent; je pense qu'il me laissa son aiguillon dans le doigt, du moins j'en tirai un petit corps étranger qui n'étoit guères plus gros qu'un cheveu. L'effet de cette morsure que je négligeois fut si violent que le bras m'enfla tout à coup. Le poison me gaignoit le cœur: j'eus des convulsions qui étoient des marques d'une mort prochaine & inévitable. La pierre de Besoar, l'ulcérage, la licorne n'étoient point des contrepoids assez forts pour me sauver, & je fus obligé d'en venir à un remède extraordinaire que je pris avec une répugnance infinie. Dieu benit ma soumission & mon obéissance. Néanmoins je demeurai encore long-tems incommodé, & j'avois des accidens qui faisoient croire que je n'étois pas tout-à-fait hors de danger; je prenois alors des goulles d'ail, dont le goût & l'odeur me déplaisoient beaucoup. Je fus un mois entier dans cet état souffrant tousjours, & ayant de très-grands dégoûts; enfin l'âge, & le bon temperament surmonterent le mal & je recouvrai ma première santé.

Je demurai environ deux ans dans la résidence de Tigré, occupé aux Missions, prêchant, confessant, baptisant; & je goûtai là un peu plus de repos que je n'avois fait depuis que j'étois sorti de Portugal. Nos Supérieurs donnerent en ce tems-là permission à un de nos Peres de retourner aux Indes; parce qu'il ne pouvoit s'accoutumer à l'air de l'Abissinie, & qu'il y fut toujours malade. Je voulus l'accompagner & traverser avec lui un désert qui n'étoit pas fort éloigné de ma résidence. Je trouvai plusieurs arbres chargez d'un fruit que les Abissins appellent Anchoy. Il est de la grosseur d'un abricot, & fort jaune, on en mange beaucoup & il ne fait point de mal; ainsi je ne fis nulle difficulté d'en amasser & d'en manger. Je ne sçavois pas qu'on le pèle, parce que la peau de dessus est un purgatif aussi violent que pourroit être

l'antimoine préparé; de sorte qu'ayant mangé & l'amande & la peau, j'eus un vomissement & un devoiement qui me mirent à deux doigts de la mort. On prend d'ordinaire six des peaux ou pelures * de ces amandes pour se purger, & j'en avois mangé vingt.

Je passai de cette résidence à celle de Débaroa, qui est à dix-huit lieues plus près de la mer; & je traversai le désert de la Province de Saraoe. Ce pays-là est bon, agréable & bien peuplé, il y a plus de Mores dans ces quartiers, que dans aucune Province de l'Abissinie; & les Abissins qui y demeurent ne valent pas mieux que les Mores.

J'étois à Débaroa lorsque l'on commença à persécuter les Catholiques. Sultan Segued qui nous avoit tant favorisé devenoit vieux, son courage & son autorité diminueoient avec ses forces; & son fils qui étoit déjà âgé, s'ennuioit d'attendre si longtemps une Couronne qui ne lui pouvoit manquer. Il trouvoit à redire à tout ce que l'Empereur son pere faisoit, il blâmoit sa conduite, & donnoit souvent des ordres contraires aux siens. Il avoit embrassé la Religion Catholique plutôt par complaisance que par goût & par inclination. Plusieurs Abissins avoient fait la même chose, & n'attendoient qu'une occasion favorable pour faire profession publique de leurs anciennes erreurs & se rétinir avec l'Eglise d'Alexandrie. Nous n'avions jamais pu distinguer nos véritables amis d'avec ceux qui ne l'étoient qu'en apparence; tant cette nation sçait bien dissimuler. Mais dès que le Prince commença à faire éclater sa haine contre nous, du vivant même de l'Empereur son pere, nous vîmes tous ces gens de Cour, tous ces Gouverneurs qui nous avoient témoigné tant d'amitié, se tourner contre nous, & nous poursuivre comme des perturbateurs du repos public, qui n'étions passés en Ethiopie que pour y abolir les loix & les coutumes

* En disconto d'agolodice.

anciennes pour y ferner la division entre le pere & le fils, & y prêcher la révolte. Il n'y eut sorte d'affront ni de mauvais traitemens que nous ne souffrissions. Nous nous retirâmes à notre maison de Fremone, au milieu de nos Portugais, qui depuis long-tems étoient venus s'établir auprès de nous. Nous croions qu'étant tous rassemblez, nous serions plus en seureté; qu'on nous ménageroit pendant la vie de l'Empereur, & qu'on n'en viendrait pas à la force ouverte. Je faisois aussi quelque fonds sur l'amitié que le Viceroy de Tigré nous avoit toujours témoignée, & particulièrement à moi; mais je fus bien-tôt déabusé. Ce Gouverneur fut un de nos plus violens persécuteurs. Il fit toutes nos terres; il fit avancer des troupes du côté de Fremone; il bloqua ce village, & y logea une partie de son armée. Les soldats n'y furent pas long-tems sans commettre beaucoup de désordre; de sorte qu'un Portugais, outré de leur insolence, sortit sur eux avec quatre de ses enfans, & les poussa si vigoureusement qu'en ayant blessé un très-grand nombre, il les obligea tous de se retirer à leur camp.

Nous jugeâmes bien que nous allions être attaqués; en effet on vit grossir les troupes, le village fut assiégé & prêt à être forcé. Nos Portugais n'attendirent pas qu'on en vint aux dernières extrémités, ils crurent qu'il leur étoit permis de repousser la force par la force. Cinquante d'entr'eux firent une sortie sur les Abissins, ils en blessèrent environ soixante; ils les auroient tous passés au fil de l'épée, s'ils n'avoient eu peur de rendre notre cause trop mauvaise. Les Abissins blessèrent aussi quelques Portugais; heureusement il n'en mourut aucun, ni d'un côté ni d'autre. Quoi que le tems ne nous fût pas favorable, tout le monde blâma la conduite du Viceroy; ceux qui ne louèrent pas la nôtre nous excusèrent sur la nécessité où nous étions de nous défendre. Le principal dessein du Viceroy étoit de se saisir de ma personne: il croioit

que lorsqu'il m'auroit en son pouvoir, nos Portugais lui obéiroient aveuglement. N'ayant pu réussir par la force ouverte, il tenta une autre voie, qui fut celle de la négociation. L'une fut aussi inutile que l'autre; on rappella ce Viceroy, on envoya à sa place Isaac gendre de l'Empereur, & ce nouveau Viceroy nous traita encore plus mal que n'avoit fait son prédécesseur.

Lorsqu'il entra dans son gouvernement il nous accabla de caresses, il ne cessoit de nous assurer de sa protection, & il dissimula si bien, tant que l'Empereur vécut, que nous le crûmes de nos amis; mais dès que l'Empereur fut mort, cet hypocrite leva le masque, & mettant toute honte bas, il fit connoître que, quand il falloit nous tourmenter, ni la crainte de Dieu, ni aucune considération n'étoient capables de le retenir. La persécution devint alors générale. Il n'y avoit plus de lieu de sécurité pour nous dans toute l'Abissinie. On nous regardoit par tout comme les auteurs de toutes les guerres civiles; on tint divers conseils pour sçavoir de quelle maniere on en useroit avec nous. Plusieurs opinèrent qu'il falloit nous faire mourir tous ensemble; ils disoient que c'étoit le seul moyen de rétablir le calme & l'ordre dans le Royaume.

Quelques-uns plus prudents que les autres, ne vouloient pas qu'on nous fit mourir si promptement; ils étoient d'avis que l'on nous releguât dans une des Isles du Lac de Dambie, ce qui étoit pour nous un supplice plus cruel que la mort. Ces derniers laissoient entendre que, comme nous étions Portugais, le Viceroy des Indes viendrait dans l'Abissinie le fer & le feu à la main, tirer vengeance de notre mort; cette raison fit impression sur ceux qui n'avoient pas encore opiné, ils jugerent qu'il valoit mieux nous renvoyer aux Indes d'où nous étions venus. Mais on trouvoit encore en cela de grandes difficultez. On supposoit que, dès que nous serions aux Indes, nous reviendrions avec des troupes en Abissinie, & que sous prétexte

d'y

d'y établir la Religion Catholique, nous nous vengions de tous les maux que nous avions soufferts.

Pendant que l'on déliberoit ainsi de nôtre sort, nous pousions des cris vers le Ciel, & nous demandions à Dieu par nos gémissemens & par nos larmes, de ne pas abandonner sa cause. „ Vous pouvez, Seigneur, lui disions-nous dans l'excès „ de nôtre douleur, vous pouvez disposer de nos vies. Donnez-nous seulement la force & le courage nécessaires, pour souffrir tous les tourmens les plus cruels, nous serons trop heureux de mourir pour vôtre S. nom; mais que deviennent ces pauvres ames que vous avez rachetées par vôtre sang, ayez pitié d'elles, ayez pitié de nous, ne permettez pas que vos ennemis & les nôtres triomphent de la vérité, & portent la corruption dans le sanctuaire; mangeons, s'il le faut, le pain de douleur, & buvons l'eau d'amertume; mais, Seigneur, accourez à nôtre aide, hâtez-vous de nous assister; il est tems. „

Nous passions ainsi les nuits & les jours, dans les afflictions & dans les larmes, assiégez par une foule de veuves & d'orphelins, qui subsistoient de nos aumônes, & qui venoient encore nous demander du pain, dans le tems que nous n'en avions pas pour nous.

Pendant que nous étions dans ces angoisses, nous eûmes nouvelle que le Viceroy des Indes préparoit une grosse Armée navale contre le Roi de Monbaga. Ce Prince s'étoit révolté, il avoit tué le Gouverneur Portugais qui commandoit dans la forteresse, & il avoit depuis commis de grandes cruautés. L'Armée devoit être de dix-huit Navires, & on écrivoit qu'après qu'on l'auroit châtié, ces mêmes Vaisseaux viendroient brûler & écraser Zeila, pour punir le Roi d'avoir fait mourir en 1624. les Peres François Machiado & Bernard Pereira, Jésuites Portugais. Comme il n'y a pas loin de Zeila aux confins d'Abissinie, on s'imaginoit que les Portugais y étoient déjà entrez.

152 RELATION HISTORIQUE

Le Viceroi de Tigré m'avoit demandé quelques jours auparavant combien un Navire des Indes portoit de monde, je lui avois dit que quelques-uns portoient jusqu'à mille hommes. Le Viceroi joignant ma réponse au bruit qui s'étoit répandu qu'il y avoit dix-huit Navires Portugais sur les côtes d'Adel, concluoit que le débarquement étoit de dix-huit mille hommes; puis pensant à ce que quatre cens Portugais avoient fait sous Christophle de Gama, il croioit l'Abissinie déjà perdue ou soumise aux Portugais. Plusieurs pensoient & parloient comme lui, & la Cour régloit sa conduite à nôtre égard, sur tous ces bruits assez legers & très-incertains. Il y avoit même des gens qui marquoient les Camps des Portugais, & qui disoient avoir entendu le bruit du canon. Tout cela ne contribuoit pas peu à augmenter la haine qu'on avoit contre nous, & souvent nous nous sommes vus sur le point d'être massacrés. On prit enfin une résolution des plus cruelles, qui étoit de nous livrer aux Turcs. Les Abissins en traitant avec eux, les assurèrent que nous emportions beaucoup d'or, ce qui étoit nous exposer à une mort certaine. Car les Turcs ne nous trouvant aucun argent, il est sûr qu'ils devoient nous faire souffrir toutes sortes de tourmens, pour nous obliger à déclarer où nous l'avions mis, & ce que nous en avions fait, & nous faire mourir si nous persistions à dire que nous n'en avions pas. Ils esperoient encore par nôtre mort mettre une haine irréconciliable entre les Turcs & nôtre nation; de sorte que les Turcs seroient obligez par leur propre intérêt de nous empêcher d'entrer dans la Mer rouge, dont ils sont entièrement les maîtres. Tout ce dessein n'étoit pas mal conçu. On prétend même que les Turcs leur avoient promis de nous faire mourir dès que nous serions entre leurs mains.

Ce Traité conclu, on nous chassa de nos maisons, on les pilla, on nous enleva tout ce que l'on pût emporter, & on eut soin d'avertir certains bandits qui couroient le país, du chemin que nous

de-

devi
un d
par
leur
men
fion
on le
ger &
comp
se dé
geren
leur c
reurs
nous
le T
N
dre;
erreu
étoit
de n
veaux
Frem
mand
coup
m'av
occup
& qu
mass
j'avo
tuga
hom
triarc
vivre
pas q
trai c
defile
vie,
en le
aussi
Nous
de-

devions tenir; de sorte que le Patriarche traversant un désert avec quelques Missionnaires, fut attaqué par plus de six cens de ces coureurs, leur chef à leur tête. Ils pillèrent sa bibliothèque, ses ornemens & le peu de hardes qui étoit resté aux Missionnaires. Tant qu'ils ne voulurent que piller, on les laissa faire; mais ayant commencé à charger & les Missionnaires & les Portugais qui les accompagnoient, ceux-ci crurent qu'il étoit tems de se défendre, s'ils vouloient sauver leur vie, & chargerent les bandits si vigoureusement qu'ils tuèrent leur chef, & firent fuir tout le reste. Comme ces coureurs connoissoient le pais, ils ne se rebutèrent pas & nous harcelèrent, jusqu'à ce que nous eussions passé le Tacaze, & que nous fussions hors de leurs terres.

Nos Peres crurent alors n'avoir plus rien à craindre; mais ils ne furent pas long-tems dans cette erreur. Ils s'apperçurent bien-tôt que tout le pais étoit revolté contre eux, & qu'ils avoient toujours de nouveaux ennemis à combattre, & de nouveaux périls à surmonter. Ils approchoient alors de Fremone où je demeurois; ils m'envoyèrent demander du secours, & comme je connoissois beaucoup mieux qu'eux le danger où ils étoient, qu'on m'avoit averti qu'une troupe nombreuse d'Abissins occupoit un défilé par où il falloit qu'ils passassent, & qu'on avoit envie de les enveloper & de les massacrer tous; je ne balançai pas sur le parti que j'avois à prendre. Je ramassai tous mes amis Portugais & Abissins jusqu'au nombre de quatre-vingt hommes, j'allai avec ce secours au-devant du Patriarche & des Missionnaires. Je leur fis porter des vivres & des rafraichissemens, dont je ne doutois pas qu'ils n'eussent un extrême besoin. Je rencontrai ces glorieux Confesseurs prêts à entrer dans le défilé, de sorte que je leur rendis deux fois la vie, & en leur portant de quoi manger, & en les retirant du péril qui paroissoit inévitable, aussi me reçurent-ils comme un Ange tutelaire. Nous allâmes tous ensemble à Fremone, où nous

nous trouvâmes un Patriarche, un Evêque, dix-huit Jésuites, avec quatre cens Portugais que je nourrissois tous les jours, quoique nôtre maison n'eût plus de fond, & que nous fussions en pais ennemi, & dans la plus méchante saison de l'année. Nous fumes obligez pour subsister & pour soulager les pauvres de vendre nos ornemens & nos calices, & nous les rompîmes tous, pour ne les pas laisser entiers entre les mains de cette nation barbare, qui prénoit plaisir à profaner tout ce qu'elle respectoit peu de tems auparavant, & qui servoit à nos mysteres. Pendant tous ces embarras le Viceroy Isaac ne manqua pas de nous venir visiter, & de nous faire de grandes offres de service, esperant de tirer quelque présent considerable. Nous nous trouvions alors dans une situation bien terrible. Nous n'ignorions pas les mauvaises intentions du Viceroy; nous n'osions ni nous en plaindre, ni lui témoigner que nous eussions découvert une partie de ce qui se tramoit contre nous; nous souhaiions sortir de ses mains, ou du moins faire passer quelqu'un aux Indes, afin d'y donner avis de la persécution que nous souffrions, & nous ne pouvions exécuter ni l'un ni l'autre sans sa permission.

Lorsqu'on se fut déterminé à envoyer quelqu'un aux Indes, on jeta les yeux sur moi. Je devois aller représenter à Goa, à Madrid, & à Rome les besoins de la Mission & des Missionnaires d'Ethiopie; mais comme on fit réflexion que j'entendois mieux la langue, & que je sçavois mieux les manieres du pais que mes confreres, on changea de sentiment, & je demeurai en Abissinie, ou pour mourir avec mes confreres, ou pour les sauver avec moi. On choisit quatre autres Jésuites qui partirent aussi-tôt, & je fus appelé au camp du Viceroy, pour aller confesser un homme condamné à mort qui passoit pour Catholique, quoiqu'il ne le fût pas; car après l'avoir exhorté fort long-tems, comme j'étois prêt à lui donner l'absolution, ceux qui attendoient pour l'exécuter, lui crioient tout haut

haut que s'il s'imaginoit qu'en se confessant ou pour s'être confessé, on lui sauveroit la vie, il se trompoit, & qu'il n'avoit qu'à se dépêcher. Ce malheureux n'eut pas plutôt entendu ces dernières paroles qu'il se leva tout d'un coup & dit qu'il vouloit mourir dans la Religion de son pays. On le livra à ceux qui le devoient exécuter, & en un instant il fut percé de plusieurs coups de zagaie.

On ne m'avoit pas véritablement appelé pour le confesser. Le Viceroy avoit un autre dessein qui étoit de me surprendre, & de se saisir de ma personne, afin d'obliger les Catholiques Portugais & les Jésuites à me racheter; ou si on ne me rachetoit pas, de me donner en échange de son pere à un certain Prince revolté qui le tenoit dans les fers. Le Prince revolté n'auroit rien perdu à cet échange. Les Moines Abissins, qui me haïssoient mortellement, auroient tout donné pour m'avoir entre leurs mains, & me faire souffrir tous les genres de mort qu'ils auroient pu imaginer. Heureusement je trouvai moyen de me retirer de ce mauvais pas. Le Viceroy se voyant trompé dans son attente, s'approcha de Fremone; il me fit prier de l'aller voir dans son camp, ou de lui donner un rendez-vous où nous pussions nous voir. Je m'excusai le plus long-tems que je pûs; enfin nous convinmes de nous trouver un certain jour avec chacun trois hommes seulement auprès de Fremone. Je crus bien qu'il en meneroit d'avantage, cela arriva; mais il trouva que j'étois sur mes gardes, & que ma troupe grossissoit à proportion de la sienne. J'avois avec moi des Portugais résolus à ne lui pas faire quartier, s'il entreprenoit quelque chose. Voyant son coup encore manqué, il se retira tout honteux dans son camp; où un mois après il fut arrêté, puis conduit chargé de fers devant l'Empereur. On l'accusoit d'avoir trâmé une conspiration avec le Rebelle qui tenoit son pere prisonnier.

Le tems approchoit où l'on devoit nous livrer

aux Turcs; nous en étions avertis; nous n'avions recours qu'à Dieu. Tous les partis que nous pouvions prendre étoient également mauvais. Nous résolûmes pourtant de chercher quelque retraite où nous pussions nous cacher, ou tous ensemble, ou séparément. Nous résolûmes de nous mettre sous la protection de Jean Akay, qui se maintenoit depuis long-tems dans la Province de Bar contre les Abissins. Je l'allai trouver, & notre Traité fut bien-tôt conclu; je revins quérir le Patriarche & nos Peres, & nous allâmes tous ensemble trouver Jean Akay. Il nous reçût avec toute la bonté, & toute l'honnêteté possibles; ils nous fit escorter & conduire à Adicota, qui étoit un rocher fort escarpé à trois lieuës de sa résidence; mais la fin ne répondit pas à de si beaux commencemens; il commença bien-tôt à nous faire entendre que nous n'étions pas bien au lieu où il nous avoit mis; nous étions à la vérité environnez de Mahometans & d'hérétiques qui nous obligeoient à nous tenir sur nos gardes; mais nous jouissions d'un repos apparent, & nous avions là des lentilles & quelque peu de grain, dont nous nous nourrissions. Je m'avisai, après avoir vendu toutes nos hardes, de me faire Medecin. Je ne manquai pas de pratique, & je trouvai par cet Art suffisamment de quoi vivre.

Un homme travaillé d'un asthme me vint consulter dans la semaine de Pâques; il m'apporta deux alquieres de bled * & un mouton. Après avoir bien feuilleté mes Livres, je lui ordonnai de boire tous les matins de l'urine de chevre. Je ne sçai pas s'il fut soulagé; car depuis tems-là je ne le revis plus; mais nous trouvâmes son mouton excellent.

Il fallut obéir aux ordres de nôtre *Acoba*, ou Protecteur, nous changeâmes de demeure toutes les

* Une Alquiere est une mesure de bled du poids d'environ dix-neuf livres.

les fois qu'il le fouhaita; ce qui nous incommoda beaucoup, parce que les chaleurs étoient excessives, & que nous manquions de force, étant accablés par le jeûne & les austeritez du Carême; qui sont très-grandes en ce pais-là. Enfin comme tous ces changemens nous fatiguoient extrêmement & qu'on ne nous faisoit sortir d'un lieu que pour nous conduire dans un pire, je retournai chez ce Gouverneur, pour lui faire mes plaintes. Je le trouvai fort occupé d'une fantaisie qu'on lui avoit mise dans la tête; les Moines l'avoient assuré qu'il y avoit un trésor caché sous une montagne; que les prédecesseurs avoient inutilement tenté de le découvrir, parce que le Démon, qui en a la garde les en avoit empêchés; mais que présentement ce Démon étoit fort éloigné; qu'il étoit devenu aveugle & boiteux; que de plus il étoit dans une extrême affliction, pour avoir perdu son fils; de sorte qu'il ne lui restoit plus qu'une fille, laide, bigle, & très-malade; que toutes ces raisons l'empêchoient de venir défendre son trésor, & que quand il viendrait, ils sçavoient bien le conjurer avec le secours d'un de leurs anciens, homme d'une sainte vie, s'il en fut jamais. Jean Akay écoutoit toutes ces fables, & les croioit. Ces Moines firent venir un de leurs vieillards, âgé de plus de cent ans, qui n'avoit que la peau & les os. Comme il pouvoit à peine se soutenir, ils le lièrent sur un cheval & l'envelopèrent de laine noire. Il étoit encore suivi d'une vache noire & de quelques Moines qui portoient de la biere, de l'hydromel, & du bled rôti; tout cela étoit nécessaire, disoient-ils, pour sacrifier au Démon qui gardoit le trésor. Dès qu'on fut arrivé au pied de la montagne, chacun commença à travailler; on étoit accouru de toutes parts avec des sacs; il n'y avoit pas un de ces malheureux qui déjà ne se crût riche de plusieurs millions: le Xumo néanmoins ne vouloit pas qu'on approchât de ces travailleurs; le vieux Moine qui étoit à côté de lui, se tuoit de chanter. Enfin

après avoir bien remué la terre & des pierres, on découvrit quelques trous de rats ou de taupes; un cri de joye s'éleve parmi la troupe: on amene promptement la vache, on la sacrifie, & après en avoir jetté quelques morceaux dans ces trous de rats ou de taupes, on redouble le travail. La chaleur étoit grande, quelques-uns moins patiens que les autres s'ennuient & s'en vont; la peine & le travail redoublent, on ne trouve que de la pierre. Le Xumo s'impatiente aussi, il demande quand ce trésor paroitra; le vieillard & les Moines, après plusieurs promesses vaines, disent que l'on n'a pas assez de foi. Je vis tout cela de mes propres yeux, & je tâchai de faire connoître à notre *Acoba* qu'on se moquoit de lui; il en fut convaincu par lui-même, tous les travailleurs rebutez s'en allerent sur les cinq heures, & je restai presque seul avec Jean Akay. Je crus qu'il falloit se servir de la mauvaise humeur où il pouvoit être contre les Moines, & qu'avec quelques petits présens j'obtiendrois ce que je demandois; je lui donnai deux onces d'or, & deux plaques d'argent, & quelques autres petits présens, avec quoi j'obtins la permission, pour nos Pères & pour moi, de retourner à Adicqta, où nous trouvâmes heureusement nos cabanes encore entieres.

Dans ce tems-là nos Pères qui étoient demeurez à Fremone, arrivèrent avec le nouveau Viceroy, & un autre Officier zélé pour sa Religion, & qui avoit un ordre particulier de livrer tous les Jesuites entre les mains des Turcs, excepté moi que l'Empereur d'Abissinie vouloit avoir mort ou vif. Nous fûmes avertis de ce Decret par quelques amis que nous avions à la Cour. Ils nous mandoient qu'on avoit fait entendre à l'Empereur leur maître, que mon dessein étoit de passer aux Indes pour chercher du secours, & que sûrement je reviendrois avec des troupes. Le Patriarche fut d'avis que je me retirasse dans les bois, & que j'allasse par quelque autre route joindre les neuf Jesuites, qui de-
voient

voient s'avancer vers Maqua. J'obéis & partis la nuit du vingt-trois au vingt-quatre d'Avril avec un compagnon, qui étoit un bon vieillard fort incommode & assez aisé à épouventer. Nous traversâmes des bois par où je crois que jamais on n'avoit passé; l'obscurité de la nuit & l'épaisseur du bois donnoient une espèce d'horreur; les ronces & les épines nous déchiroient les mains, je bénissois Dieu dans tous ces travaux, en le priant de nous préserver de tous les périls que nous tâchions d'éviter, & de ceux où nous nous exposions. Nous marchâmes ainsi toute la nuit jusqu'à huit heures du matin sans nous reposer & sans rien prendre. Comme nous crûmes être en sûreté, nous fîmes cuire un peu de farine d'orge détrempee dans l'eau, ce qui fut un très-grand régal pour nous. Mais nous eûmes alors un démêlé avec des guides que nous avions pris. Ils étoient convenus de nous conduire moyennant une once d'or. Lorsqu'ils nous virent tellement enfoncéz dans ces bois, que nous ne pouvions en sortir sans leur secours, ils nous demandèrent sept onces d'or avec une mule, & une petite tente que nous avions. Nous disputâmes long-tems; enfin il fallut en passer par où ils voulurent. Nous continuâmes notre chemin, marchant toujours de nuit, & nous cachant le jour dans les bois. Ce fut dans cette occasion que nous rencontrâmes cette troupe de trois cens Elephans, dont j'ai parlé ailleurs. Nos journées étoient toujours très-grandes; nous marchions sans faire aucune halte, depuis les quatre heures du soir jusqu'à huit heures du matin. Etans arrivés à une vallée où l'on ne manquoit guères de rencontrer des voleurs, il fallut encore doubler le pas, & nous fûmes assez heureux pour ne rien rencontrer; si ce n'est qu'étans prêts d'en sortir, nos guides entendirent chanter un oiseau à leur main gauche, présage certain parmi-eux de quelque grand malheur. Il n'y a point de raison qui les puisse guérir de leur superstition. Je fis donc, pour les rassurer, ce que j'a vois

j'avois déjà fait en pareille rencontre; je leur dis que j'en avois entendu un autre qui chantoit à droite; heureusement ils me crurent. Nous poursuivîmes notre chemin; après avoir marché quelque tems, nous trouvâmes un puits où nous nous arrêtâmes pour nous rafraîchir. Nous y demeurâmes le reste du jour, & étant repartis sur le soir, nous passâmes si près d'un village, où les voleurs se retirent, que les chiens vinrent aboyer après nous; enfin le matin nous joignîmes nos Peres, qui nous attendoient. Nous demeurâmes encore quelque tems sur cette montagne; nous résolûmes ensuite de nous séparer, & d'aller deux à deux chercher quelque lieu plus commode, où nous pussions mieux nous cacher. Mais à peine eûmes nous marché quelque tems, que nous fûmes investis par une troupe de voleurs. Heureusement quelques personnes du pais se joignirent à nous, & il fallut en venir à une composition. Nous donnâmes encore une partie de nos hardes à ces bandits, afin qu'ils nous laissassent passer; & nous vîmes ce jour-là à un lieu un peu meilleur que celui que nous avions quitté. Nous y trouvâmes du pain, mais d'une si méchante qualité que quand nous en eûmes mangé nous étions comme des gens yvres. Quelqu'un même de mes amis qui me trouva en cet état, me félicita du bon vin que j'avois bu. Je lui dis la chose comme elle étoit; il en fut surpris, & il m'offrit un peu de lait caillé, fort aigre, avec de la farine d'orge. Nous fîmes de la bouillie; il y avoit long-tems que nous n'avions fait si bonne chere, ce fut un grand régal pour nous; car bien-tôt après on nous vint dire de nous apprêter pour aller servir les Turcs.

Cette nouvelle nous surprit d'autant plus, qu'on n'avoit point encore d'exemple, que quand un Seigneur avoit accordé sa protection à quelqu'un, il l'eût abandonné ou trahi ses intérêts. Au contraire, un Seigneur se fait un point d'honneur d'exposer biens, vie & tout ce qu'il a pour la défense de

de ce
ce
fallu
auro
heur
qui n
jour
voit
Eleph
mis e
notre
destin
main
tre-vi
doi
donn
heures
meu
man
de bo
sion d
offrit
vâmes
mes à
n'éto
après
fûmes
jetter
les fo
fort
la ter
pour
habita
quelq
melon
Dès
que n
neur q
Abissin
empor

de celui qu'il protege; mais il n'y avoit plus ni justice, ni loix, ni de bonnes coutumes pour nous. Il fallut marcher malgré les grandes chaleurs qui nous auroient fait mourir, si nous n'avions eu le bonheur d'être entre des montagnes couvertes d'arbres qui nous défendoient des ardeurs du Soleil. Un jour avant que nous arrivassions au lieu où l'on devoit nous livrer aux Turcs, nous rencontrâmes cinq Elephans qui coururent sur nous; ils nous auroient mis en pièces s'ils avoient pu nous joindre; mais notre heure n'étoit pas encore venue, nous étions destinés à de plus longues souffrances. Le lendemain nous arrivâmes auprès d'une riviere où quatre-vingt Turcs armez de mousquetons nous attendoient. On nous laissa reposer; ensuite on nous donna par compte à ces Turcs, qui vers les deux heures après midi nous firent monter sur des chameaux, pour nous conduire à Maqua. Le Commandant de ces Turcs nous traita avec beaucoup de bonté & d'humanité, & parut avoir compassion de notre misere & y prendre part. Il nous offrit du café; nous en bûmes & nous n'y trouvâmes pas grand goût. Le lendemain nous arrivâmes à Maqua en un état si pitoyable, que nous n'étions pas fort étonnez que les enfans courussent après nous, & nous fissent de grandes huées; nous fûmes encore trop heureux de ce qu'ils ne nous jetterent pas de pierres. J'ai déjà dit, que toutes les fortifications de Maqua consistent dans un petit fort qu'on a bâti sur le Canal qui sépare l'Isle, de la terre-ferme; qu'on y a mis quelque artillerie pour défendre les puits qui fournissent de l'eau aux habitans de l'Isle & à la garnison; qu'on y a fait quelques jardins, & que j'y ai mangé les meilleurs melons d'eau que j'aie jamais vus.

Dès que nous fûmes arrivez, on faisoit tout ce que nous avions; on nous conduisit au Gouverneur qui est mis là par le Bacha de Suaquem. Les Abissins avoient fait entendre aux Turcs que nous emportions tout l'or d'Ethiopie: on nous fouilla fort.

fort exactement, & on ne nous trouva que deux calices, & quelques reliquaires de si peu de valeur, que nous les retirâmes pour six sequins. Comme j'avois donné mon calice, dès qu'on m'avoit demandé ce que j'avois, ils ne me fouillèrent pas; mais ils nous firent connoître qu'ils esperoient trouver bien d'autres richesses, ou qu'il falloit que nous les eussions cachées, ou que les Abissins fussent de grands menteurs. On nous laissa le reste du jotr jusqu'au lendemain au soir chez un Gentilhomme de nos amis, où l'on nous vint prendre pour nous faire passer dans l'Isle. Nous y arrivâmes sur le minuit, & on nous mit dans une espece de prison, croiant nous faire peur & tirer quelque argent de nous, ce qui ne leur réussit pas.

Mais j'eus une autre affaire qui pensa me coûter fort cher. On m'avoit volé mon valet & on l'avoit laissé à Maçua, pour le vendre aux Arabes. Il me fit avertir du péril où il étoit, je le réclamai aussitôt, sans sçavoir à quoi je m'engageois. Le Gouverneur m'envoia dire que mon valet étoit à moi moyennant soixante piastres. Je fis réponse que je n'avois pas un maravedis pour moi, bien loin d'avoir 60. piastres pour un valet. Il m'envoia dire par un Juif renegat, qui se mêloit de toute cette affaire, que j'eusse à lui trouver 60. piastres dans une demie heure, ou qu'il me feroit donner cent coups de bâton. Je sçavois que ces ordres sont souverains & toujours ponctuellement exécutés; de sorte que je m'attendois à recevoir bientôt ces coups de bâton que l'on m'avoit promis, quand je trouvai des gens charitables qui voulurent bien nous prêter cette somme. On nous fit souvent de pareilles avanies, qui nous coûterent environ six cens écus.

Le 24. Juin jour de S. Jean, on nous embarqua dans deux Galeres pour Suaquem où le Bacha residoit. Son frere, qui commandoit sous lui à Maçua, nous fit promettre avant que nous partissions, que nous ne parlerions jamais des six cens écus que nous

nous
jou
n'av
pas t
fions.
nous
plus p
dans l
Suaqu
vres.
Chrê
eut pa
qui e
Jen
mêm
mes
nous
beauc
à ma
santes
nairen
che:
ne fût
j'avois
Comm
avoien
Bacha
auroi
s'emp
déch
fars,
parm
per la
nous
lions
nôtre
vions
nôtre
avoit
pas da

nous lui avions donnez malgré nous. Je fus toujours dans la compagnie du Patriarche. Nous n'avions pas grande provision, & le tems n'étoit pas trop propre pour la navigation que nous faisions. Les vivres nous manquerent bien-tôt, & nous fûmes trop heureux de trouver une Gelve plus petite, mais meilleure voiliere que la nôtre, & dans laquelle on me fit passer, afin que j'allasse à Suaquem, pour chercher des chameaux & des vivres. Je n'étois pas trop aise de me trouver seul Chrétien entre six Mores; je craignois qu'il n'y eût parmi eux quelque zélé Pelerin de la Mecque, qui eût la dévotion de me sacrifier à Mahomet. J'en fus quitte pour la peur; je fis connoissance & même amitié avec ces gens-là, je leur donnai de mes vivres, ils m'offrirent des leurs, & comme nous nous trouvâmes dans un parage, où il y avoit beaucoup d'huîtres & très-grandes, les unes bonnes à manger, les autres moins raboteuses & fort luisantes par dedans, & ce sont celles où sont ordinairement les perles, ils me firent part de leur pêche: mais soit qu'ils s'amussassent, soit que le vent ne fût pas bon, nous arrivâmes après la Gelve que j'avois quittée, & où étoient sept de nos confreres. Comme ils arriverent les premiers à Suaquem, ils avoient aussi essuié les premiers emportemens du Bacha. C'étoit un homme violent, avare, & qui auroit tué son frère pour le moindre intérêt. Ils s'emporta horriblement en nous voyant pauvres, déchirez & dénuez de tout; il nous traita de Cafars, qui est la plus grande de toutes les injures parmi les Turcs; il nous menaça de nous faire couper la tête. Nous nous consolions le mieux que nous pouvions dans cet état, esperans que nous allions bien-tôt finir nos souffrances en répandant notre sang pour le nom de Jesus-Christ. Nous sçavions que le Bacha avoit dit plus d'une fois avant notre arrivée, qu'il mourroit content, s'il nous avoit tous tuez de sa propre main. Il ne persista pas dans sa résolution, il étoit plus avide d'argent

que

que de nôtre sang; & comme il scût qu'on pourroit nous racheter, il ne voulut pas perdre une si grosse rançon. Il nous envoya donc dire que nous choissions, ou de mourir, ou de lui donner trente mille écus. Nous connûmes bien que le Bacha n'avoit plus d'envie de nous faire mourir; que letems & quelques réflexions & les conseils de ses amis lui avoient fait prendre des résolutions plus douces; nous commençâmes alors à entrer en Traité. Je fus chargé de parler pour tous, & de répondre à celui qui nous venoit parler de sa part, qu'il voïoit bien le misérable état où nous étions; que nous n'avions ni argent ni revenus; que l'on nous avoit ôté le peu que nous pouvions avoir; que tout ce que nous pouvions lui promettre ce seroit de faire une quête, & que nous esperions que nos frères voudroient bien nous donner quelqueaumône, afin de lui faire un présent suivant la coutume. Cette réponse ne plut nullement au Bacha; il nous envoya dire qu'il se contenteroit de vingt mille écus, pourvu que nous les paissions sur l'heure, ou que nous lui donnâssions de bonnes & valables cautions. Nous fîmes la même réponse à cette proposition qu'à la première. Il nous fit déclarer par les mêmes personnes qu'il vouloit bien rabattre encore cinq mille écus, mais que si nous ne voulions pas nous mettre à la raison, il alloit nous faire souffrir tous les tourmens les plus cruels. Il ne parloit que de nous empaler, de nous écorcher vifs. Il venoit de ses domestiques nous voir, qui ne manquoient pas de nous conter quelquesunes de ses cruautés. Il est certain qu'il n'y avoit pas long-tems qu'il en avoit usé de la sorte avec de pauvres marchands Gentils; qu'il avoit commencé à faire écorcher, & que les Bramines touchez de compassion s'étoient taxez pour délivrer ces malheureux; mais comme nous n'étions pas sûrs de trouver des gens aussi charitables que ces Bramines, & que nous n'avions rien en propre, nous ne pouvions promettre aucune chose. Enfin quelques-uns de

de se
bruta
d'ail
bien-
venir
autan
faire
la som
mande
de sor
convie
ce qu
paier
rions
coup
Trés
nous
pour
avoit
Dieg
nier é
me j'a
j'allai
vieux
si cela
paier
plus je
m'off
vieill
autre
sur le
m'éto
dès q
da av
pour
nous
les fe
& no
Nô
que ce

de ses principaux confidens qui connoissoient sa brutalité & nôtre impuissance, & qui sçavoient d'ailleurs que s'il nous faisoit mourir, on verroit bien-tôt les Navires Portugais dans la Mer rouge venir venger nôtre mort, tâchoient de l'adoucir autant qu'ils pouvoient & vouloient nous obliger à faire quelque effort. Ils s'offrirent même d'avancer la somme que nous promettrions: ils ne nous demandoient point d'autre caution que nôtre parole; de sorte qu'après plusieurs allées & venues, nous convinmes de donner quatre mille trois cens écus, ce qu'il accepta; mais à condition que nous les paierions comptant, & que nous nous embarquerions dans deux heures. Puis il changea tout à coup de résolution, il nous envoya dire par son Trésorier que trois des plus considérables d'entre nous demeureroient en ôtage, & que les autres pourroient aller chercher la rançon, qu'on lui avoit promise. Il retint le Patriarche, les Pères Diego de Mattos & Antonio Fernandez; ce dernier étoit âgé de plus de quatre-vingt ans. Comme j'avois envie de demeurer prisonnier à sa place, j'allai représenter au Bacha que le Père étoit très-vieux, qu'il pourroit mourir entre ses mains; que si cela arrivoit, les Portugais refuseroient de lui paier sa rançon, qu'il seroit mieux d'en choisir un plus jeune, & de prendre quelqu'un de nous. Je m'offris même de me mettre à la place de ce bon vieillard. Le Bacha consentit qu'on lui donnât un autre Jesuite. Le Ciel voulut que le sort tombât sur le Père François Marquez. Je m'imaginai qu'il m'étoit aussi facile de retirer le Patriarche; mais dès que j'en ouvris la bouche, le Bacha me regarda avec des yeux en courroux, & son regard suffit pour me faire taire. Alors nous nous séparâmes; nous laissâmes le Patriarche & les deux Pères, dans les fers. Nous les embrassâmes fondans en larmes, & nous allâmes coucher à bord.

Nôtre état n'étoit pas meilleur sur le Vaisseau, que celui de nos illustres captifs. Nous nous trouvions

vions avec une troupe de Pelertins de la Mecque, sur un Navire Arabe, où il n'y avoit pas un homme qui ne se fit un point de Religion de nous insulte. Nous couchions sur le tillac exposez aux injures du tems, & l'on ne faisoit pas une manœuvre qu'on ne nous foulât aux pieds, ou qu'on ne nous donnât quelque coup. Lorsque nous montâmes sur le Vaisseau, il me vint une fluxion aux doigts que je négligeai d'abord, elle gagna bientôt la main, puis le bras, qui m'enflèrent extraordinairement; je souffris des douleurs très aiguës; je n'avois ni Chirurgien ni médicamens pour me panser, je trouvai seulement un peu d'huile dont je me frottai, ce qui dans la suite diminua la douleur. Le tems étoit très-mauvais, nous eûmes presque toujours vent contraire; & tout notre équipage, quoique More, craignoit extrêmement de rencontrer quelque Vaisseau de ceux que les Turcs entretiennent au détroit de Babelmandel, parce que notre Capitaine n'avoit pas touché l'année dernière à Mocca, bien qu'il eût promis de le faire; ainsi nous nous voions prêts à tomber dans un captivité peut-être plus dure & plus cruelle que celle dont nous sortions. Nous étions agitez de ces craintes, lorsque nous aperçûmes un Navire & une Galere des Turcs qui avoient vent sur nous. Il faisoit presque calme, ou du moins nous n'avions pas assez de vent pour nous sauver. La Galere nous approcha jusqu'à pouvoir nous parler, & nous nous croyions perdus sans ressource, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup un petit frais qui nous sépara & nous porta dans le grand canal qui est entre l'Isle de Babelmandel, & la terre-ferme d'Ethiopie. J'ai déjà dit combien ce passage est difficile & dangereux. Nous le passâmes néanmoins de nuit sans sçavoir quelle route nous tenions, & nous fûmes ravis de nous trouver le matin hors de la Mere rouge, & à demi-lieuë de Babelmandel. Les courans qui sont très-rapides nous porterent malgré nous au Cap de Gardafui: on mit les chaloupes dehors, afin de

de fa
avoir
nous
com
lai d
vois
Djou
soin d
trai
qu'il
après
me o
Vaisse
cevoit
n'éût
dever
vaux
Je
mens
les,
soulie
On ne
penfer
ce qu
Suaqu
de ce
on s'a
& les
fers,
tre
qu'on
livran
surpri
ce m
dant
paru
mêm
fortir
noré d

de faire de l'eau dont le Navire commençoit à avoir besoin. Nous priâmes nôtre Capitaine de nous en donner un peu, il nous le refusa; mais comme nous approchions de nos terres, je lui parlai d'un ton plus haut & plus ferme que je n'avois fait, je lui fis entendre que lorsqu'il seroit à Diou où il devoit relâcher, il pourroit avoir besoin de nous. Cette menace lui fit peur; il nous traita le reste du voiage avec plus d'honnêteté qu'il n'avoit fait. Enfin nous arrivâmes à Diou après cinquante-deux jours de navigation. Comme on croioit que le Patriarche étoit dans le Vaisseau, toute la ville étoit sortie pour le recevoir; il n'y eut pas un honnête homme qui n'eût de l'empressement de voir ce saint homme, devenu celebre par ses souffrances & par ses travaux apostoliques.

Je ne puis représenter de combien de mouvemens différens on fut agité, lorsqu'on nous vit pâles, extenués, sans chapeau, sans chausses, sans souliers, en un mot tous nuds & tous déchirez. On ne pouvoit nous voir en ce pitoyable état sans penser à tout ce que nous avions souffert, & à ce que souffroient ceux que nous avions laissez à Suaquem & dans l'Abissinie. On bénissoit Dieu de ce que nous étions délivrés de tant de périls, & on s'affligeoit en faisant réflexion que le Patriarche & les autres Missionnaires étoient encore dans les fers, ou du moins au pouvoir des ennemis de nôtre sainte Religion. Tout cela n'empêcha pas qu'on ne témoignât beaucoup de joie de nôtre délivrance, & qu'on ne nous fit des honneurs qui surprirent fort les Mores, & les firent repentir dans ce moment d'en avoir si mal usé avec nous pendant tout le voiage. Il y en avoit un qui avoit paru mieux intentionné que les autres, il s'étoit même donné quelque mouvement pour nous faire sortir des prisons de Suaquem; il se sentit fort honoré de ce que je le pris par la main & le présen-

tai

tai au Maître de la Dotianne qui me promit de lui rendre service.

Lorsque nous passâmes à la vûe du fort, on nous tira trois coups de canon; honneur qu'on ne fait qu'aux Capitaines Généraux. Les principaux de la ville, qui nous attendoient au bord de la mer, nous accompagnèrent jusqu'à nôtre Collège à travers une foule de monde que la curiosité avoit attiré dans tous les lieux où nous devions passer. Quoique nôtre Collège de Diou soit un des plus beaux que nous aïons aux Indes, nous n'y demeurâmes que peu de jours. Dès que nous fûmes remis de nos fatigues, nous nous embarquâmes sur les Vaisseaux qui escorteient la flotte du nord. Je me mis avec le Capitaine général, & nous allâmes à Goga, sur les Vaisseaux qui devoient décharger à Camboie. Nous perdîmes-là un bon Religieux Abissin, âgé de 70 ans. Il avoit été fort considéré dans son ordre, & étoit actuellement Prieur de son Couvent lorsqu'il partit d'Abissinie, aimant mieux tout quitter que d'abandonner la voïe que Dieu lui avoit montrée.

Nous continuâmes nôtre route; nous passâmes à Surate, puis à Daman, sans presque nous y arrêter. Le Recteur du Collège vint nous voir à bord, mais il étoit si incommodé du mal de mer, que nous ne pûmes nous entretenir. De-là nous arrivâmes en deux jours à Bagaim, où nous débarquâmes. Nos Peres nous y reçurent avec leur charité ordinaire, & ne songerent qu'à nous faire oublier nos maux passez; mais comme il y avoit un ordre du Pere Provincial d'empêcher les Peres, qui reviendroient des Missions de passer outre, nous convînmes qu'il falloit envoyer quelqu'un à Goa, pour rendre compte des changemens arrivez en Abissinie, & de la prison du Patriarche. On me donna encore cette commission, & je ne sçai par quel secret de la Providence, il falloit que, soit que les affaires al-

amâ
pas
gé.
Holl
guer
leurs
na,
Tana
Alma
tion
dix-h
presq
qu'a
mes
lorsq
Cori
les V
nous
pren
nal,
Coria
min à
y être
de la C
que n
croion
app
caché
lions
si un
avert
avoit
nous
du bo
mes
arriv
tre C
Peres
Profes
leur d
To

allâssent bien, soit qu'elles tournassent mal, elles passassent par mes mains, & que j'en fusse chargé. Toute cette côte étoit couverte de Corsaires Hollandois, & comme il étoit difficile de naviguer, sans se mettre en danger de tomber entre leurs mains, j'allai par terre de Baçaim à Tana, où nous avons encore un Collège, & de Tana à nôtre maison de Chaul: là je frettai une Almadie de Pongin, qui est une petite embarcation fort étroite, fort rase & fort legere; j'y mis dix-huit rameurs de chaque côté, & nous allâmes presque toujours terre à terre, depuis Chaul jusqu'à Goa, qui en est à 80 lieues. Nous courûmes souvent risque d'être pris, & particulièrement lorsque nous relâchâmes à Dabul; il y avoit un Corsaire qui bouchoit une des entrées par où tous les Vaisseaux ont coûtume de passer, mais comme nous avions pleine mer, & que nôtre Almadie prenoit peu d'eau, nous passâmes par le petit canal, & nous fûmes assez heureux pour éviter ce Corsaire. Quoi qu'il nous restât beaucoup de chemin à faire pour arriver à Goa, nous prétendions y être le lendemain matin, huit de Décembre jour de la Conception, & nous fîmes le plus de diligence que nous pûmes. La mer étoit très-belle, & nous croions n'avoir plus rien à craindre, quand nous apperçûmes quelques barques Malabares qui étoient cachées derriere une pointe de terre que nous allions doubler. Nous ne pouvions éviter d'être pris, si un homme du pais ne fût venu à la nage nous avertir, que parmi ces barques de pêcheurs, il y avoit des Corsaires qui alloient nous envelopper & nous enlever. Nous recompensâmes cet homme du bon service qu'il nous rendit & nous attendîmes qu'il fût nuit pour passer; de sorte que nous arrivâmes le lendemain sur les dix heures, à nôtre Collège de Goa. Nous y trouvâmes tous nos Peres du Seminaire, du Noviciat & de la Maison Professe. Comme c'étoit la fête du Collège, on leur donnoit quelque petite chose plus qu'à l'or-

dinaire; ce régal confistoit principalement en deux sardines qui nous parurent merveilleuses, parce qu'elles venoient de Portugal. Le repos que je commençois à goûter ne me fit pas oublier mes freres, dont les uns étoient cachez dans les rochers, les autres gémissaient dans les fers. Comme on ne pouvoit les délivrer sans le secours du Viceroy, j'allai le chercher aussi-tôt; je lui fis une peinture assez vive de l'état miserable, où la Religion Catholique se trouvoit réduite dans un pais où quelques jours auparavant les Portugais l'avoient rendue si florissante. Je lui représentai le plus fortement que je pus, tout ce que nous avions souffert depuis la mort de Sultan Segued; comment nous avions été chassés d'Abissinie; combien de fois on avoit attenté sur notre vie; de quelle maniere nous avions été trahis, & livrés aux Turcs; les menaces & les violences qu'on nous avoit faites; le péril où étoit le Patriarche, d'être ou écorché tout vif ou empalé; l'avarice, l'emportement, la cruauté du Bacha de Suaquem, & la persécution que l'on faisoit aux Catholiques en Ethiopie. Je l'exhortai par tout ce que je crus capable de le toucher, à faire quelque effort, afin de sauver des Jesuites Portugais qui s'étoient volontiers sacrifiés pour le service de Dieu. Je lui fis connoître combien il seroit aisé de nous rendre maîtres de la Mer rouge, d'en chasser les Turcs, & de profiter seuls de tout le commerce qui s'y fait. Je l'instruisis le mieux qu'il me fut possible de la navigation de cette mer. Je lui marquai les Ports dont on pourroit s'emparer d'abord, & où l'on se retireroit en cas de quelque mauvaise rencontre. J'avoué qu'il pouvoit bien entrer dans mon discours un peu de passion & de ressentiment. Car quoi que Dieu nous défende la vengeance, je n'aurois pas été fâché d'avoir le Bacha de Suaquem & son frere entre mes mains, afin de leur reprocher tous les mauvais traitemens qu'ils nous

nous
allâ
qu'ô
bonn

Le
terro
Je rép
voulo
Mer n
comm
il ne c
cun ét
brûler
se reti
feroit
ge, i
Turcs
roient
captiv
passag
loit s
roient
Le Vi
loit qu
étoient
pouvoi
voit ni
ple, p
vint
que
tat pi
roi pr
cours,
vale c
il m'a
ploier
& d'u
Catho
Sur

nous avoient faits. C'est pourquoi je voulois qu'on allât d'abord à Maçua, qu'on en chassât les Turcs, qu'on y élevât une Citadelle, & qu'on y mît une bonne garnison Portugaise.

Le Viceroy m'écouta fort attentivement, m'interrogea long-tems, & me fit plusieurs questions. Je répondis à toutes & je crus l'avoir satisfait. Il vouloit bien faire passer une Armée navale dans la Mer rouge, son dessein même étoit de donner le commandement de cette Armée à son fils; mais il ne croioit pas que l'on dût penser à y faire aucun établissement: il prétendoit seulement piller & brûler tout ce que l'on trouveroit sur la côte, puis se retirer. Je tâchai de lui faire connoître que ce seroit tout perdre, que d'entrer dans la Mer rouge, seulement pour ravager ces côtes; que les Turcs enragez d'une semblable insulte se vengeroient sur tous les Chrétiens qu'ils tenoient en captivité, & nous feroient pour toujours le passage en Abissinie; j'opinaï toujours qu'il falloit s'établir à Maçua, que cent hommes suffiroient pour défendre le fort que l'on y bâtiroit. Le Viceroy ne m'en offrit que cinquante, & vouloit qu'on ramassât-là le peu de Portugais qui étoient répandus dans l'Abissinie; ce que je ne pouvois approuver; mais comme le Viceroy, n'avoit ni assez de forces, ni un pouvoir assez ample, pour executer ce que je proposois, on convint que je passerois incessamment en Europe, que je représenterois à Rome & à Madrid, l'état pitoyable des Missions d'Abissinie. Le Viceroy promettoit, si je pouvois obtenir quelque secours, de commander en personne l'Armée navale qu'on feroit passer dans la Mer rouge, & il m'assûroit qu'il croioit ne pouvoir mieux employer sa vie, que dans une expedition si sainte & d'une si grande importance pour la Religion Catholique.

Sur ce discours du Viceroy, je m'embarquai

772 RELATION HISTORIQUE

pour Lisbonne , ne doutant pas qu'on ne m'accordât tous les secours dont nôtre Mission avoit besoin pour se rétablir. Mais jamais navigation n'a été plus traversée que la mienne ; j'ai fait naufrage sur la côte de Natal ; j'ai été pris par les Hollandois , & il n'y a péril que je n'aye couru sur terre & sur mer , avant que d'arriver en Portugal.



SUI.



S U I T E

DE LA

RELATION

D'ABISSINIE.

A PEINE le Pere Jérôme Lobo étoit parti de Suaquem, que le bruit courut que les Portugais étoient entrez dans la Mer rouge, avec une puissante Armée navale, qu'ils avoient fait descente sur les côtes d'Abissinie, & qu'ils alloient envahir le Royaume. La terreur qui se répandit par tout le pais, bien loin de diminuer la persécution, ne contribua pas peu à l'augmenter. On contraignit les Portugais, établis depuis long-tems en Abissinie, de se retirer plus avant dans les terres; on leur laissa seulement la permission de pouvoir emmener un Missionnaire avec eux, & cette consolation leur fut bien-tôt ôtée. Le Pere Jean Pereira qui s'étoit offert de les suivre par tout, fut obligé de se sauver & de se cacher. On publia en même-tems une Déclaration

qui portoit, que le Roi ne se croyant pas en sûreté tant qu'il y auroit un seul Missionnaire dans ses Etats, il vouloit qu'on en fit une perquisition exacte, & qu'on livrât à la Justice ou qu'on massacrât tous ceux qu'on pourroit découvrir.

Caflamariam avoit chez lui le Pere Apollinaire d'Almeida Evêque de Nicée, & le Pere Hyacinte Francisco Florentin. Il leur déclara, qu'après l'Edit qu'on venoit de publier, il ne pouvoit plus les garder. Il les conduisit lui-même près d'Adesalo entre des montagnes affreuses où ils étoient à la vérité très-bien cachez, mais toujours en danger d'être dévorez par les bêtes féroces, ou de mourir de faim. Le bruit même qui courut qu'ils étoient morts, fut cause qu'on ne les chercha pas davantage. Caflamariam se repentit bien-tôt de les avoir si mal placez. Il vint les reprendre, il fit conduire l'Evêque de Nicée dans le lieu où le Pere François Rodriguez s'étoit retiré; ce ne fut pas une mediocre joye pour ces deux Confesseurs de la Foi de Jesus-Christ de se retrouver ensemble, & de pouvoir s'assister mutuellement. Le Pere Francisco changea bien de demeure; mais il n'en fut pas mieux. Il fut un an entier sans voir le jour. Il ne pouvoit sortir que la nuit pour prendre l'air, & il payoit fort cher cette permission; de sorte qu'ayant tout donné & n'ayant pas de quoi assouvir l'avarice de son hôte, il fut contraint d'aller chercher un asile ailleurs.

La même chose arriva aux Peres Louïs Cardeira & Bruno Bruni. Ils s'étoient retirez chez Zerrannes, qui les traita d'abord très-doucement; mais après qu'il eut pris les Vases & les Ornaments sacrez qu'ils avoient, il les menaça de les vendre eux-mêmes aux Turcs, & il fallut lui payer onze onces d'or pour tirer ces Freres de chez lui & l'empêcher d'exécuter sa perfide résolution.

Bruno Bruni alla joindre les Peres Gaspar Paiz & Jean Pereira, qui étoient cachez à Assa à dix milles de Fremone, sous la protection de Tecla Ema-

Emanuel. Ce fidele ami & protecteur des Missionnaires fut rappellé bien-tôt après de son Gouvernement; il avertit les Peres, qu'on avoit nommé son frere Melca-Christos pour lui succeder, qu'ils s'en donnassent de garde, parce qu'il étoit gendre de Guebra-Christos & ami particulier de l'Abbé Aspha-Christos, l'un & l'autre très-violens & très-emportez contre la Religion Catholique.

Ces Religieux auroient bien voulu profiter de ces avis; mais ils ne sçavoient où aller, ni à qui se fier; ils avoient été si souvent abandonnez & trahis par ceux qui leur avoient témoigné le plus d'affection, qu'il ne leur étoit pas aisé de se déterminer sur le parti qu'ils avoient à prendre. Ils déliberoient encore toujours flotans & incertains, lorsqu'on leur vint dire que Melca-Christos, le nouveau Gouverneur, demandoit à leur parler; il parut aussitôt suivi d'une troupe de satellites, dont il avoit fait cacher une partie, & il dit à ces Peres, avec une tristesse affectée, qu'il venoit d'apprendre avec bien de la douleur, que son frere Tecla Emanuel avoit été arrêté par ordre du Roi & chargé de chaînes pour les avoir protegez; qu'il étoit bien fâché de les prier de se retirer. A peine eut-il achevé de prononcer ces dernieres paroles, que les soldats qui étoient au nombre de cent trente, fondent sur les Missionnaires. Ces saints Confesseurs résolus à tout souffrir pour la Religion qu'ils étoient venu prêcher, exhorterent leurs domestiques à se retirer. Le Pere Gaspar Paiz, qui n'avoit ni la force ni la volonté de se défendre, se couvrit le visage de son mouchoir, s'appuya contre un arbre & fut aussitôt percé de plusieurs coups; mais Gosmas Mesquita, Felix Machado, Lucas Raposo, Nisso, jeune Abissin, se mirent en défense, & se battirent avec une adresse & une valeur extraordinaires. Nisso gardoit le Calice du Pere Paiz & ne le rendit qu'avec la vie. Cosmas Mesquita succombant sous le nombre tomba mort après une assez longue résistance; Lucas Raposo

lui survêcut de quelques heures. Machado & le Pere Pereira ne moururent que le lendemain; le Pere Bruno Bruni qui avoit été laissé pour mort, fut guéri par les soins d'une esclave de la Nation des Caffres; Dieu le reservant sans doute à de plus grands travaux, & à un supplice en apparence plus ignominieux.

Pendant cette cruelle persécution, l'Eglise Jacobite d'Abissinie souffrit un des plus grands scandales qui y fut jamais arrivé. Un malheureux qui conduisoit des chevaux de Nubie dans la Province de Narca & qui n'étoit pas seulement tonsuré, eut l'impudence de prendre le titre d'Abuna d'Abissinie, & d'y aller faire toutes les fonctions Episcopales. Il fut reconnu par un Egyptien, il en fut si irrité qu'il le tua; un tel crime ne pût être caché, & l'Empereur Basilides, de sa propre autorité, déposa cet Abuna & le relegua dans l'Isle de Dek. Celui qui vint d'Alexandrie pour remplir sa place, ne valoit pas mieux. Il amena avec lui femme & enfans; & toute sa conduite fut si scandaleuse, que dans l'année même l'Empereur le confina sous bonne garde sur un rocher qui paroïssoit inaccessible; il envoya aussi-tôt à Alexandrie demander un autre Evêque. Le Pere Agatange de Vendôme, Supérieur de la Mission des Capucins en Egypte, fut informé de l'état déplorable où étoit la Religion en Ethiopie; il alla trouver le Patriarche d'Alexandrie, & le conjura d'avoir pitié des Chrétiens de ce pais-là, de leur donner un Evêque doux & humain & qui pût par sa prudence & sa charité appaiser les esprits qui n'étoient que trop échauffez. Le Patriarche promit tout; il écrivit même au Roi Basilides de traiter les Catholiques Romains avec moins de dureté, & de s'abstenir de répandre le sang humain. L'Abbé Marc qui fut fait Abuna, ou Metropolitain d'Ethiopie, étoit ami du Pere Agatange; ils eurent même plusieurs conférences ensemble, & le bon Capucin crut lui avoir inspiré des sentimens très-favorables pour les Catholiques, il en parle en ces termes dans la Lettre qu'il lui donna.

donna pour le Patriarche Alphonse Mendez.

„ L'Abbé Marc qui vous rendra ces Lettres a
 „ été nommé & sacré Archevêque d'Ethiopie ;
 „ j'ai souvent conféré avec lui sur plusieurs articles
 „ de la foi, & j'ai trouvé par la grace de Dieu
 „ qu'il étoit persuadé que tous les dogmes de la
 „ Religion que nous professons sont véritables. Je
 „ n'ose pas néanmoins assurer qu'il est Catholique,
 „ ce que je desirerois fort ; mais je puis dire qu'il
 „ est bien intentionné pour l'Eglise Romaine, &
 „ qu'il m'a protesté qu'il croit tout ce que nous
 „ croyons touchant Jesus-Christ, touchant le Saint-
 „ Esprit, touchant la primauté du Souverain Pon-
 „ tife, & qu'il traitera ceux de nôtre communion
 „ comme Orthodoxes. Je voudrois de tout mon
 „ cœur pouvoir l'entretenir plus long-tems ; mais
 „ il part & je ne puis le suivre ; il faut que je re-
 „ tourne au Caire, où des affaires importantes,
 „ qui regardent nôtre Mission d'Egypte, me rap-
 „ pellent. J'ai crû qu'il étoit bon que je fisse sça-
 „ voir toutes ces choses à votre Charité, en lui
 „ offrant tout ce qui peut dépendre de moi ; si je
 „ n'ai pas l'honneur d'être connu personnellement
 „ de votre Charité, au moins lui suis-je connu
 „ dans le Seigneur. Non-seulement je vous prie
 „ très-humblement & au nom de Jesus-Christ, de
 „ rendre à cet Archevêque tous les bons Offices
 „ que Saint Paul nous ordonne de nous rendre les
 „ uns aux autres ; mais je vous conjure de l'hon-
 „ norer d'une affection particuliere & de vouloir
 „ bien le recommande au Général de votre Flotte.
 „ Il mene avec lui un Lutherien, Allemand d'o-
 „ rigine, qui me donne de vrais sujets de crainte.
 „ Je sçai ses mauvais desseins, & il a été ici un
 „ grand obstacle à la propagation de la foi. J'es-
 „ pere que Dieu dissipera ses conseils & que tous
 „ les efforts que le Démon fait contre nous tour-
 „ neront à sa confusion & à nôtre avantage. Je
 „ salue votre Reverence & tous les enfans de l'E-
 „ glise nôtre sainte mere qui sont avec vous.

Le Patriarche Alphonse Mendez étoit à Suasquem, où l'Abuna Marc & Pierre Heyling, ce jeune Lutherien Allemand, lui rendirent cette Lettre. Il eut plusieurs entretiens avec eux, & jugea de ces deux hommes tout autrement que le Pere Agatange. Il trouva que l'Abuna avoit trompé ce bon Capucin, que c'étoit un franc Jacobite, qu'il n'étoit rien moins que simple, & que bien loin de favoriser les Catholiques, il seroit un de leurs plus cruels persecuteurs; le Pere Agatange l'éprouva lui-même, comme on le verra dans la suite. Pour Pierre Heyling, le Patriarche dit que c'étoit un esprit doux & insinuant, qu'il sçavoit fort bien le Latin & l'Arabe, fort peu l'Hébreu & le Grec, qu'il ne devoit pas appréhender qu'il fit de grands progrès en Abissinie, s'il prétendoit y répandre le Lutheranisme; que les Abissins étoient fort attachez à leur Religion & qu'il n'étoit pas aisé de leur en inspirer aucune autre. Il se flate même qu'il auroit pû convertir Heyling, s'il avoit encore eu quelques conférences avec lui. Il dit qu'ils étoient convenus presque de tout, & qu'ils n'étoient plus en dispute que sur la sixième Session du Concile de Trente, ou le point de la justification; que Heyling lui avoit promis de l'aller trouver aux Indes; mais qu'il étoit toujours demeuré en Abissinie, où il professoit la Medecine.

Tout ceci est rapporté par Alphonse Mendez, qui ajoûte que leurs conférences ne furent interrompues, que parce que le Bacha le renferma dans une prison plus étroite afin d'en tirer une plus grosse rançon.

Jamais captivité ne fut plus dure que celle du Patriarche & des deux Missionnaires qui étoient arrêtés avec lui. Le Bacha, homme d'une avarice insatiable, commença par leur prendre tout ce qu'ils avoient; ensuite il leur demanda des sommes immenses: chaque jour il leur faisoit faire de nouvelles propositions par son Kiaia, & toutes plus déraisonnables les unes que les autres; si on lui pré-

sen-

sentoit quelque somme d'argent, il la prenoit & n'en vouloit point tenir compte. Le Patriarche & les Missionnaires ne pouvant plus soutenir ces injustices & ses vexations, s'adresserent au Consul François qui étoit en Egypte, afin de faire sçavoir à Rome l'état où ils étoient: ils esperoient encore que ce Consul pourroit obtenir quelques Lettres du Bacha du Caire pour celui de Suaquem qui releve de lui. Le Consul employa ses bons offices; mais le Patriarche & les Missionnaires n'en furent pas mieux. Le Bacha de Suaquem les chargea de chaînes encore plus pesantes, il les fit attacher par le pied & par le col, enforte qu'ils n'avoient pas la liberté de se remuer. Le Comte de Linnarez, Viceroy des Indes, informé de leurs souffrances, fit agir des Marchands pour traiter de la rançon de ces prisonniers. Ils offrirent quatre mille crusades, le Bacha en demandoit six mille pour le Patriarche seul, & il fallut les donner.

Le Patriarche auroit bien voulu emmener le Pere Apollinaire d'Almeida, Evêque de Nicée, il lui écrivit de le venir trouver au plutôt; mais soit que la Lettre ne lui fût pas rendue, soit qu'il arrivât quelqu'autre contre-tems, l'Evêque ne parut point, & le Patriarche & les Missionnaires partirent sans lui. Le Navire qui les attendoit depuis le quatre Avril, mit à la voile le vingt-quatre Août, & ils aborderent le vingt-trois du mois suivant à Diou. Le Gouverneur, François Silveira, vint recevoir le Patriarche à la descente du Vaisseau, & le pria de se mettre sur son hamac; le Patriarche le remercia d'abord, mais ayant voulu marcher il se sentit les jambes si foibles, & la tête si ébranlée qu'il ne pût faire quatre pas; il fut donc obligé de prendre le hamac, il garda même le lit pendant plusieurs jours; tant il étoit incommodé des fatigues d'une assez longue navigation, après la dure prison qu'il avoit soufferte. Il fut plus de six semaines à Diou pour se remettre, & il n'arriva à Goa que le dix-neuf de Decembre. A quelques jours de là, il

eut une audience publique de Dom Pierre de Silva, qui venoit de succeder au Comte de Linnarez dans la Viceroyauté des Indes, il lui rendit compte de ses travaux, de ceux des Missionnaires, des progrès qu'ils avoient fait pendant le Regne de Sultan Segued, de ce qu'ils avoient souffert sous celui de Basilides, de leur exil, de leur prison, du péril où étoient les Missionnaires qui avoient voulu demeurer en Abissinie. Il représenta le besoin que cette Catholicité naissante avoit d'être promptement secourüe; mais les moyens qu'il proposa pour conserver & augmenter nôtre Religion en ce pais-là, étoient plus d'un Conquerant que d'un Missionnaire, ou d'un Evêque; il dit qu'il falloit envoyer une armée navale dans la Mer rouge pour s'emparer de Maqua, & d'Arkiko, bâtir une bonne Citadelle, y entretenir une forte garnison, gagner ou soumettre le Bharnagas, & le forcer de remettre aux Portugais le frere du Negus qu'il tenoit sous sa garde, placer ce frere sur le trône, & par son moyen exciter une guerre civile dans l'Abissinie.

Le Pere Jérôme Lobo tint à peu près les mêmes discours à Rome; ce qui fit croire au Pape, aux Cardinaux, & à tous ceux qui en eurent connoissance, que les Missionnaires pourroient bien avoir mêlé dans leurs discours & dans toute leur conduite un peu de cette humeur martiale, qui n'est que trop naturelle à la Nation Portugaise. La résistance faite à Fremone & à Asla, les tentatives & voies de fait pour tirer Razela Christos de son exil, la désobéissance, ou pour mieux dire, la révolte de Zamariam, ce zélé Catholique & grand Protecteur des Jesuites, qui s'étant joint aux rebelles du Mont Lasta, mourut les armes à la main contre son Roi, acheverent de persuader que ni les Catholiques Abissins, ni les Missionnaires n'étoient pas de ces brebis qui se laissent conduire à la boucherie sans se plaindre.

Les Peres Bruno Bruni & Louis Cardeira s'étoient

toient retirés avec Zamariam sur le Mont de Salam; on dit qu'ils voulurent le quitter, lors qu'il prit les armes; néanmoins ils écrivirent à l'Evêque de Nicée, aux Peres Hyacinthe Francisco, & François Rodriguez, de les venir joindre; mais ceux-ci firent réponse, qu'ils étoient venus en Abissinie pour travailler & pour souffrir, & non pas pour se cacher & être inutiles, que leur vie étoit entre les mains de Dieu, & qu'ils étoient résolus de s'abandonner entierement à la divine Providence. Ils demeurèrent fermes dans cette résolution, & ne furent pas long-tems sans obtenir la couronne que Dieu a préparée à ceux qui quittent tout pour lui. Ils furent arrêtés au mois de Juin de l'année 1638. & pendus sur l'heure. Les Peres Cardeira & Bruni, malgré les soins qu'ils prenoient de se cacher furent à la fin découverts, & moururent de la même mort que leurs glorieux confreres. Il ne resta plus de Jésuites dans l'Abissinie, toutes les peines que le Patriarche se donna pour y en faire passer furent inutiles.

Le Pape & les Cardinaux prévenus contre les Jésuites chargerent de cette Mission les Capucins François; six d'entr'eux, à la tête desquels étoit le Pere Agatange, tenterent de pénétrer dans l'Abissinie. Ce Pere & le Frere Cassien de Nantes s'embarquerent avec le Bacha, que le Grand Seigneur envoyoit à Maqua. Leur passage fut heureux, le Bacha les traita avec bonté tant qu'ils furent en sa compagnie; mais ils ne furent pas entrez en Abissinie, que quoique déguisez en Marchands Arméniens, ils furent pris & conduits à l'Abuna Marc, qui les reconnut aussi-tôt, & dit que c'étoient des Prêtres Romains, ennemis de l'Eglise d'Alexandrie, qu'ils venoient pour la combattre & la détruire. Ce discours fut un arrêt de mort contre ces Religieux, qui furent lapidez sur le champ. Telle fut la récompense & la fin de cette grande & tendre amitié, qui étoit entre l'Abuna Marc & le Pere Agatange; les Peres Cherubin & François

du même Ordre, qui avoient été pendant très long-tems employez aux Missions de Baffora, s'embarquerent à Mascate, & furent massacrez à Magadoxo.

Les Peres Antoine de Virgoleta & de Petra Sancta, se conduisirent avec plus de prudence & de dextérité; ils demeurent long-tems à Maqua sous la protection du Bacha; ils y firent beaucoup de fruit; ils remirent dans la bonne voye plusieurs Marchands Abissins, qui avoient été autrefois convertis par les Jesuites, mais qui faute de secours & d'instructions étoient retournés à leurs premieres erreurs; la moisson devint si grande que ces deux Ouvriers Evangeliques n'y pouvant suffire, succomberent sous le travail. Le Pere Virgoleta mourut au commencement de 1642. Le Pere Antoine de Petra Sancta, resté seul, fut joint par les Peres Felix de S. Severin, & Joseph Tortulani d'Altino; la venue de ces deux Religieux fut bien-tôt sçûe en Abissinie, & y jetta l'alarme. Le Roi Baslides, toujours prévenu que les Rois Catholiques s'étoient liguez avec les Portugais, étoit dans de continuelles alarmes; il n'arrivoit aucune barque à Maqua ou à Suaquem, qu'il ne crût que c'étoit une armée navale qui alloit envahir ses Etats. Sur la nouvelle que quelques Européens étoient à Suaquem, il envoya un Ambassadeur au Bacha avec un présent de cent cinquante onces d'or, & de cinquante Esclaves. Il le prie, il le conjure on de lui remettre ces Européens, ou de les faire mourir. Ce Bacha n'étoit pas ce genereux Turc qui avoit si bien traité les Peres Capucins; il étoit aussi barbare & aussi avare que son prédecesseur étoit humain & désintéressé.

Le présent de l'Ambassadeur Abissin reçu, l'arrêt fut prononcé contre les Capucins, il fit venir devant lui les Peres Felix de S. Severin & Joseph Tortulani, on leur coupa la tête en sa présence. Comme il connoissoit le Pere Antoine de Petra Sancta, il lui épargna la peine de le venir trouver, il se contenta qu'on lui apportât sa tête. De-

Depuis la mort de ce dernier, il ne fut plus possible d'avoir des nouvelles d'Abissinie. Le Patriarche qui regardoit toujours l'Eglise Catholique d'Abissinie comme son épouse, ne pouvoit s'en détacher. Il cherchoit toutes sortes de moyens pour envoyer des secours à tant de Chrétiens Orthodoxes, qu'il avoit enfantez en Jesus-Christ; les Jesuites qui avoient eu part à ses travaux Evangéliques & qui avoient été chassés avec lui d'Ethiopie, s'offroient d'y retourner, quoi qu'ils n'ignorassent pas les périls à quoi ils s'exposoient. La mort de leurs confrères animoit leur zele; ils se regardoient comme des lâches d'être sortis d'un pays où la couronne du martyre leur étoit assurée, s'ils avoient eu le courage d'y demeurer plus long-tems. Le Père Damien Calaca se présenta le premier; il s'étoit donné entièrement aux Missions depuis sa sortie d'Ethiopie; il avoit prêché & catéchisé à Diou, il s'y étoit fait aimer & estimer des Banianes, il en avoit converti plusieurs, il esperoit que par leur credit il seroit bien reçu à Maqua, où ils faisoient un très-grand commerce, que là il pourroit attendre les occasions que la Providence lui offriroit de rentrer en Abissinie. Il s'embarqua à Diou le 24. Mars; il arriva à Suaquem le 16. Mai, il alla saluer le Bacha comme s'il eut été le Facteur du Vaisseau; il en fut bien reçu. Ces heureux commencemens lui donnerent de grandes esperances; mais quelque soin qu'il prît de se déguiser, il fut découvert. On sçût qu'il étoit Jesuite & Portugais; il n'en fallut pas d'avantage pour remettre l'alarme dans tout le pays. L'avare & rusé Bacha pourroit bien avoir répandu ce bruit, afin de tenir sous contribution & le Roi & les Missionnaires; cela ne lui étoit pas difficile. Le Roi Basilides avoit toujours un Ambassadeur à Maqua ou à Suaquem, qui l'avertissoit de tout ce qui se passoit dans ces Isles. L'adroit & politique Bacha fait venir le Père Calaca, & lui déclare publiquement qu'il aime les Jesuites & les Portugais, qu'il veut bien vivre avec eux & rendre

le

le commerce de la Mer rouge plus libre & plus facile qu'il ne l'a été par le passé, qu'il alloit envoyer deux personnes de confiance vers le Viceroy, qu'il seroit bon qu'il les accompagnât, qu'il reviendrait par le premier Vaisseau qui entreroit dans la Mer rouge, qu'il ameneroit tant de Marchands qu'il voudroit, qu'il en laisseroit toujours deux pour vendre les marchandises qu'on n'auroit pas débitées pendant le tems que les Vaisseaux seroient dans les Ports de Maçua ou de Suaquem. Le Père connut le piège & ne pût l'éviter; il fallut partir, & il ne fut pas hors du port que le Bacha saisit toutes les marchandises & les confisqua à son profit; cette avanie revolta tous les Négocians; le Bacha ne s'en soucioit pas; il n'avoit eu nulle envie d'établir le commerce qu'il avoit proposé entre lui & le Viceroy des Indes. L'incertitude où tous les Officiers sont en Turquie sur leur état, ne leur permet pas de faire des projets pour l'avenir. Ce Bacha vouloit prendre ce qu'il trouvoit sous sa main, & le prit, il n'en fut autre chose; si l'entendit jamais parler ni des présens qu'il avoit envoyez au Viceroy des Indes, ni du P. Calaca; il ne partit point de Vaisseaux pour la Mer rouge que deux ans après; on ne vouloit permettre à aucun Jesuite de s'embarquer. Le Pere Antoine d'Almeida passa à Mocca, & en revint sans avoir rien fait: le Père Botelko, Recteur du Collège de Diou, voulut tenter s'il ne seroit pas plus heureux que les autres, il s'embarqua habillé à la Turquie, & arriva à Suaquem. L'Ambassadeur d'Abissinie, qui résidoit auprès du Bacha, part aussi-tôt, va donner avis à son Maître qu'un Jesuite Portugais étoit à Suaquem, & pourroit être suivi de plusieurs autres; s'en fut assez pour mettre ce Prince en fureur. Prévenu que les Portugais armoient contre lui, qu'ils étoient soutenus de toutes les forces de l'Europe, il envoie des Ambassadeurs au Bacha de Maçua, à Mocca, à l'Yemen avec des riches présens; il prie, il conjure qu'on éloigne ou qu'on

fasse

fasse murir tout ce qu'on trouvera de Portugais, qu'on n'en souffre aucun dans le voisinage de ses Etats; & s'imaginant que Claude, son jeune frère, entretenoit de secrètes correspondances avec les Jesuites, qu'il y avoit un Traité entre lui & les Portugais, il le fait arrêter.

Tout le crime de ce jeune Prince étoit qu'on le soupçonnoit d'être encore attaché à l'Eglise Romaine, parce que peu édifié des mœurs corrompues & scandaleuses des Religieux Abissins & de l'Abuna même qui menoit une vie trop licentieuse, il comparoit leur conduite avec celle du Patriarche & des Jesuites, dont il prenoit plaisir à reléver le mérite & la vertu: il disoit qu'en les chassant on avoit pris l'ivroye pour le bon grain, le cuivre pour l'or, dont on s'étoit défait mal-à-propos; il faisoit sans cesse l'éloge du Patriarche, après avoir loué sa modestie, sa fermeté, sa piété, son sçavoir; il demandoit si dans tous les Etats du Roi son frère, on pourroit trouver un Pasteur pareil à celui-là. Ces discours étoient rapportez au Roi par un domestique de ce jeune Prince, on sçût encore qu'il avoit chassé deux ou trois de ses Officiers pour avoir abjuré la Religion Romaine. Il n'en falut pas d'avantage pour rendre le Prince Claude criminel dans un tems, où être Catholique Romain, c'étoit être traître au Roi & à l'Etat, & coupable de toutes sortes de crimes.

Le Roi résolu de s'assurer de la personne de son frère, fait entrer des Officiers & soldats dans son Palais, mande le Prince, sous prétexte de lui vouloir communiquer quelques affaires de grande importance; il le mene d'un appartement dans un autre, & au premier coup d'œil qu'il donna, ceux qu'il avoit cachez sortent, se jettent sur le jeune Prince, le chargent de chaînes, le traînent dans une prison voisine qu'on avoit fortifiée exprès: on arrête en même-tems tous ses enfans & tous ses serviteurs, ou ceux qu'on soupçonne de lui être attachés. Toute l'armée assemblée, on amène le Prince

Prince Claude pieds & mains liez, le Roi paroît, harangue cette multitude, reproche à son frère d'avoir abandonné la Religion de ses ancêtres pour embrasser celle de Rome, d'avoir voulu introduire les Portugais dans l'Abissinie, d'avoir conspiré contre sa personne & contre l'Etat. On est bien-tôt convaincu & condamné quand on est accusé par son Roi, devant une multitude peu capable de démêler le vrai d'avec le faux: aussi ne fut-ce qu'un cri confus pour demander qu'on se hâtât de les délivrer de ce traître, de cet apostat, de cet ennemi du Roi, de ce parricide qui n'avoit vécu que trop long tems & qu'on se dépêchât de le faire mourir: un arrêt ainsi prononcé ne manqua pas d'être exécuté, on remena le Prince en prison, où dès la nuit même on lui trancha la tête.

Cette exécution fut suivie de plusieurs autres; c'étoit un crime d'avoir été des amis du jeune Prince: on n'épargna aucun de ceux qu'on crut avoir eu quelque liaison avec lui. Les Seigneurs les plus distinguez furent les premiers punis; on confisqua les biens de Caslamariam, du Viceroi Zamariam, du fils du Viceroi, & on les envoya en exil. On traita de la même manière deux fils d'Onguelavi, tante de l'Empereur, cette Dame qui avoit marqué tant d'animosité contre les Missionnaires & contre l'Eglise Romaine: on n'épargna pas même les femmes. Oleta Christos, femme du Viceroi Flavi, fut releguée sur un rocher; Mascall Abea, la fille de Molaco Favi, & plusieurs autres eurent le même sort.

Tous ces châtimens ne furent pas capables de mettre l'esprit du Roi en repos. Il crût au contraire qu'ils avoient augmenté le nombre des mécontents, & que pouvant être attaqué au dedans & au dehors, il avoit besoin de se fortifier d'amis & d'alliez. Il envoya vers l'Yemen, & pour l'engager davantage dans ses intérêts, il lui fit entendre qu'il vouloit bien permettre l'exercice de la Religion Musulmane dans ses Etats; il lui demanda même

me des Docteurs pour la prêcher & l'enseigner. Il avoit chargé de cette négociation un Chrétien & un Mahometan: ce dernier qui avoit le secret du Prince, commença à mépriser son compagnon; ces deux Envoyez se broüillèrent & ne purent convenir sur rien; mais le Mahometan se sentant appuyé à Mocca, fit mettre le Chrétien en prison & le traita avec un mépris qui ne se pardonne guères. Tant qu'on fut à Mocca & à la Cour de l'Yemen, honneurs, présens, tout fut pour le Musulman, qui continua à traiter le Chrétien avec un mépris & une hauteur extraordinaire: mais au retour le Chrétien eut sa revanche. A peine furent-ils arrivés à Baylur, que celui-ci prend le devant, publie par tout où il passe, & particulièrement dans le camp, que le Roi vouloit introduire le Mahometisme dans ses Etats, qu'il avoit demandé des Docteurs Musulmans, que l'Yemen lui en envoyoit un, qui alloit arriver avec l'autre Ambassadeur. Ce fut une revolte générale; le peuple excité par les Moines se souleve, & les Moines eux-mêmes sont les premiers à prendre les armes: on entend tout le monde crier, qu'il faut détrôner le Roi & mettre à sa place un Prince capable de conserver & défendre la Religion. Jamais Basilides n'eut plus de peur, il eut assez de peine à se faire entendre, il nia d'avoir envoyé chercher le Docteur Mahometan, il rejetta tout sur la Reine sa mere, qui étant petite fille d'une Musulmane, conservoit toujours un grand penchant pour la Secte de Mahomet. On ne voulut pas l'écouter, parce qu'on sçavoit qu'il avoit eu plusieurs entretiens particuliers avec ce Docteur. Enfin, se voyant en danger de perdre tout d'un coup & la couronne & la vie, il renvoya son Musulman à petit bruit, comblé d'honneurs & de richesses.

Comme le projet de Basilides ne put être exécuté à cause de la très-grande opposition qu'il trouva de la part de ses sujets, Mr. Ludolf soutient que jamais Basilides n'a pu avoir cette pensée; il tâche

de le prouver par plusieurs raisons de convenance. Il nie de même que ce Roi ait été assez barbare pour faire mourir le Prince Claude son frère ; mais nous avons sur cela les Lettres du Père Bernard Nogueira qui étoit alors en Ethiopie, celle du Père Torquato Pisani Jésuite, (il y a lieu de croire qu'il arriva en ces tems-là à Maqua,) le témoignage d'Alphonse Mendez qui dit avoir appris la même chose de quelques Abissins qui étoient passez aux Indes. Il faut pour réfuter des faits si bien certifiez avoir d'autres preuves que des conjectures & des raisonnemens vagues & vains.

Le feu de la persécution augmentoit tous les jours, & il ne restoit dans toute l'Abissinie que cinq Prêtres Portugais pour administrer les Sacremens au peu de Catholiques qui étoient demeurez fermes dans leur Religion. Il n'y avoit que quatre Religieux ou Prêtres Abissins, mais aucun Jésuite, quoique Monsieur Ludolf veuille que Bernard Nogueira le fût ; mais Nogueira lui-même dit qu'il avoit eu beaucoup d'envie d'entrer dans la Société ; que le Père Emanuel d'Almeida son cher maître lui avoit promis de l'y faire recevoir ; néanmoins il n'y avoit point été reçu. Les cinq Prêtres sont Bernard Nogueira lui-même, Vicaire du Patriarche Alphonse Mendez, Jean Gabriel, Gregoire Pirez, Antoine Almança, Christophle Gonfalez. Les Abissins sont l'Abba Melca Christos Supérieur du Seminaire de Gorgora ; Abba Abala Melca Christos du Monastere de Selalo, Paul de Sainte Croix, & Abba Orasi Christos du Monastere de Debraoré. On ne peut exprimer ce que souffrirent ces pieux Confesseurs. Ils étoient nus, mourans de faim, manquant de tout, & toujours sur le point d'être égorgez, comme ils le furent presque tous.

Alphonse Mendez étoit toujours aux Indes, cherchant tous les moyens de soulager les Catholiques d'Abissinie. Quoi que presque toutes les tentatives qu'il avoit faites eussent été inutiles, il ne se rebutoit point ; deux Domestiques furent assez heureux.

reux pour pénétrer en Ethiopie : je crois qu'un de ces Domestiques étoit Gregoire que l'Histoire de Mr. Ludolf a rendu si fameux. Le Patriarche ne nomme personne ; mais le tems où Gregoire lui-même dit avoir fait ce voyage, appuie ma conjecture. Il ne fut pas possible depuis ni d'y rien envoyer, ni d'en recevoir aucunes nouvelles. Les Jésuites & autres qui avoient été à Suaquem ou à Maçua en étoient revenus comme ils y étoient allés, n'apportant que des bruits confus de ce qui se passoit en ces pais-là ; on ne doutoit pas néanmoins que tous les Catholiques ne manquassent des choses les plus nécessaires à la vie. Rien n'est plus patétique que ce qu'a écrit Nogueira là-dessus. Lui-même accablé de miseres & presque à demi mort, ne pouvant plus soutenir les gémissemens & les plaintes de ces pauvres Catholiques, alla à Maçua dans l'esperance d'y trouver quelque secours par le moyen des Banians ; mais ces Gentils, qui ne peuvent souffrir qu'on fasse mourir le plus chetif animal, virent couler les larmes de Nogueira sans en être touchés, son visage abbatu, son corps nud & exténué, le récit de ses miseres & de celles de ses compagnons ne furent point capables d'exciter leur compassion, & il s'en retourna sans avoir le moindre soulagement ; mais avant que de partir, il écrivit cette Lettre au nom de Rassela Christos & au sien.

„ Très Illustres Seigneurs Evêques & Gouverneur des Indes, Rassela Christos, à tous le Chrétiens Catholiques, & vrais enfans de l'Eglise de Dieu, Paix & Salut en nôtre Seigneur.

„ Je ne sçai ni en quelle langue je dois vous écrire, ni de quels termes je dois me servir pour représenter les périls & les souffrances de cette Eglise, qui m'affligent d'autant plus que je les vois de mes yeux. Je prie nôtre Seigneur Jesus-Christ qui a été attaché en Croix, qui est plein de miséricorde, de les faire connoître à tous nos Freres, à tous les Recteurs, Prélats, Evê-

„ Evêques, Archevêques, Rois, Vicerois, Prin-
„ ces, Gouverneurs qui ont quelque autorité au
„ delà des Mers. J'ai toujours cru & je me suis
„ souvent dit à moi-même qu'ils nous auroient se-
„ courus, & qu'ils n'auroient pas tant tardé à nous
„ racheter des mains de ces barbares & de cette
„ nation perverse, si la multitude & l'énormité de
„ mes péchez n'y étoient un obstacle. Autrefois,
„ lorsqu'il n'y avoit point d'Eglise ici, lorsque le
„ nom de Chrétien & de Catholique nous étoit
„ inconnu, on est venu à notre secours, on nous
„ a délivrés de la puissance des Mahometans. Au-
„ jourd'hui qu'il y a un si grand nombre de fide-
„ les, on nous oublie & personne ne pense à nous
„ secourir. Quoi! le Pontife Romain notre Pe-
„ re, notre Pasteur, que nous cherissons tant,
„ n'est-il plus sur la Chaire inébranlable de Saint
„ Pierre, ou ne veut-il plus songer à nous conso-
„ ler? nous, qui sommes ses brebis, n'aurons nous
„ point la satisfaction avant que nous sortions de
„ cette misérable vie, d'apprendre qu'il pense à
„ nous, & qu'il veut empêcher que ces hérétiques
„ qui nous font une si cruelle guerre ne nous de-
„ voront? Le Portugal n'a-t-il plus de Princes qui
„ aient ce zele ardent qu'avoit Christophle de
„ Gama? n'y a-t-il point quelque Prélat qui leve
„ ses mains au Ciel pour nous obtenir le secours dont
„ nous avons besoin? Je n'en puis plus, je me
„ tais, ma langue se seiche, & la source de mes
„ larmes ne tarit point. Couvert de poussière &
„ de cendre, je prie & je conjure tous les fideles
„ de nous secourir promptement, de peur que
„ nous ne périssions. Tous les jours mes chaînes
„ deviennent plus pesantes, & on me dit, rangez-
„ vous de notre parti, rentrez dans notre commu-
„ nion & nous vous rappellerons de votre exil.
„ On me tient ce discours pour me perdre & pour
„ faire périr avec moi tout ce qu'il y a ici de
„ Catholiques; on veut ruiner l'Eglise de Dieu &
„ la ruiner de fonds en comble. Si donc il y a

„ encore des Chrétiens au de-là de la mer, qu'ils
 „ nous en donnent les marques, qu'ils nous recon-
 „ noissent pour leurs freres en Jesus-Christ, qui
 „ soutiennent la vérité comme eux, & qu'ils nous
 „ délivrent de cette hérésie & de cette captivité
 „ d'Egypte. Ici (ajoute Nogueira) finissent les pa-
 „ roles de Rassela Christos nôtre ami. Il me les
 „ a dictées lui-même, sanglotant & fondant en
 „ larmes, pendant la visite que je lui rendis au
 „ mois d'Août de l'année dernière 1648. C'est à
 „ mon tour aujourd'hui de pleurer; un torrent de
 „ larmes me fait tomber la plume de la main. Je
 „ ne puis écrire, jugez de ma tristesse & de ma
 „ douleur, je suis arrivé dans ce port de Maçua
 „ le 26. de ce mois, j'ai exposé ma vie; il n'est
 „ point de danger que je n'aye couru, persuadé
 „ que nos fideles amis des Indes ou de Portugal
 „ nous auroient envoyé quelque secours, & j'en ai
 „ rien trouvé; j'ai même été assez mal reçu des
 „ Banians, & particulièrement de Xabandar & de
 „ Xarraf qu'on sçait être ici les maîtres de l'ar-
 „ gent. Ils m'ont fait très-mauvais visage, & pas
 „ un n'a voulu me montrer ses Lettres, ou me
 „ donner part des nouvelles qu'il avoit. J'ai écrit
 „ plusieurs Lettres de Dambée. Je n'en ai aucu-
 „ ne réponse, je croi que toutes ont fait naufrage,
 „ & que Dieu pour mes péchez n'a pas permis
 „ qu'aucune ait été jusqu'à vous. Je retourne vers
 „ Rassela Christos, & je laisse ici le nommé Jac-
 „ ques Xaxem qui est fort connu des Banians; il
 „ attendra les réponses à mes Lettres, & il me les
 „ apportera s'il en vient quelques-unes; il demeu-
 „ re ordinairement à Addi pais d'Engana. Mes
 „ compagnons Abba Melca Christos, Abba Tensa
 „ Christos, Jean Gabriël, Gregoire, Antoine d'Al-
 „ mança & Christophle ne sont plus que des sque-
 „ letes animez; ils ont été traînez en prison,
 „ fouiettez, leur peau est tombée de misere, & s'ils
 „ ne sont pas morts, ils ont souffert tout ce qu'u-
 „ ne extrême pauvreté a de plus rude, mendians
 „ de porte en porte.

„ Le

„ Le 21. Octobre de l'année 1647. on fit mourir en haine de nôtre sainte Religion Abba Zara Christos, disciple de l'Abbé Keril, frere de l'Abbé Gregoire, & le Sénateur Ando, aussi recommandable pour sa pieté que pour sa doctrine. Le 30. de Septembre de l'année 1648. on a mis en prison Dom Jhum Laca Mariam, Dom Melca Christos, Dom Theodore. Le Capitaine Gabriel Donaceos a été exilé pour n'avoir pas voulu me livrer entre les mains des hérétiques. Les Portugais de Fremone ont tous apostasié. Ils se sont portez aux plus grands excès contre moi. Ils m'ont traité avec toute sorte d'inhumanité, ils m'ont dénoncé à l'Abbé Emana Christos nôtre plus cruel ennemi, qui a déjà fait mourir tant de Catholiques. Enfin je pars d'ici sans la moindre consolation & sans aucune esperance, n'ayant ni vivres ni habits, & n'osant pas demeurer d'avantage de peur des Turcs, qui pourront arriver au tems de la navigation. Je reviendrai l'année prochaine, si Dieu le permet; je prie le Seigneur que cette Lettre puisse être luë de tous nos Prélats & autres Ecclesiastiques, & principalement de M. le Patriarche & du Pere Emanuel d'Almeida, s'ils sont encore en vie; prosterné le visage contre terre, je me recommande à leurs prieres & demande leur benediction. A Maçua le 30. Janvier 1649. Bernard Nogueira.

Cette Lettre auroit pû ranimer le zèle d'Aphonse Mendez s'il s'étoit tant soit peu ralenti; mais jamais ce vertueux Prélat ne perdit de veüe sa chere Eglise d'Abissinie: toujours même attention, toujours même empressement pour soulager les Catholiques qu'il avoit laissez en ces pais-là; tant de voyages entrepris sans aucun fruit ne le rebuterent pas. Après avoir tenté toutes sortes de moïens d'y faire passer des Jesuites, il jeta les yeux sur un Abissin, nommé George, qui avoit été pendant cinq ans au service des P. P. Bruno Bruni & Cardeira

sur

sur le Mont Salem, & ensuite à celui des Capucins à Maçua & à Suaquem; on jugea que connoissant le país, il pourroit mieux qu'un autre tromper la vigilance des Gardes qui en fermoient toutes les avenues. On lui donna pour compagnon un Banian qui avoit fait le voyage. Tous deux partirent de Diou au mois de Mars & arriverent à Mocca; ils y demeurèrent près de cinq mois en attendant une occasion pour s'embarquer. Ce long retardement venoit de la mesintelligence qui étoit entre le Gouverneur de Mocca & le Bacha de Maçua. Celui-ci avoit armé une galere, & avoit mis dessus soixante Forçats Polonois, tous Chrétiens, qui se revolterent, égorgerent tous leurs Officiers & se firent Forbans. Ils pilloient tous les petits bâtimens qu'ils trouvoient sur la Mer rouge, & ne faisoient quartier à personne. Ils prirent plusieurs Navires Arabes, tuerent les équipages & firent tant de ravages qu'on fut contraint d'armer pour leur donner chasse. On les prit, & on les fit tous passer au fil de l'épée: on renvoia la galere au Bacha, qui ne fut pas content qu'on eût eu si peu d'égard pour le pavillon Turc. Il menaça d'user de représailles & d'empêcher tout commerce dans la Mer rouge. La navigation de Mocca aux côtes d'Ethiopie fut interrompue pendant six mois. George & le Banian écrivoient encore au mois d'Août qu'ils ne sçavoient pas quand ce différent cesseroit; qu'ils avoient appris d'un Grec qui étoit au service de l'Abuna Marc, que son Maître avoit été déposé à cause de sa vie licentieuse, & qu'il avoit été envoyé sur une Montagne opposée à celle où Rassel Christos étoit relegué; que son successeur, nommé Michel, étoit déjà arrivé d'Alexandrie. Ce Grec confirmoit tout ce qu'on sçavoit de la mort du Prince Claude.

George & le Banian s'embarquerent au mois d'Octobre & arriverent en peu de jours à Maçua. Ils saluerent le Bacha; les présens qu'ils lui firent leur faciliterent le passage en Abissinie. Ils s'arrê-

terent à Engana qui n'est qu'à deux journées de Maçua. Ils dépêcherent deux hommes à Bernard Nogueira pour lui donner avis de leur arrivée. Ce Missionnaire étoit caché dans le país des Agaús, & sur le point de passer dans le Royaume de Gafa ou chez les Galles, esperant d'y être plus en sûreté que chez les hérétiques. On ne peut se représenter quelles furent ses allarmes, lorsqu'il apprit qu'on le cherchoit & qu'il étoit découvert. Les Lettres qu'on lui rendit ne furent pas capables de le rassurer, il s'imagina d'abord qu'on lui tendoit quelque piège. Il ne pouvoit croire qu'ayant été près de quinze ans sans recevoir de nouvelles des Indes, on pensât encore à lui; plus il lisoit & relisoit ses Lettres, plus ses soupçons & ses défiances augmentoient. Cependant on lui donnoit assez de marques qui auroient dû le rassurer, s'il avoit été moins troublé; on lui demandoit les Cantiques que Rasseia-Christos avoit composez en l'honneur de l'Eglise Romaine, une vie de la Vierge composée en Latin par le Pere Antoine Fernandez que le Patriarche avoit laissée chez Laurent Martinez son premier Secrétaire & Interprète; circonstance qui ne pouvoit guères être sçûe que par le Patriarche. Le terme qu'on marquoit à Nogueira pour se rendre à Engana étoit fort court; on lui mandoit qu'on l'attendroit là pendant tout le mois de Mars, après quoi on s'en retourneroit. On étoit au commencement de Février, le chemin étoit long & difficile; il n'y avoit point de tems à perdre. Nogueira après bien des agitations, ne sçachant s'il devoit aller ou demeurer, rassembla tous ses amis, hommes & femmes, leur communiqua sa Lettre, & tous conclurent qu'il devoit faire le voyage. Il partit de Tacussa & arriva proche d'Engana le 24. de Mars, jour de Pâques fleuries. Les mêmes hommes qui l'avoient amené allèrent avertir George qu'on l'attendoit hors la ville. George y courut avec tant d'empressement qu'il oublia une partie des Lettres qu'il devoit rendre à ce bon Mission-

fion
re:
gu
Pat
pre
une
le
que
aux
Il y
dem
aver
B
pa
ref
aff
fair
inf
fait
pass
pes
pou
ordr
ou m
à Fr
fut g
cher
hor
che
en
que
te-C
là M
Ge
avo
dor
rois
Ant
And
blo,

fonnaire. Leur premier entretien fut d'une heu-
re: ils allerent ensuite à la maison de George. No-
gueira baissa & arrosa de ses larmes les Lettres du
Patriarche. Comme les plus grandes joyes sont
presque toujours mêlées d'amertume, il apprit avec
une extrême douleur la mort de son cher Maître
le Pere Emanuel d'Almeida; il reçut les secours
que le Patriarche lui envoyoit pour les distribuer
aux Catholiques qui en avoient le plus de besoin.
Il y avoit à craindre, que si Nogueira & George
demeuroient long-tems ensemble, le Roi n'en fût
averti; il fallut se séparer.

Basilides étoit allé, environ ce tems-là, dans le
païs des Agaus pour réduire quelques Provinces qui
refusoient de lui prêter obéissance. Il en revint
assez mal content; au lieu du butin qu'il esperoit y
faire, il n'en rapporta que de la honte. Il étoit
informé du premier voyage que Nogueira avoit
fait à Maçua; on lui avoit dit que de-là il devoit
passer aux Indes, afin d'en amener quelques trou-
pes Portugaises. Quoique ces discours fussent dé-
pourvus de toute vrai-semblance, il les crut, & les
ordres furent donnez d'arrêter ce Missionnaire vif
ou mort; de sorte que s'étant présenté pour entrer
à Fremone, on ne voulut pas le recevoir. Il ne
fut guères mieux traité, lorsqu'il voulut aller loger
chez Leon Cardoso Portugais, son ancien ami: cet
homme lui envoya dire de ne pas mettre le pied
chez lui; & dans l'entretien qu'ils eurent ensemble
en pleine campagne, il lui apprit que le jour de Pâ-
ques on avoit arrêté Jean Gabriel, & Paul de Saint-
te-Croix, dans le tems qu'ils se préparoient à dire
là Messe, qu'on avoit enlevé & chargé de chaînes
Georges Raposo, sa femme & ses enfans, pour
avoir logé ces deux Ecclesiastiques; qu'on leur avoit
donné tant de coups, qu'on croyoit qu'ils en mour-
roient; qu'on avoit traité avec la même rigueur
Antoine, qui avoit été Somelier du Patriarche,
Andui, cet aveugle de Gorgora, Zamariam, Sa-
blo, Eda Christos, jeune homme de grande espe-
ran-

rance, Origuelavi qui s'étoit consacré à Dieu, & qu'on les avoit conduits dans une Isle du Nil, nommé Briguida; qu'on craignoit fort qu'on ne les fit mourir, qu'ils auroient déjà été exécutez si on n'avoit esperé de prendre Nogueira, afin de n'en pas faire à deux fois.

Nogueira fut très-affligé d'apprendre de si tristes nouvelles; il prit congé de Raposo. Il voulut se retirer à Tacuffa, mais il fut rencontré par Marc Martinez qui le reconnut & l'alla aussi-tôt dénoncer à son oncle; & celui-ci le plus méchant de tous les hommes crut sa fortune faite, s'il pouvoit livrer ce pauvre Missionnaire au Roi Baslides. L'oncle & le neveu le manquerent, mais pour s'en venger ils atrouperent quelques-uns de leurs parens aussi méchans qu'eux, & enleverent plusieurs Portugais qui passoient pour Catholiques & qui l'étoient véritablement. De ce nombre se trouverent Bago Christos, Denys Gonzalez, Joseph Nogueira, Damien Mesquita, son fils Zaga Mariam, & un frere de Leon Cardoso, tous furent conduits dans le camp du Roi. Damien Mesquita fut le seul, que ni promesses, ni menaces, ni tourmens ne purent ébranler. Les autres non-seulement abjurerent nôtre sainte Religion, mais ils en devinrent les plus cruels persécuteurs. Joseph Nogueira se distingua, par sa noire méchanceté, entre tous ces déserteurs de la Foi Catholique, il dénonça le peu de Catholiques qui étoit à Fremone. L'Abba Emana Christos, Superieur du Monastere de Beth, & l'Abba Querima, qui ne sont connus que par les maux qu'ils nous ont faits, coururent comme des furieux à Fremone, où ils lapiderent Ardui de Lima, Emanuel de Lima, Jean Xaxe, & Beda Mariam. La persécution s'étendit dans le Royaume de Goyam, on y lapida Jacques Soarez & Joachim Pirez: on pendit aussi dans le camp Jean Gabriel & Paul de Sainte-Croix, ces deux Prêtres qui avoient été arrêtez le jour de Pâques dans le tems qu'ils alloient celebrer nos divins Mysteres.

Le Roi Basilides n'étoit heureux & habile qu'à découvrir ses sujets Catholiques; & quoique les Rois les plus braves & les plus sages perdent des batailles, il est rare que tout leur réussisse mal, & en même-tems. Cette année fut malheureuse pour ce Prince. Une armée, que son grand Général Bela Christos commandoit, fut presque détruite près des montagnes de Lasta; & pendant que le Roi étoit avec la plus grande partie de ses forces dans la Province de Begameder, les Galles entrèrent & pénétrèrent par trois différens endroits dans le Royaume de Goyam, dans le pais des Agaus, les ravagerent & se retirèrent chargez de dépouilles, sans qu'il osât les attaquer. Cette armée, après avoir demeuré deux mois campée à Colléla, se revolta, & il y perdit grand nombre d'Officiers & de soldats. Les Goguis, Peuples qui demeurent au-delà du Nil à l'ouest de la Province de Narca, prirent les armes & refuserent de donner les esclaves que ce Prince levoit tous les ans pour payer aux Turcs un tribut auquel il s'étoit assujéti volontairement, à condition qu'ils l'assisteroient s'il étoit attaqué par les Portugais. Ce fut encore pis l'année suivante: Bella Christos entra dans le pais des Danguis; ceux-ci avertis qu'il marchoit contre eux occuperent tous les passages, s'y fortifierent, tomberent de tous côtez sur l'armée de Basilides, & en firent un si cruel carnage, que l'Abissinie n'avoit point souffert une si grande perte depuis le regne d'Asnaf Segued. On apprit, presque en même-tems, qu'une Nation inconnue étoit entrée dans le Royaume & ravageoit les Provinces maritimes. On ne manqua pas de dire & de croire à l'ordinaire, que ces ennemis étoient les Portugais, & qu'ils alloient se rendre maîtres du Royaume: néanmoins on scût bien-tôt après que c'étoit le Roi d'Adel, qui sur le bruit des pertes que Basilides avoit souffertes dans ces deux dernières années, s'étoit saisi de dix ou douze rochers, d'où il faisoit des courses fort avant dans les Provinces voisines.

Mr. Ludolf, malgré tous ces mauvais événemens, ne laisse pas de dire, sur le rapport de son Gregoire, que jamais Roi d'Abissinie n'avoit eu un regne plus glorieux; depuis qu'il avoit chassé les Jésuites de ses Etats, tout y étoit demeuré tranquille. Nous venons de prouver le contraire sur des Lettres écrites d'Abissinie même, & dans le tems que ces choses sont arrivées: nous croyons qu'on y doit ajoûter plus de foi qu'aux conjectures de Mr. Ludolf qui souvent n'ont de fondement que sa prévention; & d'ailleurs, peut-on opposer des conjectures à des faits avérez comme sont ceux-ci?

Le Patriarche Alphonse Mendez, qui nous a conservé cette Lettre de Bernard Nogueira, mourut aux Indes âgé de soixante & seize ans. Ce Patriarche avoit toutes les qualitez d'un saint & vertueux Missionnaire, beaucoup de pieté, de patience, de fermeté, de zele & d'érudition. On ne laisse pas d'être quelquefois surpris qu'il ait voulu exiger des Abissins qu'ils quittassent des usages auxquels ils étoient accoutumés, & qu'ils avoient reçûs avec les lumieres de l'Evangile, & que l'Eglise n'a pas condamnez. Nous n'avons garde néanmoins d'approuver les sentimens de Mr. Ludolf, qui a voulu excuser les coutumes Judaïques qui se sont introduites parmi les Abissins, & leur attribuer des erreurs qu'ils n'ont point, en condamnant les Missionnaires souvent très-legerement & très-mal à propos. Il s'est servi contre eux du témoignage de Vansleb, puis il a fait le procès à Vansleb lui-même. La conduite de Vansleb a été assez irreguliere, cela n'empêche pas qu'il n'ait eu plusieurs bonnes qualitez. Il avoit fait deux voyages dans le Levant; il y avoit acquis une grande connoissance des Langues & des meilleurs Manuscrits, dont il a enrichi la Bibliotheque du Roi. Il avoit appris l'Ethiopien de Mr. Ludolf: il sçavoit de plus les Langues Arabe & Cophte; mais ç'en est assez sur cet article.

De-

Depuis la mort du Patriarche Alphonse Mendez, on a sçu très-peu de chose de l'intérieur de l'Abissinie. Vansleb avoit eu ordre de tenter d'entrer dans ce pais-là : il trouva des obstacles qu'il ne pût surmonter. Le feu Roi, de glorieuse mémoire, avoit écrit quelque tems auparavant à Adyam Sagued, qui regnoit alors : Charles Poncet nous assure, qu'il a vû cette Lettre, & que Jaso Adyam Sagued la lui a montrée, pendant qu'il a eu l'honneur d'être auprès de ce Prince. C'est présentement sur les Mémoires venus du Caire que nous allons continuer cette Relation; nous n'avons pas dessein néanmoins d'entrer dans un détail ennuyeux de ce qui s'est passé au sujet du voyage de Jacques Charles Poncet, & d'un prétendu Ambassadeur qu'il amena jusqu'au Caire; d'autres en pourront parler. Nous n'en dirons que ce qui est nécessaire pour continuer cette Relation jusqu'à ces dernières années.

Agy-Aly, Facteur du Roi d'Abissinie, avoit une maladie pareille à celle dont le Roi son maître & le Prince étoient attaqués, il cherchoit un Medecin pour l'un & pour l'autre; il s'adressa d'abord aux Missionnaires Franciscains d'Italie : le Consul de France le sçût & fit si bien qu'Agy-Aly le vint trouver. Leur entretien fut sur la maladie du Roi d'Ethiopie; le Consul dit, qu'il avoit à son service un Medecin qui en sçavoit plus qu'Hippocrate & Galien, & que tous les Medecins du monde, & il engagea l'Abissin à s'en servir. Ce sçavant Medecin étoit Jacques-Charles Poncet, Chirurgien Franco-mois : il traita Agy-Aly & le guérit. Cette cure augmenta beaucoup la réputation de Poncet; on ne parla plus que du Medecin François. Il y avoit une grande dispute entre les Jésuites François & les Peres Récollets Italiens, au sujet des Missions de Nubie & d'Abissinie. Les Peres Franciscains Réformez d'Italie, fâchez qu'on eût en quelque façon supprimé leur Mission d'Egypte en la soumettant aux Peres de la Terre-Sainte, avoient trouvé

moyen de la rétablir sous un autre nom. Ils avoient représenté au Pape Innocent XII. que plusieurs Catholiques d'Ethiopie s'étoient retirez dans le país de Fungi, où ils manquoient de Prêtres; ils s'offroient depuis plusieurs années d'y aller pour conserver ce reste de Catholicité & le faire fructifier; le Saint Pere non-seulement approuva leur zele, il donna un fond considerable pour l'entretien de cette Mission, qui devoit aussi s'étendre en Ethiopie. Les Jésuites demanderent aussi-tôt à être employez dans ce país-là; ils disoient que ces Catholiques sortis d'Abissinie étoient véritablement leurs ouailles qu'ils avoient retirées de la gueule du Démon.

Le feu Roi qui prénoit part à tout ce qui regardoit la Religion, soutenoit les Jésuites; il commanda au Cardinal de Janson de les appuyer de tout son credit & d'employer son nom auprès du Pape; il offroit même de très-grandes sommes d'argent pour cette Mission. Le Pere Verseau fut envoyé à Rome, il représenta que les Jésuites étoient les seuls qui eussent été employez à cette Mission, que l'Abissinie avoit été arrosée des sueurs & du sang de ses confreres. Il citoit les noms des Jésuites qui y étoient morts dans les travaux d'une Mission si penible, ou qui y avoient couronné leurs vies par le Martyre. Enfin ces raisons, qui étoient par elles-mêmes d'un très-grand poids, étoient appuyées de la recommandation d'un Roi pour qui le Pape avoit un respect infini, n'en parlant jamais sans louer sa pieté & son zele pour la Religion. La Congregation de la Propagande, plus inclinée pour les Peres de Saint François, faisoit entendre, qu'elle craignoit qu'on ne se souvint encore de quelle maniere les Jésuites s'étoient conduits dans ce país-là; & les Recolets publioient par tout, qu'on n'avoit pas oublié le nom du Patriarche Alphonse & de ses Compagnons, & que les Jésuites ne seroient pas bien reçus en Abissinie. Cependant toutes choses se préparoient pour le départ de Poncet.

Les

Les Jésuites qui étoient en Egypte crurent qu'ils devoient profiter de cette occasion pour passer en Abissinie. Le Pere Brevedent Jésuite de Roüen, qui n'écoutoit véritablement que son zele & sa charité, voulut bien passer pour compagnon du Chirurgien devenu Medecin tout à coup. Il n'attendit pas même les ordres de ses Superieurs, il changea d'habit & de nom, & s'en alla avec Poncet. Le Chirurgien & le Jésuite étoient assurément bien différens en toutes manieres. Poncet étoit un vagabond, sans honneur, sans Religion, d'un genie au-dessous du mediocre, qui ne sçavoit que mentir, & qui a trompé tous ceux qui ont eu affaire à lui. Le Pere Brevedent étoit au contraire plein de Religion, d'un esprit souple & insinuant, qui sçavoit beaucoup, & qui se sacrifioit volontiers pour la gloire de Dieu. Agy-Aly conducteur de la troupe, étoit plus fin & plus rusé que Poncet, &, comme lui, fourbe & intéressé à l'excès.

Tout ce monde partit avec la Caravane qui fut retenué assez long-tems dans la haute Egypte, par la crainte des Arabes. Le Pere Verseau instruit de ce qui se passoit, envoya pendant ce tems-là le Pere Grenier, pour empêcher le Pere Brevedent de faire ce voyage; mais comme ce dernier étoit déjà fort loin, on crut que si on n'étoit pas content à Rome qu'il fût parti sans les instructions de la Congregation de la Propagande, on en feroit quitte pour le désavouer, & on ne jugea pas à propos de le faire revenir. Le Consul néanmoins trouva encore moyen de lui écrire, & de lui recommander d'inspirer adroitement au Negus le dessein d'envoyer un Ambassadeur.

Le Pere Brevedent écrivit de Sannaar. Sa Lettre est du quinze de Février 1699. je crois que c'est la seule qu'on ait reçüe de lui. Il y rend compte de son voyage. Il dit qu'ils sont partis de Cantara, sur les bords du Nil, le deux d'Octobre; qu'ils ont traversé pendant cinq jours le désert qui commence en ce lieu-là, qu'ils n'ont trouvé de

l'eau qu'à une journée de Helaone, gros village peuplé de Turcs, commandé par un Cheik qui a encore trente autres petits villages sous ses ordres, qu'on arrive en deux jours de Helaone à Chab, & en trois de Chab à Selime; qu'on entre ensuite dans un désert affreux, où l'on ne voit pas même de mouches, qu'on n'y connoît les chemins que par les carcasses des chameaux qui meurent en le traversant, qu'il n'y a que ces animaux capables de supporter une telle fatigue; qu'un vieillard de la Caravane & frere de l'Abuna, l'avoit assuré que dans les Caravanes qui partent des bords du Nil, & vont à l'ouest, les chameaux étoient quarante jours sans manger, parce qu'ils ne trouvoient point d'eau, & qu'ils ne pouvoient manger sans boire. En sortant de ce désert, on s'arrête à Machou pour se remettre du travail qu'on a souffert pendant une si longue & si pénible marche. Là les hommes & les femmes sont tous nus, & n'ont qu'une espece de mouchoir pour couvrir leur nudité. Les femmes n'ont pour toute coëffure que leurs cheveux tressés. Les hommes plus distinguez que les autres, portent leur épée pendue à leur bras gauche, & une lance à leur main droite. Les maisons ne sont que des Cabanes bâties de bouë & couvertes de paille de dora, qui est une graine dont on fait un pain très-aigre, & une boisson qui enivre beaucoup. Ce pays fournit d'excellens chevaux, & est gouverné par un Cheik. Assez près de-là est l'Isle d'Argo, qui a son Gouverneur ou Abab. Poncey y donna des remèdes au Cheik & au Gouverneur, & guérit plusieurs personnes. Le Nil est bordé de beaucoup de maisons en ce canton-là. A une journée de Machou ou Moscho, on trouve le village de Haril. La Caravane arriva à Dongola le treize de Novembre. Celui qui commande prend la qualité de Sultan, de Roi, de Malek, & par corruption on prononce Mek. Il dépend néanmoins absolument du Roi de Sannaar, qui l'établit & le dépose quand & de la maniere qu'il

qu'il lui plaît. On fit un très-long séjour à Dongola. Le Cheik Gandil voulut regaler Poncet & le Pere Brevedent; il les mena à Corty, qui est à deux journées de Dongola, les y retint pendant quelques jours & leur donna des provisions pour passer le désert de Bihouda. On partit de Dongola le dix-neuf Janvier & le vingt-trois on arriva à Derreira sur le Nil, d'où l'on s'étoit écarté en marchant à l'ouest pour éviter des rebelles qui avoient pris les armes contre le Roi de Sannaar. Le vingt-six, on quitta Derreira, & le vingt-huit on passa un bras du Nil, les hommes le passerent en bateau, & les chameaux à la nage. Le soir même on coucha à Guelri; on entre alors dans un pays un peu plus peuplé que celui qu'on avoit vu depuis qu'on étoit sorti de la haute Egypte. On trouve d'assez gros villages, les toits sont en cône ou pyramide à cause des pluies. Le six Février, on repassa la rivière, on alla coucher à Herbagi, on s'y reposa deux jours entiers, & le douze on arriva à Sannaar.

Ici finit la Relation du Pere Brevedent, il n'y est point parlé d'un accident survenu à Sannaar douze jours après leur arrivée. Une jeune Abissin fut assommé à coups de bâton dans le Palais du Roi; cet assassinat fit un grand bruit; dès qu'il fut sçu en Abissinie tout commerce fut interrompu entre les deux Royaumes. Il y eut même quelques actes d'hostilité.

Nos voyageurs furent retenus trois mois entiers à Sannaar; de sorte que les pluies commencerent avant qu'ils fussent arrivez à Jesim, qui est à moitié chemin de Sannaar aux frontieres d'Abissinie: ils ne pouvoient se tirer des bouës, & Poncet se plaint terriblement de l'infidelité d'Agy-Aly. Le Pere Brevedent étoit incommodé d'une dysenterie que les penibles fatigues de ce long voyage augmentèrent si considerablement, qu'il ne pût arriver à Gondar; il mourut à Braco, qui en est à une demie journée. Ce pieux Missionnaire fut trois

jours à l'agonie dans de grands sentimens de piété, priant toujours & envisageant la mort avec cette consolation qui accompagne ordinairement ceux qui ayant vécu dans la crainte de Dieu, meurent de la mort des Justes.

Comme on ne recevoit aucunes Lettres ni du Pere Brevedent, ni de Poncet, les Peres Grenier & Paulet Jésuites, pleins de zele pour la Mission d'Ethiopie, s'impacienterent & partirent sans vouloir attendre des nouvelles de ce pais-là, ni les éclaircissemens dont ils auroient eu grand besoin. Le Consul leur donna des Lettres pour le Roi de Sannaar, pour Zogoyer, premier Ministre de ce Prince, pour le Roi d'Abissinie, avec des instructions fort amples. Les Jésuites furent reçus du Roi de Sannaar comme les Envoyez d'un grand Prince; ils furent admis à son Audience, ils furent régalez & recommandez à un Envoyé du Prestre-Jean, qui étoit venu conclure la Paix entre le Roi son maître, & celui de Sannaar; ils partirent avec lui le vingt-six de Mai. Les Recolets Italiens au contraire, quoiqu'ils eussent un des leurs Medecin du Roi de Sannaar, & qu'ils prissent la qualité d'Envoyez du Pape auprès du Roi d'Abissinie, furent contraints d'attendre réponse aux Lettres qu'ils avoient écrites à l'Empereur d'Ethiopie, à l'Abuna, & aux Religieux pour leur exposer leur commission. Peut-être que si les Peres Jésuites avoient vû les Lettres de Poncet, qui arriverent peu après qu'ils furent partis du Caire, ils auroient eu moins d'empressement d'aller dans un pais d'où il n'est pas aisé de sortir quand on y est entré.

Poncet * mandoit, qu'il ne croioit pas qu'aucun Missionnaire fût reçu en Ethiopie, que les Francs y étoient haïs mortellement, que tous les Religieux, au nombre de plus de cent mille, s'étoient soulevez dès qu'on avoit sçu son arrivée; que sur

* Lettre de Poncet au S. Maillet Consul au Caire, & au Pere Verséau Jésuite qui étoit alors à Seyde.

le bruit qu'il paroissoit un Vaisseau Anglois sur les côtes, ces mêmes Religieux s'étoient encore soulevés, que le Negus envoyoit au Roi un Ambassadeur avec une suite de dix Abissins garçons & filles, de grand nombre de Chameaux & d'Elephans. Il se loïe beaucoup des bontez que le Negus a eu pour lui. En effet ce Prince ayant sçu qu'Agy-Aly en avoit mal usé avec le Pere Brevedent & Poncecet, qu'il les avoit mal traités, pillés & volés, il l'avoit fait enfermer dans une étroite prison, & vendre sa maison au profit de Poncecet qui en avoit eu six livres pesant d'or. Ces Lettres sont écrites de Gedda du 5. & 6. Decembre 1700. Poncecet s'embarqua au commencement de Janvier & passa à Toradé, d'où il voulut aller au Mont Sinaï qui n'en est pas fort éloigné. Il écrivit de Suez qu'il y avoit vu l'Ambassadeur d'Ethiopie, & tous deux arrivèrent au Caire, Poncecet le vingt de Juin, & le prétendu Ambassadeur le lendemain.

On parle bien diversément de Mourat Eben Magdeloun; c'est le nom de ce Ministre. Quelques-uns crurent le reconnoître & l'avoir vu peu de tems auparavant au Caire, dans un état bien différent de celui où il paroissoit; d'autres soutenoient au contraire qu'il étoit parent d'un certain vieux Mourat, que l'Empereur d'Ethiopie avoit fort employé en diverses négociations, & qu'on disoit être alors son premier Ministre.

Il est nécessaire pour les raisons qu'on va voir de faire connoître le vieux Mourat. Cet homme s'étoit établi en Abissinie du tems de l'Empereur Basilides: il avoit fait plusieurs voïages aux Indes pour son commerce. Il alla en 1678. à Batavia avec des Lettres du Negus; c'est là qu'il eût ces longues conférences avec Paul de Roo, que Mr. Ludolf a fait imprimer avec ses notes sous le titre de Relation de l'état présent d'Abissinie, on en parlera ailleurs. Le Chodgia Mourat fut reçu comme un Envoyé de l'Empereur d'Ethiopie, & il persuada aux Hollandois qu'ils pourroient faire un

riche commerce en Abissinie. Sur sa parole ils envoyèrent des Vaisseaux dans la Mer rouge, qui s'en retournerent avec la même charge qu'ils y avoient portée. Le vieux Mourat fit un second voiage à Batavia & amena avec lui un Envoyé de la Compagnie des Indes Orientales. Lors qu'ils furent arrivez à Mocca, il * dit à cet Envoyé qu'il alloit lui chercher les passeports du Roi, sans quoi il ne pourroit pas entrer dans le país. Il vouloit encore qu'il lui donnât les présens dont il étoit chargé pour le Roi d'Abissinie. Le Hollandois ne jugea pas à propos de les lui remettre; Mourat partit, & l'Envoyé après avoir attendu un an inutilement, s'en retourna à Batavia. C'est Poncet lui-même qui a mandé cette aventure au Consul du Caire; il en ajoûte une autre. Un Grec Capitaine d'une Saïque passa à Bombaye avec des Lettres du Negus dans le dessein d'aller en Angleterre; les Anglois ne jugerent pas à propos de lui laisser faire le voiage. Il demeura à Bombaye, il persuada à Agrapi, Marchand Armenien, d'envoyer un Navire à Maçua avec un Facteur; l'Armenien le crut. Le Vaisseau arrivé avec le Facteur à Maçua, le Grec lui dit qu'il va faire venir les Marchands & les marchandises, & lui demande sept cens écus pour son voiage. Le Facteur fut assez simple pour les lui donner, & depuis il n'a vû ni le Grec ni son argent. Ces exemples écrits par Poncet même étoient d'assez bonnes instructions, dont on auroit dû profiter.

Mourat Eben Magdeloun n'étoit pas aussi habile que le vieux Mourat; il ne trompa que ceux qui voulurent être trompez, & on fit sagement de lui persuader de demeurer au Caire, & de donner au Père Verseau Supérieur des Missions de Syrie, à Monhenaut Chancelier du Consul & à Poncet les Lettres & les présens du Roi d'Abissinie pour le Roi

* Relation à Mr. de Feriol Ambassadeur à Constantinople.

Roi. Ces trois députez partirent vers le commencement d'Octobre, & ils arriverent à Paris à la fin de l'année 1701. On fit voir dans cette grande Ville Poncet avec la robe & le brassilet d'or massif, dont le Negus l'avoit honoré.

Pendant qu'on menoit ce Chirurgien ou Medecin de maison en maison, où il debitoit ses menfonges, avec d'autant plus de hardiesse qu'il trouvoit peu de gens en état de le contredire, on faisoit examiner la Lettre de créance de Mourat par des personnes très-versées dans les langues Orientales, & qui n'ignoroient ni l'Histoire ni les mœurs des Abissins. On n'y remarqua aucune chose qui pût faire croire que ce fût une Lettre de créance; on jugea au contraire qu'elle pourroit avoir été faite pour être rendue au Consul qui avoit écrit par Poncet au Roi d'Abissinie; on y trouva des fautes considérables pour le stile & pour l'orthographe; la profession de Foi que les Rois d'Abissinie ont coutume de faire dans leurs Lettres étoit très-défectueuse; enfin on fut très-surpris de lire à la fin de cette Lettre. *Donné à Gondar Capitale des Villes d'Ethiopie.*

Gondar ou Guender, comme l'écrit Mr. Ludolf, n'est qu'un camp & n'est point Capitale des Villes d'Ethiopie. C'est *Axuma* d'où les Abissins sont appelez Axumites, & hors cette Ville Capitale on n'en connoît point d'autres dans toute l'Abissinie. Malgré toutes les preuves de fausseté & de supposition qu'on trouve dans les Lettres de Mourat Eben Magdeloun, on voulut le menager, on lui envoya des présens pour l'Empereur son maître & pour lui; on ordonna qu'il seroit défrayé jusqu'à son départ du Caire. On resolut de répondre à l'Ambassade du Negus par une autre Ambassade, d'établir une Mission de Peres Jesuites pour l'Ethiopie, & de l'entretenir aux dépens du Roi. Le Pere Verseau & Poncet prirent congé de Sa Majesté, & partirent pour Rome avec des Lettres très-fortes & très-pessantes pour le Cardinal de Janson. Monhenaut retourna en Egypte. Com-

Comme on étoit dans le goût des Missions, qu'on ne parloit que de réunir à l'Eglise Catholique une infinité de schismatiques, on vit venir à Paris un certain Ibrahim Hhanna, Syrien de Nation & de Religion Maronite, envoyé de la part du Patriarche d'Alexandrie. On trouva parmi nos preuves une Relation écrite par cet Envoyé même, & traduite en François. Il arriva à Marseille au mois de Juin, il écrivit au Pere Fleuriau, & ce Pere au Ministre de la Marine, le priant de tenir cette affaire très-secrete, de peur d'exciter la jalousie des Turcs. On prit ces précautions un peu tard, le Ture avoit déjà donné son Olla pour défendre aux Franks d'aller en Abissinie. Les Missionnaires voulurent le revoquer en doute; mais on vit cet acte bientôt après à Paris, & il fut traduit par Fabre, ce Provençal qui périt en allant en Perse où il étoit envoyé de la part du Roi.

Lors qu'Ibrahim Hhanna parut en France, le Pere Verseau & Poncet travailloient avec chaleur à Rome. Le Cardinal de Janson les avoit conduits lui-même à l'audience du Pape; ils en furent très-bien reçus, Sa Sainteté fit l'éloge des Jésuites, les appellant les colonnes de l'Eglise. Au contraire elle blâma beaucoup la conduite des Religieux reformez de Saint François d'Italie. Ceux-ci néanmoins avoient obtenu depuis deux ans un Bref contradictoire à celui que les Jésuites avoient eu trois ans auparavant. Les Religieux Italiens parloient très-mal du Patriarche d'Alexandrie, & de Mourat; ils disoient que ce dernier étoit un fourbe & un imposteur, que les Lettres qu'il avoit apportées pour le Pape, & qui avoient été présentées à Sa Sainteté par le Pere Verseau & par Poncet étoient fausses & supposées, & qu'eux avoient les véritables. On ne sçavoit qui croire de uns & des autres; mais peut-on penser que le Roi d'Abissinie ait écrit au Pape en ces termes. Je ne doute point „ que tous les malheurs arrivent à mes Etats & à „ mon Peuple ne viennent de nôtre séparation du „ Chef

„ Chef de l'Eglise. Envoyez moi deux ou trois
„ habiles Missionnaires pour m'instruire dans la
„ Foi, & pour réparer la perte que nous avons
„ faite du Pere Brevedent.

Le bon & vertueux Missionnaire, mort avant que d'arriver à Gondar, s'appelloit véritablement Brevedent; mais il n'avoit jamais vû l'Empereur d'Ethiopie, & n'étoit connu que sous le nom de Joseph. Les Rois Ayasou ou Jaso & Tecla-haimanot ne l'appellent point autrement dans les Lettres qu'ils écrivirent au Roi de Sannaar & qu'on trouvera dans nôtre recueil.

Ibrahim Hhanna se logea à Paris près de la Maison Professe des Jésuites, il fut défrayé aux dépens des Missions de Syrie pendant près de trois mois, il avoit des Lettres pour le Pape, pour le Roi, pour le Ministre & pour le Pere de la Chaise. On donna la traduction que fit Dipi des Lettres qui étoient pour le Roi. Ibrahim dit lui-même qu'il fut traité comme Ambassadeur; que non-seulement il eut plusieurs conférences avec le Ministre de la Marine, mais qu'il eut l'honneur de saluer le Roi; que Sa Majesté eut la bonté d'entrer dans toutes les vuës du Patriarche d'Alexandrie pour la Mission d'Ethiopie; qu'il y eut ordre au Consul de tout concerter avec le Patriarche; que lui Ibrahim eut une medaille d'or du Roi, des Lettres de protection, & cinq cens écus pour son voyage; que le Ministre de la Marine en les lui donnant lui demanda s'il étoit content, parce que le Roi vouloit qu'il le fût.

Ibrahim partit de Paris vers la fin d'Octobre, il arriva à Rome au commencement de l'année 1703. le Pere Verseau en écrit ainsi par sa Lettre du 16. Janvier.

„ L'Envoyé du Patriarche d'Alexandrie est en-
„ fin arrivé le fixième du courant. La première
„ chose qu'il fit après son arrivée ce fut d'aller ren-
„ dre ses devoirs à Monseigneur le Cardinal de
„ Janson, & de lui remettre la Lettre dont il étoit
„ chargé

„ chargé pour Son Eminence qui lui fit un très-
 „ favorable accueil, lui promit toute sorte de pro-
 „ tection, & lui dit qu'il vouloit lui-même le pré-
 „ senter au Pape selon l'ordre qu'il en avoit reçu
 „ du Roi. En effet, avant-hier le matin, quoi-
 „ que Son Eminence eût été incommodée deux
 „ jours auparavant, & quelle eût pris un remede,
 „ quoique le tems fût très-mauvais, elle eut la
 „ bonté d'envoyer prendre l'Envoyé dans un de
 „ ses carrosses & de le conduire au Vatican avec
 „ un magnifique cortege, comme elle a toujours
 „ accoutumé de faire quand elle sort; elle voulut
 „ même que je fusse de la suite pour servir d'In-
 „ terprête à l'Envoyé.

„ Lorsque nous fûmes arrivez à l'anti-chambre
 „ du Pape, Monseigneur le Cardinal entra d'abord
 „ pour prévenir Sa Sainteté, & quelque tems après
 „ on nous fit entrer à l'Audience.

„ L'Envoyé après avoir exposé le sujet de sa
 „ Mission, présenta à Sa Sainteté la Lettre du Pa-
 „ triarche d'Alexandrie, & parla ensuite des mar-
 „ ques extraordinaires de bonté qu'il avoit reçues
 „ du Roi; jusques-là qu'il avoit été honoré du
 „ portrait de ce grand Prince & de la famille Roya-
 „ le sur une magnifique medaille d'or, que le Pa-
 „ pe voulut voir, & qu'il considéra fort attentive-
 „ ment en faisant un très-bel éloge de Sa Majesté.
 „ J'admirai la présence d'esprit de Monseigneur le
 „ Cardinal, lequel ne perdit aucune occasion pour
 „ faire bien sentir au Pape le zele incomparable, la
 „ pieté singuliere & la grandeur du Roi. C'est un
 „ Cardinal qui parle peu; mais qui dit bien & à
 „ propos. Il n'oublia aussi rien pour porter Sa
 „ Sainteté à expedier bien-tôt l'Envoyé du Patriar-
 „ che & à lui être favorable.

„ Après cette audience, Monseigneur le Cardi-
 „ nal conduisit l'Envoyé à celle du Cardinal Pau-
 „ lucci Ministre d'Etat, & nous retournâmes avec
 „ le même cortege au Palais de Monseigneur le
 „ Cardinal, qui fit l'honneur à l'Envoyé & à nous
 „ de

„ de nous faire manger à sa table qui est toujours
 „ servie avec beaucoup de magnificence; & l'après
 „ dîné il nous donna un carrosse pour aller à l'au-
 „ dience du Cardinal Barberin Préfet de la Congre-
 „ gation de *Propaganda fide*, lequel reçut très-bien
 „ l'Envoyé en considération de Monseigneur le
 „ Cardinal de Janfon.

„ Hier Son Eminence, qui est attentive à tout
 „ ce qui peut faire plaisir à ceux qui lui sont recom-
 „ mandez de la part du Roi, envoya encore pren-
 „ dre dans son carrosse l'Envoyé du Patriarche, &
 „ nous conduisit tous au Vatican où se tint un
 „ Consistoire, après lequel le Pape descendit à
 „ Saint Pierre avec tous les Cardinaux, à cause
 „ d'un tremblement de terre arrivé ici la veille; &
 „ au retour nous eûmes l'honneur de manger avec
 „ Monseigneur le Cardinal, lequel nous donna
 „ l'après-dîné un de ses carrosses pour aller rendre
 „ visite à Monseigneur Eabroni Secrétaire de la
 „ Congregation de *Propaganda fide*.

„ Le Pape donnera cette semaine une audience
 „ secrète à l'Envoyé du Patriarche, nous sçaurons
 „ ensuite s'il y a quelque fondement à faire sur ce
 „ Patriarche.

Malgré la protection & le credit du Cardinal de Janfon, Ibrahim ne fut pas expédié si promptement; sa Mission même devint suspecte, & on résolut avant que de rien faire d'envoyer un homme au Caire pour s'informer de la vérité. On jeta les yeux sur Gabriel Religieux Maronite qui se trouvoit alors à Rome. Ibrahim dit que ce Religieux étoit son parent. Le Patriarche avoit bien qu'il avoit envoyé Ibrahim en France & à Rome; ce qu'il avoit nié & au Consul du Caire & à Du Roule Vice-Consul de Damiette; & c'est sur cela que le Consul avoit écrit en France & à Rome qu'Ibrahim avoit fait le voyage de son chef, qu'à la vérité le Patriarche lui avoit donné quelques Lettres qu'il ne croyoit pas devoir tirer à conséquence: & lorsque Dom Gabriel voulut sçavoir du Patriarche s'il étoit

étoit véritablement dans la résolution de se soumettre au Pape, & de reconnoître l'Eglise de Rome, il donna une profession de Foi dont on auroit pu se contenter; mais il ne voulut jamais la signer.

Cette conduite ambiguë suffisoit pour justifier qu'Ibrahim étoit véritablement Envoyé du Patriarche; mais elle rendoit toujours la Catholicité du Patriarche très-suspecte. Cependant Poncet arriva de Rome au Caire, on disposa toutes choses pour un second voiage qu'il devoit faire en Abissinie avec Mourat Eben Magdeloun qu'on renvoyoit chargé de présens & d'attestations de sa bonne conduite & de Lettres pour le Roi son maître, & pour le premier Ministre. On leur donna pour compagnie un nommé Elias, Syrien, Précurseur du Ministre du Roi & son Truchement.

Cette compagnie partit le 6. d'Octobre 1703. du Caire pour Suez, où le Pere du Bernat Jésuite les attendoit. Il s'embarquerent le 3. de Decembre pour aller à Gedda. La mésintelligence se mit bien-tôt parmi cette troupe. Poncet se plaint extrêmement de Mourat, & il écrit qu'avant le voiage de Gedda il ne le connoissoit point. Il ne se souvient plus de tout le bien qu'il en a mandé. Il a oublié que c'est lui qui l'a fait Ambassadeur, que c'est sur sa parole qu'on l'a reçu, & parce qu'aujourd'hui il n'est pas content de lui, il veut qu'on croie que c'est un très-méchant homme, un ennemi déclaré de tous les Francs, & qui empêchera autant qu'il pourra qu'ils ne soient reçus en Ethiopie, & prend le Pere du Bernat pour témoin de tout ce qu'il avance. Il proteste que pour lui il est prêt de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la gloire du Roi; & dans le tems qu'il fait toutes ces protestations, au lieu de retourner auprès du Prêtre-Jean, comme il s'y étoit engagé, il va chercher fortune dans l'Yemen, laisse une femme qu'il avoit épousée en Ethiopie, abandonne les terres que le Negus lui avoit données, & emporte jusqu'au coffre de Chirurgie fait aux dépens du Roi

& de la Nation, & passe dans la fuite de l'Yemen à Surate & va mourir à Isfahan. Tel a été le sort de ce vagabond, à qui on s'étoit un peu trop fié. Mourat craignant le châtement qui l'attendoit en Abissinie feint d'aller à Maçua, & va à Mascate finir ses jours. Le Pere du Bernat bien mortifié de se voir en si mauvaise compagnie, & hors d'état de continuer son voyage, se rembarqua pour Suez, & arriva au Caire au commencement d'Avril. Elias fut le seul de toute la troupe qui passa en Abissinie, & on a été près de dix-sept ans sans en avoir aucune nouvelle.

Tant de contre-tems auroient dû rebuter Jacques le Noir, plus connu sous le nom de Du Roule, destiné pour aller en qualité d'Ambassadeur vers le Roi d'Abissinie. Il n'ignoroit rien de tout ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée de Mourat Eben Magdeloun au Caire. Il avoit même joué un rôle principal dans toute cette affaire. Il avoit été au commencement de 1702. à Constantinople en rendre compte à l'Ambassadeur du Roi. A son retour de Constantinople au Caire, & après y avoir fait quelque séjour, il étoit passé en France. Il avoit vu le Ministre de la Marine, il lui avoit donné divers Mémoires; & enfin croyant avoir pris avec lui les mesures les plus sûres & les meilleures, il repassa en Egypte. On peut dire, que jamais voyage ne fut entrepris sous de plus tristes augures, n'y n'eut une fin plus malheureuse.

Il s'embarqua sur un Navire que commandoit le Chevalier de Fourbin, qui devoit escorter trente-six bâtimens marchands destinez pour diverses Echelles de Levant. Cette Flotte partit de Toulon & mit à la voile le vingt-fix de Decembre 1703. & dès l'après-midi il s'éleva une tempête furieuse qui dispersa tous ces Vaisseaux. Celui du Chevalier de Fourbin fut poussé sur les côtes de Catalogne, & on ne pût aborder que le 31. de Decembre. Ils se trouverent à la rade de Barcelone au nombre de huit Vaisseaux, si maltraitez, qu'ils employèrent tout le

le mois de Janvier pour se raccommo-
der. Ils remirent à la voile le 8. de Février; mais le 9. ils
essuyerent un si gros coup de vent qu'ils furent
obligez de relâcher à Majorque, d'où ils retourner-
rent à Cagliari en Sardaigne. Ils en partirent le 8.
de Mars & arriverent à Malte le 15, ils y demeurerent
jusqu'au 10. d'Avril, & la premiere Lettre
que le sieur Du Roule écrivit d'Alexandrie, est
dattée du 29. d'Avril. Ainsi il fut environ quatre
mois à passer de Toulon en Egypte. Il ne perdit
aucun tems, & dès qu'il fut au Caire, il se prépara
pour son voyage d'Abissinie; mais quelqu'intérêt
qu'on eût de tenir le tout fort secret, & quoiqu'on
prît grand soin de le cacher, on n'en fit que trop
de bruit, & on trouva mille obstacles qu'on ne pût
surmonter qu'à force d'argent. Il fallut gagner le
le Bacha, le Divan, les Officiers des Janissaires,
les Chefs de la Caravanne; d'un autre côté les
Marchands s'opposoient assez ouvertement au vo-
yage.

Le sieur Du Roule partit du Caire le 19. de Juil-
let de l'année 1704. Il trouva sur son passage un
grand concours de peuple qui le suivit jusqu'au bat-
teau les larmes aux yeux, en considerant les dan-
gers presque inevitables où il alloit être exposé. On
prétend que les Marchands continuerent leurs intri-
gues pour le faire revenir, qu'ils se joignirent aux
Peres de la Réforme de Saint François d'Italie;
que les uns & les autres avoient informé les Ara-
bes du départ de cet Envoyé, & que ceux-ci avoient
déclaré qu'ils pilleroient la Caravanne, si on ne
l'obligeoit de s'en séparer. Du Roule ajoûte, que
l'on disoit communément à Siout, qu'il alloit au-
près du Roi des Abissins pour lui apprendre à faire
de la poudre, à fondre du canon, & l'engager en
même tems à déclarer la guerre aux Turcs. Quoi-
que ces calomnies fussent destituées de toute vraï-
semblance, elles ne laisserent pas de trouver créan-
ce dans des esprits jaloux & défiants, & qui d'ail-
leurs n'étoient pas sâchez d'avoir ce prétexte pour
tirer

tirer de cet Envoyé le plus qu'ils pourroient. Du Roule avoit tâché de gagner à force de présens un nommé Belac, Chef de la Caravanne, & chargé des commissions du Roi de Saanaar; cet homme lui avoit promis avec de grands sermens de le servir & de l'appuyer de tout son credit auprès du Roi son maître. Cependant, si on ne le corrompit pas entierement, on l'ébranla beaucoup, & il en coûta encore environ deux cens cinquante piastres Sevillanes, pour empêcher qu'on ne le débâtât tout-à-fait: peut-être même en seroit-on venu à bout sans l'arrivée du Drogman Fornetti qui amena avec lui un Chiaoux & un Capigi des Janissaires, avec de nouveaux ordres du Bacha du Caire, d'Ismaël Bey, & de la Porte des Janissaires, pour le Commandant de Siout. Aussi-tôt que celui-ci eut reçu ses dépêches, il fit venir les Chefs & principaux de la Caravanne, & leur lut les mêmes ordres, puis il leur donna le Commandement particulier qui leur étoit adressé. Ces Chefs l'ayant reçu, ils le portèrent sur leur selle, & dirent avec le Commandant la priere de Paix & d'Union usitée parmi les Mahometans; ensuite ils jurèrent qu'ils ne se sépareroient point de Du Roule, & qu'ils vouloient courir avec lui tous les dangers qui pourroient lui arriver.

Ces ordres produisirent encore d'autres bons effets; Aly Thelebi Commandant de Siout, apprit à l'Envoyé tout ce qui se passoit entre les Marchands François & les Peres Italiens Réformez pour faire échoier son voyage. Et Belac lui avoua que le Patriarche des Coptes avoit dit aux principaux Marchands de la Caravanne, que les François qui alloient avec eux n'étoient point Marchands, que c'étoit des gens qui ne passoient en Ethiopie, que pour couper le Nil, & qu'ils se gardassent bien de les souffrir en leur compagnie.

La Caravanne fut à Siout depuis le 29. de Juillet, elle en partit le 12. de Septembre. Fornetti revint au Caire, & le sieur Du Roule traversa le
petit

petit désert le 18. de Septembre & les jours suivans. Il arriva le 24. à Khargué, où il trouva un jeune Gouverneur fort avide qui ne voulut avoir aucun égard pour les ordres du Bacha, disant, qu'il étoit Mansoul, & qu'il ne reconnoissoit que ceux du Bey de Monfelou. On entendit bien ce qu'il vouloit dire; on en fut quitte pour cent vingt piaîtres Sevillanes, mais il fallut lui donner une Déclaration portant qu'il n'avoit rien demandé. Après cinq à six jours de séjour, on se mit en marche, & le 3. d'Octobre on entra dans le grand désert. On arriva à Moscho le 18. du même mois, & on fut obligé d'y demeurer très-long-tems. On y apprit que les Religieux Italiens de la Réforme de Saint François n'étoient plus à Sannaar, on n'explique point s'ils s'étoient retirez de leur bon gré. ou s'ils avoient été chassés. Cette Lettre est la dernière qu'on a reçûe de Du Roule; il devoit néanmoins écrire de Dongola, mais on n'en trouve rien; on en eut seulement des nouvelles par des voyes indirectes, & le bruit se répandit tout-à-coup qu'il avoit été assassiné. Triste & funeste présage qui fut accompli quelque tems après.

Du Roule arriva à Sannaar vers la fin du mois de Mai 1705. il fut très-bien reçu, le Roi envoya deux de ses Officiers fort loin au devant de lui; il le régala à son arrivée de beaucoup de présens; il reçût ceux de l'Envoyé; il en parut content; il le fit loger dans la maison d'Aly Zogoier, son premier Ministre, qu'il avoit fait mourir peu de tems auparavant. Celui qui avoit succédé à Aly Zogoier, & qui étoit premier Ministre, parut vouloir lier une amitié étroite avec Du Roule; il l'alloit voir souvent, s'entretenoit familièrement avec lui. Il lui témoigna même qu'il avoit envie de faire le voyage d'Ethiopie en sa compagnie. Tous les commencemens furent très-beaux, & on prétend que le malheur de Du Roule n'arriva que parce que se reposant un peu trop sur l'amitié du Roi de Sannaar & du premier Ministre, il ne se soucia pas beau-

beaucoup de ménager les autres Officiers; ce qui les irrita à un point que tous conspirèrent de le ruiner dans l'esprit du Roi leur maître & de le perdre. Ils eurent assez de peine à en venir à bout; mais le Roi ayant remporté une victoire considérable sur les rebelles, on en fit de grandes réjouissances dans la Ville de Sannaar. Du Roule crut devoir se distinguer; il étala tout ce qu'il avoit de plus beau & de plus magnifique, particulièrement beaucoup de glaces & de miroirs, ce qui attira chez lui toute la Ville. Les femmes du Roi, qui sortent très-rarement, ne purent résister à la curiosité de voir cette magnificence; les miroirs qui multiplioient les objets, les surprirent plus que tout le reste. Elles s'imaginèrent que cela ne se pouvoit faire naturellement, & parlèrent de l'Envoyé & de sa suite comme d'autant de Sorciers & de Magiciens pleins de mauvais desseins contre leur Roi. Tout ce spectacle excita de plus en plus l'avidité des Officiers du Roi de Sannaar, & peut-être du Roi lui-même; de sorte que très-peu de jours après, il envoya demander trois mille piastres Sevillanes à Du Roule: celui-ci les refusa. On fit parler à Macé Drogman de l'Envoyé; on lui représenta qu'un tel refus exposoit l'Envoyé & sa maison à un grand danger. On retourna plusieurs fois à la charge, Du Roule s'opiniâtra à ne rien donner. Enfin le 25. de Novembre le Roi l'envoya prendre dans sa maison par trois cens hommes qui l'amenerent avec toute sa suite dans la place publique, où il fut massacré le premier, ses domestiques le furent après lui. L'Envoyé souffrit la mort très-constamment, en exhortant les siens à la souffrir comme lui; leurs corps demeurèrent exposez, & on remarqua que ni les animaux carnaciers, ni les oiseaux de proie ne les approchèrent pas.

Elias Syrien, qui devoit servir de Truchement à Du Roule, étoit arrivé au pais du Negus, & en avoit été très-bien reçu; il avoit fait entendre à ce Prince, suivant ses instructions, que les François

étoient de la même Religion que les Cophtes; & sur ce témoignage le Prêtre-Jean lui avoit permis de retourner vers Du Roule, & avoit nommé un de ses Officiers pour aller au-devant de l'Envoyé de France, & lui mener jusqu'à Sannaar toutes les voitures dont il pourroit avoir besoin. Cet Officier malheureusement s'amusa trop, soit pour préparer ses équipages, soit pour d'autres raisons, & arriva à Sannaar trois jours après le meurtre de Du Roule.

Le Roi de Sannaar & son Conseil crurent pouvoir excuser le crime qu'ils avoient commis, & dirent que Du Roule & toute sa suite étoient des forçiers. L'Abissin s'en retourna peu satisfait de cette réponse. Il venoit d'arriver une grande révolution dans l'Abissinie, les peuples s'étoient revoltés; le fils aîné du Roi s'étoit mis à leur tête, il avoit détrôné son pere & l'avoit fait mourir. On ne dit point quelle a été la cause de cette revolte générale, mais il n'en faudroit pas chercher d'autres que la Lettre que les Peres Missionnaires Recolets apportèrent au Pape, si elle étoit de ce Prince. On voit dans la Relation même de Poncet combien ces peuples & particulièrement les Religieux sont délicats sur tout ce qui concerne la Religion, & combien ils haïssent les Européens; ils étendent leur haine si loin, qu'ils ne peuvent souffrir ce qui est blanc. On ne sçavoit pas encore au Caire, lorsqu'on y apprit la mort de Du Roule, ce qu'étoit devenu l'Empereur d'Ethiopie qui avoit été déposé. Quelques-uns disoient qu'il avoit été tué; plusieurs soutenoient au contraire, qu'il se tenoit caché dans quelque coin du Royaume, en attendant l'occasion de reparoitre & d'attaquer son fils.

Le Truchement Elias, qui étoit en chemin pour aller rejoindre Du Roule, ayant appris la révolution arrivée en Abissinie, retourna sur ses pas & remit au nouveau Roi Teklabaimanout les Lettres que le feu Roi Jasou lui avoit données. Tekla-
hai-

D'ABISSINIE.

219

haimanout les fit écrire en son nom & ordonna à Elias de reprendre la route de Saannar; Elias obéit & n'étoit qu'à trois journées de Saannar, lorsqu'il apprit la funeste & tragique mort de Du Roule & de ceux de sa suite. Il ne crut pas devoir aller plus loin, il alla rendre compte de tout à Teklahaimanout, qui sur le recit qu'on lui fit, entra en fureur, & dans sa colere il écrivit la Lettre suivante.

TRADUCTION

D'UNE LETTRE ECRITE

en Langue Arabesque,

Au Pacha & aux Seigneurs Chefs des Milices du Caire, de la part du Roi d'Abissinie, le Roi Teklahaimanout, fils du Roi de l'Eglise d'Abissinie.

Isaac. Lignée de
Idum, Jesus
fils de
Marie
Isaac, Salomon
fils
de David.

DE la part de l'Auguste Roi, Puissant Arbitre
des Nations, l'Ombre de Dieu sur terre, le
Guide des Rois qui professent la Religion du
Messie, le plus puissant des Rois Chrétiens, celui
qui maintient l'ordre entre les Musulmans &
les Chrétiens, Protecteur des limites d'Alexandrie,
Observateur des Commandemens de l'Evangile,
héritier de Pere en Fils d'un Royaume
très-puissant, issu de la famille de David & de

Salomon. Que la benediction d'Israël soit sur
notre Prophète & sur eux; que sa felicité soit de
durée & sa grandeur permanente, que sa puis-
sante armée soit toujours redoutée. Au très-
puissant Seigneur élevé par sa dignité, vénérable
par ses mérites, distingué par sa force & ses ri-
chesses entre les Musulmans, l'azyle de tous
ceux qui le révèrent, lequel par sa prudence
gouverne & dirige l'armée du noble Empire, &
commande sur les confins, victorieux Viceroy
d'Egypte, dont les quatre parties seront toujours
gardées & respectées, ainsi soit. Et à tous les
Princes distinguez, Juges, Sçavans & autres
Commandans qui sont pour maintenir l'ordre &
le réglemeut, & à tous les Potentats en gé-
néral, que Dieu les conserve tous dans leurs dig-
nitez & la Noblesse du salut. Vous sçavez que
nos Ancêtres n'ont jamais porté envie aux au-
tres Rois, & qu'ils ne leur ont jamais causé au-
cuns troubles, ni donné aucune marque de hai-
ne; mais au contraire ils ont toujours donné des
preuves de leur amitié en toutes occasions, en
les aidant avec générosité, & les secourant dans
leurs besoins, soit en ce qui concerne la Cara-
vanne & les Pelerins de la Mecque dans l'Ara-
bie-Heureuse, dans les Indes, en Perse, & au-
tres lieux éloignez & détournez, en secourant
même les personnes distinguées dans un pressant
besoin. Néanmoins le Roi de France notre fre-
re qui professe notre Religion & notre loi, ayant
été prévenu par quelques marques d'amitié de
notre part, comme il se doit pratiquer, nous
ayant envoyé un Ambassadeur, j'ai appris que
vous l'avez fait arrêter à Sannaar, & aussi le
nommé Mourat Syrien, lequel vous avez fait
mettre aux arrêts, quoi qu'il fût envoyé à cet
Ambassadeur de notre part, & avez ainsi violé
le droit des gens, puisque les Ambassadeurs des
Rois doivent étre libres d'aller où ils veulent &
qu'il est du devoir de les traiter avec honneur

” &

„ & non pas les retenir & les inquieter; & on ne
 „ doit pas même exiger d'eux aucuns droits ni re-
 „ tribution. Nous pourrions vous rendre le reci-
 „ proque, & si nous voulions, nous venger de
 „ l'insulte que vous avez faite à l'homme envoyé
 „ de nôtre part. Le Nil suffiroit pour vous pu-
 „ nir, puisque Dieu a mis en nos mains sa source,
 „ sa sortie & son augmentation, & que nous pou-
 „ vons en disposer pour faire le mal. Présente-
 „ ment nous vous demandons & vous exhortons
 „ à cesser vos vexations envers nos Envoyez, &
 „ à ne nous point inquieter, en arrêtant ceux qui
 „ viendront vers vous. Ainsi vous les laisserez
 „ passer & continuer leur route sans délai, allant
 „ & venant où ils voudront pour leur utilité libre-
 „ ment, soit nos sujets, soit François, & tout ce
 „ que vous leur ferez sera fait à nous-même.

Cette Lettre est sans datte.

La suscription est au *Pascha, Princes & Seig-
 neurs Commandans en la Ville du grand Caire, que
 Dieu les favorise de ses bontez.*

Le crime que Taklimanout avoit commis, en
 arrachant la Couronne & la vie à son pere, le fai-
 soit regarder comme un monstre odieux, son reg-
 ne fut court & ne fut jamais tranquille; ce Prince
 finit malheureusement, & fut massacré par ses pro-
 pres troupes dans le tems qu'il se préparoit à mar-
 cher contre le Roi de Sannaar. Tetilis frere d'A-
 yafou lui succeda, & ne regna que trois ans & quel-
 ques mois. Oustas son premier Ministre, fils d'une
 de ses sœurs, se revolta, le chassa de son trône &
 y monta. Il n'en jouït pas long-tems, il fut de-
 possédé par David second fils d'Ayafou. Toutes
 ces révolutions arrivées en assez peu de tems ne
 permirent pas aux Abissins de se faire justice de
 l'attentat commis en la personne de Du Roule. Le
 Consul, qui avoit eu plus de part que personne à
 la Mission de cet Envoyé, chercha tous les mo-
 yens de poursuivre la vengeance de sa mort. Il
 assembla tous les Marchands François qui étoient

222 RELATION HISTORIQUE

au Caire, il leur raconta de quelle maniere Du Roule avoit été affassiné par les ordres & sous les yeux du Roi de Sannaar, il les exhorta à chercher avec lui les moyens de s'en ressentir. Tous convinrent sur l'heure de chasser de chez eux les Nubiens qui étoient à leur service. Maillet donna encore un mémoire au Bacha qui alloit commander à Suaquem & à Maqua, & sur cette côte d'Ethiopie; il le pria de lui aider à punir le Roi de Sannaar d'un attentat commis contre le droit des gens, & à retirer trente mille piaftres sevillanes & quatre mille Sequins Vénitiens que Du Roule avoit lorsqu'il fut tué. Cette somme fait voir ce qu'ont coûté ces vastes desseins de pénétrer dans l'Abissinie, d'y établir la Religion Catholique & un commerce; toutes entreprises qui paroîtront chimeriques à ceux qui connoîtront l'Abissinie & les Abissins. Un mémoire du Sieur Pelerin Consul au Caire en apprendra plus là-dessus que nous n'en voulons dire.





BLUETHES
VIRG
DAN
STAGELL
CHAS. J. HENRY

BLUETHES
VIRG
DAN
STAGELL
CHAS. J. HENRY

CARTER
JANIS
SINIE



DISSERTATION

SUR L'HISTOIRE

D'ABISSINIE.

DONNE'E PAR MONSIEUR
LUDOLF.

PERSONNE que je sçache en Europe ne s'est donné à l'étude de la langue Abissine avec autant de soin que feu Mr. Ludolf. Il s'y est appliqué pendant près de soixante ans avec peu de secours, & sans se rebuter. Il n'a pas tenu à lui que cette langue ne soit devenuë plus commune qu'elle n'est & apparemment qu'elle ne le fera en Europe. Quels soins n'a-t'il pas pris pour en rendre la connoissance facile? On a de lui une Grammaire, un Dictionnaire, de grands passages écrits en cette langue, qu'il a tirez de divers Manuscrits & inferez dans son Histoire. Avec tout cela, on ne voit pas que jusqu'ici il ait fait beaucoup de disciples. On n'a presque point de commerce en ce pais-là; il n'est pas aisë d'y aller; il

est encore plus difficile d'en sortir : & sans les Portugais qui y ont été appelez en différens tems , l'Abissinie nous seroit aussi inconnüe que le sont les Etats les plus interieurs de l'Afrique, ou que ces terres Australes où personne n'a encore pénétré. Ajoutons qu'on a très-peu d'ouvrages en cette langue, soit manuscrits, soit imprimez. L'exemple même de Mr. Ludolf, bien loin d'engager quelque homme de lettres à faire la même étude que lui, est capable de l'en détourner. En effet qui voudroit passer toute sa vie à apprendre une langue qui n'est d'aucun usage pour le commerce ni pour les sciences ? en quel genre de littérature les Abissins ont-ils excellé ? quels ouvrages ont-ils donnez au public ? où les trouve-t-on, ces ouvrages ? Mr. Ludolf après avoir fait sa principale étude de la langue des Abissins, après y avoir donné tout son tems, après avoir lû tout ce qu'il a pû trouver en cette langue, n'auroit pas été en état d'écrire dix pages de l'Histoire d'Abissinie, s'il n'avoit eu celle du Pere Baltazar Tellez, Jésuite Portugais.

L'Abba Gregoire, ce sçavant Abissin dont il fait un si grand cas, est certainement un fort mauvais guide, & nous ne pouvons nous empêcher de dire, ou que Mr. Ludolf & l'Abba Gregoire ne s'entendoient pas l'un l'autre, ou que ce dernier étoit très-ignorant dans sa Religion, que jamais Abissin un peu instruit n'a pensé ni parlé comme lui. Mais quelque mérite qu'ait eu cet Abissin, le Patriarche Alphonse Mendez, qui a eu tant de soin de nous conserver le nom de ceux qui lui étoient attachez, ne dit pas un seul mot de celui-ci. Ce silence n'est pas une preuve que Gregoire sçût mieux sa Religion, ou qu'il eût plus de talens qu'un autre ; & les réponses qu'il fait à Mr. Ludolf & toute sa conduite démentent beaucoup les loüanges qu'il lui donne.

Au défaut de cet Abissin, Mr. Ludolf produit un témoin qui n'est pas d'un plus grand poids. C'est Mourat Marchand Armenien qui a été pour son com-

commerce à Batavia, où à la priere de Mr. Ludolf on l'interroge sur l'état présent de l'Abissinie, & particulièrement sur ce qui concerne la Religion. Mourat plus occupé de son négoce, que de toute autre chose, n'étoit guères capable de satisfaire ceux qui l'interrogeoient, s'ils avoient voulu sçavoir la vérité; j'ai même peine à croire qu'il la leur eût dite, quand il l'auroit sçûe. Mourat étoit un vieux fourbe, qui trompa les Hollandois en leur faisant accroire que sur sa parole & sur son credit ils établiroient un riche commerce dans la Mer rouge, & sur les côtes d'Abissinie. Avec de telles assurances, ils envoyerent des Navires dans la Mer rouge, & les Hollandois s'en retournerent avec leurs marchandises sans avoir rien vendu ni rien acheté.

Mais quel besoin avoit Mr. Ludolf du témoignage de l'Abissin Gregoire, ou de celui de l'Armenien Mourat? pourquoi ne pas consulter les Liturgies qu'il avoit entre les mains? pourquoi ne les pas donner au public, comme il en a été sollicité? pourquoi écrire à Batavia, & non pas au Caire? pourquoi s'adresser à des Marchands Hollandois, & non pas au Patriarche d'Alexandrie? Que diroit-on d'un homme qui, pour s'instruire de la Religion des Moscovites, écriroit en Armenie plutôt qu'en Moscovie; qui s'adresseroit à des Marchands Armeniens plutôt qu'au Patriarche de Moscou? n'auroit-on pas sujet de croire que si cet homme cherchoit la vérité, il ne s'y prendroit pas comme il faut pour la trouver; Mr. Ludolf en a usé de même. Aussi dans quelles absurditez n'est-il pas tombé, lorsqu'il a parlé de la créance des Abissins?

Monsieur l'Abbé Renaudot, le meilleur Juge qu'on peut choisir sur cette matiere & qui a vû & connu Mr. Ludolf, en parle en ces termes.

„ Quelque tems après son départ de Paris en 1684. je trouvai chez nos Libraires un exemplaire de son Histoire, & j'avoüe que je n'en

„ fus pas content. Mr. Thevenot, qui n'avoit
 „ pas fait une étude particuliere de ces matières
 „ de Religion, mais qui sçavoit néanmoins beau-
 „ coup, feu Mr. Piques qui s'y étoit extrêmement
 „ appliqué, feu Mr. d'Herbelot & d'autres en ju-
 „ gerent de la même manière. Tous, & entr'au-
 „ tres Mr. Piques se recrierent sur l'affectation d'em-
 „ ployer par tout le mot de Cene, en parlant de
 „ l'Eucharistie & de la Messe; & celui-ci qui étoit
 „ en commerce de Lettres avec Mr. Ludolf lui
 „ en écrivit son sentiment. Sa Lettre fût très-mal
 „ reçûe, de sorte qu'elle le brouilla avec Mr. Lu-
 „ dolf, nonobstant l'amitié qui étoit entr'eux. Mr.
 „ l'Abbé Renaudot pour prouver ce qu'il avance a
 „ fait imprimer un fragment d'une Lettre de feu Mr.
 „ Piques.

Le Reverend Pere le Quien, ce sçavant Domi-
 nicain, si connu par les ouvrages qu'il a donnez au
 Public, nous a communiqué quelques Lettres de
 M. Piques & de M. Ludolf; nous avons crû qu'on
 ne seroit pas fâché de les trouver ici.

LETTRE DE M. LUDOLF

A M. PIQUES.

Erfurt le 16^e d'Oct. 98.

L'Adresse de *Rheinhausen franco*, jusques-là va-
 fort bien, Monsieur, elle m'a apporté vôtre
 dernière du premier de ce mois en neuf jours,
 j'étois déjà parti de Francfort pour la Thuringe;
 l'on me la rendit en chemin. L'incluse pour Mon-
 sieur Grodek à Leipzig lui sera renduë par le sieur
 Tontzel, qui y est présentement à la Foire; mais
 je crains bien fort que les précédentes audit sieur
 Grodek *franco Rheinhausen*, ne lui ayent pas été
 ren-

renduës ; car si ces Lettres vont plus loin que Francofort, elles demeurent-là, si elles ne sont payées de nouveau ; j'ai essayé, par ma dernière du vingt du passé, si les Lettres vont aussi-bien pour la France quand on les met *franco Rheinhausen*, ce que je desiré de sçavoir ; ainsi nôtre correspondance ira bien mieux, par laquelle j'y avois répondu à vôtre précédente, du quatrième Août.

Pour venir à vôtre agréable Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je remarquois par plusieurs circonstances que les nouvelles du Pere Verseau & celles de la Lepre du Negus étoient fausses. Le feu sieur Vossius, quand on lui proposoit quelque chose douteuse dans la Philologie, il disoit toujours : *Hic opus est naso critico* : ainsi il me faut pratiquer souvent cela, quand on me dit quelque chose importante des Abissins : *Hic opus est naso critico Historico*. Vous avez remarqué dans mon Commentaire que j'ai usé du plus grand discernement qu'il m'a été possible, quand j'ai censuré tous les Auteurs qui ont jamais écrit quelque chose des Abissins. Vous avez grandissime raison de dire, qu'il ne se faut pas fier aux rapports des Missionnaires, qui veulent témoigner leur zele pour la Religion Catholique, en controuvant des choses imaginaires, * ou se servant de faux témoignages ; quelques-uns par simplicité ou ignorance ; quelques-uns aussi par malice & méchanceté, comme Wansleb a fait, qui a beaucoup menti dans les petites œuvres de l'Egypte qu'il a fait imprimer en Europe, comme je ferai voir à l'œil par sa Description Allemande d'Egypte qu'il nous a envoyée écrite de sa propre main, dans laquelle il dit faux, ce qu'il a dit peu après véritable, après s'être fait Moine par deses-

* Mr. Ludolf a fait imprimer son Histoire d'Abissinie, & son Commentaire de cette Histoire depuis la mort de Wansleb. On ne voit pas qu'il l'ait beaucoup relevé sur ce qu'il a écrit touchant l'Eglise d'Alexandrie, & il a donné lieu de douter s'il en sçavoit assez pour cela.

désespoir de sa damnable conduite, brutalité, & sensualité aux vices de la chair; c'est pourquoi feu Monsieur Colbert l'a nommé un écervelé brutal, s'étant bien repenti de ce qu'il l'avoit ¹ envoyé deux fois en Mission. M. l'Abbé Renaudot m'a dit ce que je viens de dire. Je ne fais point de cas ² de l'Armenien Chodia Morad; c'étoit un véritable ignorant, & comme Mahomet qui ne sçavoit ni lire ni écrire; j'y ai fait mes remarques à ses réponses que vous aurez trouvé dans le premier Appendix de mon Histoire Ethiopique; mais vous ne me donnez point quelque bon avertissement sur le dit Traité, soit sur la version des Lettres Arabes & mes Notes là-dessus, soit de l'Histoire même ou de quelqu'autre passage. Vous sçavez quelle estime je fais de votre jugement, mais vous passez tout sous silence. Je ne comprends point votre discours, quand vous dites si ce prétendu Ambassadeur avoit été en Moscovie, que je l'aurois peut-être mieux que la Relation de Wansleb ou celle d'Olearius, dont il reste à l'Abbaye de Saint Germain un témoignage olographe (de qui? de Wansleb ou d'Olearius?) sur la croyance de l'Eucharistie. ³ Si c'est cette grande pièce de toutes les Langues Orientales, que les Chrétiens du Levant croient & confessent une véritable transsubstantiation, ce changement du pain en la substance non-seulement du Corps de Jesus-Christ, qu'il nomme seulement, mais de sa Personne, Ame & Corps, Dieu & Homme, & par conséquent ce Pain respectable & adorable simplement Dieu, que nous autres Chrétiens sçavons être Pere, Fils & Saint-Esprit; voilà ce

¹ Wansleb a fait deux voyages en Levant, mais il n'en a fait qu'un par ordre de Mr. Colbert.

² S'il fait si peu de cas de l'Armenien Chodia Morad; pourquoi nous a-t-il donné sa Relation de l'état d'Abissinie? Pourquoi l'a-t-il enrichie de ses Notes.

³ On a de la peine à comprendre qu'un homme qui a entre les mains, tant de Liturgies Orientales, puisse parler comme fait ici Mr. Ludolf.

ce que je ne crois pas que les Eglises Orientales disent ou croient, puisque Nôtre-Seigneur ne parle que de son Corps: *Hoc est Corpus meum quod pro vobis datum est.* Où il ne parle ni de son ame ni de sa Personne, moins encore de sa Nature Divine; car tout cela *pro nobis datum non est.* Je n'ai vû qu'exterieurement la pièce susdite; mais je me suis bien assuré que si les Levantins croient une Transsubstantiation formelle, ils ne la croient que du Corps: *Quod pro nobis datum est,* sans passer dans ce grand Mystère plus outre. C'est pourquoi vous dites très-prudemment & sagement que ce sont les Catéchismes & les Liturgies qu'il faut consulter, sans s'arrêter à de semblables dépositions gagnées *prece vel pretio*, à l'interrogation d'une Partie intéressée, sans admettre les interrogatoires de l'autre; de laquelle façon de faire, j'ai déjà discoursu dans mon Commentaire, *præm. p. 2. n. 6.* que je vous prie de lire, s'il vous plaît *cum sequentibus duobus foliis.*

Cet Ambassadeur qui a amassé cette grande pièce, en convoquant les Evêques & Prêtres qui y ont souscrit, pouvoit bien épargner sa grande peine & son argent, s'il avoit seulement fait des Extraits de leurs Confessions, Catéchismes, & Liturgies: des passages qui en parlent, il auroit pu suffisamment prouver leur véritable sentiment.

Je vous ai envoyé deux exemplaires avec quelques autres pièces par le sieur Dulsecker de Strasbourg, qu'il a promis de vous envoyer sûrement. Les recevant, vous m'en direz vôtre sentiment, dont je vous prie très-humblement, avec la franchise qui vous est ordinaire. J'attendrai le paquet dont vous parlez, que vous avez mis ensemble pour me l'envoyer, dont je vous aurai de l'obligation. Vous avez fort bien deviné, que l'impression de ma Grammaire Amharique s'est faite *in fol.* pour y ajouter quelque chose de plus; sçavoir non-seulement mon Dictionnaire Amharique, mais aussi la seconde Addition de mon Dictionnaire Ethiopique,

que, ce qui fera un assez gros Volume *in fol.* J'aurois bien désiré avoir encore quelque chose de la Langue d'Amhara de la Bibliothèque Seguerienne, s'il vous est possible de m'en trouver quelque chose; & si je pouvois avoir mon brouillon du Dictionnaire Amharique que je vous ai envoyé, il y a quelques années, il me seroit bien agréable. Je ne suis point du tout content de la conduite du sieur Weissembruch, il me devoit témoigner plus de gratitude, il ne m'a pas seulement envoyé un acquit de six cens francs que je lui ai envoyez pour les frais des ports. Mon neveu est déjà parti de Livorne, je ne sçai si c'est pour Constantinople ou pour Scandrona. Je suis, Monsieur, avec bien d'affection,

Votre très-humble, très-affectionné, & très-obéissant serviteur J. Ludolf.

P. S. si vous m'imputez, Monsieur, que je crois plus à l'Armenien susdit qu'à Wansleb ou Olearius, vous me faites tort.

REPONSE DE MONSIEUR PIQUES.

A Paris, mercredi 12. Novembre 98.

J'Ai reçu, Monsieur, Dimanche au soir, neuf de ce mois, votre très-agréable Lettre d'Erfurt en Thuringe, de notre seizième Octobre dernier, c'est vingt-quatre ou vingt-cinq jours d'intervale. Si votre voyage de Francfort, pour ce pais-là, n'aura été que de trois semaines, j'espère que vous aurez reçu en même-tems que la vôtre, la mienne du premier de ce mois, en réponse de la vôtre du quatrième d'Octobre, & à droiture, sans passer par Rheinhausen, parce que j'ai déjà reconnu que la voie étoit bonne, puisque vous m'avez fait l'honneur d'y répondre. Je vous avertis de plus, que
toutes

toutes les Lettres de vôtre part où vous avez mis *franco Rheinhausen*, cela n'a servi de rien, & on me les a toujours fait payer ici douze sols jusqu'à Rheinhausen; & elle n'a pas manqué de lui être rendue, & j'en ai reçu la réponse de Francfort à Paris, c'est ordinairement neuf jours. Voilà, je croi, ce que vous desirez de sçavoir.

Mais je ne doute nullement que vous ne soyez très-satisfait des fraîches nouvelles, que je vous ai écrites *in terminis* par une susdite dernière tirée de trois Lettres écrites du grand Caire. Il vous sera libre d'employer *nasum criticum*.

Pour entrer en connoissance de la Religion d'un pays, j'estime qu'il ne la faut pas tirer d'un entretien avec le premier venu, mais qu'il faut s'adresser à un homme de la profession, & même à plusieurs consécutivement, ne pas même le surprendre par des interrogations étudiées à la mode des Sophistes. Il faut demander leurs pratiques par forme de recit; s'ils ont des Livres, comme Catéchismes, Liturgies, qu'ils ayent à nous en instruire simplement, comme si nous voulions être prêts de suivre leur créance & leur pratique. Cette conduite me semble innocente & nullement insidieuse: car vous sçavez qu'un Juge artificieux peut rendre l'homme le plus innocent, le peut rendre, dis-je, criminel & digne de mort. On est curieux de connoître la créance des Abissins, par qui? comment? voilà M. votre demande, elle a été faite dans vos termes: *Quis nunc salus, &c. comment vont les choses à présent dans votre famille?* Pourquoi M. à présent? cet à présent est choquant: *An adhuc adhaeretur sedi Alexandrina?* Etes-vous encore du bon parti? Comment encore? cet encore est choquant; est-ce que nous avons depuis peu une autre créance que celle d'Alexandrie? elle nous a enseigné la réalité & la présence réelle du Corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie; nous ne le croïons plus. N'a-t-on plus de commerce avec les Missionnaires Romains? Et sur quoi? Voilà M. vos demandes par écrit;

écrit; qui est-ce qui les doit proposer pour vous? Qui est celui à qui on les propose? Qui fait le rapport des Réponses? Qui est-ce qui jouie tout cela? votre Grégoire est mort, mais vous avez pu vous instruire de lui & tâcher de le tourner en plusieurs manières. Voilà une réponse: *transsubstantiationem*, (en caractère d'observation,) & *adorationem Panis consecrati averfantur*. Comment Mourat a-t-il répondu cela sans être interrogé par le Secrétaire Calviniste? Mourat est Armenien, Mourat est Jacobite, & répond: *Religio in Ethiopia publice recepta usitata, nulla alia quam vetus Coptitarum Egypti*. C'est prudemment que *vetus* est ici; si vous ne l'avez pas remarqué, il vous est favorable, au cas que l'Abuna du Caire & toute son Eglise fût depuis cette époque de vétusté ou antiquité d'une autre créance. *Confessionem auricularum*, (vous entendez secrète & non divulguée) & *ignem purgatorium detestantur*. Qu'en pensez-vous Mr.? qu'en pensoit votre Grégoire; est-ce là *religio vetus Alexandrina*? Les Cophtes ou Jacobites d'Egypte, & les Jacobites Abissins sont-ils conformes ou ne le sont-ils pas? les Jacobites d'Arménie sont-ils différens? *pictas imagines amant*. Ce mot *amant* cela est beau; mais il falloit ajouter *non honorant*. Vous aimez mieux ce rapport que celui de votre Grégoire. Eh! Mr. que vous faites votre Armenien Mourat un habile homme! A la page 27. au long article de *Habessinis generationi* qu'à la fin ne lui avez-vous point prêté cette habileté? sur la troisième demande du troisième article *an post annum 1632.* car l'Armenien s'entend à cette époque. C'est *secundum dicta legati*. Il est encore à l'article au-dessus qui commence par *circumsione in administratione S. Cæne*. C'est sans que vous le deviez trouver mauvais, un Calviniste, *adhibent ritus quibus imprimis predicant victimam Christi in corda communicantium*. Oh le bon Armenien! Oh le bon Jacobite! c'est pour cela que ce rit est une figure ou idée du sacrifice de Christ,

specu-

speculum mihi est sacrificii Christi. Oh que Mourat est bon Calviniste, ce n'est rien moins que *verus Alexandrina religio. Panem post consecrationem, ou benedictionem pro sacro habent,* il devoit pareillement ajouter *ceu benedicto.* C'est du pain beni qui a été beni & qui ne l'étoit pas; dire autrement sera-ce simplicité ou ignorance, pour votre Gregoire? malice & méchanceté pour votre Wansleb? mais *dicta Legati* c'est vérité & sincérité pour l'Armenien Mourat, & pour le Sieur de Roo. Que Wansleb soit inconstant, Wansleb Protestant disoit dans une description Allemande de l'Egypte, que tel & tel article étoit une fausseté, lequel il a dit, après s'être fait Moine, qu'il étoit une vérité; cela peut être. Au premier voyage étant envoyé par un Seigneur, il a fait son rapport d'une façon, & étant retourné en Egypte une autre fois par ordre de Mr. Colbert, il a fait son rapport d'une autre façon. Je n'ai pas ouï dire que Mr. Colbert l'eût envoyé deux fois en Mission, ç'eût été un plaisant Missionnaire. Ce n'est pas qu'il ne passe à la posterité pour un grand Théologien de l'Ordre de S. Dominique, comme vous pouvez le voir cité deux fois dans les ouvrages de Mr. Cotelier, à qui je n'ai pu m'empêcher de m'en plaindre? N'en rirez-vous pas vous-même tout le premier? je sçai qu'il ne savoit pas de Latin, & dans la Liturgie Éthiopienne imprimée, il vous donne *Christus clavibus transfixus*, ou quelque chose de pis. Si je ne m'en souviens, le *clavibus* y est. C'est là où pour *consecratio oblationis* il met en marge *administratio cœnæ Dominica*; c'est peut-être en quoi vous l'accusez d'avoir varié. Vous me renvoyez à vos remarques sur les réponses de Chodgia Mourat, & vous me réitérez qu'il étoit un parfait ignorant, ne sçachant ni lire ni écrire. Mais la teneur de ses réponses ne marque point un homme ignorant. Paul de Roo lui a proposé vos questions. *Responsiones diligentissime excepit, quâ linguâ? quo interprete? Belgice vertit. Latina hic tradita legum-*

zur. Sur quoi faites-vous tomber, son ignorance? Je croirois pour moi que Paul de Roo son Truchement & d'autres ont beaucoup profité de son ignorance; ce qui a fait dire que si Mourat eût été en Ambassade à Batavia, de la part du grand Czar de Moscovie, & qu'on lui eût proposé vos questions, il y auroit fait les mêmes réponses, & vous les eussiez reçues comme vous avez fait, bien qu'Olearius ou un autre Gregoire Moscovite auroit demeuré assez de tems chez vous pour vous assurer de leur créance. C'est ici où j'emploie ce que vous me donnez du feu Sieur Vossius: *hic opus est naso critico historico*. Quelqu'un diroit, c'est bien mal à propos: tout se dément ici, rien ne se soutient. Il ne faut pas grand discernement ici, ne nous fions donc point aux Missionnaires qui donnent dans des choses imaginaires. Vous m'écrivez ceci, je suis bien assuré que si les Levantins, (par ce mot vous entendez Grecs, Melchites, Syriens, Jacobites, Caldéens, Coptes, Nestoriens, Ethiopiens, Georgiens, Armeniens, Russes & tous non Latins,) croient une transsubstantiation formelle, ils ne le croiront (par ce mot entendez ils se trouveront ne la croire) que du corps (suppléé de Jesus-Christ) *quod pro nobis datum est*, sans passer dans ce grand mystere plus outre. Oûi Mr. J'en suis en ces termes pour moi. Pourquoi faites-vous le Calviniste sur le mot de.
converti, non, transsubstantiari, lisez votre *Index* qui renvoie à 3. 5. 54. *convertito hunc, fiat. immutetur.* Est-ce une conversion formelle? est-ce un changement formel? Vous faites de votre Gregoire un Calviniste: *sibi videri, (in re ignotâ) panem vulgarem converti in representare; sed non in re esse de pane profano mutari in sacrum, ut representet corpus Christi Christianis communicantibus*. Voilà Mr. votre Gregoire non un impanateur, non un consubstantiateur; mais un parfait figurateur, aussi bien que votre Mourat Armenien. Sur ce pied, chez

chez vous, nul Levantin ne croit la transsubstantiation formelle, ils la prennent tous au moral & du côté de l'usage, sçavoir que par la benediction le pain qui n'étoit pas beni devient du pain beni, de pain vulgaire & prophane, devient du pain sacré & beni; que trouvez vous donc à dire aux Calvinistes? rien chez vous n'est au réel, rien au formel, tout à l'usage, tout au moral, tout à la figure. Vous serez sans doute étonné que je me sois si fort étendu; mais pour vous signaler ma franchise que je sçai qui ne vous déplaît pas, je vais vous faire recit de trois personnes qui ont lu vos ouvrages. J'y faisois le troisieme. L'un dit: Il est vrai que nous avons beaucoup d'obligation à Mr. Ludolf d'avoir comme épuisé les trésors de la langue Ethiopienne; mais il n'est presque pas possible, lorsqu'il parle de la Religion de ces peuples, de lire ses réflexions sans être furieusement tenté de douter de sa bonne foi. Car est-ce manquer de lumieres? il est vrai, il n'est nullement Théologien, même en Lutheranisme; mais faut-il l'être pour des choses de pur fait. Il est zélé; voyez comme il fonde son Gregoire, comme il le veut amener à son sens; & vous Mr. en me regardant, est-ce que vous n'avez point de nez? toujours Mr. Ludolf, Ludolf; & se tournant à l'autre il lui dit, mais, pas si bas que je ne l'entendisse, c'est que Mr. Ludolf l'a imprimé dans ses ouvrages, comme son Copiste Weysslembuch. Il est vrai, lui dis-je, mais comme son ami, & je me ferai toujours honneur de son amitié, & il sçait que je n'ai point mandié l'honneur d'être nommé dans ses ouvrages, dont il m'a généreusement gratifié. Je vis bien qu'ils s'entendoient ensemble; car l'autre me demanda n'est-ce pas Piquesius? car vôtre nom est difficile à latiniser, *Picus*, *Pickius*. Raillerie que tout cela, dis-je, & pour vous faire dépit à tous deux, je veux que mon nom soit imprimé en Grec Πικεσίος Φιλογέρμανος. Mais ce second, pour me mortifier davantage commence à me dire :

re: Si vôtre Mr. Ludolf avoit d'abord donné dans le Moscovite comme il a fait dans l'Ethiopien, quant à la Religion, n'y auroit-il pas trouvé tout ce qu'il a avancé des Ethiopiens. Il auroit été assez heureux pour avoir chez lui un Pope ou Papas. Les Hollandois ont commerce à Archangel, ils y ont un comptoir ou une factorie; il auroit envoyé ses questions où là ou, à Stocholm, le Secrétaire du comptoir auroit profité de l'arrivée de quelque Mourat Armenien prétendu envoyé du grand Czar; ainsi voilà les Moscovites qui ont en horreur la transsubstantiation & les autres articles. Je ne sçai, lui dis-je, si vous nous parlez ainsi de Moscovie, parce que vous aurez oûi dire comme moi que Mr. Ludolf a envoyé quelques ouvrages de sa façon au grand Czar, sans que je sçache si c'est sur la Religion; mais après le témoignage d'Adam Olearius qui fait voir que les Moscovites & les Arméniens tiennent le dogme de la transsubstantiation, il n'y a rien à gagner de ce côté là. Bon, dit le premier, quand il y auroit cent Olearius, Mr. Ludolf n'en feroit pas ébranlé: son Gregoire ne vaut-il pas un Olearius? La Liturgie Moscovite à-coup-sûr est la même que celle des Ethiopiens, sauf le langage; mais s'ensuit-il qu'ils ayent même croiance sur le mystère de l'Eucharistie? Je ne voulus pas les échauffer davantage, je me contentai de dire, qu'il n'étoit pas inutile de consulter les Liturgies, qui contiennent l'abregé de toute la Religion, qu'il feroit à souhaiter que vous donnassiez au public ce qui reste de Liturgies Ethiopiennes à imprimer, avec une bonne traduction Latine, & que vous en aviez de bonnes copies dans vôtre cabinet, que vous aviez trop de bonne foi pour nous envier des monumens si importans. Je ne sçauois omettre vos Catechismes Ethiopiens * *Plurimos catechistas constituit qui eos in doctrina christiana erudiant.* S'ils avoient quelque formulaire d'instruction chrétienne par écrit,

il

* Relat. p. 28. art. 5.

il fau
mais
co
te.
l'Eu
V
jour

M

J E
nie
tre h
nouve
sente
veut
raire,
reçu
mains
Paris.
encore
étoit
de te
Dieu
du pas
yen à
pour n
tre no
sallu p
moins
Public

* Le

il faudroit tâcher d'en avoir quelques exemplaires; mais en attendant nous devons croire qu'ils font conformes à ceux des Chrétiens Jacobites d'Egypte. J'en mets ici un fragment sur le mystere de l'Eucharistie.

Voici lui reposant sur cette table avec nous aujourd'hui, où Emanuel nôtre Dieu.

LE MEME AU MEME,

ce Mardi 9. Decembre 98.

MONSIEUR,

J E suis ravi d'apprendre par la datte de vôtre dernière de Francfort du dix-huit du mois passé, vôtre heureux retour en cette ville-là. Cette agréable nouvelle & l'heureuse commodité que nous présente M. le Preteur Royal * de Strasbourg, qui veut bien s'entremettre de nôtre commerce littéraire, me fait diligent à vous répondre, n'ayant reçu vôtre Lettre que d'avant-hier au soir des mains de M. Weyssembruch qui me rencontra dans Paris. Je vous écrivis le douze du mois passé, & encore Samedi dernier, pour vous représenter qu'il étoit important que vous fiffiez imprimer le plus de texte que vous pourriez, pendant que le bon Dieu vous conserve la santé. J'écrivis le dix-sept du passé sur ce sujet à M. Zunner, & par son moyen à M. Tenzel de Gotha. Mais quelle joye pour moi, quand vous m'écrivez ces mots sur vôtre nouveau Dictionnaire Ethiopique. *Il m'a fallu passer par-là, id est, me charger des frais, à moins que de vouloir perdre ma peine ou frauder le Public du talent que le bon Dieu a donné à moi seul*

* Le sçavant & sage Mr. Obrecht,

que je sçache; n'ai-je pas deviné M. quand j'ai parlé du travail d'une réimpression augmentée; doutez-vous que je ne voulusse seconder un si bon dessein? mais croyez-moi, le tems est d'autant plus précieux qu'il est court pour vous & pour moi. Contentez-vous d'un Appendix, d'un Supplément. Vous dites: *Les Libraires ne le croient pas d'un grand usage pour le debiter si promptement.* Je réponds d'un prompt débit, si vous ajoûtez des Textes comme la Genèse, Josué, les dix ou douze Liturgies, & autres Textes que vous avez. Je ferai cependant de nouvelles recherches sur ce Dictionnaire que j'ai vû chez le pauvre Wanleeb, & peut-être trouverai-je moyen d'entrer dans la Bibliothèque de Seguiet. Comme je n'avois eu loisir depuis que j'ai ici changé de chambre, de toucher à mes Livres qui étoient en pile, cela me faisoit désespérer de trouver le brouillon de votre Dictionnaire Amharique; le voilà enfin, & à la page cottée 43. à la lettre. colonne seconde. mais tournant le feuillet suivant, cotté 46. je trouve *confitentem adivit & absolvit. Confessio, Ritus sacer:* mot qui se trouve dans votre Dictionnaire imprimé p. 242. & cependant à la page 26. de votre Relation, Mourat dit, par l'organe de Paul de Roo, art. 3. (*Confessionem auricularem, & ignem Purgatorium adeo detestantur...*) Les Cophtes se confessent, quoique très-rarement. Wanleeb en est témoin dans la première attestation de Mathieu Patriarche des Jacobites au Caire, datée 1387. 18. de Hatur; je lis *Nous recevons aussi les sept saints Sacremens & la Confession faite au Prêtre, comme dit Saint Jacques.* Dans cette traduction, qui est au troisième Tome in quarto de la Perpetuité, de Mr. Arnould, contre Mr. Claude p. 765. vous y lirez: *Nous confessons que quand nous mourons & que nous avons quelque péché, nous sommes transportés dans le Purgatoire dont nous sommes délivrés. par les prières pour les morts, qui ont été de tout tems en usage.* Je n'ai pas les

termes Arabes de l'original. Wanfleb dit: Ils ne reconnoissent pas un Purgatoire à la Latine, ou à la Romaine & à la Monachale; il a raison; mais seulement à la Greque, & cela suffit. Tellez a crû mal-à-propos que les Abissins n'avoient aucune connoissance du Sacrement de Confirmation, à cause qu'ils n'en faisoient pas à deux fois; c'est-à-dire, qu'ils baptisoient & confirmoient en même-tems, jusqu'à donner l'Ordre de Ministre ou de Diacre. Ils administrent donc ces Sacremens d'une maniere ignorante, sans sçavoir & sans les distinguer. A ce sujet, que direz-vous Mr. de ce jugement d'Edmond Cassel dans la Lettre qu'il vous écrivoit & qui est imprimée en un feuillet, qui est immédiatement avant votre Grammaire? (*Edina denique Confessione Ecclesie vetustissima juxta atque simplicissima Virginis unica que sola in iisdem finibus fidem suam ab ultimâ antiquitate in hanc usque diem intemeratam servavit atque illibatam, absque ulla adversariorum irruptione inversioneque Europæos suos beavit simul atque ditavit vir * excellentissimus..... apud hos præ aliis viguit perpetuo lux fidei, & devotionis ardor..... in occidentalioribus hisce mundi partibus præcedente tantum centuriâ, (au siècle précédent,) & in australibus illis ante sexcentos annos publica facta fuit ab Ecclesiâ Romanâ secessio.*) (Que de choses remarquables en si peu de lignes!) *ô Ecclesia vetustissima fide! ô simplicissima fide! ô Virgo! ô unica! ô fidelissima! ô intemerata! ô illibata! ô lucidissima! ô devotissima! ô fœdere dignissima! ô* denique *ab Ecclesiâ Romanâ alienissima!* M. Edmond Cassel perd la parole, la plume lui tombe de la main, l'esprit prophétique lui fait dire: *Adhuc majora dies revelabit!* Cette Lettre dont je ne sçai pas la date, est imprimée en 1661. & le Livre de Tellez en 1660. Qu'auroit dit Cassel s'il eût eu connoissance, comme vous, du Livre de Tellez. Vous pouvez lire ou relire les Chap. 36. & 37. du

* Ludolfus,

Livre I. pag. 89. Cassel se réjouit de cette sécession, de cette alienation, de cette défection, de cette soustraction. Il soupire, (*Confœderatio cum hisce regnis,*) *etiam quoad interna animi bona quanti est momenti.* Il faut leur demander par Lettre cette association, cette union, cette affiliation, ce syncrétisme. Mais l'Abuna d'Ethiopie n'auroit-il pas pû répondre comme a fait Nectarius Patriarche de Jerusalem, à Paisis Patriarche Melchite d'Alexandrie? c'est au troisième tome de la Perpetuité de la Foi, chap. 10. pag. 57. " Si les Calvinistes & les Lutheriens disputent avec les Latins sur les Sacremens, ils ont tort de demander nôtre témoignage; qu'ils soient auparavant d'accord avec nous, Grecs, Melchites, Jacobites, Abissins, sur tous les dogmes de la Foi, & qu'ils se réunissent; pour lors ils trouveront en nous non-seulement des témoins, mais des personnes de même opinion & qui combattent pour la même cause. Mais il est manifeste que les Calvinistes & les Lutheriens ne s'accordent point avec nous..... Les Latins assurent que nous sommes d'accord avec eux, quoique nous ne trouvions pas en toute chose cette conformité qu'ils prétendent.... Si donc les Latins & les Lutheriens se combattent les uns les autres, qu'ils combattent; car l'Hérésie des Lutheriens Calvinistes est sortie de l'Eglise Latine.... Les Latins ont plus de raison que nous d'entreprendre cette guerre contre-eux, & de s'appeler ceux qui ont été autrefois de leur Eglise, (j'entens l'Eglise de Rome.) Cette Lettre de Nectarius n'a été faite *nec prece nec pretio*: elle n'est pas comme vous voyez d'un ami des Latins d'un *Λατινόφιλος*. Tâchez d'avoir par ami le volume *in fol.* Le seul titre du premier volume est *περί ἀρχῆς τῆς Πάπας ἀντιρρήσις. De Primatu Papæ Refutatio*. Ainsi il n'y a pas d'apparence d'un meilleur succès en Ethiopie. L'exemple de vôtre Pierre Heyling de Lubec le prouve. Voyez encore, je vous prie, dans le troisième tome

me de la Perpetuité, chap. 15. p. 708. ces mots à la fin du Synode de Jerusalem sous Dosithee: „ ces choses sont confirmées par un argument que „ les Hérétiques (Antimelchites) nous fournissent, „ car les Nestoriens, les Armeniens, les Cophtes, „ les Syriens, les Ethiopiens qui demeurent sous „ la Ligne.. qui sont séparés depuis plusieurs siècles, (votre Cassel dit *ante 600. annos*) de l'Eglise Catholique, (Grecque Melchite) & qui ont chacun une hérésie particulière, comme on le peut apprendre des actes des Conciles, sont néanmoins d'accord sur la fin & le nombre des Sacremens, & ont les mêmes sentimens que l'Eglise Catholique, (Grecque Melchite,) comme nous le voyons de nos yeux, & comme nos sens & notre raison nous l'apprennent dans cette sainte Ville de Jerusalem, où il y a des gens de tous les lieux du monde qui y habitent, ou qui y viennent en pelerinage, tant sçavans que simples. Un Juif donc trouvera plutôt le fleuve Sebbathion en Ethiopie, qu'un Cassel ou qu'un Heyling n'y trouveroit cette Eglise Vierge qu'aucune doctrine étrangère n'a jamais deshonorée. Si on lit dans les Fastes de l'Eglise d'Angleterre, *publica ab Ecclesiâ Romanâ secessio*, où s'il y a un jour marqué pour brûler le Pape en effigie, vous ne nous donnerez rien de semblable dans vos *fasti sacri Ecclesiæ Ethiopicae*. Il seroit bien plus à souhaiter d'y trouver la fête du Saint Pape Leon I. surnommé le Grand, la fête de la réunion des Abissins à l'obéissance du Pape, successeur de Pierre, coryphée & Prince des Apôtres. Je vous prie, Mr. de remarquer que Dosithee Patriarche Melchite de Jerusalem, se considère comme Grec Catholique, & regarde vos Abissins comme Hérétiques Anti-Catholiques, parce qu'ils ont suivi la secession que les Jacobites ont faite d'avec le saint Concile de Chalcedoine. Nestorius dit, que les Lutheriens sont Hérétiques & Anti-Catholiques par une pareille secession d'avec l'Eglise Latine,

242 RELATION HISTORIQUE

qui est l'Eglise de Rome. Je ne sçai si c'est dans cette pensée de ramener chaque chose à son origine, que l'Auteur du petit Livre intitulé, *Protectant Pacifique*, dit ces mots page 52. [“ Nos Réformez François ne se sont jamais séparés des Italiens, mais seulement de leur concitoïens & des seules Eglises de France qui nous rappellent par la bouche de tous les Prélats, & par conséquent c'est aux déclarations qu'elle nous fait que nous devons nous tenir. ”] C'est-à-dire, en bon Grec & en bon François, que chacun retourne d'où il est sorti; que l'Anti-Melchite retourne chez les Melchites, l'Anti-Chalcedoniste chez les Chalcedonistes; l'Anti-Papiste, chez les Papistes; l'Anti-Romaniste, chez les Romanistes; l'Anti-Primatiste, chez les Primatistes: *Gracis Gracisandum, Latinis Latinsandum, omnibus, sive Latinis, sive Gracis primatissandum sive papissandum, sed & Leoni Papa ipsi Chalcedonissandum; alioqui Leo à sede Romanâ Canonice deponatur.* Par qui? Je réponds, par le Collège Electoral des Cardinaux, sinon par une puissance égale au saint Concile de Chalcedoine, c'est-à-dire, par Messieurs les Etats Généraux de toutes les Provinces-Unies, non des Pais-Bas, mais de toute la Chrétienté. Le Pape d'ailleurs étant aussi peu supressible ou abolissable que l'Episcopat, parce que l'un & l'autre est de droit Divin. C'est la *Analysis solida Catholicitatis, &c.*

Monsieur Ludolf avoit prié M. Piques son ami de lui parler avec franchise & de lui mander son sentiment. M. Piques qui sentoît la Religion attaquée n'avoit garde de se taire. Il parle donc, comme on vient de le voir, avec force & vigueur pour la défense de la vérité. M. Ludolf ne pût pas soutenir le choc; il prit en très-mauvaise part les avis que son ami lui donnoit: il cessa de lui écrire, & leur commerce fut entièrement interrompu.

Mais nous ne pouvons nous empêcher d'observer ici combien M. Ludolf a varié dans ses sentimens,

mens, lui qui a traité si mal Wansleb pour n'avoir pas pensé de même étant Catholique & Religieux, qu'il faisoit étant Protestant. M. Ludolf n'a point de honte de faire imprimer avec d'assez longues Notes les réponses de l'Armenien Morad ou Mourat, comme une déposition bien vraie & bien authentique de l'état présent de l'Abissinie, & particulièrement en ce qui concerne la Religion. Il a bien voulu ignorer que ces Marchands Armeniens qui courent le monde, tel que ce Morad ou Mourat, n'ont guères d'autre Religion que leur commerce. Aussi quand M. Ludolf écrit à son Ami & qu'il est pressé de dire la vérité; il lui avoüe que cet Armenien est un ignorant, & comme Mahomet qui ne sçavoit ni lire ni écrire; & il ajoute à la fin de sa Lettre; *Si vous m'imputez, Monsieur, que je crois plus à l'Armenien susdit qu'à Wansleb ou Olearius, vous me faites tort.*

Pourquoi donc sur le seul rapport de cet Armenien Mourat, de cet ignorant, ajoutons, avec la permission de M. Ludolf, de cet insigne fourbe, faire imprimer une Relation de l'état présent d'Abissinie? *Jacobi Ludolfi Relatio nova de hodierno Habessiniae statu, ex India nuper allata.* Cette Relation est de trente-deux pages in folio. Est-ce pour grossir son Volume, & pour augmenter les justes soupçons qu'on avoit de sa bonne-foi? Est-ce pour nous faire sçavoir, que hors la Langue Ethio-pienne qui lui a servi très-peu pour son Histoire & son Commentaire, il ne sçavoit guères de choses, & que son *nasus criticus* n'étoit pas fort long?

La seconde question que le sieur Paul de Roo, Secrétaire de la Compagnie Hollandoise, fait à l'Armenien Mourat, suivant les instructions de Mr. Ludolf, est conçüe en ces termes, & rapportée par Mr. Ludolf lui-même. *Quis & qualis nunc Habessinorum Rex sit? quodnam illi nomen & qui majores: Morad ou Mourat, répond: Suseus Rex assumptâ Religione Romanâ gravibus bellis ac tumultu-*

tibus confectatus, anno 1632. fato functus fuit, regno in afflictissimo statu relicto. At filius ejus Basilides, spretis Latinorum Sacris, & pulsus Patribus Societatis, triginta duorum annorum spatio quietè regnavit, multis variisque victoriis potentiam Habessinorum fere collapsam redintegravit, atque regnum florentissimum reddidit.

Mr. Picques est choqué de ce *nunc*, présentement. Je crois cependant que Mr. Ludolf ou Mr. Paul de Roo ont pu faire cette question, & se servir du terme *présentement*, mais Morad étoit très-mal informé, où mentoit sciemment, quand il dit que Basilides a regné tranquillement. La persécution contre les Jésuites commença en 1632. Ils furent chassés en 1634. & depuis ce tems on fit mourir plusieurs Missionnaires & autres Catholiques Romains. L'Etat fut affligé de divers fleaux qui duroient encore en 1652. On a une Lettre de Bernard Nogueira écrite de cette année-là, où il décrit toutes les misères dont l'Abissinie étoit attaquée; elles sont sans nombre. Nous donnerons cette Lettre dans notre recueil, avec plusieurs autres, qu'on pourra conférer avec celles que Mr. Ludolf a publiées.

On verra par la même Lettre que le Pere Baltazar Tellez a eu raison de dire que le Roi Basilides a fait mourir son frere Claude, & que Mr. Ludolf n'en a aucune de le revoquer en doute.

On verra encore que Basilides a véritablement envoyé deux hommes vers le Roi d'Yemen, pour avoir des Musulmans habiles & capables d'enseigner le Mahometisme, quoique Mr. Ludolf ose soutenir, dans son Histoire Liv. III. chap. 14. n^o. 34. & suivant, que le Pere Tellez n'écrit cela que par haine contre ce Prince. *Ex quo, ut aliunde cognoscitur, odio confectum fuisse id quod Tellezius tradit, quasi Rex Habessinorum, missis in Arabiam legatis, flammis studio doctores Muhammedanos pro Habessinibus petivisset, quod falsum esse, etiam si nemo diceret, attamen ex rebus gestis, quas*

nos

nos descripsimus, quilibet mediocri judicio pradtus intelligere potest. Il repete la même chose dans son Commentaire sur la préface de son Histoire n°. 57. Il est vrai que le More qui avoit été chercher le Docteur Musulman, & ce Docteur Musulman furent très-mal reçus, qu'ils furent obligez de se tenir cachez, & que tous les Abissins se souleverent ; mais cela n'empêche pas que le Roi, prévenu du besoin qu'il avoit d'être secouru par les Turcs, n'eût envoyé vers eux ; qu'ils ne lui ayent envoyé un Docteur pour établir leur Religion ; que Basili-des ne l'ait comblé de présens, lorsqu'il a été obligé de le renvoyer.

M. Ludolf a crû souvent que son imagination pourroit suppléer au défaut des Mémoires qui lui manquoient, qu'il pouvoit faire valoir de mauvaises raisons, lorsqu'il n'en avoit pas de bonnes.

Tant qu'il a eu son Gregoire auprès de lui, il lui a fait dire tout ce qu'il a voulu, & Gregoire étoit un homme incomparable. On a fait graver son portrait, on a fait son éloge. *Nunc*, dit Mr. Ludolf, * *ad Gregorium Habessinum pergimus, cui maximam Historie nostre partem, privatim, equae alium autorem non habent: ut & cui accuratiorem lingue Ethiopica cognitionem debemus.... Primis pueritiæ annis litteras didicerat, in iisque tantum profecerat, ut inter suos clarus atque egregie doctus haberetur: quamobrem titulum Abba meritis fuit.*

On auroit peut-être fort embarrassé Mr. Ludolf, si on lui avoit demandé quelles études avoit fait ce fameux Abissin, ce qu'étoit devenu son esprit, depuis qu'il étoit passé en Allemagne. Quelques éloges qu'il lui donne, il le fait souvent parler comme un homme dont les connoissances & l'esprit étoient très-bornez ; aussi a-t-il bien diminué de ses loüanges dans la Préface de la dernière édition de son Dictionnaire. On auroit de la peine à le croire, si nous ne rapportions ses propres termes, les voici.

Quod

* pag. 28.

Quod ad Gregorium Ethiopem meum attinet, cujus autoritate non nunquam usus fui in præfatione prioris editionis, illum ut ut satis doctum, in verbis rarioribus sæpe dubitavisse, multa secus ac res erat exposuisse, plurima vero ignoravisse. . . ipse Gregorius, tum coram, tum per litteras, ignorantiam suam libenter confessus est.

Quelle gradation ! pour les mots ou les expressions qui n'étoient pas ordinaires souvent. Il ajoûte, il en a expliqué plusieurs tout de travers, il en a ignoré encore beaucoup davantage, enfin il a franchement avoué son ignorance, & par écrit & de vive voix. Et c'est là le Docteur que consulte, que suit Mr. Ludolf, lorsqu'il veut nous expliquer la Religion des Abissins. Il préfère le témoignage de cet homme à ces Liturgies qu'il a entre les mains, & qu'on le presse de donner au public. Nous le repetons encore, jamais personne en Europe n'a égalé Mr. Ludolf, ni peut-être ne l'égale-ra dans la connoissance de la langue Ethiopienne ; mais de quelle utilité lui a-t-elle été pour l'Histoire qu'il nous a donnée ? Et quant aux secours que l'Eglise auroit pû en tirer, il les a rendus inutiles par sa mauvaise foi. Les Abissins sont Jacobites, il nous les représente ou comme des Lutheriens, ou comme des Calvinistes, & en voulant excuser les abus qui se sont glissés parmi eux, ou leur attribuant des erreurs qu'ils n'ont point, il fait de l'Eglise d'Abissinie une Eglise imaginaire, qui n'a de réalité que dans ses fausses idées. Voici encore un des témoins ou des Héros de Mr. Ludolf ; c'est Pierre Heyling de Lubec, qui en 1635. passa en Abissinie avec l'Abuna Marc, dans le dessein d'y répandre l'hérésie de Luther, ou peut-être quel-qu'autre qu'il avoit dans la tête. Il semble par le rapport de Mr. Ludolf, & par celui du Patriarche Alphonse Mendez que c'étoit une espèce de Quietiste, Mr. Ludolf dit, * *Magistris usus est, qui sin-*

* Comment. pag. 553.

cera pietati impense dediti erat, ut propterea nova Enthufiaſtarum ſecte ſuſpecti haberentur. Le Patriarche s'explique ainſi; *omnia mirâ obſcuritate ad ſpiritum referebat.* Tous deux conviennent qu'il avoit l'eſprit fort doux. Mr. Ludolf dit avec Wanſleb qu'il ſçavoit le Grec, l'Hébreu, l'Arabe, l'Ethiopien. Le Patriarche dit qu'il ſçavoit le Latin & l'Arabe parfaitement, *perſectè*; mais que pour le Grec & l'Hébreu, il en ſçavoit fort peu, *Græcis & Hebræicis mediocriter imbutus.* C'eſt par Heyling qu'on a ſçû le martyre des deux Capucins François, & des trois autres Religieux Franciſcains. Il a demeuré pluſieurs années en Ethiopie; mais après y avoir long-tems caché ſa Religion, il ſe découvrit & on le chaſſa. Je ne ſçai pas, après un tel exemple, comment Mr. Ludolf a oſé avancer dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages, que les Abiſſins donnent dans le Lutheraniſme, & que d'autres Lutheriens comme lui diſent: *Neque dubito ſi conſeſſiones noſtras perlegerint, quin toti ad nos abirent.* Voilà un Lutherien qui a fait un très-long ſéjour en Abiſſinie, qui y a été aimé & conſidéré, qui, ſelon Mr. Ludolf, y a été élevé aux plus hautes dignitez; & on le chaſſe, dès qu'il veut dogmatifer & prêcher ſes erreurs. Heyling n'eſt jamais revenu en Europe. On convient qu'il a été aſſaſſiné, ou par des Arabes, ou par ordre du Bacha de Maqua.

Mr. Ludolf ne veut pas ſ'en rapporter à Wanſleb, il l'attaque vivement ſur tout ce qu'il dit de Heyling. On voudroit bien ſçavoir quels autres Mémoires il a eûs, ſurquoi il peut combattre la Rélation de Wanſleb. On ne prétend point faire l'apologie de la conduite de Wanſleb, on ſçait qu'elle n'a pas toujours été des plus régulières; mais cela empêche-t-il qu'il ait été dans la haute Egypte, qu'il n'ait vû plus de MSS. Ethiopiens que Mr. Ludolf; qu'il n'ait écrit ſous les yeux du Patriarche Jacobite l'Histoire de l'Egliſe d'Alexandrie; qu'on ne reconnoiſſe cette Eglife dans ce

qu'il en a donné, au lieu que ceux qui la cherchent dans les Livres de Mr. Ludolf ne peuvent l'y trouver.

Jean Michel Wansleb étoit d'Erford; il avoit appris la langue Ethiopienne sous Mr. Ludolf. Il fut envoyé dans le Levant par le Duc de Saxe, avec ordre de passer en Abissinie s'il étoit possible, & de ramasser tout ce qu'il pourroit trouver de Liturgies. Ce Prince, aparemment excité par Mr. Ludolf, crût qu'on trouveroit dans ces Liturgies dequoi favoriser le Lutheranisme. Wansleb se mit en devoir de s'acquitter de sa commission, & s'en acquitta en partie. Il n'alla pas en Abissinie, mais il vit beaucoup de Liturgies: il en acheta quelques-unes, & en les lisant & les examinant, il connut ses erreurs. Il se convertit, & prit l'habit de Saint Dominique à Rome dans l'Eglise de la Minerve. Depuis il vint en France, il fut présenté à M. Colbert par Mr. Bosquet, Evêque de Montpellier, comme un homme qui avoit une grande connoissance des Langues Orientales. Ce Ministre, qui ne cherchoit que des hommes capables de seconder les grands desseins qu'il avoit, pour augmenter la gloire de son maître & la porter par tout, fut ravi de trouver Wansleb. Il le renvoya aussi tôt en Levant, avec ordre de pénétrer en Abissinie, & d'acheter tous les MSS. Orientaux qu'il trouveroit. Wansleb fit une ample moisson, & envoya plus de cinq cens MSS. à la Bibliothèque du Roi; mais il n'y eut pas moyen de passer en Ethiopie; il revint en France en 1676., & il y est mort peu d'années après.

Il avoit fait imprimer à Londres en 1661. la Liturgie de Dioscore Patriarche d'Alexandrie. Il donna en 1671. avant de partir pour son second voyage, un projet ou un état des ouvrages qu'il vouloit faire imprimer en Langue Ethiopienne, & de plus, une Relation de l'état présent de l'Egypte en Langue Italienne. Il donna à son retour une nouvelle Relation en forme de Journal d'un voyage.

ge fait en Egypte en 1672. & 1673. puis l'Histoire de l'Eglise d'Alexandrie.

On nous a encore communiqué quelques Cahiers MSS. contenant un Catalogue des MSS. Abissins qu'il a vus ou achetez, ou copiez dans ses voyages, & un état présent de l'Abissinie, mais imparfait.

On est surpris, en lisant tous ces ouvrages, que Mr. Ludolf le traite avec tant de mépris. Si Mr. Ludolf a été son maître pour la Langue Ethiopienne, il auroit pu être son disciple pour beaucoup d'autres choses. Le Catalogue que Wansele a donné des Patriarches d'Alexandrie, vaut infiniment mieux que les Mémoires que son maître a communiqué aux sçavans Jésuites d'Anvers, qui auroient bien pu s'adresser au Collège qu'ils ont à Conimbre & aux Missionnaires de leur Compagnie qui sont en Egypte. Ils n'auroient pas fait deux Patriarches de Philothée, & comparé aux Apôtres ce malheureux qui faisoit argent de tout; mais ils ont été trompez par cette haute réputation que Mr. Ludolf avoit acquise & qu'il croioit mériter.

Comme nous aurons occasion de parler dans les Dissertations suivantes des fautes particulières dans lesquelles il est tombé, nous nous contenterons de ce que nous en venons de dire; ce qui n'empêche pas néanmoins que nous ne lui donnions les louanges qui lui sont dûes, pour s'être appliqué avec tant de travail & d'assiduité à l'étude d'une Langue, qui avant lui étoit très-peu connue en Europe.



DISSERTATION II.

DE

L'ETHIOPIE,

OU

ABISSINIE.



LES Anciens ont appelé indifféremment Inde & Ethiopie toute cette étendue de terres qui est au-delà de l'Egypte, de l'un & de l'autre côté de la Mer rouge. Strabon dit qu'on nommoit Ethiopie toutes les terres qui s'étendent du côté du midi; en effet, quoique ces païs aient pris depuis différens noms, ils ont conservé long-teins celui d'Ethiopie qu'ils ont eu d'abord. On nomme *Chus* dans l'Ecriture, tous les peuples noirs. Non-seulement l'Auteur de la Vulgate, mais tous les Interprètes, tous les Peres Grecs & Latins, ont traduit ce mot de *Chus* par celui d'*Ethiopia* & d'*Ethiops*, Ethiopie, & Ethiopien. Ainsi nous lisons dans le douzième Chapitre des Nombres, qu'Aaron & Marie s'emportèrent extrêmement contre Moïse leur frere, parce qu'il

* L
t L
t S
Fervet
XVI. E

qu'il avoit épousé une Ethiopienne. Or Sephora, femme de Moïse, & Raguel frere de Sephora étoient Madianites. On ne peut donc pas douter que ce qu'on nomme aujourd'hui Arabie n'ait été appelé Ethiopie orientale, pour la distinguer de l'Ethiopie qui est en Afrique. Au contraire les Orientaux ont appelé Inde, ce que nous nommons présentement Ethiopie ou Abissinie. Leurs Historiens, & même les Grecs & les Latins, disent que Saint Frumentius qui passa en Ethiopie, fut envoyé par Saint Athanase aux Indes, que les Indiens demanderent des Evêques à Simon le Syrien Patriarche d'Alexandrie; & encore aujourd'hui les Persans appellent un Ethiopien Siah, Hindou, ou Hindi. Il n'est pas aisé de marquer les limites que l'Ethiopie Asiatique avoit du côté de l'Orient. Ce qui est certain, c'est que l'Ethiopie d'Asie & celle d'Afrique étoient séparées par la Mer rouge. Ainsi * Theodoret ayant demandé ce que c'est que le peuple de Saba; il répond, c'est un peuple d'Ethiopie. " On dit que ces peuples demeurent le long de la Mer des Indes; on les appelle Homerites. " Ils sont vis-à-vis les Axumites. Il n'y a que la Mer entre deux. Ils ont eu pour Reine cette femme admirable, dont le zele a été loüé par Nôtre Seigneur Jesus-Christ. Philostorge † place les Sabéens parmi les peuples des Indes. Les Sabéens, Nation des Indes, sont ainsi nommez de la Ville de Saba, capitale du païs, & ils sont les mêmes que les Homerites. " Ces † Sabéens ou Homerites étoient puissans; ils occupoient un grand païs entre le Golfe Persique & l'Arabique, & ils avoient tant de peuple, qu'on prétend que c'est de-là que sont sortis les Abissins.

* Liv. III. des Rois, quest. 33.

† L. III. c. 4.

‡ Sabæi Arabum præter thura clarissimi ad utraque maria porrectis gentibus. Plin. lib. 1. cap. 32. Vide Strabonem. lib. XVI. Felicissima Sabæorum natio quæ maxima natio est.

bissins. Presque tous les Auteurs en conviennent; plusieurs même, comme Uranius dans Etienne de Byzance, Ptolomée, Arrien, placent les Abissins dans l'Arabie. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'ils étoient sortis de ce pais-là très-long-tems avant tous ces Géographes ou Historiens, & peut-être même avant qu'on connût les Sabéens ou Homerites, ou que ces peuples portassent ce nom. Eusebe dit, que les Abissins sont passez de l'Asie en Afrique, dans le tems que les Juifs étoient en Egypte; c'est-à-dire, vers l'an 2345. de la création du monde. Syncelle * rapporte cette transmigration un peu plus tard, & vers le tems des Ju- ges.

Néanmoins Diodore de Sicile soutient, que les Ethiopiens n'ont point connu d'autre terre que celle qu'ils habitent, qu'ils n'ont point été corrompus par des mœurs étrangères; mais les Abissins sont si différens de leurs voisins, qu'on ne peut pas dire qu'ils ayent la même origine. Les Abissins sont bien faits; ils ont les traits du visage communément assez réguliers, les yeux vifs grands & bien fendus, la couleur plutôt olivâtre que noire, & les cheveux longs qu'ils accommodent en mille manieres différentes; les femmes de qualité y sont assez blanches: au lieu que les autres Ethiopiens ont le nez gros & ouvert, les levres fort épaisses, le teint très-noir, & les cheveux crépus comme de la laine.

Aaleddin Aboulfadhi, surnommé Assiouthi, a fait deux Livres sur les Ethiopiens & autres peuples, que les Arabes comprennent sous le nom de Soudans ou de Noirs. Un de ces ouvrages est un éloge continuuel des Ethiopiens; il appelle les Abissins les fleurs qui croissent autour des trônes des Sultans, parce que les Princes les emploient ordinairement auprès de leurs personnes, & dans les services de la plus grande confiance. Quoi qu'il en soit, il y a

cu

eu toujours un très-grand commerce entre les Abissins & les Sabéens ou Homerites. Le trajet d'un pais à l'autre n'est ni fort difficile ni fort long, peut-être même qu'ils n'ont eu qu'un même maître, & que la Reine du midi étendoit son Empire dans tous ces pais-là. Theodoret, Procope de Gaza, Procope de Cesarée les appellent d'un même nom; Ethiopiens; ceux d'Asie; Ethiopiens Homerites, ceux d'Afrique; & Ethiopiens Axumites de la ville d'Axum ou *Axuma*, autrefois capitale d'Abissinie.

L'Ethiopie d'Afrique a eu beaucoup plus d'étendue que n'avoit celle d'Asie. Homere dit qu'elle s'étend d'une mer à l'autre, qu'elle voit lever & coucher le Soleil. On la divise aujourd'hui en trois, en Ethiopie occidentale qui comprend les Royumes de Congo, d'Angola, & de Benguela: en Ethiopie orientale dont le Pere Jean Dos Santos, Dominicain Portugais nous a donné, il y a plus de cent ans, une Histoire très-ample & très-curieuse; & cette Ethiopie orientale s'étend depuis Sofala jusques vers le Cap de Gardafui, & s'avance beaucoup dans les terres. Enfin la troisieme partie de l'Ethiopie d'Afrique, est la haute Ethiopie ou l'Abissinie dont on a donné la relation, & qu'on va tâcher de faire encore mieux connoître.

* L'Abissinie s'étendoit autrefois depuis le septieme degré jusqu'au dix-septieme, & comprenoit trente-six Royaumes ou Provinces; sçavoir, Gomara, Bergamo, Sugamo, Buzama, Camba & une partie du Royaume de Narea, qui sont entre le septieme & huitieme degré de Latitude septentrionale. Les Royaumes de Balli, Fategar, Ogge, Alamale, Hadaa, Gurague, la partie septentrionale de Narea sont entre le huitieme & le neuvieme. Mugard, Ganz, Damud entre le neuvieme & le dixieme. Doaro, Isate, Marabet, les deux Chaoa, Gafate, Bisamo, une partie du Royau-

* MS. du Patriarche Alphonse Mendez Cap. I. §. 5.

Royaume de Goïam, entre le dixième & onzième. Une autre partie de Goïam, partie d'Angote, Amara, Holeca, entre le onzième & le douzième. L'autre partie d'Angote, Bagameder, les Monts Lafta, Salaoa & Agaoa, entre le douzième & le treizième. Abargale, Salent, Semen, Lamalmon, Olcalt & une grande partie du Royaume de Tigré, entre le treizième & le quatorzième. Le reste du Royaume de Tigré, Maçua, & au couchant Segued, & Mazaga, entre le quatorzième & le quinzième. Une partie de Mazaga, de Baguela & des Derbates, entre le quinzième & le seizième. De sorte que l'Abissinie s'étend, du côté du levant jusqu'au Royaume de Dancali & d'Adel ou de Zeila; au midi jusqu'au Royaume de Gingiro, au pays des Galles, & aux terres d'Alaba; au couchant, jusqu'aux déserts d'Ethiopie; & au nord, aux Royaumes des Funchos, des Ballous & de Nubie. Mais l'Empereur d'Ethiopie ou, Roi des Abissins, a perdu une grande partie de ces pays depuis la révolte des Galles, qui commença vers l'an 1537. de sorte qu'il ne possède plus que le Royaume de Tigré, de Dambée, de Bagameder, de Goïam, d'Amhara, une partie de Chaoa & de Narea, les Provinces de Mazaga, de Salent, d'Ogara, d'Abargale, de Segued, de Olcalt, de Semen, de Salaoa, d'Holeca, & de Doba.

Le * Royaume de Tigré est le plus considérable de toute l'Abissinie. Sa longueur depuis Maçua jusqu'au désert d'Aldoba & aux Monts Semen est de trois cens milles d'Italie, & sa largeur depuis la Province de Bur jusqu'au même désert est à peu près semblable. Axum ou *Axuma*, que les premiers Portugais qui ont été en ce pays-là ont appelé par corruption Chassumo ou Cachumo, a été la capitale de ce Royaume, & de toute l'Abissinie; cette Ville avoit en quelque façon donné le nom à tout le pays. Comme les Abissins n'avoient pas autre-

* MS. Alph. Mendez §. 6.

autrefois l'usage de la chaux; Axum ne pouvoit pas être fort considérable pour les bâtimens. On y voit encore néanmoins les restes d'un temple magnifique, qui se sont conservez contre le tems. Il pouvoit avoir deux cens vingt palmes de longueur sur cent de largeur; il y avoit deux aîles de chaque côté & un double vestibule; on y montoit par douze degrés. Le Roi d'Ethiopie s'arrête dans le vestibule interieur & s'y assied sur un trône de pierre, lorsqu'il est couronné dans cette Eglise. Derrière le temple sont plusieurs Obelisques de différente grandeur, dont les uns ont été renversez par les Turcs, & les autres subsistent encore. Parmi ces débris il y a une grande pierre quarrée, sur laquelle on voit un reste d'Inscription, dont les caractères sont tellement effacez qu'on ne la peut lire; on distingue seulement quelques lettres Grecques ou Latines & ce mot *Basilus*.

A trois lieues d'Axum est Frémone, première & principale résidence des Pères Jésuites. Ce lieu se nommoit auparavant Maëgoga, du murmure que fait un ruisseau qui coule là auprès. Les Pères Jésuites changerent ce nom de Maëgoga en celui de Frémone qu'ils lui donnerent de Saint Erémona ou Frumentius, Apôtre des Abissins. Il est à croire que cette résidence, déjà célèbre par la mort du Bien-heureux Père André Oviedo Patriarche d'Ethiopie & par celle de tant d'autres illustres Missionnaires, le seroit devenuë bien davantage, s'il avoit plu à Dieu de continuer ses benedictions sur la Mission d'Ethiopie. Le Patriarche Alphonse Mendez prétend qu'il y a dans ce Royaume de Tigré quarante-quatre Gouvernemens. Mr. Ludolf n'en compte que 27. & sept maritimes qui sont détachez de la Vice-Royauté, & qui ont un Gouverneur particulier que l'on appelle Bahr-Nagas, c'est-à-dire, Préfet ou Intendant de la Mer; de sorte que le Royaume de Tigré n'a selon Mr. Ludolf que trente-quatre Gouvernemens.

Le Royaume d'Angote est presque entièrement
ruiné

ruiné par les Galles, & l'Empereur d'Ethiopie n'en possède qu'une très-petite partie. Le Royaume de Bagameder est au couchant de celui d'Angote, & s'étend jusqu'au Nil; il n'a pas aujourd'hui plus de soixante lieues de longueur sur vingt de largeur. Il avoit autrefois beaucoup plus d'étendue; mais on en a désuni les Provinces d'Abargale, de Semen, d'Ogara, de Segued, & d'Olcait, qu'on a unies à celui de Tigré. Amara, ou Amhara, est au midi de Bagameder, dont il est séparé par la petite rivière de Baixillo, & à l'est de celui de Goïam, le Nil entre deux. Il est divisé en plusieurs petites contrées, & il passe pour le Royaume le plus noble de l'Abissinie. C'est dans ce Royaume d'Amara qu'est ce fameux rocher qu'ils appellent Guexon, où on releguoit les frères & les enfans des Rois, & d'où on ne les tiroit que pour les mettre sur le trône. Cette coutume s'étoit établie vers l'an 1260. elle est abolie depuis plus de deux siècles.

Les Royaumes d'Holeca & de Chaoa ou Xaoa ont le Nil au levant qui les sépare du Royaume de Goïam; au couchant de Chaoa, est Oïfate ou Ifate, & au midi de ces Royaumes sont ceux de Fategar, Ogge, Gaüs, & d'Amut qui en est un peu plus éloigné, & qui confine avec le Royaume de Narea. Ce dernier Royaume est à l'extrémité de l'Abissinie & au sud-ouest. Il avoit ses Rois particuliers, & il a été conquis par Sultan Segued; ceux qui en étoient les Rois en sont demeurez Gouverneurs héréditaires, & l'Empereur d'Ethiopie n'a point de sujets plus soumis ni plus fidèles. On prétend qu'il y a beaucoup d'or dans ce Royaume. Ceux de Narea qui ont embrassé la Foi de Jesus-Christ sont bons Chrétiens; mais il y a encore beaucoup d'Idolâtres.

Ogara est plus au septentrion que presque aucun de ces Royaumes. Il est situé entre Olcait, Segued, Tigré, Bagameder & Dambée; il est beaucoup plus long que large & n'a rien de considérable que la Montagne de Lamalmon. Du tems du

Pa-

Pa-
de
Da
ob
les
té
tria
terr
Dep
dista
dina
Lac
nera
L
mer
fern
pres
fuite
Roy
Mr.
de G
de ce
dit de
me de
plus p
Mr. L
de Go
auroie
la plu
voir se
Solin
le Nil
milles
vingt j
compte
cent cin
fix cen
parle à
les Gre
Syene &

Patriarche Alphonse Mendez, les Rois d'Abissinie demeuroient ordinairement dans le Royaume de Dambée. Ce fût une raison assez puissante pour obliger les Jésuites à s'y établir. Les maisons & les Eglises qu'ils y bâtirent n'ont point gâté la beauté du pais. Le Roi Sultan Segued donna au Patriarche Alphonse Mendez, Enfras avec tout son territoire, & le Patriarche choisit sa résidence à Depsan à une lieuë du lac de Dambée, & à égale distance de Dancas, où le Sultan Segued étoit ordinairement avec toute sa Cour. On parlera du Lac de Dambée dans la Dissertation que l'on donnera après celle-ci.

Le Royaume de Goiam, qui est à l'extremité meridionale du Lac de Dambée, est presque fermé de tous côtez par le Nil qui en fait une presqu'Isle; ce qui a donné occasion aux Pères Jésuites qui ont été en ce pais-là, de croire que ce Royaume de Goiam est l'Isle de Meroë des anciens. Mr. Ludolf prétend au contraire que le Royaume de Goiam ne scauroit être Meroë, parce que rien de ce que Diodore de Sicile, Strabon & Pline ont dit de l'Isle de Meroë ne peut convenir au Royaume de Goiam, & que l'Isle de Meroë est beaucoup plus près de l'Egypte; mais la plus forte raison de Mr. Ludolf est que, si Meroë étoit le Royaume de Goiam, & que les Anciens l'eussent connu, ils auroient sans doute connu aussi les sources du Nil: la plupart des autoritez qu'il allegue, sont plutôt voir son érudition qu'elles ne fortifient son sentiment. Solin dit que Meroë est la première Isle que forme le Nil, qu'elle est éloignée de la mer de six cens milles: si on en croit le Pere Jérôme Lobo, il y a vingt journées de la mer à la source du Nil; & on compte depuis Maqua jusqu'aux Agaüs, plus de cent cinquante lieuës de Portugal, qui valent bien six cens milles d'Italie. Mela corrigé par Saumaïse parle à peu près comme Solin. Pausanias dit que les Grecs & les Ethiopiens, qui ont été au-delà de Syene & de Meroë, rapportent que le Nil entre dans

dans un grand Lac, & qu'au sortir de ce Lac il traverse toute l'Ethiopie. Tout cela convient très-bien à la presqu'Isle de Goiam. Vossius qui ne croit pas que Goiam soit Meroë, dit que la rivière que les Anciens appellent *Astaboras*, est celle que nous nommons aujourd'hui Mareb, & que la capitale de Meroë est la ville de Baroo ou Baroa, sous le seizième degré 23. minutes septentrionales, où le Bahr-Nagash fait sa demeure ordinaire. Le voisinage de Syris ou Syene pourroit fortifier le sentiment de Mr. Vossius, parce que pour aller d'Egypte à Meroë on passe par Syene, qui en est éloignée d'un peu plus de deux cens lieux communes de France; mais Vossius se trompe, quand il dit que le Mareb se jette dans le Tacaze. Le Mareb, comme on le remarquera dans la Dissertation suivante, se perd dans les sables, & j'aurois plus de penchant à croire que l'*Astusapes* est le Mareb, *quòd latentis significationem adjicit*, dit * Pline; mais si l'*Astaboras* est à la gauche du Nil, comme le marque le même Pline, il y a assez d'apparence que c'est la rivière de Melecq; & en ce cas le sentiment du sçavant Père Hardouin, qui met l'Isle ou plutôt la Peninsule de Meroë entre la rivière de Melecq & le Nil, seroit plus vrai-semblable que celui de Vossius. Mais les Anciens ont si peu connu cette partie de l'Ethiopie, ils ont parlé si différemment & si confusément de l'Isle de Meroë, qu'on peut dire avec autant de raison que c'est le Royaume de Goiam, qu'on le peut nier.

Je ne sçai pourquoi Mr. Ludolf, qui n'a trouvé aucune Carte de l'Abissinie à son gré, pas même celle du Père Tellez, ne nous dit rien des Agaüs, que ce sçavant Jésuite & le Père Echinard de la même Congregation, placent avec raison au nord-ouest du Royaume de Goiam. Le Père Jérôme Lobo parle même beaucoup de cette Nation, & suppose que Mr. Ludolf ait crû que ce país est du Royaume

* Pline L. V.

Royaume de Gojam, comme ce sentiment n'est pas celui de son Auteur, il semble qu'il auroit dû dire les raisons qui l'ont obligé à s'en écarter.

On ne doit point confondre ces peuples avec d'autres presque de même nom, qui demeurent dans les montagnes de Lasta, & qui se revoltèrent contre le Sultan Segued, & lui firent une si cruelle guerre. Les Agaüs dont on parle ici sont à la source du Nil. Le Christianisme qu'ils professent est mêlé de beaucoup d'idolâtrie, & ils ressemblent peu aux autres Abissins.

Il ne faut chercher dans l'Ethiopie ni tableaux de prix, ni belles statües, ni excellens bustes, ni grands & rares morceaux d'architecture. Il n'y a point de ville; les maisons ne sont que des cabanes faites de bouë & de paille; tout ce que nous appellons beaux Arts y est entièrement ignoré, & on n'y trouve qu'une nature toute brute.

Ce sont des montagnes d'une hauteur si excessive, que les Alpes & les Pirennées qui nous paroissent menacer le Ciel, ne feroient que de petites collines auprès de Guça, qui n'est que comme la base de Lamalmon; ces deux montagnes sont dans les confins des Royaumes de Tigré & de Dambée & il faut les passer pour aller d'un de ces Royaumes dans l'autre.

Lorsqu'on est arrivé au haut du mont Guça, on trouve une plaine très-agréable, où les voyageurs s'arrêtent comme pour prendre haleine, & se disposer à monter Lamalmon; du haut de ces montagnes on découvre tout le Royaume de Tigré, qui est le plus grand de toute l'Abissinie; les montagnes de Semen & les autres qui le traversent & le coupent en tant d'endroits, ne paroissent que des morceaux de terres.

Le Royaume d'Amhara est encore plus montueux; les Abissins appellent ces rochers escarpez Amba. Il y en a plusieurs qu'on prendroit pour de grandes villes. On croit, en les regardant même d'assez près, voir des murailles, des tours & des bastions.

C'étoit

C'étoit sur le sommet stérile d'Ambaguexe que les Princes de la famille Royale passioient leur triste vie, & étoient gardez par des Officiers, qui souvenent les traitoient avec beaucoup de dureté & de rigueur.

Le Pere Baltasar Tellez raconte là-dessus une Histoire que je ne dois pas oublier. Un de ces Gardes, homme exact & sévère, s'aperçût qu'un de ces jeunes Princes étoit mieux habillé que les autres, & qu'il prenoit beaucoup de soin de son habit. Il ne se contenta pas d'en avertir le Sultan, il déchira cet habit, & menaça le Prince de lui en faire donner un qui ne lui plairoit pas. A quelque tems de-là ce Prince parvint à la Couronne; il envoya chercher ce Garde, lui fit présent d'un habit magnifique & lui dit, en le renvoyant : *Comme vous avez bien servi mon Pere, j'espère que vous me servirez de même; vous avez fait votre devoir, je vous en sçai bon gré, continuez à le faire.* De tels exemples sont beaux & rares, & on trouve plus de Gardes durs & sévères que des Princes tels que ce Roi d'Ethiopie.

La plus haute de toutes les montagnes, si l'on en croit le Patriarche Alphonse Mendez, est Thabat-Mariam; sa cime va beaucoup au-dessus des nuës, & cette montagne est fort spacieuse. Le pied est arrosé de deux rivières. Il y a sept Eglises, dont l'une est sous l'invocation de Saint Jean, qu'on dit être fort riche. C'étoit autrefois la sépulture des Rois d'Ethiopie, & on y voit cinq tombeaux avec quelques tapis aux Armes de Portugal; ce qui fait juger que ce sont ceux dont le Roi Dom Emanuel fit présent à l'Empereur David.

L'air parmi tant de montagnes affreuses, ne peut pas être toujours égal, & peut-être qu'en nul autre país on ne voit regner tant de saisons différentes en un si petit espace. Le long des côtes de la Mer rouge, & jusqu'à douze lieues dans le país, l'hyver y commence au mois de Décembre, & finit en Février: les pluyes ne sont pas même fort con-

fidéra-

fidérables pendant ce tems-là. Plus avant dans les terres, l'hyver dure trois mois, qui sont, Juillet, Août & Septembre. Les chaleurs ne sont pas aussi excessives en Abissinie, quoique située entre le Tropique & la Ligne; & si ce país ne produit pas en abondance toutes les choses nécessaires à la vie, c'est moins par le défaut du terroir que par la paresse de ceux qui l'habitent.

Les rivières traînent quelques grains d'or, ce qui fait croire que ces montagnes en sont pleines, & qu'on n'y manque ni de métaux ni de minéraux de toute espece; mais soit raison d'état, comme on se l'imagine, soit nonchalance, on n'y a découvert aucunes mines jusqu'à présent. L'or qu'on voit en Abissinie se tire de la Province de Narea, ou vient du peu de commerce qu'on a avec d'autres Ethiopiens qui ont quantité de mines d'or. Le sel est en ce país-là le plus précieux de tous les minéraux.





DISSERTATION III.

SUR LE NIL.

LES plus grands hommes de l'Antiquité, ont souhaité avec passion de pouvoir découvrir les sources du Nil, s'imaginant après plusieurs conquêtes que cela manquoit à leur gloire. Cambise a perdu beaucoup de tems & de monde dans cette recherche. Lorsqu'Alexandre consulta l'oracle de Jupiter Ammon, la première chose qu'il demanda fut où étoit la source du Nil; & depuis ayant campé à la tête du fleuve Indus, il crût que c'étoit celle du Nil, & il en eût une joie infinie. Ptolomée Philadelphie un de ses successeurs porta la guerre en Ethiopie, afin de pouvoir remonter le Nil. Il prit la ville d'Axuma, comme on le voit par les Inscriptions que Cosmas Indoplustes nous a conservées, & qu'il a copiées sur le lieu du tems de l'Empereur Justin Premier.

Lucain fait dire à César qu'il auroit abandonné le dessein de faire la guerre à sa patrie, s'il avoit crû être assez heureux pour voir le lieu où le Nil prenoit sa source, qui étoit la chose qu'il desiroit le plus.

— *Nihil est quod noscere malim,
Quam Fluvii causas per sacula tanta latentis,
Ignotumque caput; spes sit miki certa videndi
Niliacos fontes, bellum civile relinquam.*

Neron

Neron poussé par d'autres motifs eut la même envie, il envoya des armées entières pour faire cette découverte: le rapport qu'on lui fit lui ôta toute esperance de pouvoir réussir.

Les Anciens donc, cherchant inutilement la source du Nil, & la cause des inondations de cette rivière, ont voulu couvrir leur ignorance de quelques mysteres, & ils ont donné dans la Fable. Les Interprètes même de l'Ecriture Sainte n'ont pas été exempts de ce défaut: comme ils ne connoissoient point d'autres terres ni d'autre Ethiopie que celle d'Afrique, ils se sont imaginez que le Gehon dont il est parlé dans la Genese étoit le Nil: ne pouvant aller contre l'Ecriture qui dit, que le Gehon a sa source dans le Paradis Terrestre, & qu'il arrose la terre de Chus; ils le font passer sous les terres, pour le faire reparoître en Ethiopie. Combien d'habiles hommes ont travaillé pour débrouiller toutes ces Fables? Et combien a-t-on bâti de systêmes différens? Mr. Huet ancien Evêque d'Avranches, soutient dans son Traité du Paradis Terrestre, que le Gehon est une branche orientale de l'Euphrate qui sort du país d'Eden & passe le long de celui de Chus, aujourd'hui le Chuz-eslam. Il ajoûte qu'Homere le fait descendre de Jupiter, & l'appelle *Διωνειος*, que c'est ce qui a fait dire à Plaute, en parlant d'un fleuve qu'il ne nomme point, qu'il a sa source dans le Ciel & sous le trône de Jupiter. Les Egyptiens, les Ethiopiens ou Abissins, les Gymnosophistes, après avoir fait de ce fleuve une divinité, se sont crus obligez à soutenir les vieilles erreurs, même les plus absurdes. On ne doit donc pas s'étonner si les Poètes ayant donné au Nil une origine toute celeste, les Egyptiens qui lui sont redevables de la fertilité de leur país, lui ont bâti des temples, lui ont élevé des autels, ont établi des fêtes en son honneur; enfin s'ils l'ont adoré sous le nom d'Osiris.

Les Juifs & les Mahometans qui sont si éloignez de donner dans l'idolâtrie, ont cru que les eaux du Nil

Nil étoient saintes & benites, & on voit par la Rélation du Pere Jérôme Lobo, que les Agaus qui demeurent aux environs des sources de ce fleuve, quoi qu'instruits dans la Religion chrétienne, y font encore des sacrifices; de sorte que l'entêtement & la vanité soutiennent les superstitions & les idolâtries que l'ignorance a introduites.

Le Nil a changé de nom, & selon les tems & selon les lieux. * *Nec ante Nilus, quam se totum aquis concordibus rursus iunxit. Sic quoque etiamnum Syris, ut ante, nominatus per aliquot millia & in totum Homero Ægyptus, aliisque Triton.* Pline ne dit point, comme ont fait quelques autres, si c'est le Nil qui a porté d'abord le nom d'Egypte, & qui l'a communiqué au pais qu'il arrose en entrant dans la mer, ou si on l'appelle ainsi du nom du pais, comme il arrive d'ordinaire qu'on nomme les rivières des lieux par où elles passent. Hesychius prétend que le Nil s'appelloit d'abord Egypte, & que c'est ce fleuve qui a donné son nom au pais, *Αἴγυπτος, ὃ Νεῖλος ὁ ποταμὸς ἀπ' ὃ καὶ ἡ χώρα ὑπὸ τῶν νεωτέρων Αἴγυπτος ἐκλήθη.* *Ægyptus Nilus fluvius à quo regio à recentioribus Ægyptus est appellata.* Egypte néanmoins n'est pas le premier nom sous lequel il a été connu; d'abord il s'appelloit *Oceanus*, ensuite *Aetus* ou *Aquila*, puis *Ægyptus*, & de là on l'a appelé *Triton*, à cause de ces trois noms; enfin, & Grecs & Latins ne le connoissent aujourd'hui que sous le nom de Nil. Le Pere Pais & le Pere Lobo disent que les Abissins l'appellent *Abavi*, le pere des eaux; & selon Pline même, il prend le nom de *Syris* en passant par le pais de Syene. Les Egyptiens qui croient lui-être redevables de la fécondité de leur terre & de tout ce qu'elle produit, l'ont appelé le Sauveur, le Soleil, le Dieu, quelquefois le Pere. Mr. Ludolf soutient qu'Abavi dans la langue des Ethiopiens ne signifie point Pere, & que ce nom même lui con-

vien

* Plin. Hist. Nat. l. V. cap. 9.

viendroit mal, parce que tous les fleuves, comme le Mareb, le Tacaze, se perdent dans son sein & n'en sortent point. Il dit que dans la langue Ethiopienne, dont les Sçavans se servent, on l'appelle GEJON, & il croit qu'il peut avoir été ainsi nommé du Gehon dont Moïse parle dans sa description du Paradis Terrestre, où il dit, * *Et nomen fluvii secundi Gehon; ipse est qui circumit omnem terram Æthiopia.* Vatable en expliquant le mot de *Kuseh* ou d'*Æthiopia*, dit que cela doit s'entendre de l'Ethiopie orientale, *de Æthiopiâ orientali intelligit.* Le Nil ou le Gejon n'environne point toute l'Ethiopie ou toute l'Abissinie, mais seulement une partie, qui est le Roïaume de Goïam.

Cosmas le Solitaire que nous avons cité, est le premier qui a indiqué le chemin qu'il falloit tenir pour arriver aux sources de ce fleuve. Il avoit été en Ethiopie, & il paroît par la relation qu'il en a donnée qu'il connoissoit le país. Enfin le Pere Pierre Pais, Jesuite Portugais, est le premier des Européens qui a vû ces deux fontaines qui donnent la naissance à cette rivière, & je croi qu'on ne fera pas fâché de voir ici la Relation qu'il en fait, & telle que le Pere Kircher, autre Jesuite, célèbre, nous l'a conservée.

Le 21. d'Avril de l'an 1618. je me trouvai avec l'Empereur d'Ethiopie, qui étoit à la tête de son armée dans le Royaume de Goïam. Il étoit campé dans le territoire de Sacala, país des Agaus, assez près d'une petite montagne qui ne paroît pas fort haute, à cause que toutes celles qui l'environnent le sont beaucoup plus. J'allai & parcourus des yeux assez attentivement tout ce qui étoit autour de moi; je découvris deux fontaines rondes, dont l'une pouvoit avoir quatre palmes de diamètre, je ne puis exprimer quelle fut ma joye en considérant ce que Cyrus, ce que Cambyse, ce qu'A-

* Genes. c. 2.

qu'Alexandre, ce que Jules-César avoient désiré si ardemment & si inutilement de sçavoir. Je n'aperçûs aucune autre fontaine vers le haut de la montagne. La seconde fontaine est à l'ouïest de la première, & n'en est éloignée que d'un jet de pierre. Les habitans disent que cette montagne est pleine d'eaux; on n'a pas de peine à le croire, tout le terrain autour de ces sources tremble, & on ne peut marcher qu'on n'en fasse sortir des boüillons d'eau. Ces fontaines ne regorgent jamais, parce que l'eau ayant une grande pente, elle sort avec impétuosité au pied de la montagne. Les païsans du voisinage m'assurèrent que comme l'année avoit été extrêmement sèche, la montagne avoit tremblé, & quelquefois elle tremble si fort, qu'on n'y peut aller sans danger. L'Empereur qui étoit là présent avec toute son armée, me confirma la même chose. / Au-dessous du sommet de cette montagne, & environ à une lieuë de cette fontaine, est le village de Guix qui paroît si proche, qu'on croit qu'il n'est pas éloigné d'une petite portée de canon. On a assez de peine à monter cette montagne, si ce n'est du côté du nord. A une lieuë de cette montagne, sort un autre ruisseau qui va se perdre aussi-tôt dans le Nil; on croit qu'il naît de la même source, & que son canal demeure caché sous terre lorsque le Nil paroît; il coule vers l'est, puis tourne au septentrion; & un quart de lieuë après sort encore un autre ruisseau d'entre les rochers, qui se trouve grossi par deux autres qui naissent au levant, & le Nil augmenté de tant de ruisseaux devient bien-tôt une rivière considérable; mais après avoir coulé l'espace d'un jour, il reçoit le Gemma qui n'est pas moins grand que le Nil, & aussi-tôt il prend son cours vers l'ouïest; puis retournant à l'est, il entre dans un Lac & le traverse avec rapidité sans mêler ses eaux. En sortant de ce lac il fait plusieurs tours & détours, & allant au midi il arrose le païs d'Alaba. Environ à cinq lieuës du lac, il tombe de quatorze brasses de haut avec

avec tant de violence, que de loin on diroit que toute l'eau s'en va en écume & en fumée. Peu après il est tellement reserré entre des rochers, qu'on a de la peine à l'apercevoir; & ces rochers sont si près l'un de l'autre, qu'avec quelques poutres & quelques planches le Roi passa dessus avec toute son armée.

Cette rivière, après avoir laissé le Royaume de Bagameder à l'est, parcouru les Royaumes d'Amhara, Olaca, Shaoa, Damota, les pays de Bizamo & de Gumancana, fait presque tout le tour du Royaume de Goiam; elle se rapproche si près de sa source, qu'elle n'en est qu'à une journée. Elle traverse ensuite les Royaumes de Fazelo & d'Ombarea que Razzela Christos conquit l'an 1613. & qu'il appella Ayisolam, ou Hadis-Alem, c'est-à-dire, nouveau Monde, parce que ce pays est d'une grande étendue, & que les Abissins ne le connoissoient point auparavant. Le Nil quittant alors tout-à-fait l'Abissinie, prend son cours vers le nord; & après avoir passé plusieurs Provinces & Royaumes, il tombe dans l'Egypte, & va se décharger dans la mer Méditerranée.

Le Pere Pierre Pais n'expliquant pas davantage le cours du Nil, & n'en disant presque rien depuis que ce fleuve est hors de l'Abissinie, il faut ajouter ici ce que l'Abissin Gregoire en a appris à Mr. Ludolf; on ne rapportera de cette Lettre que ce qui regarde le cours de ce fleuve, depuis qu'il a quitté l'Abissinie.

Après qu'il a passé entre Bizamo & Goiam, il entre dans le pays des Shankelas; & alors tournant sur la droite, il laisse à gauche la partie occidentale, & traverse le Royaume de Sannaar. " Mais avant que d'y arriver, il reçoit la rivière de Tacaze, qui a sa source dans le Royaume de Tigré, & le Gangue qui vient de Dambée.

Lors-

* Hist. Æth. lib. I, c. 3.

„ Lorsqu'il est dans le Royaume de Sannaar, il passe par le país de Dangola & entre dans la * Nubie ; ensuite tournant encore plus à droite, à mesure qu'il s'approche d'Alexandrie, il arrose le país d'Abrim, où s'arrêtent toutes les barques qui viennent d'Egypte, étant impossible de remonter cette rivière plus haut, à cause des rochers dont elle est remplie. „

„ Le Nil entre ensuite dans l'Egypte, il couvre toujours les Royaumes de Sannaar & de Nubie du côté du Levant ; les Abissins & ceux de Sannaar qui descendent en Egypte, ont toujours le Nil à leur droite ; dès qu'ils ont passé la Nubie, ils traversent pendant quinze jours, sur des chameaux, un désert où ils ne trouvent que du sable. Ils arrivent enfin dans le país de Rif, qui est la haute Egypte, & là ils quittent les chameaux & se mettent sur l'eau ; quelques-uns vont par terre & à pied.

„ Le Nil, continué le même Gregoire, reçoit dans son cours toutes les rivières, grandes & petites, hors le Hanazo qui a sa source dans le Royaume d'Angote, & l'Aoaxe ou Hawash, qui passe par les Royaumes de Dawara & de Fategur.

Il y a apparence que cette rivière d'Hanazo, dont Gregoire fait mention, est celle qui passe au pied du Mont-Senaf, & où le Patriarche Alphonse Mendez & les Jésuites qui l'accompagnoient, rencontrèrent le Père Emanuel Baradat.

Le Patriarche décrit cette rivière comme une des plus agréables qu'on puisse voir, à cause du grand

* Je ne comprends pas trop la différence que Gregoire met entre la Nubie & le Sannaar. Le premier est le nom ancien, l'autre est le moderne. Dangola est un Gouvernement qui relève du Roi de Sannaar, comme on l'a dit dans la suite de l'Histoire d'Abissinie, où est une description du cours du Nil depuis le Caire jusqu'à Dangola, tirée d'une Lettre du P. Brevedent qui rend compte de son voyage jusqu'à Sannaar.

grand nombre d'arbres & d'herbes odoriférantes dont elle est bordée.

La Relation que ce même Patriarche donne des autres rivières me paroissant pour le moins aussi curieuse que tout ce que le même Gregoire a pu apprendre à Mr. Ludolf, je rapporterai ici en peu de mots ce qu'il en écrit.

Le Nil reçoit plusieurs rivières. Les plus considérables sont, le Baxilo ou Bachilo, qui sépare les Royaumes de Bagameder & d'Amhara, le Guecem qui borne le même Royaume d'Amhara & celui d'Oleca, les rivières de Maleq & d'Anguer, qui ayant réuni leurs eaux ensemble, arrosent les Royaumes de Damot, de Narea & de Bizamo, les Gafates & les Gongas. Le Tacaze que les Anciens appelloient Astaboras, a trois sources différentes auprès de ces montagnes, qui séparent les Royaumes d'Angote & de Bagameder. Il prend son cours au couchant, & étant au désert d'Oldeba, il entre dans le Royaume de Dambar, où il coule dans un lit de sable, large & spacieux; & après avoir traversé une partie du Royaume de Deqhin, il tombe dans le Nil. On dit qu'outre les crocodiles & les chevaux marins, il y a encore beaucoup de torpilles, qu'on ne peut toucher que le bras ne soit aussi-tôt engourdi. Le Mareb prend sa source à deux lieues de Debaroa, & après un assez long cours, il tombe d'un rocher de trente coudées de haut & se cache sous terre. Mais l'hiver il prend son cours entre les Provinces de Saroa & d'Assa, d'Harve, de Tooat, passe au pied du Monastere d'Alleluya; & après avoir parcouru une partie de ces pays barbares, il se perd. Et lorsque les Portugais ont fait la guerre en ces pays-là, ils fouilloient dans le sable, & y trouvoient de bonne eau & de bon poisson.

L'Aoaxe n'est pas moins grand que le Nil dans les commencemens, il reçoit le Machy & le Lac-Zoay, mais les peuples par où passe l'Aoaxe le partagent en tant de canaux qu'il devient à rien;

on croit néanmoins qu'il va se rendre par plusieurs sous-terrains dans la Mer des Indes.

La rivière de Zebée n'est pas moins considérable que toutes celles dont on vient de parler, sans excepter le Nil même, & est beaucoup moins connue; elle prend sa source dans le pais de Boxa, au Royaume de Narea, & coule d'abord vers le couchant, puis tourne au nord, & environne presque de toutes parts le Royaume de Gingiro; prenant ensuite son cours à l'est, elle traverse plusieurs pais barbares & inconnus, & se décharge dans la Mer des Indes assez près de Monbaga. *Nesta costa de Monbaga vem sayr o grande Rio Guiloimanci ou Guileimangi e colebre rio Cuabo ou Coaoo*, dit le Pere Jean Dos Santos, Livre V. chap. 1. de l'Ethiopie orientale.

Il n'est pas difficile après avoir connu les sources du Nil, & des rivières qui s'y vont rendre, de résoudre ces difficultez, qui ont fait d'autant plus de peine aux Anciens & aux Modernes, qu'ils cherchoient dans leur tête ce qu'ils n'y pouvoient trouver, & qu'ainsi ils se perdoient & dans leurs pensées & dans leurs raisonnemens.

Le point qui les a le plus tourmentez a été celui de l'accroissement ou du débordement de ce fleuve. Ils vouloient en sçavoir la cause & croyoient la pouvoir trouver à force de bâtir de systêmes; & tout ce qui a été écrit là-dessus, ne peut servir aujourd'hui qu'à confondre l'orgueil de l'homme, & à faire voir combien ses lumieres sont bornées & souvent extravagantes, quand il veut rendre raison de ce qu'il ne connoît pas.

Diodore de Sicile, après avoir décrit dans le troisième chapitre de sa Bibliothèque le cours du Nil, traite dans le chapitre quatrième de son accroissement. Il rapporte toutes les opinions de ceux qui l'ont précédé, & dont il a eu connoissance. Il commence par Thales Milesien, un des sept Sages, qui dit que le Nil ne se déborde que parce que les eaux sont arrêtées par la violence des

vents

vents de nord que les Grecs appellent Etesies ou Etesiens. Diodore dit, que si cette raison étoit vraie, toutes les rivières qui coulent du sud au nord dévoient se déborder de même que le Nil. Anaxagoras & Euripide son disciple, prétendent que le débordement du Nil est causé par la fonte des neiges; mais, comme remarque Diodore de Sicile, il n'y a point de neige dans les montagnes d'Ethiopie. D'ailleurs si le Nil grossissoit par la fonte des neiges, l'air seroit beaucoup plus froid, & cette rivière seroit couverte de broüillards. Or le Nil a cela de particulier, qu'on ne le voit point couvert de nuages épais dans aucun tems. On ne rapporte point le sentiment d'Herodote. Democrite paroît approcher davantage de la vérité, quoique Diodore le refute comme les autres. Il dit que les vents du nord qui soufflent un peu avant le débordement du Nil amènent de la neige des pays plus froids; que cette neige se convertit en pluie, & que les pluies qui tombent en quantité dans ces tems-là, le grossissent & le font sortir de son lit.

Plusieurs ont crû que la mer communiquoit avec le Nil par des canaux sous-terrains, & que l'accroissement du Nil venoit dans une saison où étant violemment agitée, elle pouffoit ses vagues sous terre, & faisoit déborder cette rivière. D'autres ont crû que c'étoit des vents réglez qui retardoient le cours des eaux du Nil. Quelques-uns se sont imaginé que la Goute, qu'on dit tomber dans ce Fleuve, le faisoit fermenter & causoit ce débordement.

Peu se sont arrêtés à ce que les Géographes & les Historiens les plus exacts, parmi les Anciens & parmi les Modernes, ont écrit, & dont on ne peut plus douter aujourd'hui; sçavoir que les pluies tombent en abondance dans l'Abissinie pendant les mois de Juillet, Août, & Septembre.

Strabon l'avoit écrit. Saint Athanase l'avoit confirmé dans la vie de Saint Antoine; Cosmas Indo-

plustes, qui a parlé plus pertinemment qu'aucun autre de l'Abissinie, a dit la même chose que Strabon & Saint Athanase; enfin tous les Jésuites Portugais qui ont demeuré long-tems en ce pais-là, ne nous permettent plus de douter que l'inondation du Nil est causée par les pluies qui tombent pendant les mois de Juin & de Juillet.

Ils refutent ceux qui l'attribuent à la fonte des neiges, & ils assurent qu'il ne neige point en Ethiopie, à moins que ce ne soit sur le sommet de quelques-unes de ces hautes montagnes qui sont dans le Royaume de Tigré; mais s'il y tombe de la neige, c'est en si petite quantité qu'elle ne pourroit pas faire enfler le moindre ruisseau.

On releve fort la bonté de l'eau du Nil, on dit que quoiqu'elle soit toujours un peu trouble, elle est très-legere & très-sainé. Galien dit que les femmes grosses qui boivent de l'eau de Nil, accouchent plus aisément, que souvent elles accouchent de deux, trois, même quatre enfans; que les brebis, les chèvres, sont plus fécondes sur le bord du Nil que par tout ailleurs; chacun sçait que la fertilité de l'Egypte dépend du débordement du Nil & que l'année est mauvaise lorsqu'il est au-dessous de quatorze coudées ou au-dessus de dix-huit, & qu'elle est très-bonne lorsqu'il est de seize.

On propose une autre question, sçavoir si l'Empereur d'Ethiopie peut détourner le cours du Nil, & empêcher qu'il n'arrose l'Egypte. Quelques-uns prétendent sur l'autorité d'Elmagin, non-seulement que cela est possible, mais qu'on l'a en quelque maniere executé; que le Calife Mustansir envoya en Ethiopie Michel, Patriarche d'Alexandrie, avec de riches présens; que le Roi des Abissins rendit de très-grands honneurs au Patriarche, & qu'il lui demanda ensuite la cause de son voyage; que le Patriarche répondit, que les eaux du Nil étoient très-basses en Egypte, & que la terre & les hommes en souffroient beaucoup; qu'à la considéra-

tion

tion du Patriarche, le Roi fit ouvrir un canal du Nil qui étoit bouché, & qu'en une nuit l'eau crut de trois brasses, que le lit du Nil se remplit, que les plaines d'Egypte furent inondées, & qu'ensuite on les sema. Que le Patriarche à son retour en Egypte fut reçu avec de grands honneurs du Sultan même, qui lui fit présent d'une longue robe.

On ajoute à cette Histoire d'Elmaçin le vaste & grand projet d'Alfonse d'Albuquerque, qui avoit eu la même pensée de détourner le Nil; & si on en croit son fils, il étoit sur le point de l'exécuter, lorsque ses ennemis obligèrent le Roi Emanuel de le rappeler; il n'y avoit, dit-il, qu'à percer une petite montagne qui s'étend le long des bords du Nil dans le pais du Prêtre-Jean. Alfonso d'Albuquerque avoit écrit plusieurs fois au Roi Emanuel de lui envoyer des païsans de l'Isle de Madere, qui sont gens accoutumés à raser des montagnes & à applanir des vallées, afin d'arroser plus aisément leurs cannes de sucre; que cela se pouvoit faire, parce que le Prêtre-Jean le désiroit avec passion; mais que ce Prince ne sçavoit comment s'y prendre; que si on en venoit à bout, comme il croyoit qu'on auroit fait si son pere avoit vécu un peu plus long-tems, la haute, & la basse Egypte étoient totalement détruites; car, dit-il, si les Arabes qui vivent dans ces déserts entre Canaan & Caquer, ont pu interrompre le cours du Nil toutes les fois qu'ils se sont fâchés contre le Sultan d'Egypte, combien plus aisément l'auroit pu faire Alfonso d'Albuquerque avec le secours du Prêtre-Jean.

Le raisonnement du fils d'Alfonse d'Albuquerque est aussi sage que l'entreprise du pere l'étoit peu; le pais de Caquer est plus facile à couper, il y a même un canal par où une partie du Nil se déchargeoit dans la Mer rouge, ce qui rend l'entreprise des Arabes aisée, au lieu que l'Abissinie est le pais du monde le plus rempli de montagnes,

& si hautes que les Pirenées ne sont que des collines en comparaison. Le Nil en quelque endroit qu'on le prenne dans l'Abissinie est à près de cent lieus de la mer. Il y a plusieurs rivières entre deux, comme le Tacaze qui en reçoit encore beaucoup d'autres dans son cours, & qui ne se joint au Nil que vers les vingt degrés. La partie la plus septentrionale de l'Abissinie est sous les seize degrés. Le lieu où il paroît que le Nil approche le plus de la Mer rouge, est au-deçà de Dancala, sous les vingt-deux degrés, & il regne tout le long de la côte une chaîne de montagnes qui ne finit qu'à Rif. Il n'y a donc pas d'apparence qu'il soit au pouvoir du Roi d'Ethiopie de détourner le cours du Nil. Lorsqu'Elmagin rapporte le voyage du Patriarche Michel, on pourroit lui demander, que sont devenues les eaux du Nil pendant ce tems-là, ou par quel canal elles se sont déchargées dans la Mer rouge, en quel lieu & comment le Roi d'Ethiopie a pu creuser ce canal. M. Ludolf, qui a prouvé par sa carte même de l'Abissinie l'impossibilité de faire couler le Nil dans la Mer rouge, & de couper tant de montagnes, ne laisse pas néanmoins de prendre le parti du fils d'Albuquerque, contre Tellez, & de dire que ce Pere auroit dû examiner avec plus de soin ce qui est rapporté du dessein du Général Portugais : * *Ad has circumstantias oportuisset Tellezium respondere, si conatus Albuquerquei vanos predicare, & curioso lectori satisfacere voluisset : dicitur enim, quod multoties scripsit ad regem Emanuele, ut mitteret opifices id est metal-larios qui montes fodere & saxa rumpere nossent. Verisimile vero non est, tantum virum tam vana ad regem suum scripturum, aut sine rationibus idoneis tales operas petiturum fuisse, in nullum alium finem, quam ut se, Regemque suum ludibrio irriti conatus exponeret.*

M. Lu-

* Comment, p. 131.

M. Ludolf, qui est redevable au Pere Baltazar Tellez de ce qu'il y a de sûr & de raisonnable dans ses deux volumes in folio, ne manque guères de le reprendre quand il croit en trouver occasion. D'abord, il lui reproche qu'il n'est pas sçavant dans la Philologie, qu'il ne sçait pas les Langues orientales. Il paroît que ce Jesuite avoit pour le moins autant de belles Lettres que M. Ludolf, & il n'avoit pas grand besoin de sçavoir les Langues, puisqu'il n'avoit proprement qu'à ranger & mettre en ordre les Mémoires que le Patriarche Alphonse Mendez, les Peres Pais, Almeida & Lobo, lui avoient fournis, comme il le déclare lui-même.

On n'a pas manqué de reprocher à M. Ludolf qu'il sçavoit très-peu d'Arabe, qu'il n'avoit nulle connoissance de l'Histoire de l'Eglise d'Alexandrie, & ce qui est de pis, qu'il étoit très-mal instruit de la Religion & de celle des Jacobites.

S'il avoit sçu l'Histoire des Patriarches d'Alexandrie, il se seroit plus défié qu'il n'a fait de ce qu'Elmaçin rapporte du voyage du Patriarche Michel fait en Ethiopie par ordre de Mustansir. Il auroit vû, 1°. Qu'un Auteur presque contemporain qui a écrit la vie du Patriarche Michel, ne dit pas un mot de ce voyage d'Ethiopie. 2°. Que Mustansir est mort un an après l'ordination de Michel. 3°. Que pendant ce tems, il n'y a eu aucune disette en Egypte; de sorte que cette Histoire que rapporte Elmaçin, & après lui Maerisius, paroît inventée à plaisir, & très-suspecte. Ajoutons, pour rendre la réflexion de M. Ludolf plus digne d'attention, qu'encore aujourd'hui les Rois d'Abissinie croient tenir les clefs du Nil, & pouvoir le détourner quand il leur plaira. On n'a qu'à lire là-dessus la Lettre que le Roi Taklimanout écrivit il y a treize à quatorze ans au Bacha du Caire & autres Officiers du Grand Seigneur. On la rapportera dans la suite de cette Histoire. Le Roi d'Abissinie menace le Bacha de détourner

le cours du Nil; mais ce qui étoit impossible du tems d'Albuquerque, l'est encore aujourd'hui; & quelque chose que puisse dire M. Ludolf, le Pere Baltazar Tellez a eu raison de se moquer des desseins d'Albuquerque, & en a démontré l'impossibilité.

* *Hum argumento pode haver contra o que aqui dizemos da impossibilidade de divertir a corente do Nilo, porque lemos nas Historias da India que o grande Alphonso d'Albuquerque intentou ajuntarse com o Preste Joan pera divertirem o Nilo, pera abanda do Mar Roxo, abrindolhe huma nova estrada, & entulhando o canal por onde caminhava pera o Egypto, pera lhe esterilizar os campos, que sam hoje os celeiros do Gram Turco; & testifica o Author dos Commentarios deste grande Capitam, ser esta obra muyto facil, & que se podia fazer levemente, (sam palauras suas.)*

Porem com licença dos que isto imaginavam, digo que a tal obra nam so era difficulosa, mas totalmente impossivel, por que este rio nunca teve, nem pode ter outro curso, jenam o que lhe deu o Author da natureza; & nam ha poder nos homens que o possa desentaminhar, & dar lhe nova estrada pera o Mar Roxo; porque entre as correntes do Nilo mays proximas a este mar, vam mays de cem legoas, a terra he a mays montuosa que imaginar se pode, as serras as mays horrendas, a fragosidade a mays aspera, &c. Et quelques lignes plus bas il ajoûte.

Os pensamentos do grande Albuquerque eram primeiramente de que nunca entrou em Ethiopia, nem vio a quellas montanhas; digo mays que eram muy conformes a seu muy generoso & capacissimo coraçam, a onde nunca entrou medo, nem julgava ser difficuloso, o que entendia que seria proveytoso, dispondo das cousas segundo a medida de seus zarros alentos & nam conformé a limitaçam das forcas humanas.

Puis

Puis Tellez ayant parlé du dessein que César avoit de couper l'Apennin pour faire couler une partie du Tibre dans la Mer Adriatique, il conclut :

Porem a inda que a morte assim a hum como a outro, nam lhes atalhasse estas valentes & arrogantes pertençaens, ellas por sy mesmas se haviam de desvanecer, & elles haviam de ficar entendendo, que nam bastam pensamentos altivos, a onde obras sam impossiveys.

Baltazar Tellez a donc sçu les vastes & ambitieux projets d'Albuquerque; il n'a point ignoré ce que ce grand Capitaine en a écrit, & il en a jugé comme un homme qui ne croit pas que les vûes des héros soient toujours réglées par le bon sens & par la prudence.

On ne prétend pas qu'on ne puisse tirer un canal du Nil dans la Mer rouge; mais cela n'est pas au pouvoir des Abissins. Necus fils de Psammeticus, entreprit autrefois d'en creuser un. Darius Roi de Perse le fit achever, & si nous en croions Herodote, ce canal avoit de longueur quatre journées de navigation, & la largeur de deux galeres. Depuis, Ptolomée Philadelphie en creua un de cent pieds de large sur quarante de profondeur qu'il fit conduire par l'espace de trente-sept mille cinq cens pas jusqu'aux fontaines ameres; mais ayant trouvé que la Mer rouge étoit de trois coudées plus haute que les terres, il fit cesser le travail, de peur que l'Egypte ne fût submergée. Néanmoins l'Auteur de la Cosmographie écrite sous le Consulat de César & d'Antoine dit, que de son tems une partie du Nil se déchargeoit dans la Mer rouge près d'Ovila.

Long-tems après, Omar second qui faisoit sa résidence ordinaire à Medine, ordonna en un tems de famine à Amru, qui avoit fait la conquête d'Egypte, de travailler à un canal depuis le Caire jusqu'à Coltzum, ce qui fut executé; mais les Califes ayant abandonné Medine, & cette

ville étant réduite à un très-petit nombre d'habitans, la consommation fut beaucoup moins grande, l'usage du canal devint peu nécessaire; il fut négligé & les sables le remplirent. Les Arabes appellent ce canal Khalige Émir Al Moumenin, le canal du Calife.





DISSERTATION

S U R L A

COTE ORIENTALE D'AFRIQUE,

Depuis Melinde jusqu'au détroit

DE BABELMANDEL.



ES pais où est allé le Pere Jérôme Lobo, lorsqu'il cherchoit un chemin pour passer dans l'Abissinie, nous sont si peu connus, que je croi qu'il n'est pas hors de propos que j'étende un peu davantage ce qu'il en a

dit. Je commencerai par Mozambique, qui est le premier port où il mit pied à terre en arrivant aux Indes.

Les Vicerois des Indes avoient autrefois plusieurs grands Gouvernemens sous eux, & ceux qui les occupoient prenoient la qualité de Capitaines Généraux. Celui qui commandoit dans l'Isle de Ceylan se disoit Roi de Malvana: nous en avons dit toutes

toutes les raisons dans la Relation que nous avons donnée de cette Ile. Les autres Gouvernemens étoient Malaca, Ormus, Mozambique qui est le seul qui reste aujourd'hui aux Portugais. Les Hollandois leur ont enlevé Malaca, Ceylan, & toutes ces Isles d'où on tire tant d'épiceries. Les Perses avec le secours des Anglois ont repris Ormus.

L'Ile de Mozambique est par les quinze degrés sud. Elle a une demi lieuë de longueur & est la moitié moins large. La citadelle qui est une des meilleures des Indes est à l'entrée du port, & le défend. Il y a quatre grosses tours; deux du côté de la mer, les deux autres du côté de la terre, dont elle n'est séparée que par un bras de mer assez étroit. Au milieu de la citadelle est une citerne pour le Gouverneur & pour la garnison. Là sont les magasins de poudre, de provisions de bouche & de tout ce qui est nécessaire pour une longue & vigoureuse défense, si cette place étoit attaquée. L'air y est très-mal-sain, & les habitans, qui sont environ deux mille, sont obligés à aller chercher l'eau à la Baye de Titangone, qui est à trois lieuës de-là, & le bois à une lieuë ou une lieuë & demie. Le Gouverneur fait seul tout le commerce qui consiste en dents d'elephans, en dents de cheval marin, en or que ses facteurs ou marchands vont chercher sur la rivière de Sofala, où on l'apporte de ces riches mines qui sont au-dedans des terres. Cette Ile toute misérable qu'elle est, fournit toute la côte de vivres, d'habits, & de plusieurs autres marchandises qu'on y envoie des Indes.

La côte de Melinde commence au cap *del Gado*, qui est par les dix degrés sud, & s'étend en remontant vers le cap de Guardafui. La ville capitale qui est Melinde, a passé pour une des plus belles & des plus riches de tout le quartier d'Afrique, que nos Géographes appellent Zanzibar. Elle est située dans une grande & agréable plaine, les maisons sont de pierre de taille & bien bâties. Lorsque

le

* Les
& les G
jour,

Le Roi de Melinde fort, il est porté sur les épaules des premiers de sa cour, on parfume les rues par où il passe; & lorsqu'il fait son entrée dans quelque ville de son Etat, les plus belles filles vont le recevoir, les unes jettent des fleurs, les autres brûlent des parfums, les autres chantent des airs à sa louange. Les Prêtres immolent des victimes.

Les Portugais ont perdu l'Isle de Mombaça * en 1631. le Roi de cette Isle rompit avec eux, surprit la forteresse & se fit Mahometan, afin d'être secouru des Mores. Outre Mombaça, il y a beaucoup d'autres Isles comme Quiloa, dont le Roi étoit autrefois Souverain de tout le pais jusqu'à Sofala, Montfia, Zanzibar, Pemba, Lamo, Paté, toutes grandes, riches & fertiles; il y en a encore plusieurs autres moins considérables. Le Pere Jérôme Lobo parle en particulier de l'Isle de Paté, où une galiote le porta avec un de ses compagnons. Il prétend que Lamo est une ville de Paté, & le Pere Jean dos Santos dit que c'est une Isle. Au-de là de la ville de Melinde, est l'Isle de Lamo, qui nourrit beaucoup d'ânes plus grands qu'ils ne sont pour l'ordinaire, mais de peu de service. Près de Lamo est la belle Isle de Paté grande & fertile; elle a trois Rois, qui sont les Rois de Paté, de Sio, & d'Ampaza, chacun demeure dans une ville de même nom; Ampaza a été la plus riche de toute la côte. Elle étoit peuplée uniquement de Mores qui étoient si fiers, si arrogans & si grands ennemis des Chrétiens, & en particulier des Portugais, que ceux-ci furent forcez de leur déclarer la guerre. Le Roi d'Ampaza fut tué dans un combat, la ville fut prise, donnée au pillage, puis brûlée, & les palmiers qui étoient autour furent coupez; la tête du Roi fut mise au bout d'une lance, & portée dans toutes les rues de Goa. Le fort du Roi de Lamo.

* Les Portugais y avoient bâti jusqu'à dix-sept Eglises, & les Gouverneurs de Melinde y avoient établi leur séjour.

Lamo fut encore plus triste; on l'accusa d'avoir livré aux Turcs Roc de Brito, avec environ quarante Portugais. Il ne laissa pas d'aller saluer le Capitaine général Thomas de Sousa Coutinho, qui l'arrêta prisonnier, & le conduisit lui-même à Paté, & lui fit trancher la tête publiquement sur un échafaut en présence des Rois de Paté, de Sio, & d'Am-paza, qu'il obligea d'assister à ce spectacle.

Le Pere Jérôme Lobo dit qu'il partit de Paté, & alla le long de la côte, en partie par terre, en partie par mer. Il parle des pais qu'il a vûs; mais comme il suivoit la mer sans oser s'en éloigner, il n'a pû rien dire de plusieurs peuples qui sont un peu plus avant dans les terres. Les plus considérables sont les Mosseguéios qui, pour avoir été amis & alliez des Portugais, n'en sont ni moins sauvages, ni moins barbares. Les jeunes gens parmi ces Mosseguéios ont une coutume assez singulière & bizarre. Dès l'âge de sept à huit ans on leur applatit sur la tête un morceau de terre en forme de calotte; à mesure qu'elle se sèche & qu'ils croissent on met d'autre terre sur celle-là, & enfin cette espece de bonnet pèse quelquefois huit ou dix livres. Ils ne peuvent le quitter ni nuit ni jour, ni obtenir aucune charge, ni entrer dans aucun conseil qu'ils n'aient tué un homme dans une bataille, & qu'ils n'aient apporté sa tête à celui qui les commande.

Ces Mosseguéios étoient autrefois des bergers qui se sont révoltés contre leurs maîtres; ils ont encore aujourd'hui beaucoup de vaches & ne vivent que du lait & du sang de ces vaches, qu'ils saignent souvent de peur que la graisse ne les tué. Ces peuples plus aguerris que les autres ont défait & tué un Roi de Mombaca & soumis son Royaume au Roi de Melinde.

En allant le long de la côte & tirant vers le nord, on trouve la ville de Brava, qu'on a pû appeler ainsi à cause de la difficulté qu'il y a d'en approcher par mer, tant l'entrée de son port est dangereuse.

ger
qu
Sou
est
enn
E
les te
nom
le fo
gens
com
cette
ne fo
truck
elles
leur
ne s
pou
aussi
voler
l'autr
va à
Lo
trouv
puis l
ca, qu
pos 2
d'Ad
nom
nées.
Franc
d'Ad
Le F
d'Eth
& il
n'aye
teur
* Ou
avec P

gereuse. Cette ville est une espece de République, qui choisit ses Gouverneurs, & ne dépend d'aucun Souverain. Plus au nord & presque sous la ligne, est Madagoxo, dont les habitans ont toujours été ennemis des Portugais.

Entre Brava & Madagoxo, & en avançant dans les terres, sont les Maracates, peuples encore assez nombreux & d'où l'on tire les meilleurs esclaves par le soin qu'ils ont de faire eunuques tous les jeunes gens qu'ils prennent; ils cousent aussi les filles, comme l'a dit le Pere Lobo. On appelle toute cette côte le désert d'Ethiopie, & avec raison; ce ne sont que des sables, on n'y void que des * autruches, encore ne peut-on comprendre comment elles y peuvent vivre. Elles sont trop pesantes, & leurs plumes trop fines pour pouvoir voler. Elles ne s'élèvent jamais de terre, mais lorsqu'elles sont poursuivies elles étendent leurs ailes & courent aussi vite que les oyseaux les plus légers peuvent voler. Quelquefois elles les baissent l'une après l'autre, & vont de côté comme un Vaisseau qui va à la bouline.

Lorsqu'on a doublé le cap de Guardafui, on trouve les Ports de Methe, de Micha, de Barbora, puis le Royaume d'Adel, dont la capitale est *Auca*, que le Pere Jean Dos Santos appelle mal-à-propos *Arar*. Les Portugais ont nommé ce Royaume d'Adel, le Royaume de Zeila, d'un port de même nom, éloigné d'*Auca-gurule* de dix petites journées. Ce fut là qu'aborderent les glorieux Martyrs François Machado & Bernard Pereira, que le Roi d'Adel fit mourir au mois d'Août de l'année 1624. Le Royaume d'Adel a fait partie de l'Empire d'Ethiopie; mais il en est séparé depuis long-tems, & il s'en est peu fallu que quelques Rois d'Adel n'ayent conquis toute l'Abissinie. Comme l'Auteur que j'ai traduit n'a fait que passer le long des côtes

* Quelques Portugais ont confondu l'Autruche *Abestrus*, avec l'*Ema*, qui est le Castel.

Nil étoient saintes & benites, & on voit par la Rélation du Pere Jérôme Lobo, que les Agaus qui demeurent aux environs des sources de ce fleuve, quoi qu'instruits dans la Religion chrétienne, y font encore des sacrifices; de sorte que l'entêtement & la vanité soutiennent les superstitions & les idolâtries que l'ignorance a introduites.

Le Nil a changé de nom, & selon les tems & selon les lieux. * *Nec ante Nilus, quam se totum aquis concordibus rursus junxit. Sic quoque etiamnum Syris, ut ante, nominatus per aliquot millia & in totum Homero Ægyptus, aliisque Triton.* Pline ne dit point, comme ont fait quelques autres, si c'est le Nil qui a porté d'abord le nom d'Egypte, & qui l'a communiqué au pais qu'il arrose en entrant dans la mer, ou si on l'appelle ainsi du nom du pais, comme il arrive d'ordinaire qu'on nomme les rivières des lieux par où elles passent. Hefychius prétend que le Nil s'appelloit d'abord Egypte, & que c'est ce fleuve qui a donné son nom au pais, *Αἴγυπτος, ὁ Νεῖλος ὁ ποταμὸς ἀπ' ὃ καὶ ἡ χώρα ὑπὸ τῶν νεωτέρων Αἴγυπτος ἐκλήθη.. Ægyptus Nilus fluvius à quo regio à recentioribus Ægyptus est appellata.* Egypte néanmoins n'est pas le premier nom sous lequel il a été connu; d'abord il s'appelloit *Oceanus*, ensuite *Aetus* ou *Aquila*, puis *Ægyptus*, & de là on l'a appelé *Triton*, à cause de ces trois noms; enfin, & Grecs & Latins ne le connoissent aujourd'hui que sous le nom de Nil. Le Pere Pais & le Pere Lobo disent que les Abissins l'appellent *Abavi*, le pere des eaux; & selon Pline même, il prend le nom de *Syris* en passant par le pais de Syene. Les Egyptiens qui croient lui-être redevables de la fécondité de leur terre & de tout ce qu'elle produit, l'ont appelé le Sauveur, le Soleil, le Dieu, quelquefois le Pere. Mr. Ludolf soutient qu'Abavi dans la langue des Ethiopiens ne signifie point Pere, & que ce nom même lui con-

vien

* Plin. Hist. Nat. l. V. cap. 9.

viendrait mal, parce que tous les fleuves, comme le Mareb, le Tacaze, se perdent dans son sein & n'en sortent point. Il dit que dans la langue Ethiopienne, dont les Sçavans se servent, on l'appelle *GEJON*, & il croit qu'il peut avoir été ainsi nommé du Gehon dont Moïse parle dans sa description du Paradis Terrestre, où il dit, * *Et nomen fluvii secundi Gehon; ipse est qui circumit omnem terram Æthiopia*. Vatable en expliquant le mot de *Kuseh* ou d'*Æthiopia*, dit que cela doit s'entendre de l'Ethiopie orientale, de *Æthiopia orientali intelligit*. Le Nil ou le Gejon n'environne point toute l'Ethiopie ou toute l'Abissinie, mais seulement une partie, qui est le Roïaume de Goïam.

Cosmas le Solitaire que nous avons cité, est le premier qui a indiqué le chemin qu'il falloit tenir pour arriver aux sources de ce fleuve. Il avoit été en Ethiopie, & il paroît par la relation qu'il en a donnée qu'il connoissoit le país. Enfin le Pere Pierre Pais, Jésuite Portugais, est le premier des Européens qui a vû ces deux fontaines qui donnent la naissance à cette rivière, & je croi qu'on ne sera pas fâché de voir ici la Relation qu'il en fait, & telle que le Pere Kircher, autre Jésuite célèbre, nous l'a conservée.

Le 21. d'Avril de l'an 1618. je me trouvai avec l'Empereur d'Ethiopie, qui étoit à la tête de son armée dans le Royaume de Goïam. Il étoit campé dans le territoire de Sacala, país des Agaus, assez près d'une petite montagne qui ne paroît pas fort haute, à cause que toutes celles qui l'environnent le sont beaucoup plus. J'allai & parcourus des yeux assez attentivement tout ce qui étoit autour de moi; je découvris deux fontaines rondes, dont l'une pouvoit avoir quatre palmes de diamètre, je ne puis exprimer quelle fut ma joye en considérant ce que Cyrus, ce que Cambyse, ce qu'A-

* Genes. c. 2.

qu'Alexandre, ce que Jules-César avoient désiré si ardemment & si inutilement de sçavoir. Je n'aperçûs aucune autre fontaine vers le haut de la montagne. La seconde fontaine est à l'ouïest de la première, & n'en est éloignée que d'un jet de pierre. Les habitans disent que cette montagne est pleine d'eaux; on n'a pas de peine à le croire, tout le terrain autour de ces sources tremble, & on ne peut marcher qu'on n'en fasse sortir des bouillons d'eau. Ces fontaines ne regorgent jamais, parce que l'eau ayant une grande pente, elle sort avec impétuosité au pied de la montagne. Les païsans du voisinage m'assurèrent que comme l'année avoit été extrêmement sèche, la montagne avoit tremblé, & quelquefois elle tremble si fort, qu'on n'y peut aller sans danger. L'Empereur qui étoit là présent avec toute son armée, me confirma la même chose. / Au-dessous du sommet de cette montagne, & environ à une lieuë de cette fontaine, est le village de Guix qui paroît si proche, qu'on croit qu'il n'est pas éloigné d'une petite portée de canon. On a assez de peine à monter cette montagne, si ce n'est du côté du nord. A une lieuë de cette montagne, sort un autre ruisseau qui va se perdre aussi-tôt dans le Nil; on croit qu'il naît de la même source, & que son canal demeure caché sous terre lorsque le Nil paroît; il coule vers l'est, puis tourne au septentrion; & un quart de lieuë après sort encore un autre ruisseau d'entre les rochers, qui se trouve grossi par deux autres qui naissent au levant, & le Nil augmenté de tant de ruisseaux devient bien-tôt une rivière considérable; mais après avoir coulé l'espace d'un jour, il reçoit le Gemma qui n'est pas moins grand que le Nil, & aussi-tôt il prend son cours vers l'ouïest; puis retournant à l'est, il entre dans un Lac & le traverse avec rapidité sans mêler ses eaux. En sortant de ce lac il fait plusieurs tours & détours, & allant au midi il arrose le païs d'Alaba. Environ à cinq lieuës du lac, il tombe de quatorze brasses de haut avec

avec tant de violence, que de loin on diroit que toute l'eau s'en va en écume & en fumée. Peu après il est tellement resserré entre des rochers, qu'on a de la peine à l'apercevoir; & ces rochers sont si près l'un de l'autre, qu'avec quelques poutres & quelques planches le Roi passa dessus avec toute son armée.

Cette rivière, après avoir laissé le Royaume de Bagameder à l'est, parcouru les Royaumes d'Amhara, Olaca, Shaoa, Damota, les pays de Bizamo & de Gumancana, fait presque tout le tour du Royaume de Goiam; elle se rapproche si près de sa source, qu'elle n'en est qu'à une journée. Elle traverse ensuite les Royaumes de Fazelo & d'Ombarea que Razzela Christos conquit l'an 1613. & qu'il appella Ayfolam, ou Hadis-Alem, c'est-à-dire, nouveau Monde, parce que ce pays est d'une grande étendue, & que les Abissins ne le connoissoient point auparavant. Le Nil quittant alors tout-à-fait l'Abissinie, prend son cours vers le nord; & après avoir passé plusieurs Provinces & Royaumes, il tombe dans l'Egypte, & va se décharger dans la mer Méditerranée.

Le Pere Pierre Pais n'expliquant pas davantage le cours du Nil, & n'en disant presque rien depuis que ce fleuve est hors de l'Abissinie, il faut ajouter ici ce que l'Abissin Gregoire en a appris à Mr. Ludolf; on ne rapportera de cette Lettre que ce qui regarde le cours de ce fleuve, depuis qu'il a quitté l'Abissinie.

Après qu'il a passé entre Bizamo & Goiam, il entre dans le pays des Shankelas; & alors tournant sur la droite, il laisse à gauche la partie occidentale, & traverse le Royaume de Sannaar. „ Mais „ avant que d'y arriver, il reçoit la rivière de „ Tacaze, qui a sa source dans le Royaume de „ Tigre, & le Gangue qui vient de Dambée.

Lors-

* Hist. Æth. lib. I, c. 8.

„ Lorsqu'il est dans le Royaume de Sannaar, il passe par le païs de Dangola & entre dans la * Nubie ; ensuite tournant encore plus à droite, à mesure qu'il s'approche d'Alexandrie, il arrose le païs d'Abrim, où s'arrêtent toutes les barques qui viennent d'Egypte, étant impossible de remonter cette rivière plus haut, à cause des rochers dont elle est remplie. „

„ Le Nil entre ensuite dans l'Egypte, il couvre toujours les Royaumes de Sannaar & de Nubie du côté du Levant ; les Abissins & ceux de Sannaar qui descendent en Egypte, ont toujours le Nil à leur droite ; dès qu'ils ont passé la Nubie, ils traversent pendant quinze jours, sur des chameaux, un désert où ils ne trouvent que du sable. Ils arrivent enfin dans le païs de Rif, qui est la haute Egypte, & là ils quittent les chameaux & se mettent sur l'eau ; quelques-uns vont par terre & à pied.

„ Le Nil, continué le même Gregoire, reçoit dans son cours toutes les rivières, grandes & petites, hors le Hanazo qui a sa source dans le Royaume d'Angote, & l'Aoaxe ou Hawash, qui passe par les Royaumes de Dawara & de Fategur.

Il y a apparence que cette rivière d'Hanazo, dont Gregoire fait mention, est celle qui passe au pied du Mont-Senaf, & où le Patriarche Alphonse Mendez & les Jésuites qui l'accompagnoient, rencontrèrent le Père Emanuel Baradat.

Le Patriarche décrit cette rivière comme une des plus agréables qu'on puisse voir, à cause du grand

* Je ne comprends pas trop la différence que Gregoire met entre la Nubie & le Sannaar. Le premier est le nom ancien, l'autre est le moderne. Dangola est un Gouvernement qui relève du Roi de Sannaar, comme on l'a dit dans la suite de l'Histoire d'Abissinie, où est une description du cours du Nil depuis le Caire jusqu'à Dangola, tirée d'une Lettre du P. Brevedent qui rend compte de son voyage jusqu'à Sannaar.

grand nombre d'arbres & d'herbes odoriferantes dont elle est bordée.

La Relation que ce même Patriarche donne des autres rivières me paroissant pour le moins aussi curieuse que tout ce que le même Gregoire a pû apprendre à Mr. Ludolf, je rapporterai ici en peu de mots ce qu'il en écrit.

Le Nil reçoit plusieurs rivières. Les plus considérables sont, le Baxilo ou Bachilo, qui sépare les Royaumes de Bagameder & d'Amhara, le Guecem qui borne le même Royaume d'Amhara & celui d'Oleca, les rivières de Maleq & d'Anguer, qui ayant réuni leurs eaux ensemble, arrosent les Royaumes de Damot, de Narea & de Bizamo, les Gafates & les Gongas. Le Tacaze que les Anciens appelloient Astaboras, a trois sources différentes auprès de ces montagnes, qui séparent les Royaume d'Angote & de Bagameder. Il prend son cours au couchant, & étant au désert d'Oldeba, il entre dans le Royaume de Dambar, où il coule dans un lit de sable, large & spacieux; & après avoir traversé une partie du Royaume de Deqhin, il tombe dans le Nil. On dit qu'entre les crocodiles & les chevaux marins, il y a encore beaucoup de torpilles, qu'on ne peut toucher que le bras ne soit aussi-tôt engourdi. Le Mareb prend sa source à deux lieues de Debaroa, & après un assez long cours, il tombe d'un rocher de trente coudées de haut & se cache sous terre. Mais l'hiver il prend son cours entre les Provinces de Saroa & d'Asfa, d'Harve, de Tooat, passe au pied du Monastere d'Alleluya; & après avoir parcouru une partie de ces pais barbares, il se perd. Et lorsque les Portugais ont fait la guerre en ces pais-là, ils fouilloient dans le sable, & y trouvoient de bon eau & de bon poisson.

L'Aoaxe n'est pas moins grand que le Nil dans les commencemens, il reçoit le Machy & le Lac-Zoay, mais les peuples par où passe l'Aoaxe le partagent en tant de canaux qu'il devient à rien;

on croit néanmoins qu'il va se rendre par plusieurs sous-terrains dans la Mer des Indes.

La rivière de Zebée n'est pas moins considérable que toutes celles dont on vient de parler, sans excepter le Nil même, & est beaucoup moins connue; elle prend sa source dans le pays de Boxa, au Royaume de Narea, & coule d'abord vers le couchant, puis tourne au nord, & environne presque de toutes parts le Royaume de Gingiro; prenant ensuite son cours à l'est, elle traverse plusieurs pays barbares & inconnus, & se décharge dans la Mer des Indes assez près de Monbaga. *Nesta costa de Monbaga vem sayr o grande Rio Guiloimangi ou Guileimangi & colebre rio Cuabo ou Coaco*, dit le Pere Jean Dos Santos, Livre V. chap. 1. de l'Ethiopie orientale.

Il n'est pas difficile après avoir connu les sources du Nil, & des rivières qui s'y vont rendre, de résoudre ces difficultez, qui ont fait d'autant plus de peine aux Anciens & aux Modernes, qu'ils cherchoient dans leur tête ce qu'ils n'y pouvoient trouver, & qu'ainsi ils se perdoient & dans leurs pensées & dans leurs raisonnemens.

Le point qui les a le plus tourmentez a été celui de l'accroissement ou du débordement de ce fleuve. Ils vouloient en sçavoir la cause & croyoient la pouvoir trouver à force de bâtir de systèmes; & tout ce qui a été écrit là-dessus, ne peut servir aujourd'hui qu'à confondre l'orgueil de l'homme, & à faire voir combien ses lumieres sont bornées & souvent extravagantes, quand il veut rendre raison de ce qu'il ne connoît pas.

Diodore de Sicile, après avoir décrit dans le troisième chapitre de sa Bibliothèque le cours du Nil, traite dans le chapitre quatrième de son accroissement. Il rapporte toutes les opinions de ceux qui l'ont précédé, & dont il a eu connoissance. Il commence par Thales Milelien, un des sept Sages, qui dit que le Nil ne se déborde que parce que les eaux sont arrêtées par la violence des

vents

vent
Etef
vri
nor
Ana
que
des n
Sicile
d'Ech
fonte
& cet
le Nil
couve
rappo
cite
que
que
le dé
pays
pluie
dans c
son lit
Plu
avec l
l'accro
étant
sous te
tres ou
doient
sont i
dans c
débor
Peu
les Hi
parmi
plus d
bent c
mois d
Stra
firmé d

vents de nord que les Grecs appellent Etesies ou Etesiens. Diodore dit, que si cette raison étoit vraie, toutes les rivières qui coulent du sud au nord devroient se déborder de même que le Nil. Anaxagoras & Euripide son disciple, prétendent que le débordement du Nil est causé par la fonte des neiges; mais, comme remarque Diodore de Sicile, il n'y a point de neige dans les montagnes d'Ethiopie. D'ailleurs si le Nil grossissoit par la fonte des neiges, l'air seroit beaucoup plus froid, & cette rivière seroit couverte de brouillards. Or le Nil a cela de particulier, qu'on ne le voit point couvert de nuages épais dans aucun tems. On ne rapporte point le sentiment d'Herodote. Democrite paroît approcher davantage de la vérité, quoique Diodore le refute comme les autres. Il dit que les vents du nord qui soufflent un peu avant le débordement du Nil amènent de la neige des pays plus froids; que cette neige se convertit en pluie, & que les pluies qui tombent en quantité dans ces tems-là, le grossissent & le font sortir de son lit.

Plusieurs ont crû que la mer communiquoit avec le Nil par des canaux sous-terrains, & que l'accroissement du Nil venoit dans une saison où étant violemment agitée, elle pouffoit ses vagues sous terre, & faisoit déborder cette rivière. D'autres ont crû que c'étoit des vents réglés qui retardoient le cours des eaux du Nil. Quelques-uns se sont imaginé que la Goute, qu'on dit tomber dans ce Fleuve, le faisoit fermenter & causoit ce débordement.

Peu se sont arrêtés à ce que les Géographes & les Historiens les plus exacts, parmi les Anciens & parmi les Modernes, ont écrit, & dont on ne peut plus douter aujourd'hui; sçavoir que les pluies tombent en abondance dans l'Abissinie pendant les mois de Juillet, Août, & Septembre.

Strabon l'avoit écrit. Saint Athanase l'avoit confirmé dans la vie de Saint Antoine; Cosmas Indo-

plustes, qui a parlé plus pertinemment qu'aucun autre de l'Abissinie, a dit la même chose que Strabon & Saint Athanase; enfin tous les Jésuites Portugais qui ont demeuré long-tems en ce pais-là, ne nous permettent plus de douter que l'inondation du Nil est causée par les pluies qui tombent pendant les mois de Juin & de Juillet.

Ils refutent ceux qui l'attribuent à la fonte des neiges, & ils assurent qu'il ne neige point en Ethiopie, à moins que ce ne soit sur le sommet de quelques-unes de ces hautes montagnes qui sont dans le Royaume de Tigré; mais s'il y tombe de la neige, c'est en si petite quantité qu'elle ne pourroit pas faire enfler le moindre ruisseau.

On relève fort la bonté de l'eau du Nil, on dit que quoiqu'elle soit toujours un peu trouble, elle est très-legere & très-saine. Galien dit que les femmes grosses qui boivent de l'eau de Nil, accouchent plus aisément, que souvent elles accouchent de deux, trois, même quatre enfans; que les brebis, les chèvres, sont plus fécondes sur le bord du Nil que par tout ailleurs; chacun sçait que la fertilité de l'Egypte dépend du débordement du Nil & que l'année est mauvaise lorsqu'il est au-dessous de quatorze coudées ou au-dessus de dix-huit, & qu'elle est très-bonne lorsqu'il est de seize.

On propose une autre question, sçavoir si l'Empereur d'Ethiopie peut détourner le cours du Nil, & empêcher qu'il n'arrose l'Egypte. Quelques-uns prétendent sur l'autorité d'Elmagin, non-seulement que cela est possible, mais qu'on l'a en quelque maniere executé; que le Calife Mustansir envoya en Ethiopie Michel, Patriarche d'Alexandrie, avec de riches présens; que le Roi des Abissins rendit de très-grands honneurs au Patriarche, & qu'il lui demanda ensuite la cause de son voyage; que le Patriarche répondit, que les eaux du Nil étoient très-basses en Egypte, & que la terre & les hommes en souffroient beaucoup; qu'à la considéra-
tion

tion du Patriarche, le Roi fit ouvrir un canal du Nil qui étoit bouché, & qu'en une nuit l'eau crut de trois brasses, que le lit du Nil se remplit, que les plaines d'Egypte furent inondées, & qu'ensuite on les sema. Que le Patriarche à son retour en Egypte fut reçu avec de grands honneurs du Sultan même, qui lui fit présent d'une longue robe.

On ajoute à cette Histoire d'Elmaçin le vaste & grand projet d'Alfonse d'Albuquerque, qui avoit eu la même pensée de détourner le Nil; & si on en croit son fils, il étoit sur le point de l'exécuter, lorsque ses ennemis obligèrent le Roi Emanuel de le rappeler; il n'y avoit, dit-il, qu'à percer une petite montagne qui s'étend le long des bords du Nil dans le pais du Prêtre-Jean. Alfonso d'Albuquerque avoit écrit plusieurs fois au Roi Emanuel de lui envoyer des païsans de l'Isle de Madere, qui sont gens accoutumés à raser des montagnes & à applanir des vallées, afin d'arroser plus aisément leurs cannes de sucre; que cela se pouvoit faire, parce que le Prêtre-Jean le désiroit avec passion; mais que ce Prince ne sçavoit comment s'y prendre; que si on en venoit à bout, comme il croyoit qu'on auroit fait si son pere avoit vécu un peu plus long-tems, la haute, & la basse Egypte étoient totalement détruites; car, dit-il, si les Arabes qui vivent dans ces déserts entre Canaan & Caquer, ont pu interrompre le cours du Nil toutes les fois qu'ils se sont fâchés contre le Sultan d'Egypte, combien plus aisément l'auroit pu faire Alfonso d'Albuquerque avec le secours du Prêtre-Jean.

Le raisonnement du fils d'Alfonse d'Albuquerque est aussi sage que l'entreprise du pere l'étoit peu; le pais de Caquer est plus facile à couper, il y a même un canal par où une partie du Nil se déchargeoit dans la Mer rouge, ce qui rend l'entreprise des Arabes aisée, au lieu que l'Abissinie est le pais du monde le plus rempli de montagnes,

& si hautes que les Pirenées ne sont que des collines en comparaison. Le Nil en quelque endroit qu'on le prenne dans l'Abissinie est à près de cent lieues de la mer. Il y a plusieurs rivières entre deux, comme le Tacaze qui en reçoit encore beaucoup d'autres dans son cours, & qui ne se joint au Nil que vers les vingt degrés. La partie la plus septentrionale de l'Abissinie est sous les seize degrés. Le lieu où il paroît que le Nil approche le plus de la Mer rouge, est au-deçà de Dancala, sous les vingt-deux degrés, & il regne tout le long de la côte une chaîne de montagnes qui ne finit qu'à Rif. Il n'y a donc pas d'apparence qu'il soit au pouvoir du Roi d'Ethiopie de détourner le cours du Nil. Lorsqu'Elmaçin rapporte le voyage du Patriarche Michel, on pourroit lui demander, que sont devenus les eaux du Nil pendant ce tems-là, ou par quel canal elles se sont déchargées dans la Mer rouge, en quel lieu & comment le Roi d'Ethiopie a pu creuser ce canal. M. Ludolf, qui a prouvé par sa carte même de l'Abissinie l'impossibilité de faire couler le Nil dans la Mer rouge, & de couper tant de montagnes, ne laisse pas néanmoins de prendre le parti du fils d'Albuquerque, contre Tellez, & de dire que ce Pere auroit dû examiner avec plus de soin ce qui est rapporté du dessein du Général Portugais : * *Ad has circumstantias oportuisset Tellezium respondere, si conatus Albuquerqueii vanos predicare, & curioso lectori satisfacere voluisset: dicitur enim, quod multoties scripsit ad regem Emanuelelem, ut mitteret opifices id est metalarios qui montes fodere & saxa rumpere nossent. Verisimile vero non est, tantum virum tam vana ad regem suum scripturum, aut sine rationibus idoneis tales operas petiturum fuisse, in nullum alium finem, quam ut se, Regemque suum ludibrio irriti conatus exponeret.*

M. Lu-

* Comment, p. 131.

M. Ludolf, qui est redevable au Pere Baltazar Tellez de ce qu'il y a de sûr & de raisonnable dans ses deux volumes in folio, ne manque guères de le reprendre quand il croit en trouver occasion. D'abord, il lui reproche qu'il n'est pas sçavant dans la Philologie, qu'il ne sçait pas les Langues orientales. Il paroît que ce Jesuite avoit pour le moins autant de belles Lettres que M. Ludolf, & il n'avoit pas grand besoin de sçavoir les Langues, puisqu'il n'avoit proprement qu'à ranger & mettre en ordre les Mémoires que le Patriarche Alphonse Mendez, les Peres Pais, Almeida & Lobo, lui avoient fournis, comme il le déclare lui-même.

On n'a pas manqué de reprocher à M. Ludolf qu'il sçavoit très-peu d'Arabe, qu'il n'avoit nulle connoissance de l'Histoire de l'Eglise d'Alexandrie, & ce qui est de pis, qu'il étoit très-mal instruit de sa Religion & de celle des Jacobites.

S'il avoit sçu l'Histoire des Patriarches d'Alexandrie, il se seroit plus défié qu'il n'a fait de ce qu'Elmaçin rapporte du voyage du Patriarche Michel fait en Ethiopie par ordre de Mustansir. Il auroit vu, 1^o. Qu'un Auteur presque contemporain qui a écrit la vie du Patriarche Michel, ne dit pas un mot de ce voyage d'Ethiopie. 2^o. Que Mustansir est mort un an après l'ordination de Michel. 3^o. Que pendant ce tems, il n'y a eu aucune disette en Egypte; de sorte que cette Histoire que rapporte Elmaçin, & après lui Maerisius, paroît inventée à plaisir, & très-suspecte. Ajoutons, pour rendre la réflexion de M. Ludolf plus digne d'attention, qu'encore aujourd'hui les Rois d'Abissinie croient tenir les clefs du Nil, & pouvoir le détourner quand il leur plaira. On n'a qu'à lire là-dessus la Lettre que le Roi Taklimanout écrivit il y a treize à quatorze ans au Bacha du Caire & autres Officiers du Grand Seigneur. On la rapportera dans la suite de cette Histoire. Le Roi d'Abissinie menace le Bacha de détourner

le cours du Nil; mais ce qui étoit impossible du tems d'Albuquerque, l'est encore aujourd'hui; & quelque chose que puisse dire M. Ludolf, le Pere Baltazar Tellez a eu raison de se moquer des desseins d'Albuquerque, & en a démontré l'impossibilité.

* *Hum argumento pode haver contra o que aqui dizemos da impossibilidade de divertir a corrente do Nilo, porque lemos nas Historias da India que o grande Alphonso d'Albuquerque intentou ajuntarse com o Preste Joan pera divertirem o Nilo, pera abanda do Mar Roxo, abrindolhe huma nova estrada, & entulhando o canal por onde caminhava pera o Egypto, pera lhe esterilizar os campos, que sam hoje os celeiros do Gram Turco; & testifica o Author dos Commentarios deste grande Capitam, ser esta obra muyto facil, & que se podia fazer levemente, (sam palauras suas.)*

Porem com licença dos que isto imaginavam, digo que a tal obra nam so era difficulosa, mas totalmente impossivel, por que este rio nunca teve, nem pode ter outro curso, jenam o que lhe deu o Author da natureza; & nam ha poder nos homens que o possa desendaminhar, & dar lhe nova estrada pera o Mar Roxo; porque entre as correntes do Nilo mayz proximas a este mar, vam mayz de cem legoas, a terra he a mayz montuosa que imaginar se pode, as ferras as mayz horrendas, a fragosidade a mayz aspera, &c. Et quelques lignes plus bas il ajoûte.

Os pensamentos do grande Albuquerque eram primeiramente de que nunca entrou em Ethiopia, nem vio a quellas montanhas; digo mayz que eram muy conformes a seu muy generoso & capacissimo coraçam, a onde nunca entrou medo, nem julgava ser difficuloso, o que entendia que seria proveytoso, dispondo das cousas segundo a medida de seus bazarros alentos & nam conformé a limitaçam das forcas humanas.

Puis

Puis Tellez ayant parlé du dessein que César avoit de couper l'Apennin pour faire couler une partie du Tibre dans la Mer Adriatique, il conclut :

Porem a inda que a morte assim a hum como a outro, nam lhes athalhasse estas valentes & arrogantes pertengoens, ellas por sy mesmas se haviã de desvanecer, & elles haviã de ficar entendendo, que nam bastam pensamentos altivos, a onde obras sam impossiveys.

Baltazar Tellez a donc sçû les vastes & ambitieux projets d'Albuquerque ; il n'a point ignoré ce que ce grand Capitaine en a écrit, & il en a jugé comme un homme qui ne croit pas que les vûes des héros soient toujours réglées par le bon sens & par la prudence.

On ne prétend pas qu'on ne puisse tirer un canal du Nil dans la Mer rouge ; mais cela n'est pas au pouvoir des Abissins. Necus fils de Psammeticus, entreprit autrefois d'en creuser un. Darius Roi de Perse le fit achever, & si nous en croions Herodote, ce canal avoit de longueur quatre journées de navigation, & la largeur de deux galeeres. Depuis, Ptolomée Philadelphie en creusa un de cent pieds de large sur quarante de profondeur qu'il fit conduire par l'espace de trente-sept mille cinq cens pas jusqu'aux fontaines ameres ; mais ayant trouvé que la Mer rouge étoit de trois coudées plus haute que les terres, il fit cesser le travail, de peur que l'Egypte ne fût submergée. Néanmoins l'Auteur de la Cosmographie écrite sous le Consulat de César & d'Antoine dit, que de son tems une partie du Nil se déchargeoit dans la Mer rouge près d'Ovila.

Long-tems après, Omar second qui faisoit sa résidence ordinaire à Medine, ordonna en un tems de famine à Amru, qui avoit fait la conquête d'Egypte, de travailler à un canal depuis le Caire jusqu'à Coltzum, ce qui fut executé ; mais les Califes ayant abandonné Medine, & cette

ville étant réduite à un très-petit nombre d'habitans, la conformation fut beaucoup moins grande, l'usage du canal devint peu nécessaire; il fut négligé & les sables le remplirent. Les Arabes appellent ce canal Khalige Emir Al Moumenin, le canal du Calife.





DISSERTATION

SUR LA

COTE ORIENTALE D'AFRIQUE,

Depuis Melinde jusqu'au détroit

DE BABELMANDEL.

LES païs où est allé le Pere Jérôme Lobo, lorsqu'il cherchoit un chemin pour passer dans l'Abissinie, nous sont si peu connus, que je croi qu'il n'est pas hors de propos que j'étende un peu davantage ce qu'il en a dit. Je commencerai par Mozambique, qui est le premier port où il mit pied à terre en arrivant aux Indes.

Les Viceróis des Indes avoient autrefois plusieurs grands Gouvernemens sous eux, & ceux qui les occupoient prenoient la qualité de Capitaines Généraux. Celui qui commandoit dans l'Isle de Ceylan se disoit Roi de Malvana: nous en avons dit toutes

toutes les raisons dans la Relation que nous avons donnée de cette Isle. Les autres Gouvernemens étoient Malaca, Ormus, Mozambique qui est le seul qui reste aujourd'hui aux Portugais. Les Hollandois leur ont enlevé Malaca, Ceylan, & toutes ces Isles d'où on tire tant d'épiceries. Les Perses avec le secours des Anglois ont repris Ormus.

L'Isle de Mozambique est par les quinze degrés sud. Elle a une demi lieuë de longueur & est la moitié moins large. La citadelle qui est une des meilleures des Indes est à l'entrée du port, & le défend. Il y a quatre grosses tours; deux du côté de la mer, les deux autres du côté de la terre, dont elle n'est séparée que par un bras de mer assez étroit. Au milieu de la citadelle est une citerne pour le Gouverneur & pour la garnison. Là sont les magasins de poudre, de provisions de bouche & de tout ce qui est nécessaire pour une longue & vigoureuse défense, si cette place étoit attaquée. L'air y est très-mal-sain, & les habitans, qui sont environ deux mille, sont obligés à aller chercher l'eau à la Baye de Titangone, qui est à trois lieuës de-là, & le bois à une lieuë ou une lieuë & demie. Le Gouverneur fait seul tout le commerce qui consiste en dents d'elephans, en dents de cheval marin, en or que ses facteurs ou marchands vont chercher sur la rivière de Sofala, où on l'apporte de ces riches mines qui sont au-dedans des terres. Cette Isle toute misérable qu'elle est, fournit toute la côte de vivres, d'habits, & de plusieurs autres marchandises qu'on y envoie des Indes.

La côte de Melinde commence au cap *del Gado*, qui est par les dix degrés sud, & s'étend en remontant vers le cap de Guardafui. La ville capitale qui est Melinde, a passé pour une des plus belles & des plus riches de tout le quartier d'Afrique, que nos Géographes appellent Zaquebar. Elle est située dans une grande & agréable plaine, les maisons sont de pierre de taille & bien bâties. Lorsque

Le R
des
o
que
reç
lent
lolan
Le
1631
prit la
secou
coup
étoit
Sofa
té,
core
Jérô
où u
nons
& le
Au-de
qui n
sont p
de La
elle a
& d'A
même
la côte
qui ét
mis d
que ce
Le Ro
fut pri
palmie
du Ro
dans to

* Les
& les c
jour,

Le Roi de Melinde sort, il est porté sur les épaules des premiers de sa cour, on parfume les ruës par où il passe; & lorsqu'il fait son entrée dans quelque ville de son Etat, les plus belles filles vont le recevoir, les unes jettent des fleurs, les autres brûlent des parfums, les autres chantent des airs à sa louange. Les Prêtres immolent des victimes.

Les Portugais ont perdu l'Isle de Mombaça * en 1631. le Roi de cette Isle rompit avec eux, surprit la forteresse & se fit Mahometan, afin d'être secouru des Mores. Outre Mombaça, il y a beaucoup d'autres Isles comme Quiloa, dont le Roi étoit autrefois Souverain de tout le pais jusqu'à Sofala, Montfia, Zanzibar, Pemba, Lamo, Paté, toutes grandes, riches & fertiles; il y en a encore plusieurs autres moins considérables. Le Pere Jérôme Lobo parle en particulier de l'Isle de Paté, où une galiote le porta avec un de ses compagnons. Il prétend que Lamo est une ville de Paté, & le Pere Jean dos Santos dit que c'est une Isle. Au-de là de la ville de Melinde, est l'Isle de Lamo, qui nourrit beaucoup d'ânes plus grands qu'ils ne sont pour l'ordinaire, mais de peu de service. Près de Lamo est la belle Isle de Paté grande & fertile; elle a trois Rois, qui sont les Rois de Paté, de Sio, & d'Ampaza, chacun demeure dans une ville de même nom; Ampaza a été la plus riche de toute la côte. Elle étoit peuplée uniquement de Mores qui étoient si fiers, si arrogans & si grands ennemis des Chrétiens, & en particulier des Portugais, que ceux-ci furent forcez de leur déclarer la guerre. Le Roi d'Ampaza fut tué dans un combat, la ville fut prise, donnée au pillage, puis brûlée, & les palmiers qui étoient autour furent coupez; la tête du Roi fut mise au bout d'une lance, & portée dans toutes les ruës de Goa. Le fort du Roi de Lamo.

* Les Portugais y avoient bâti jusqu'à dix-sept Eglises; & les Gouverneurs de Melinde y avoient établi leur séjour.

Lamo fut encore plus triste; on l'accusa d'avoir livré aux Turcs Roc de Brito, avec environ quarante Portugais. Il ne laissa pas d'aller saluer le Capitaine général Thomas de Sousa Coutinho, qui l'arrêta prisonnier, & le conduisit lui-même à Paté, & lui fit trancher la tête publiquement sur un échafaut en présence des Rois de Paté, de Sio, & d'Am-paza, qu'il obligea d'assister à ce spectacle.

Le Pere Jérôme Lobo dit qu'il partit de Paté, & alla le long de la côte, en partie par terre, en partie par mer. Il parle des pais qu'il a vûs; mais comme il suivoit la mer sans oser s'en éloigner, il n'a pû rien dire de plusieurs peuples qui sont un peu plus avant dans les terres. Les plus considérables sont les Mosseguéios qui, pour avoir été amis & alliez des Portugais, n'en sont ni moins sauvages, ni moins barbares. Les jeunes gens parmi ces Mosseguéios ont une coûtume assez singuliere & bizarre. Dès l'âge de sept à huit ans on leur applatit sur la tête un morceau de terre en forme de calotte; à mesure qu'elle se seche & qu'ils croissent on met d'autre terre sur celle-là, & enfin cette espece de bonnet pese quelquefois huit ou dix livres. Ils ne peuvent le quitter ni nuit ni jour, ni obtenir aucune charge, ni entrer dans aucun conseil qu'ils n'aient tué un homme dans une bataille, & qu'ils n'aient apporté sa tête à celui qui les commande.

Ces Mosseguéios étoient autrefois des bergers qui se sont révoltez contre leurs maîtres; ils ont encore aujourd'hui beaucoup de vaches & ne vivent que du lait & du sang de ces vaches, qu'ils saignent souvent de peur que la graisse ne les tué. Ces peuples plus aguerris que les autres ont défait & tué un Roi de Mombaza & soumis son Royaume au Roi de Melinde.

En allant le long de la côte & tirant vers le nord, on trouve la ville de Brava, qu'on a pû appeller ainsi à cause de la difficulté qu'il y a d'en approcher par mer, tant l'entrée de son port est dangereuse

gere
qui
Sou
est
enne
En
les te
nom
le foi
gens
comm
cette
ne so
truch
elles
leur
ne s
pour
aussi
voler
l'autr
va à
Lo
trouv
puis le
ca, qu
pos A
d'Ad
nom
nées.
Frang
d'Ad
Le R
d'Eth
& il
n'aye
teur d
* On
avec l'a

gereuse. Cette ville est une espee de République, qui choisit ses Gouverneurs, & ne dépend d'aucun Souverain. Plus au nord & presque sous la ligne, est Madagoxo, dont les habitans ont toujours été ennemis des Portugais.

Entre Brava & Madagoxo, & en avançant dans les terres, sont les Maracates, peuples encore assez nombreux & d'où l'on tire les meilleurs esclaves par le soin qu'ils ont de faire eunuques tous les jeunes gens qu'ils prennent; ils courent aussi les filles, comme l'a dit le Pere Lobo. On appelle toute cette côte le désert d'Ethiopie, & avec raison; ce ne sont que des sables, on n'y void que des * autruches, encore ne peut-on comprendre comment elles y peuvent vivre. Elles sont trop pesantes, & leurs plumes trop fines pour pouvoir voler. Elles ne s'élèvent jamais de terre, mais lorsqu'elles sont poursuivies elles étendent leurs ailes & courent aussi vite que les oyseaux les plus légers peuvent voler. Quelquefois elles les baissent l'une après l'autre, & vont de côté comme un Vaisseau qui va à la bouline.

Lorsqu'on a doublé le cap de Guardafui, on trouve les Ports de Methe, de Micha, de Barbora, puis le Royaume d'Adel, dont la capitale est *Auca*, que le Pere Jean Dos Santos appelle mal-à-propos *Arar*. Les Portugais ont nommé ce Royaume d'Adel, le Royaume de Zeila, d'un port de même nom, éloigné d'*Auca-gurule* de dix petites journées. Ce fut là qu'aborderent les glorieux Martyrs François Machado & Bernard Pereira, que le Roi d'Adel fit mourir au mois d'Août de l'année 1624. Le Royaume d'Adel a fait partie de l'Empire d'Ethiopie; mais il en est séparé depuis long-tems, & il s'en est peu fallu que quelques Rois d'Adel n'ayent conquis toute l'Abissinie. Comme l'Auteur que j'ai traduit n'a fait que passer le long des côtes.

* Quelques Portugais ont confondu l'Autruche *Abestrus*, avec l'*Ema*, qui est le *Casuel*.

côtes de Sofala, de Mozambique, de Melinde, il a omis beaucoup de choses concernant l'Histoire naturelle qui m'ont paru dignes de curiosité, & je croi faire plaisir au Lecteur de les rapporter ici.

On fait dans ces païs un très-grand commerce d'or, de dents de cheval marin, de dents d'élephant, de cocos de Maldive. Là on y trouve encore plusieurs autres choses utiles & dignes de curiosité, & on ne sçait qui de la terre ou de la mer en produit le plus.

Il y a plus de cannes de sucre le long des rivières de Cuama & de Sofala, que dans le Bresil. Les Cafres, qui n'ont aucune machine pour les broyer, les mangent comme la terre les donne & n'en font aucun trafic. Les forêts sont pleines de bois d'aigle sauvage, dont ils ne font aucun usage. Le Pere Dos Santos dit qu'on lui en donna un vieil tronc, mais qu'il étoit si gâté qu'il le jetta dans son jardin. A quelque tems de-là, il vit qu'il en couloit une huile d'une odeur très-douce & très-agréable; il le ramassa & le vendit fort cher à un Marchand qui l'apporta en Portugal. La casse y est très-commune, mais les Cafres en font peu de cas, parce qu'ils ont d'autres purgatifs qu'ils trouvent plus excellens, & qu'ils préparent plus aisément. Ils ont un bois, qui, réduit en poudre & pris dans un verre d'eau, arrête le flux de sang; ils en ont un autre dont ils guérissent toutes sortes de plaies, quelques vieilles qu'elles soient. Cette poudre a tant de vertu qu'en vingt-quatre heures elle en fait sortir toute la pourriture, & tout le sang caillé, s'il y en a, & guérit en très-peu de tems sans autre remede. Un autre bois pillé & mis en poudre & pris dans quelque boisson que ce soit, fait venir du lait aux hommes comme aux femmes; les feuilles de cet arbre sont épaisses & grandes, & ressembtent assez à celles du botuillon blanc.

Il y a une herbe que les Portugais appellent *durò*, & les Cafres *banguini* ou *machaya moroy*, c'est-à-dire l'herbe aux forciers, dont l'effet est tel que,

que, prise dans le boire ou le manger, elle ôte le jugement, & on demeure pendant vingt-quatre heures dans la même disposition où l'on étoit; on ne cesse de rire si on étoit gai, ni de pleurer si on étoit triste, & on ne se souvient nullement ni de ce qu'on a dit, ni de ce qu'on a fait pendant qu'on est en cet état. Ceux qui sont assez hardis pour se baigner dans ces rivières pleines de crocodiles se frottent d'une herbe qu'ils appellent *miciriri*. Ils croient qu'elle fait fuir ces féroces amphibies, & que, s'ils venoient pour les mordre leurs dents s'amoliroient comme de la cire. Pour l'éprouver, ils en mâchent un peu, & si-tôt qu'ils sentent leurs dents s'amolir ils cessent de la mâcher; ils la pilent, ils en prennent le suc & s'en oignent tout le corps.

A quatre lieues du cap del Gado est la dernière des Isles de Quirimba. Dans cette Isle est un arbre qui ressemble presque en tout au *laudanum*, & c'est sur ce seul arbre qu'on va recueillir la manne, qui n'est autre chose que la rosée qui se coagule en s'attachant au tronc & aux feuilles, & où elle paroît comme du sucre candi, qui est collé contre le tronc, ou comme des perles qui pendent aux feuilles.

Entre tous les arbres qui croissent en ce pays-là, & peut-être par tout ailleurs, il n'y en a point d'une plus grande utilité que le palmier; mais comme le Pere Lobo en a expliqué fort au long, & la bonté, & les propriétés, je n'en dirai rien. Je parlerai seulement des cocos de Maldiva, & du palmier qui les produit, sur quoi il s'est moins étendu. Il n'est pas hors d'apparence que les Maldives n'aient été unies entr'elles & à l'Isle de Ceylan, & la mer est très-basse en ce parage. On y voit les palmiers qui s'y sont perpétuez, & qui sont provenus de ceux qui y étoient avant l'inondation. Ces arbres qu'on voit encore au fond de la mer, sont fort gros & assez durs, & portent les mêmes fruits qu'ils portoient autrefois. L'eau de la mer, bien loin
d'être

d'être contraire aux palmiers, les fait fructifier, puisque ces arbres viennent mieux dans les terres qui en sont proche, que dans les autres, quoique le fruit n'en soit pas si bon. Lorsque le cocos de Maldiva est mûr, il se détache de l'arbre, & vient sur la surface de l'eau; les vents & les flots les emportent de côté & d'autre, & les jettent à la côte où l'on a soin de les ramasser. On les vend fort cher, & on estime que ce fruit est un excellent contre-poison.

Ces mers donnent encore de l'ambre, des perles & du corail. L'ambre naît & croît au fond de la mer, & il ne s'en détache guères que dans les gros tems, que la mer étant agitée, le bat de ses vagues, & l'arrache pour ainsi dire avec violence. Les vagues & le vent le poussent sur la grève; & dès qu'il y a quelque tempête, les Cafres courent à la côte, & ramassent avec soin ce qu'ils en trouvent. Il y a de trois sortes d'ambre; le blanc, qu'on appelle ambre gris, le brun & le noir. On cherche depuis long-tems, d'où il se forme, si c'est quelque gomme qui coule des arbres & se durcit au fond de la mer. Mais il faudroit qu'il y eût des arbres à peu près de même espèce dans les différens pays où l'on trouve l'ambre, qu'il y en eût sur les côtes de la mer Baltique & sur les bords du Redané, comme sur les côtes de la mer d'Ethiopie, & sur les rives du fleuve de Cuama, de Luabo, & de Sofala, & cela n'est pas. Les baleines, les poissons, les oyseaux mangent l'ambre & en vivent, mais ils ne le forment pas. On croit néanmoins que l'ambre noir pourroit bien être un excrément des poissons, & principalement des baleines, qui en ayant mangé beaucoup le rendent ainsi noir & corrompu. L'ambre noir est peu estimé, mais le gris l'est beaucoup, & on en trouve quantité sur cette côte. On dit qu'un petit Navire qui étoit allé de Mozambique à l'Isle de Saint-Laurent jeta son grapin & passa la nuit ainsi ancré, ayant plus de vingt brasses d'eau; que le matin il amena

avec

avec son grapin, de très-gros morceaux d'ambre; que la même chose est arrivée à d'autres Navires. Le Pere Dos Santos dit qu'en 1596. on trouva près de Brava une très-grosse piece d'ambre, & si haute que les hommes qui étoient d'un côté ne voioient point ceux qui étoient de l'autre. Peut-on croire que des masses si pesantes puissent sortir du corps de quelqu'animal que ce soit? du miel ou de la cire, qui battus par les flots de la mer se durcissent? N'est-il pas plus probable qu'il y a sous ces mêmes flots, & dans le fond de la mer, des fossiles comme il y en a dans le centre de la terre, & que les feux souterrains produisent & forment divers minéraux ou fossiles, selon les différentes dispositions des terres sur lesquelles ils agissent.

Le corail est une plante qui naît au fond de la mer. La pêche la plus considérable est dans la mer Mediterranée près de Tabarca: on en trouve aussi près de Toulon. On en trouve encore dans la Mer rouge & près du Cap del Gado. Il y en a de plusieurs couleurs. Il y en a de noir, il y en a de rouge. Lorsqu'on le tire de l'eau, il est fort mol, & si on le presse il en sort une liqueur semblable à celle qui coule d'une branche de figuier qu'on vient de rompre. Cette liqueur est très-caustique. Le corail se durcit à l'air, & si on l'a pressé beaucoup, on voit les pores par où la liqueur est sortie,

Si nous tombons d'accord avec le Pere Lobo que l'ambre, de quelque espece qu'il soit, n'est point un excrément de la baleine, nous ne convenons pas qu'il n'y ait point de baleine dans la mer d'Ethiopie. Il y en a, & de plus, il y a un poisson avec qui elle est continuellement en guerre, qu'elle poursuit & qui souvent la bat & la tue. C'est le poisson que les Portugais appellent *peixe spada* ou *espadarte*, à cause de l'épée qu'il porte au bout de son museau. Nous en avons vu. Cette épée est plate, assez longue, & a des dents comme une grande scie. Lorsque la baleine & l'*espadarte*

se

se rencontrent, on les voit sur l'eau, & l'*espadarte* se lancer au dessus & porter de grands coups à son ennemi avec cette épée, & souvent le percer. On dit que la baleine attaque souvent les Pangayes, les Gelves & ces autres petits bâtimens qu'elle prend pour l'*espadarte* & qu'elle les renverferoit, si on ne se mettoit en défense. On trouve dans ces mers beaucoup de Lamentins ou Requiems, dont toutes nos Relations parlent assez. On y trouve aussi des tortuës de différentes especes & en quantité. Ces tortuës ont un ennemi dangereux qui est le *sapi*. Il leur fait la guerre, comme le furet la fait aux lapins. Il vit entre les rochers sur les bords de la mer; il a environ deux palmes, le col fort long, & couvert d'une écaille large de trois doigts, la peau presque noire & s'attache aux rochers à peu près comme la sang-suë. Lorsque les pêcheurs ont un *sapi*, ils le mettent dans une gamelle pleine d'eau de mer, ils le lient par la queue avec une très-longue ligne, & lorsqu'ils sont dans le lieu où ils croient trouver beaucoup de tortuës, ils lâchent ce furet marin, qui se jette sur la tortuë, lui succe le sang & ne la quitte jamais. Le pêcheur retire la ligne avec le *sapi* & la tortuë, qui ne remue plus dès que le *sapi* l'a saisie.

Le * cheval marin, ou pour mieux dire l'*hippopotame*, le plus gros de tous les amphibies, est de la taille de deux grands chevaux. Il a la tête grosse comme trois têtes de bœuf, il a les jambes courtes, la corne des pieds de devant fendue en cinq, celle de derriere en quatre; il a la peau brune, très-épaisse & très-dure, la gueule très-fendue, beaucoup de dents; & de la machoire d'embas sortent quatre dents longues de deux palmes: deux de ses dents sont droites, & deux sont recourbées comme les boutoirs du sanglier. Il n'a du cheval que la tête;

* On trouve dans la mer un autre poisson, qu'on appelle Cheval marin, fort différent de cet amphibie & beaucoup plus petit.

tête; dans le devant est une raie blanche qui lui tombe entre les narines, & il a sur le front une maniere d'étoile. Il se tient le jour dans l'eau & la nuit il va paître. Comme il est lourd & pesant, qu'il a le pied fort large, il gêne encore plus de grain qu'il n'en mange, il fuit dès qu'il voit quelqu'un. Il craint sur tout le feu; mais dans l'eau, il attaque les barques & souvent les renverse. Il n'y a point d'animal aussi jaloux que celui-là. On trouve un cheval marin avec plusieurs cavales, comme un coq avec plusieurs poules, mais jamais deux mâles ensemble; lorsque les femelles ont un poulain elles se séparent & vont seules avec leur poulain de peur que les autres ne le tuent; & c'est dans ce tems qu'elles sont plus à craindre & qu'elles attaquent les barques. Cet animal est très-melancolique & sujet à la goute crampe. Lorsqu'il en est attaqué, il se couche sur le ventre, mettant son pied gauche de devant dessous lui, & ses douleurs sont si aiguës qu'il n'a pas la force de se défendre. On le tue pour avoir ses dents, qui sont plus blanches & qui conservent mieux leur blancheur que le plus bel ivoire. On tient que la corne de son pied gauche est un remede souverain contre la melancolie. On trouve des chevaux marins non-seulement près de la Ligne, mais au-delà du cercle Arctique dans les mers glaciales, & ils se cachent même sous les glaces.

Le crocodile est un autre amphibie qui est moins gros que le cheval marin, mais qui devient bien plus long. Toutes les rivières de l'Ethiopie en sont pleines, & il est très-dangereux non-seulement de s'y baigner, mais d'en approcher, le crocodile étant toujours au guet le long du rivage pour attraper les animaux, & les femmes mêmes. Les crocodiles naissent sur terre, & se nourrissent & croissent dans l'eau: les femelles au tems de la ponte vont à terre, font avec les ongles un creux, y pondent, puis couvrent leurs œufs & retournent à l'eau; la seule chaleur du Soleil fait éclore

les petits crocodiles, qui sortant de la coquille se mettent à l'eau. Les œufs sont bruns, tachetez de noir, & un peu plus gros que des œufs d'oye: les Cafres & les Ethiopiens écrasent tout ce qu'ils en trouvent, sans quoi le nombre de ces animaux seroit infini. Le germe de l'œuf est d'un beau rouge, & le blanc est clair comme de l'eau. Quoique le crocodile sorte très-petit de la coque, il devient très-grand, il y en a de vingt-cinq palmes de long, & gros comme les plus gros hommes: les uns sont verts avec des tâches brunes, ou presque noires, & d'autres d'un jaune obscur. Le crocodile, tout carnassier qu'il est, ne mange que de la chair fraîche, & ne touche point à un cadavre; lorsqu'on lui tend un appas, ou qu'on jette un hameçon, il faut le couvrir d'une viande nouvellement tuée, aussi-tôt il se jette dessus, & comme il est fort goulû, il engloutit l'appas & demeure pris. Mr. Thevenot nous a donné la dissection d'un crocodile, on peut la consulter.

On trouvera aussi l'anatomie d'un éléphant dans l'Histoire de l'Académie des Sciences. Tous nos voyageurs qui ont été dans le Levant n'ont pas manqué de nous parler de l'adresse & de l'esprit de l'éléphant. Il y a des Livres entiers touchant cet animal, c'est pourquoi nous n'en parlerons point ici, non plus que des singes.

Quoique tous les Ecrivains Portugais que j'ai lus mettent le rinoceros au nombre des animaux qu'on trouve en Ethiopie, aucun ne nous assure en avoir vu, encore moins d'avoir été témoin des combats que cette bête feroce livre à l'éléphant, dont il est ennemi mortel.

Le Pere Gaspard Schot & Covarruvias & plusieurs autres l'ont confondu avec l'Abade, ou Bada, dont le Pere Jean Dos Santos fait tant de mention. L'Abada est de la grandeur d'un poulain de deux ans, & a deux cornes placées fort différemment, l'une sur le devant de la tête, longue de trois à quatre palmes, noire ou d'un brun

obscure, égale, fort pointue, & la pointe même tant soit peu relevée; l'autre corne est sur le derrière de la tête, mais moins longue & moins grosse que la première. Des os de l'Abada réduits en poudre & mêlez avec de l'eau, se fait un cataplasme merveilleux contre toute sorte d'abcès, il attire le venin au dehors & guérit la plaie qu'il a faite.

Il y a deux animaux particuliers à l'Abissinie qui nous donnent occasion de parler encore de quelques autres qui leur ressemblent & qu'on confond avec eux. Le premier est une espèce de mulet qu'ils appellent *zeura* ou *zecora*; il est raïé par tout le corps, les raïes sont noires & blanches, toutes égales & bien compassées, larges de deux doigts & douces comme de la soie, il a une espèce de bourre aux pieds; lorsqu'il court, il met la tête entre les jambes & d'abord fait beaucoup de ruades. Le Roi d'Abissinie fait ordinairement présent de quelque *zeura* aux Princes à qui il envoie des Ambassadeurs. On confond quelquefois cet animal avec l'âne sauvage, quoiqu'il soit fort différent.

L'âne sauvage est moins grand, il a des cornes & les pieds fendus comme le cerf; il a une raïe blanche qui lui descend le long des hanches & de la cuisse jusqu'au genouil, le poil cendré & fort rude; sa chair est délicate & on le mange. Les Cafres l'appellent *merus*. Il y a encore un autre animal d'un poil bai brun, fort couvert & fort doux. Comme il a les jambes de derrière beaucoup plus courtes que celles de devant, il est très-bas de derrière, & il court plus vite que le cerf.

On a douté long-tems s'il y avoit des licornes; ceux qui en ont écrit ne convenoient point entr'eux, & ont mêlé tant de fables dans ce qu'ils en ont rapporté, qu'on avoit encore plus de raison de n'en rien croire. Cet animal est rare, on n'en a vu que dans le Royaume de Damot & dans la Province des Agaus. Il est sauvage, mais bien loin

loin d'être feroce, il est si timide qu'il ne va jamais qu'en compagnie d'autres animaux. Lorsqu'il passe d'une forêt dans une autre, il court avec tant de rapidité, qu'il se dérobe bien-tôt à la vue. De-là vient que les uns le font plus grand, les autres plus petit, les uns d'un poil, les autres d'un autre; les uns disent qu'il a les crins longs & très-fournis, les autres disent au contraire qu'il les a courts & peu fournis. Tous conviennent qu'il a une corne fort longue au milieu du front. Mais quand il seroit vrai que cette corne auroit toutes les qualitez qu'on lui donne, & qu'elle seroit un excellent contre-poison, on auroit toujours raison de douter si cette corne-seroit d'une véritable licorne. Il y a plusieurs animaux & plusieurs poisons qui n'ont qu'une corne, & toutes ces cornes n'ont pas la même qualité.

Il y a encore dans l'Ethiopie des chevaux sauvages qui ont les crins & la tête comme nos chevaux, & hennissent de même, mais ils ont deux petites cornes toutes droites & les pieds fendus comme ceux du bœuf. Les Cafres appellent ces animaux *empophos*.

La giraffe est le plus grand de tous les animaux que nous connoissons; elle est moins grosse, mais plus haute que l'éléphant. Ses jambes de devant sont communement longues de douze palmes, de sorte qu'un homme à cheval peut passer sous le ventre de la giraffe. Le Pere Alphonse Mendez l'appelle, *Struthio-camelus*; & voici de quelle maniere il en parle: *Aliud animal cui nomen Giratecachim, idest exilis cauda, cuncta terra animantia, & in iis elephantum, quo tamen est minus carnosum, magnitudine transcendit. Manus habet duodecim palmarum, pedes tantulum breviores, collum tondendis herbis, quarum passu vivit, accommodum. Infra eques inoffensa galea decurrit. Hic esse videtur Struthio-camelus; camelum enim & struthionem figura refert; ex illius cauda teretes ac pranitentes seta leguntur, quæ bra-*
chiis

chiis in armillas convolutæ, ornamento sunt et esse dicuntur medicamento.

Le Pere Baltazar Tellez, n'a fait que traduire ceci en Portugais. M. Ludolf soutient que la giraffe est le *camelopardalus*, & que le *camelus* est un oiseau. Feu Mr. Corneille dans son Dictionnaire des arts, n'a fait que copier M. Ludolf. Je dirai sur cela, avec le Pere Raphaël Bluteau, qu'on ne peut guères parler avec certitude d'une chose qu'on n'a jamais vûë. Ce Pere Théatin appelle l'autruche, *Struthio-camelus*, & Mr. Ludolf soutient qu'on a mal-à-propos ajouté le mot de *camelus* à *struthio*. Je crois que si le *struthio-camelus*, n'est ni l'autruche ni la giraffe, il faut que ce soit le *seyla favés*, ou le cheval du diable, dont le Pere Lobo fait la description, & je ne sçache que ce Jésuite qui ait parlé de cet oiseau. Ni le Pere Godigno, ni le Patriarche Mendez, ni le Pere Tellez, ni ceux que ce dernier cite, n'en ont fait aucun mention.

Si le minga n'est pas l'oiseau du Paradis, il lui ressemble fort; il est vert & jaune, & de la grosseur d'un pigeon, il a les jambes si courtes qu'on ne les voit jamais. Il se repose sur les arbres dont il mange le fruit. Lorsqu'il veut voler, il se laisse tomber, & en tombant il déploie ses ailes, & fend les airs; s'il posoit à terre, il ne pourroit se relever. Quand il veut boire, il vole sur la surface de l'eau, & ne s'arrête jamais.

On dit que dans le Mexique, il y a un oiseau qui n'a point de pieds, les gens du pais l'appellent *cincoës*; il ne se nourrit que de la rosée du Ciel, son plumage est de diverses couleurs & d'une très-grande beauté; les Indiens en font des tableaux avec tant de dextérité & de délicatesse, que le plus habile pinceau ne sçauroit les imiter que très-imparfaitement. Le *curvanex* a les ailes du plus beau noir du monde, & le ventre d'un blanc à éblouir; il a le cou très-long, & au-

294 RELATION HISTORIQUE

dessus de la tête une grosse houppe toute noire , & de cette houppe sort une espee d'aigrette blanche haute d'une palme. Ses plumes sont toutes égales, il les épanouit comme le paon & la poule d'inde épanouissent leur queue ; il s'en fait une espee de parasol. Les Cafres & les Ethiopiens estiment cet oiseau plus que tous les autres, & disent qu'il est le Roi des oiseaux.



DIS-



DISSERTATION IV.

DU PRESTRE-JEAN.

ON dispute depuis long-tems s'il faut dire le Prestre-Jean, ou le Prêtre-Jean, *Prestiosus Joannes* ou *Presbiter Joannes*. On demande si l'Empereur des Abissins a été connu sous ce nom avant que les Portugais le lui eussent donné, & si le véritable Prêtre-Jean ou Prestre-Jean n'étoit pas un Roi de Catay ou des Indes; enfin s'il ne demeureroit pas en Asie, & non pas en Afrique.

On va chercher bien loin l'origine d'un nom dont les François, qui ont été dans la Terre-Sainte, sont certainement les auteurs, comme on le montrera après avoir examiné ce que les Portugais ont écrit sur ce sujet.

L'Infant Dom Henri, fils de Jean premier Roi de Portugal, s'appliqua avec un soin particulier à découvrir de nouveaux païs. Pierre Duc de Coimbra son neveu eut la même inclination; & comme il avoit lû dans Marco-Paolo, qu'il y avoit un Roi puissant dans l'Asie, qui étoit Chrétien, & qu'on nommoit le Prêtre-Jean, il eut envie de le connoître, & de faire amitié avec lui. Il mourut avant que d'avoir pû executer son dessein. Le

Roi Jean second, que les Portugais appellent le Prince parfait, eut les mêmes inclinations que l'Infant Dom Henri & le Duc de Conimbre. Il voulut particulièrement sçavoir ce que c'étoit que ce Prêtre-Jean. Il envoya en 1479. Pierre Covilhan & Alphonse Payva avec deux Juifs sçavans dans la langue Arabe, courre le monde & chercher ce Prêtre-Jean. Alphonse Payva mourut dans ce voiage & laissa quelques mémoires que son compagnon trouva au Caire. Pierre Covilhan vid par ces papiers que ce Prêtre-Jean qu'il cherchoit en Asie, étoit le Roi des Abissins. Il l'écrivit au Roi son maître, & passa en Abissinie, où Alvarez l'a connu & confessé. Depuis ce tems-là, les Portugais ayant relu les Auteurs sur lesquels on avoit pu dresser les instructions de Covilhan & de Payva, ils ont crû que ces deux Envoyez ont bien voulu être trompez, afin de tromper leur maître, & que le vrai Prêtre-Jean étoit un Roi Nestorien, qui pour le spirituel relevoit du Patriarche de Bagdat ou Babylone.

Jean de Barros, Diego de Couto, le Patriarche Alphonse Mendez, le Pere Manuel d'Almeida, le Pere Baltazar Tellez, & Mr. Ludolf soutiennent tous que Covilhan & Payva se sont trompez. De plus, Monsieur du Cange dit dans ses Observations sur Joinville, " Que c'est une vieille erreur qui est
 „ à présent dissipée, que l'Empire du Prêtre-Jean
 „ est le Royaume des Abissins en Afrique, que le
 „ seul témoignage du Sire de Joinville suffit pour
 „ la détruire, faisant assez voir que le Royaume
 „ du Prêtre-Jean étoit en Asie, & le même que
 „ celui des Indes; ce qui est confirmé clairement,
 „ dit-il, dans une Epître du Pape Alexandre III.
 „ qui se lit dans Raoul de Dicet, Mathieu Paris &
 „ Brompton en l'an 1180. & 1181. Une autre
 „ Lettre du Prieur de l'Ordre des Freres Prêcheurs,
 „ dans le même Mathieu Paris. „ Mr. du Cange
 cite encore ce que disent Guillaume de Tripoly,
 rapporté par Gerard Mercator, Alberic, Marco

Pao-

Paolo, Vincent de Beauvais & Sanudo.

La vénération qu'on doit avoir pour Mr. du Cange, à qui les Lettres font si redevables, & l'amitié dont il m'a honoré m'obligent d'examiner son sentiment, quelque raison que je puisse avoir de n'en pas être.

L'autorité du Sire de Joinville doit être d'un très-grand poids pour toutes les choses qu'il a vûes; mais on ne peut pas avoir la même considération pour celles qu'il rapporte sur la foi d'autrui, & principalement lorsqu'on a des témoignages plus sûrs que ceux dont il se sert: d'ailleurs le Sire de Joinville n'a écrit que dans un âge très-avancé, & long-tems après la mort de Saint Louis. Il est aisé de juger par le récit qu'il fait de l'ambassade que Saint Louis envoya au Can des Tartares, que les Ambassadeurs étoient meilleurs Religieux qu'excellens Géographes, & qu'ils ont reçu pour de vraies Histoires certaines traditions que d'autres auroient pu ou revoquer en doute, ou examiner avec plus de soin. En effet quel est ce pais si éloigné dans l'extrémité de l'Asie, qu'il faille employer un an pour y arriver en partant d'Antioche & faisant dix lieues par jour? Qu'est-ce que cette grande roche que nul homme vivant ne sçauroit passer, qui est à l'extrémité du monde, & qui avec d'autres rochers enferme les peuples de Gog & Magog, qui doivent venir avec l'Ante-Christ à la fin des siècles pour tout détruire?

Tout ce que le Sire de Joinville écrit à ce sujet regarde la défaite & la mort d'Ung-Can, les conquêtes de Chingiscan, qu'il ne nomme pas: il rapporte deux circonstances particulieres. La premiere, que les Ambassadeurs trouverent les chemins couverts de morts & d'offemens. La seconde est la révélation ou prophétie d'un certain prétendu sage, qui assura Chingiscan de la part de Dieu qu'il soumettroit toute la terre.

Mr. du Cange est obligé d'abandonner le Sire de Joinville sur l'élection de Chingiscan par les flèches

ou faictes. Il dit que Guillaume de Tyr, qui vivoit avant que le nom des Tartares fût connu, raconte la même circonstance au sujet des Turcs ou Turcomans, qui se jetterent dans les terres du Roi de Perse & s'y établirent. On va examiner présentement les autoritez dont Mr. du Cange se sert pour appuyer le sentiment du Sire de Joinville, & pour prouver que le Prêtre-Jean est un Prince d'Asie.

Mr. du Cange ajoute quelques fautes à celles de Joinville, lorsqu'il prétend que ce premier Prêtre-Jean donne le nom & l'origine aux Rois des Indes, & qu'il a rendu tributaires soixante & douze Rois. Ce sçavant homme confond le vainqueur avec le vaincu. On n'a jamais dit que Chingiscan, qui a subjugué tant de vastes états, fait périr tant de Princes Chrétiens, qui a fondé le Royaume des Mogols, ait été Chrétien. Au contraire il a détruit le prétendu Prêtre-Jean, comme l'a très-bien dit le Sire de Joinville, & comme nous le prouverons aisément.

Le premier Auteur dont se sert Mr. du Cange est Raoul de Dicet Historien Anglois, qui vivoit sous Richard premier & Jean Sans-terre, Rois d'Angleterre. Raoul de Dicet ne fait que rapporter une Lettre du Pape Alexandre III. au Roi des Indes. Cette Lettre n'est proprement qu'un extrait; on la trouve entiere dans Roger de Howeden en l'année 1177. On ne sçauroit conclure par cette Lettre que ce Prince demeure plutôt en Asie qu'en Afrique, ni qu'il soit plutôt Nestorien que Jacobite; au contraire, comme il paroît que ce Prince demandoit qu'on accordât une Eglise à Rome à ceux de sa nation, & que les Abissins y ont eu l'Eglise de S. Etienne, que l'Abissinie est appelée par Marco-Paolo l'Inde moïenne, & que tous les Anciens ont confondu les Indes & l'Ethiopie, il y a plus d'apparence que cette Lettre a été écrite au Roi d'Ethiopie qu'à aucun autre Roi.

La Lettre de Geoffroi Religieux Dominicain,

rap.

rapportée par Mathieu Paris en l'année 1237, est beaucoup plus formelle, & paroît favoriser tellement le sentiment de Mr. du Cange & de ceux qui croient que le Prêtre-Jean demouroit en Asie, qu'il semble qu'il n'y a rien à répondre. Ce Religieux rend compte du soin qu'il prend de toutes les Missions de ce pais-là. Il parle positivement du Prêtre-Jean comme d'un Prince qui regnoit alors vers l'Armenie. Il fait ensuite mention des Jacobites d'Egypte, de Nubie, & d'Ethiopie, & il dit qu'ils ont de plus grandes erreurs & en plus grand nombre que ceux d'Asie. Il paroît par toute cette Lettre que ce Religieux étoit très-bien informé; Mathieu Paris qui nous l'a conservée vivoit en ce même tems.

Marco-Paolo, dont le pere avoit été long-tems à la cour du Can de Tartarie & qui en revint en l'an 1272. & Marco-Paolo lui-même ayant été élevé à la cour de ce Prince & employé par lui pendant dix-sept ans dans de grandes négociations, dit positivement qu'Ung-Can qui fut défait par Chingiscan étoit le Prêtre-Jean: & Guillaume de Tripoly, un des Dominicains qui passa en Armenie avec le pere & l'oncle de Marco-Paolo, lorsqu'ils retournerent pour la seconde fois auprès du Can des Tartares, dit au rapport de Gerard Mercator que vers l'an 1098. Coirem-Can étoit Monarque de toute l'Asie orientale, qu'après sa mort un certain Prêtre & Pasteur Nestorien se rendit maître du pais de Najam, & ensuite de tout l'Empire d'Orient, & qu'il fut appelé Prêtre, comme il l'étoit en effet, & Roi Jean. Qu'après sa mort, son frere Vuth lui succéda & fut appelé Vuth-Can; que Chingis qui étoit un ouvrier en fer lui fit la guerre.

Nous ne rapportons point les témoignages de Guillaume de Tyr, d'Alberic, de Vincent de Beauvais, de Sanudo, parce que leur témoignage ne sauroit être plus fort que celui des Auteurs qui viennent d'être citez. On y ajoutera encore celui

de feu Mr. Herbelot dans sa Bibliotheque Orientale, qui a écrit depuis Mr. du Cange.

Il ne faut pas s'étonner qu'après de témoignages si forts, Mr. du Cange ait dit que c'est une vieille erreur qui est dissipée, de croire que le Roi des Abissins est le Prêtre-Jean. Malgré la réputation d'un si celebre écrivain muni de si fortes & si bonnes raisons, nous ne craignons pas d'avancer que cette erreur, si ç'en est une, n'est pas si bien dissipée qu'elle ne puisse trouver des défenseurs.

Il est à remarquer que ceux dont on a rapporté jusqu'ici les témoignages sont tous Latins, qu'ils ont mêlé beaucoup de fables dans tout ce qu'ils ont dit; que Marco-Paolo n'a écrit que cent ans ou environ après la mort d'Ung-Can, & je ne fais pas pourquoi il dit en parlant de ce Prince qu'on l'appelle aujourd'hui communément le Prêtre-Jean, *quem hodie vulgo Presbiterum Joannem vocant.*

Abulfarage Medecin fameux, presque * contemporain de Ginghis-Can, & qui nous a donné une Histoire générale d'Orient, parle ainsi d'Ungkhan ou Can, pages 280. 281. " En cette année, 1514. de l'Epoque d'Alexandre commença l'Empire des Mogols de cette maniere, Ungkhan de la Tribu de Certit, qui a été appelé le Roi Jean, commandoit les Tribus des Turcs Orientaux. Ces peuples faisoient profession de la Religion Chrétienne. Il y eut aussi un homme heureux qui étoit d'une autre Tribu. On le nommoit Tamujin. Il avoit servi fidelement Ung-Can dès son enfance, il avoit battu les ennemis en plusieurs rencontres. Sa valeur lui avoit fait des envieux, qui tâchoient par toutes sortes de calomnies de le mettre mal auprès d'Ung-Can. Ils ne cessèrent point que par leurs faux rapports ils ne l'eussent rendu suspect, & n'eussent fait prendre la résolution à Ung-Can de l'arrêter.

„ Deux

* Ginghis-Can est mort en 1226, & Grégoire Abulfarage en 1285.

„ Deux domestiques d'Ung-Can avertirent Tamu-
 „ jin & lui dirent qu'on vouloit l'attaquer la nuit
 „ suivante. Tamujin ordonna à ses gens de sortir
 „ de leurs tentes & de les laisser tendues comme
 „ elles étoient. Il s'alla mettre assez près de-là
 „ dans une embuscade avec ce qu'il avoit de mon-
 „ de. Ung-Can ne manqua pas de venir de très-
 „ grand matin bien accompagné, attaque les ten-
 „ tes de Tamujin qu'il trouva vuides. Celui-ci sortit
 „ de son embuscade, tomba sur Ung-Can & sur tou-
 „ te sa suite. Il les battit & les mit en fuite. Il
 „ donna à quelque-tems de-là un second combat
 „ où périt Ung-Can avec la plus grande partie de
 „ son armée. Sa femme & ses enfans demeure-
 „ rent au pouvoir du vainqueur.

Ce même Abulfarage dit encore, page 310. que pendant que Chingis-Can faisoit de grandes réjouissances pour avoir conquis tout le Catay, il perdit son frere Tuli-Can qu'il aimoit passionnement ; qu'il en fut extrêmement affligé, & qu'il voulut que la Reine Sarcutna veuve de son frere, & fille d'un frere d'Ung-Can, commandât les armées ; que cette Princesse eut un très-grand soin de bien élever ses enfans & de bien gouverner ses Etats, qu'elle fut sage, fidele, bonne Chrétienne, qu'elle eut un grand respect pour les Prêtres & pour les Religieux, qu'elle ne les voioit point qu'elle ne leur demandât leur benediction. Il conclut son éloge par un vers d'un Poète Arabe : *Si les femmes ressembloient à celle-ci, elles seroient beaucoup au-dessus des hommes.*

Abulfarage ne dit point ni que le frere d'Ung-Can, ni qu'Ung-Can aient été Prêtres, ni qu'on ait appelé aucun de ces Rois Prêtre-Jean, quoiqu'on ait nommé Ung-Can le Roi Jean.

Mr. de la Croix Petis, Interprète du Roi, confirme dans la vie de Gingis-Can le sentiment d'Abulfarage, nous rapporterons ses propres paroles.
 „ Ce fut ce même Ong-Can, Roi des Keraïtes
 „ qui fit un si grand bruit dans le monde Chrétien,

vers la fin de l'onzième siècle, ou plutôt du
 douzième, sous le nom & la qualité de Prêtre-
 Jean d'Asie que les Nestoriens lui attribuerent.
 On voit encore des Lettres circulaires écrites de
 sa part à des Princes Chrétiens pendant le cours
 de son regne. Il y en a au Pape Alexandre III.
 au Roi de France, à l'Empereur de Constanti-
 nople, & même au Roi de Portugal. Elles sont
 toutes d'un stile fort élevé, & leur Auteur a pré-
 tendu donner à ceux à qui elles sont adressées,
 l'idée du plus grand Prince qui fût alors dans l'A-
 sie. On a en France une copie de celle qui fut
 écrite en François au Roi Louis VII. pere de
 Philippe-Auguste; mais le caractère n'a pas plus
 de trois cens ans, & elle commence par ces
 mots. Prêtre-Jean par la grace de Dieu Roi
 tout-puissant sur tous les Rois Chrétiens.

La suite de cette Lettre est magnifique pour
 le Prince Keraïte. Il y vante ses grandes richesses,
 la vaste étendue de ses Etats, dans lesquels
 il comprend les Indes & tous les peuples de Gog
 & de Magog. Il fait une mention orgueilleuse
 de soixante & dix Rois qui le servent, & qui
 sont ses sujets. Il exagere les tributs qu'il exige
 d'un Roi d'Israël, de qui dépendent plusieurs
 Comtes, Ducs, & Princes Juifs. Il invite le
 Roi de France à le venir voir, promettant de
 lui donner en propre de tres-grands pais, & même
 de le faire souverain Seigneur après lui. Il
 marque encore dans cette Lettre les divers Peuples
 & les raretez qui sont dans ses Etats; enfin
 il n'oublie rien de tout ce qui peut contribuer à
 le faire passer pour un très-puissant Roi. Il se
 dit Prêtre à cause du Sacrifice de l'Autel, &
 Roi par rapport à la justice & à la droiture. Il
 parle de Saint Thomas, conformément aux fa-
 bles des Indiens; & sur la fin de la Lettre, il
 prie le Roi de lui envoyer quelque vaillant Che-
 valier qui soit de la *génération de France*, ce sont
 ses termes.

„ Mais

„ Mais il n'est pas difficile de voir que cette Let-
 „ tre a été supposée, & qu'elle n'est pas écrite par
 „ Ong-Can. Les Nestoriens qui étoient en grand
 „ nombre en ce pais-là, où ils avoient été établis
 „ dès l'an de grace 737. par des Missionnaires de
 „ Moussol & de Bassora, en ont été les Auteurs.
 „ Ils avoient fait répandre par leurs émissaires chez
 „ tous les Chrétiens qu'ils avoient converti la plu-
 „ part des peuples de la Scythie, & même le plus
 „ puissant des Rois qui y regnoit; que la conver-
 „ sion de ce Prince étoit telle qu'il s'étoit fait Prê-
 „ tre, & qu'il avoit pris le nom de Jean. Ils ajoû-
 „ terent ces circonstances pour rendre leurs fables
 „ plus vrai-semblables, & ils composèrent ces
 „ Lettres superbes pour faire valoir le faux ze-
 „ le de la secte Nestorienne, & se faire louer
 „ d'avoir attiré un si grand Prince au Christia-
 „ nisme. „

„ Toute l'utilité que l'on peut tirer de ces Let-
 „ tres pour l'Histoire, est qu'elles font connoître
 „ qu'on étoit persuadé quand elles ont paru que
 „ ce Roi étoit un très-grand Prince Chrétien, &
 „ même Prêtre. Il se trouve encore une Lettre
 „ du Pape, qui l'appelle Prêtre très-saint. Il n'y
 „ a pourtant pas d'apparence qu'il ait été Chrétien,
 „ bien qu'il souffrit chez lui les Chrétiens, & que
 „ quelques peuples de son obéissance eussent em-
 „ brassé le Christianisme, & qu'il leur eût permis
 „ d'avoir des Evêques.

Mr. de la Croix Petis rapporte encore les pro-
 pres paroles de Rubriquis, qui font voir que les
 Nestoriens en imposoient au Public dans les Lettres
 qu'ils écrivoient touchant Ung-Can, ce prétendu
 Prêtre-Jean: *Et vocabant eum Nestoriani Regem Jo-*
hannem & plus dicebant de ipso in decuplo quam ve-
ritas esset. Sic ergo exivit magna fama de illo Rege
Johanne; & quando ego transivi per pascua ejus,
nullus aliquid sciebat de eo, nisi Nestoriani pauci.

Carpin Cordelier fut envoyé par le Pape Inno-
 cent

cent IV. vers le Can des Tartares, en l'an 1246. Environ sept ans après, Rubriquis aussi Cordelier, alla de la part de Saint Louïs en Tartarie. Ni l'un ni l'autre n'ont appelé aucun Prince de ces pais-là Prêtre-Jean. Marco-Paolo n'a fait ce voyage que vingt ans après Rubriquis. Il demeura long-tems en Tartarie, & n'en revint qu'en 1275. C'est le premier & peut-être le seul qui a dit que le Frere d'Ung-Can étoit Prêtre.

Après avoir parlé dans le cinquante-unième Chapitre du Prêtre-Jean, il dit que ce grand Roi si renommé par toute la terre, appelé le Prêtre-Jean, fait son séjour ordinaire dans la Province de Teuduch; que quoiqu'elle paye tribut au Grand-Can, elle a néanmoins son Roi qui est de la race du Prêtre-Jean; que tous les Grands Cans depuis la mort de celui qui périt dans une bataille contre Chinghiscan donnent leurs filles en mariage à ces Rois. Il n'est rien de mieux détaillé; mais il ne paroît point que ces Rois fussent Prêtres; au contraire, les Rois des Abissins l'ont presque tous été. Severe Evêque d'Asmonin qui vivoit à la fin du dixième siècle, rendoit témoignage de la Religion & de la grande puissance du Roi des Abissins. Elkera, dit-il, étoit Roi des Abissins & Orthodoxe. C'est ce grand Roi sur la tête duquel la couronne descend du Ciel. Son Royaume s'étend jusqu'aux derniers confins de la terre Australe. C'est ce Roi Younani, le quatrième des Rois de la terre à qui nul autre ne peut résister. Il relève de l'Evangéliste Saint Marc, & le Patriarche des Jacobites d'Egypte a tout pouvoir sur lui & sur tous les autres Rois d'Ethiopie & de Nubie. Il y a dans son pais & près de lui un Evêque Orthodoxe qui est ordonné Métropolitain par le Patriarche d'Alexandrie, & ce Métropolitain sacre les Evêques & ordonne les Prêtres.

Abuselah, après avoir repeté presque les mêmes choses que Severe Evêque d'Asmonin ajoute :

„ Tous

* Eth
tes super
quans ma
missit ius

* “ Tous ces Rois sont Prêtres, & ils offrent les
 „ saints Myſteres ſur les Autels. Tant qu'ils ſont
 „ Rois ils ne tuënt rien de leur propre main, &
 „ s'ils le ſont, ils ne peuvent plus célébrer, & ce-
 „ lui à qui ce malheur arrive eſt privé pour tou-
 „ jours de la célébration du Sacrifice. Lorsque
 „ le Roi entre dans le Sanctuaire, il ôte ſa cou-
 „ ronne, qui eſt la marque de ſa dignité. Il de-
 „ meure debout & tête nuë juſqu'à ce que le peu-
 „ ple ait reçu la Communion, & il ne reſte per-
 „ ſonne qui ne la reçoive. Que ſi lui-même veut
 „ communier, il communiera le dernier. „ Le
 „ même Abufelach repete encore la même choſe un
 „ peu plus bas, & il ajoute. „ Et ſ'il a tué quelque
 „ choſe, il n'y a plus ni pactés, ni conditions qui
 „ obligent ſes ſujets à lui rendre obéiſſance. „

On voit par cette dernière circonſtance combien
 les Abiſſins révèrent le Sacerdoce. En effet, le Roi
 quoique très-abſolu & très-autoriſé parmi eux, ne
 pourroit pas entrer dans le Sanctuaire ſ'il n'étoit
 dans les Ordres.

Les Abiſſins diſent que leur Caleb ou Elesbas,
 qui vivoit vers le commencement du ſixième ſiè-
 cle, étoit Prêtre, & qu'il a célébré la Meſſe pendant
 quarante ans. Apparemment ils n'avoient pas en-
 core cette ſevère loi, qui a diſpenſé les ſujets de la
 fidélité qu'ils doivent à leur Roi, ſi leur Roi étant
 Prêtre trempe ſes mains dans le ſang; puisſque Ca-
 leb paſſa la mer, fit une cruelle guerre à Dunawas
 Juif & Roi des Homerites; il détruiſit ſon Royaume,
 comme on le verra dans la Diſſertation ſui-
 vante, & le tua. Les Abiſſins ſoutiennent encore,
 qu'Abraham un de leurs Rois, qui a régné depuis
 Lalibala, non-ſeulement étoit Prêtre, mais que
 deux Anges lui apportoit le pain & le vin avec
 leſquels il célébroit.

On

* *Ethiopia Reges omnes ſunt Sacerdotes, Liturgiam celebran-
 tes ſuper altaria; & quamdiu Regnum obtinent, nihil quid-
 quam manu propria occidere ſolent: ſi quis contra fecerit, a-
 mittit jus Liturgie.*

On ne peut donc pas douter que plusieurs Rois d'Abissinie n'ayent été Prêtres. Au contraire on ne remarque en Asie que le frere d'Ung-Can qui ait été Prêtre, & même on ne dit pas son nom. D'ailleurs il n'y a pas d'apparence que ce Roi des Turcs Orientaux étant Prêtre & ayant usurpé l'autorité souveraine dès l'an 1098. vécût encore en 1177. Ainsi, comme ce ne peut pas être celui à qui le Pape Alexandre troisième a écrit, il est vraisemblable que c'est au Roi d'Ethiopie. Marco-Paolo, qui est le premier qui a avancé qu'Ung-Can étoit le Prêtre-Jean, avoué aussi que de son tems l'Abissinie s'appelloit l'Inde moïenne, & il ne dit pas que le pais des Turcs Orientaux fût l'Inde. Il s'ensuit donc de Marco-Paolo même, que ce Roi d'Inde à qui le Pape Alexandre III. écrit, doit être l'Empereur d'Ethiopie; & comme cette Lettre est un monument précieux pour l'Eglise d'Abissinie, je crois que je ne ferai pas mal de la rapporter ici telle qu'elle est dans Howeden.

EPISTOLA ALEXANDRI PAPÆ.

Ad Johannem Regem Indorum missa.

Alexander Episcopus servus servorum Dei, charissimo in Christo Filio, illustri & magnifico Indorum regi sacerdotum sanctissimo, salutem, & apostolicam benedictionem. Apostolica Sedes, cui, licet immeriti, prasidemus, omnium in Christo credentium caput est & magistra, Domino attestante, qui ait beato Petro, cui, licet indigni, successimus, Tu es Petrus, & super hanc petram edificabo Ecclesiam meam. Hanc siquidem petram Christus esse voluit in Ecclesia fun-

dame
nulli
me
siam
inter
dictu
rum,
Et qu
& in
solu
dem r
modo
operib
mum
dilect
nosse
mag
illis
discre
& sol
tua v
Apost
ut tu
videat
Apost
Super
gauden
sas gr
ces p
Chri
bilem
super
stiano
sperar
non c
stiano
& A
Dom
mibi
sed qu

amentum, quam præconat nullis ventorum viribus nullisque tempestatibus quatiendam. Et ideo non immerito beatus Petrus, super quem fundavit Ecclesiam, ligandi atque solvendi specialiter & precipue inter Apostolos alios meruit accipere potestatem. Cui dictum est à Domino, Tibi dabo claves regni cælorum, & porte inferni non prævalebunt adversus eam. Et quodcumque ligaveris super terram erit ligatum & in cælis; & quodcumque solveris super terram erit solutum & in cælis. Audiveramus utique, jampridem referentibus multis, & in famâ communi, quomodo cum sis Christianum nomen professus, piis velis operibus indefinenter intendere & circa ea tuum animum geras, quæ Deo grata sunt, & accepta. Sed & dilectus filius magister Philippus medicus & familiaris noster, qui de intentione pia & proposito tuo, cum magnis & honorabilibus viris regni tui se in partibus illis verbum habuisse proponit, sicut vir providus & discretus, circumspectus & prudens, constanter nobis & sollicitè retulit, se manifestius ab his audisse, quod tua voluntatis sit & propositi erudiri Catholica & Apostolica disciplina, & ad hoc ferventer intendas, ut tu & terra tua Sublimitati commissa, nihil unquam videamini in fide vestra tenere, quod à doctrina sedis Apostolica dissentiat modo quolibet, vel discorde. Super quo sanè tibi sicut charissimo filio plurimum congraudemus & ei à quo omne donum procedit, immensas gratiarum exsolvimus actiones: vota votis & preces precibus adjungentes, ut qui dedit tibi nomen Christianitatis suscipere, menti tua per suam ineffabilem pietatem inspiret, quod omnino velis sapere quæ super omnibus articulis fidei tenere debet religio Christiana. Non enim verè potest de Christiana professione sperare salutem, qui eidem professioni verbo & opere non concordat: quia non sufficit cuilibet nomine Christiano censeri, qui de se sentit aliud, quam Catholica & Apostolica habeat disciplina, juxta illud quod Dominus in Evangelio dicit, Non omnis qui dicit mihi Domine, Domine, intrabit in regnum cælorum, sed qui facit voluntatem patris mei, qui in cælis est.

Illud autem nihilominus ad commendationem tuæ virtutis accedit, quod sicut prudens magister Philippus se à tuis asserit audisse, ferventi desiderio cuperes in Urbe habere Ecclesiam, & Ierosolymitanum altare aliquod, ubi viri prudentes de regno tuo manere possint, & Apostolicā plenius instrui disciplinā; per quos postmodum tu, & homines regni tui doctrinam ipsam reciperent & tenerent. Nos autem, qui licet insufficientibus meritis in beati Petri Cathedra positi, iuxta Apostolum, sapientibus & insipientibus, divitibus & pauperibus, nos recognoscimus debitores, de salute tua & tuorum omnimodam sollicitudinem gerimus, & vos, ab his articulis, in quibus erratis à Christiana & Catholica fide, prompto animo, prout tenemur ex suscepti ministerio regiminis, volumus revocare: cum ipse Dominus beato Petro, quem omnium Apostolorum principem fecit, dixit, Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos. Licet autem grave nimis videatur & laboriosum existere ad præsentiam tuam inter tot labores & varia itineris locorum discrimina, & inter longas & ignotas oras quemlibet à nostro latere destinare; considerato tamen officii nostri debito, & tuo proposito & intentione pensata, præfatum Philippum medicum & familiarem nostrum, virum utique discretum, circumspectum & providum, ad tuam magnitudinem mittimus de Jesu Christi misericordiā confidentes. Quod si volueris in eo proposito & intentione persistere quam te, inspirante Domino, intelligimus concepisse; de articulis Christiana fidei, in quibus tu & tui à nobis discordare videmini, in proximo per Dei misericordiam eruditus, nihil prorsus timere poteris, quod de errore tuam vel tuorum salutem præpediat, vel in vobis nomen christianitatis offuscet. Rogamus itaque excellentiam regiam, monemus & hortamur in Domino quatenus eundem Philippum, pro reverentia beati Petri & nostra, sicut virum honestum, discretum & providum, & à nostro latere destinatum, debita benignitate recipias, & reverenter & devote pertractes; & si tuæ voluntatis est & propositi, sicut omnino decet esse, ut erudiaris Apostolica

lica disciplina, super his, quæ idem Philippus ex nostra tibi parte proponet, ipsum diligenter audias & exaudias, & personas honestas & literas tuo sigillo sigillatas, quibus propositum & voluntatem tuam possimus plene cognoscere, ad nos cum ipso transmittas: quia quanto sublimior & major habebis, & minus de divitiis & potentia tua videris inflatus, tanto libentius, tam de concessione Ecclesiæ in Urbe, quam etiam de conferendis altaribus in Ecclesia beati Petri & Pauli, & Jerusalem in Ecclesia sepulchri Domini, & in aliis quæ jussu quæsieris, tuas curabimus petitiones admittere & efficacius exaudire, utpote qui desiderium tuum super hoc quod multa commendatione dignum existit, modis omnibus, quibus secundum Deum possumus, volumus promovere, & tuam & tuorum animas desideramus Domino lucrificare. Data Venetie in Rivo alto quinto Kal. Octobris.

ON voit par cette Lettre que le Roi d'Ethiopie vouloit se soumettre à l'Eglise Romaine, qu'il demandoit deux Eglises pour ceux de sa Nation, l'une à Rome & l'autre à Jerusalem. Les Abissins ont eu à Rome l'Eglise de Saint Etienne, derriere la Basilique de Saint Pierre, & ils en ont eu une aussi à Jerusalem. Il paroît que dans le douzième siècle, le Roi des Abissins, très-mal content du Patriarche d'Alexandrie, * eût envie de se soustraire de sa juridiction. La dispute commença dès le tems de Gabriël, fils de Tareik soixante & dixième Patriarche d'Alexandrie, & qui fût élu vers l'an 1131. † elle duroit encore sous Jean, fils d'Abugaleb soixante & quatorzième Patriarche d'Alexandrie. Les Rois d'Abissinie voulurent obliger l'Abuna Michel de sacrer plusieurs Evêques: Michel refusa de le faire sans le consentement du Patriarche d'Alexandrie. Le Roi en écrivit au Patriarche & au Calife. Celui-ci qui ne comprenoit pas de quel-

* Hist. Patriarch. Alexand. pag. 511.

† Id. pag. 554.

le conséquence étoit cette nouveauté, en parla à Gabriël. Il le pressa même & le menaça; mais Gabriël lui ayant fait connoître que, si les Abissins avoient plusieurs Evêques, ils pourroient élire un Patriarche, se soustraire de l'obéissance qu'ils rendoient à l'Eglise d'Alexandrie & ne s'y plus adresser pour aucune chose; non-seulement le Calife cessa ses poursuites, mais il approuva le refus que faisoit le Patriarche.

Ce même Abuna se trouva exposé à une autre persécution beaucoup plus grande. Il arriva une révolution dans l'Abissinie, l'ordre de la succession fût troublé; & l'Abuna ayant refusé de couronner l'Usurpateur, celui-ci demanda au Patriarche d'Alexandrie de lui nommer une autre Metropolitain, parce que Michel étoit trop vieux, & incapable, par son grand âge, de s'acquitter des fonctions de son ministère. Jean, soixante & douzième Patriarche d'Alexandrie, refusa de le faire, & comme l'Usurpateur avoit mis le Visir Hali, fils de Selar, dans ses intérêts; celui-ci emprisonna le Patriarche, qui aimoit mieux perdre sa liberté, que de faire une chose si contraire aux Canons.

Ces fréquens démêlés que les Rois d'Abissinie ont eu avec les Patriarches d'Alexandrie, peuvent bien les avoir portez à recourir à Rome; & si Mr. Ludolf avoit sçu ces particularitez, il n'auroit peut-être pas si promptement décidé que la Lettre d'Alexandre III. est adressée au Can des Tartares ou Turcs orientaux. Il importe peu de sçavoir si c'est ce Pape Alexandre III. qui a accordé aux Abissins une Eglise dans Rome & une autre dans Jerusalem; ils les lui ont demandez par cette Lettre, & ils les ont constamment obtenus. Si on n'a connu l'Abissinie que par le moyen des Portugais; comment Zara Jacob, ou pour mieux dire, l'*Abba Nicodème*, déjà établi à Jerusalem, a-t-il écrit au Pape Eugene IV.? Peut-on nier encore que la Lettre du Grand-Maitre de Rhodes au Roi Charles VII., ne parle pas du Roi des Abissins; comme étant le véritable

ritabl
enco
en
apre
rent
Prêtr
la Le
Charl
ou no
le qu'
spicil

S
bi
semp
regio
derri
quid
huc
rum
viffe
apjam
cum i
que T
Blanc
parte
bussit
tibus
data
Ere
tiani
In
ut q
per v
occisi
ex st
vix d
darve

* P

ritable Prêtre-Jean? Les Portugais n'avoient point encore découvert cette partie du monde, ils n'ont envoyé en ces pais-là que près de quarante ans après. Antoine Payva & Pierre Covilhan ne partirent qu'en 1477. pour aller s'informer où étoit le Prêtre-Jean, & ce qu'il étoit. On peut juger par la Lettre même du Grand-Maitre de Rhodes à Charles VII., si l'Empereur d'Ethiopie étoit connu ou non sous le nom de Prêtre-Jean. La voici telle qu'elle est rapportée dans le septième tome du *Spicilegium* *.

*S*erenissime & Christianissime Francorum Rex, debita recommendatione præmissa. Consueverunt semper lato animo Principes audire ea quæ in exteris regionibus geruntur, & præsertim si quid est quod ad detrimentum infidelium intercesserit. Nuperrimè si quidem ex litteris ex Constantinopoli, Pera & Chio huc Rhodum missis, nobis innotuit magnum Teucrorum sive Turchorum Regem classem ingentem paravisse, exercitumque coadunasse, ut terrâ marique ipsam Constantini urbem oppugnaret. Quæ classis, cum in Danubium flumen esset ingressa, descendissentque Teucris plurimi ex ea in terram, repente classis Blanchi longè ea inferior numero, ex superiore ad nos parte insiluit, & fere infidelium totam classem combussit. Illi verò qui terram petierant, à Blanchi genibus trucidati sunt. Hoc infortunio & clade Teucris data, & Imperatoria ipsa civitas, & omnes insula Egæi pelagi à feruidine magna, Deo victoriam Christianis dante, liberati sunt.

Insuper Presbyter Johannes Inderum Imperator, ut quidam sacerdotes Indiani huc Rhodum devesse per veros interpretes dixerunt, magnam stragem & occisionem Saracenis suis finitimis, & his maximè qui ex stirpe Machometi se ortos prædicant, intulit, ut vix credatur: nam per trium dierum iter passim cadavera occisorum conspiciebantur. Destinavit præ-

rea

rea oratorem is Indorum Rex Soldano Babylonie cum muneribus, sicut mos Orientalium est, ei denuntians nisi ab affligendo Christianos desierit, se bellum pestiferum civitati Mechæ, ubi sepulchrum Machometi esse dicitur, Ægypto, Arabia, & Syria, quæ diuioni ipsius Soldani subjecta sunt, illaturum; flumenque Nili totum, qui Ægyptum irrigat, & sine quo nullus illic vivere posset, surrepturum, & iter aliud illi daturum simili pacto minitans. Orator ipse primò bene admissus & visus fuit; dataque ei copia ut sanctum sepulchrum Domini nostri videret. Qui cùm reversus ad Cayrum fuisset, ab ipso Soldano carceri traditus est, hac intentione illum non relaxaturum, nisi Orator suus ad Indiam missus & detentus non redierit. Hac pauca sunt memoratu digna, & serenitati vestræ dignissima, quam semper valere optamus.

Datum Rhodi in nostro conventu, die tertia Julii anno Domini millesimo quadringentesimo quadragesimo octavo. Serenitatis vestræ magister Hospitalis Jerusalem.

NOUS ne croyons pas que tout ce que contient cette Lettre soit véritable, mais c'est assez qu'un Grand-Maître de Rhodes ait connu en 1448. le Roi d'Ethiopie sous le nom de Prêtre-Jean, pour nous convaincre que les Portugais ne sont pas les premiers qui l'ont appelé ainsi. M. Thevenot nous fait entendre que le Pere Jérôme Lobo croyoit que ce nom de Prêtre-Jean avoit été donné à l'Empereur d'Ethiopie par les François qui ont été à Jérusalem. Voici le discours qu'il lui fait tenir.

Les Abissins sont fort portez aux pèlerinages de la Terre Sainte, & ils l'ont été encore d'avantage principalement dans ces tems où les François passoient souvent en Asie pour leur guerres d'Outremer. On peut dire que c'est de l'entretien qu'ils eurent avec les Abissins qu'est venu le titre de Prêtre-Jean. Car ces peuples apparemment pour donner plus de relief à leur Prince, ajoutèrent à toutes ses autres qualitez celle de Prêtre.

DIS.



DISSERTATION V.

DES ROIS D'ABISSINIE,

De leur Couronnement, des qualitez qu'ils prennent; des Reines, des Princes; de leurs Armées, & de la maniere dont se rend la Justice.

SI les Sabéens ou Homerites ont été peu soigneux de leur Histoire, les Abissins qui en descendent l'ont été encore moins; à peine sçait-t-on le nom de leurs Rois. Les Peres Jésuites Portugais en ont donné une suite tirée de deux manuscrits différens, & ils avoient que ces deux manuscrits ne s'accordent guères. Ils comptent cent Rois depuis Menelech fils de Salomon & de Makeda Reine de Saba, jusqu'à Sultan Jassok-Aduam Sagghed; mais ils ne marquent ni en quel tems, ni combien ces Rois ont régné. Ils ont seulement conservé quelque détail de Caleb ou Saint Elesbas qui vivoit en 521. Ils racontent que ce Prince, excité par le Patriarche d'Alexandrie, passa la mer avec un très-grand nombre de Vaisseaux,

314 RELATION HISTORIQUE

seaux, & une fort grosse armée pour punir Denawas Prince Juif, qui persecutoit cruellement les Chrétiens; qu'il le défit en deux grandes batailles, le tua dans la dernière, & conquit son Royaume. Que telle fut la fin des Sabéens ou Homerites, on en démembra une partie qui fut donnée en souveraineté au fils du saint Martyr Aretas. Que ce Royaume demeura tributaire des Abissins pendant soixante & douze ans, que Sait Ibn di-Jazan s'allia ensuite avec les Perses, & ne voulut plus relever des Abissins; que le Royaume des Homerites demeura comme partagé en deux; qu'une partie étoit pour les Romains, & l'autre pour les Perses, qui eurent en même-tems affaire contre les Abissins & contre les Romains. Que ce país fut affligé de longues & cruelles guerres, & que Mahomet l'ayant trouvé épuisé d'hommes & tout ruiné, n'eût pas de peine à s'en rendre maître; que depuis ce tems-là les Abissins ont été renfermez dans l'Afrique, sans avoir beaucoup de communication avec les peuples d'Asie & d'Europe, jusqu'à ce que les Portugais ayent pénétré dans l'Ethiopie & nous l'ayent fait connoître.

On sçait par une espece de tradition, que vers le dixième siècle, la suite des successeurs de Menelch fut interrompue par les crimes de Tredda Gabez, femme impie & cruelle, qui fit périr toute la maison Royale, afin de mettre sur le trône un fils qu'elle avoit eu du Gouverneur de Bugna. Les Abissins, pour nous représenter tout le mal qu'elle avoit fait, l'appellent *Essal*, c'est-à-dire feu, parce que comme un feu dévorant elle avoit porté la désolation par tout. Il n'échappa à la fureur de cette femme qu'un seul Prince qui s'alla cacher dans le Royaume de Xaoa, & où sa posterité s'est conservée pendant trois cens quarante ans qu'a régné la famille de Zagué qui avoit usurpé la Couronne.

Les Abissins qui ont regardé les Princes de cette maison de Zagué comme des usurpateurs, ne les comp-

comptent point au nombre de leurs Rois. On sçait seulement, & d'une maniere très-incertaine, le nom de trois ou quatre des plus illustres. Mr. Ludolf dit, que ces quatre Rois sont, *Degna-Michael*, *Newaja-Christos*, *Lalibala*, qui fit creuser dans le roc tant de Temples magnifiques dont François Alvarez nous a donné les plans, & *Naacu-Luabo*. Il prétend que ce *Naacu-Luabo* fut le dernier des Rois de la maison de *Zagué*, & que les Abissins en parlent comme d'un Prince très-bien faisant, qui aima la paix & qui fut aimé de Dieu.

Le Patriarche Alphonse Mendez nomme & range ces Rois d'une autre maniere; il dit que *Del Noad* étoit le soixante & cinquième Roi depuis *Menelech*, qu'il vivoit l'an 966. que le Royaume passa de la maison d'Israël dans celle de *Zagué*, où il demeura trois cens quarante ans; sçavoir jusqu'à l'an 1300. qu'*Ighum-Amlac* fut appelé à la Couronne. On a entierement perdu les noms des Rois de la race de *Zagué*, à la reserve de quatre qui sont *Inrah*, *Lalibala*, *Naculo*, & *Harbai*; les trois premiers ont regné chacun quarante ans, & le quatrième seulement huit.

De tous ces Rois on ne connoît guères que *Lalibala* dont les Abissins content des choses merveilleuses, jusqu'à le mettre au nombre des Saints. Il s'est véritablement rendu fameux parmi eux, non-seulement par la durée d'un regne pacifique, mais par le grand nombre d'Eglises qu'il a fait bâtir d'une structure singuliere, toutes creusées dans le roc avec le pic & le ciseau. Alvarez & Baltazar Tellez après lui, nous en ont conservé les noms, & Alvarez seul nous en a donné une description.

Ces Eglises sont, *Emanuel*, *Saint Sauveur*, *Sainte Marie*, *Sainte Croix*, *Saint George*, *Golgota*, *Betlechem*, les *Martyrs*, *Lalibala* qui passe pour la plus considerable; c'est néanmoins à *Golgota* que *Lalibala* a été enterré. Les Ethiopiens celebrent sa fête selon leur Calendrier, le 7. de Juin, qui revient au 12. du même mois parmi nous. Le Pere

316 RELATION HISTORIQUE

Baltazar Tellez la met au 17. Le 17. de Juin, dit-il, mourut le Bien-heureux Lalibala Empereur d'Ethiopie, ce pur contemplateur des mysteres du Ciel. Lorsque ce Saint fut né, ses pere & mere songerent à l'élever dans la crainte de Dieu; & étant parvenu à l'âge de raison, l'Empereur son frere, qui avoit soin de son éducation, connut qu'il devoit lui succeder. Il en conçût tant d'envie qu'il le fit fouïetter long-tems, mais aucun coup ne porta sur lui. Un Ange du Seigneur l'en garantit, & lui dit qu'avant de mourir il bâtiroit dix Eglises; ce qu'il a fait & il est mort en paix.

La Couronne rentra dans la maison des descendants de Salomon. Ighum Amlac de la maison d'Israël regna quinze ans. Agbascon soixante-septième Roi en regna neuf. Bahar Azgued soixante-huitième, ainsi du reste jusqu'à Zara Jacob quatre-vingt-deuxième Roi qui regna quinze ans. Zara Jacob vivoit du tems du Concile de Florence. L'Abbé Nicodème qui étoit à Jerusalem, envoya de la part de ce Prince des Ambassadeurs au Concile. Le Pape Eugene en remercia Zara Jacob par une Lettre que Sultan Onag Segued, ou David a citée dans cette Lettre qu'il a écrite au Pape Clement VII. Beda Mariam quatre-vingt-troisième Roi regna dix ans & deux mois. Escander 84^{me} Roi en regna quinze & six mois. Ce fut sous ce Roi que Pierre Covilhan passa en Ethiopie. Amd-Scon quatre-vingt-cinquième Roi ne regna que six mois. Naod quatre-vingt fixième Roi regna treize ans & neuf mois. Onag-Segued appelé autrement Lebna Denguil, ou David quatre-vingt septième Roi parvint à la Couronne l'an 1507. & mourut en 1540. Ce fut vers lui que le Roi de Portugal envoya cette ambassade dont Francesco Alvarez qui en étoit Chapelain, nous a donné une Relation si curieuse. Claude ou Aznal-Zegued quatre-vingt huitième Roi périt dans un combat donné l'an 1558. contre les Galles. Il y eut de violentes guerres

res pendant son regne, & les Mahometans ou Mores se feroient rendus maîtres entierement de l'Abissinie sans le secours que lui mena Christophle de Gama, dont il a été parlé dans le voyage du Pere Jérôme Lobo. Le regne d'Adamas Segued ou Menas quatre-vingt neuvième Roi ne dura qu'un peu plus de quatre ans; il fut tué par ses propres soldats dans un combat qu'il donna le 20. d'Avril 1562. contre Isaac Gouverneur des Provinces maritimes qui s'étoit revolté. Menas eut pour successeur son fils Malac Segued quatre-vingt dixième Roi, qui regna trente-trois ans & quelques mois. Comme il n'avoit point d'enfans de sa femme, il éleva près de lui Jacques ou Jacob, un de ses fils naturels, dans le dessein de le faire Roi après lui; mais étant prêt à mourir, il se repentir, & il désigna pour son successeur Zadenghel, fils de son frere Lecanaxos, ce qui causa de cruelles guerres civiles. Les Grands qui vouloient regner sous le nom du fils naturel du Roi, qui étoit encore tout jeune, le reconnurent pour leur souverain & le proclamerent. Il regna pendant sept ans, mais le parti de Zadenghel étant devenu le plus fort, Jacques ou Jacob fut déposé, & Zadenghel mis à sa place. Quoique Zadenghel eût de grandes & bonnes qualitez & qu'il meritât d'être regardé comme un des meilleurs & des plus braves Princes d'Ethiopie, il ne jouit pas long-tems de la Couronne; ses principaux Chefs conspirerent contre lui, parce qu'ils le voyoient trop porté pour la Religion Catholique. L'Abuna ou Metropolitain Pierre fomenta cette revolte; il absout les Abissins du serment de fidelité qu'ils devoient à leur Prince légitime, de sorte que tous les peuples suivirent le parti des rebelles, & le Roi Zadenghel n'eut plus pour lui que quelques-uns de ses sujets, & un très-petit nombre de Portugais. Avec ce peu de forces, il crut surprendre les rebelles & hazarda la bataille & la perdit avec la vie. Jacques fut rappelé & remis sur le trône. Il n'y demeura pas long-tems.

Sufnée ou Malac Segued, arrière petit-fils d'Onag-Segued, lui disputa la Couronne. Cette guerre dura environ deux ans. Le parti de Jacques paroïssoit toujours le plus fort, mais Sufnée joignant l'adresse à la valeur, remportoit de tems en tems quelque avantage sur lui; enfin l'affaire fut décidée par un combat qui se donna le 10. de Mars 1607. où le Sultan Jacques & l'Abuna Pierre demeurèrent sur la place percez de coups. Sufnée eut le même penchant pour la Religion Romaine, qu'avoit eü Zadenghel & fut plus heureux.

Plusieurs Jésuites Portugais passèrent en Ethiopie. La Religion Catholique y fit de très-grands progrès; & elle y seroit aujourd'hui florissante, si son fils Basilides avoit eu les mêmes sentimens. On a vü dans la Relation du Pere Jérôme Lobo la révolution qui arriva en Abissinie, au sujet de la Religion, & de quelle maniere les Peres Jésuites & plusieurs Catholiques furent chassés après la mort de Sufnée ou Sultan Segued arrivée au mois de Novembre 1632. On trouvera beaucoup de particularitez de ce grand événement dans les Lettres que Basilides écrivit au Patriarche Alphonse Mendez, & dans les réponses de ce Patriarche à ces mêmes Lettres, qui sont parmi nos preuves. Il n'est question ici que de ce qui regarde les Empereurs d'Ethiopie.

Basilides prit le nom d'Adiam Sagued, il mourut vers l'an 1664. ou 65. & eut pour successeur son quatrième fils Jean, nommé Aelaf Sagued mort en 1680. Son fils Jaso Adiam Sagued ou Ayasous commença à regner cette même année; c'est lui que Charles Poncet a guéri d'une maladie qu'on ne nomme point. Il a été dépoüillé de ses Etats par son fils Taklimanout en 1706. Ce dernier Prince n'a pas jouï long tems du fruit de son crime, ses propres troupes l'ont massacré en 1709. & ont mis son frere Tifilis à sa place. Son regne n'a pas été plus long que celui de son prédécesseur. Son principal Ministre, nommé Oustas fils d'une sœur de

de Joso Adiam Segued, se revolta & monta sur le trône, mais comme il n'étoit pas de la famille Royale, les Abissins ne l'y ont pas souffert, & ils ont reconnu pour leur Roi David, autre fils d'Ayasous, ou Adiam Sagued, comme nous l'apprenons par Lettres écrites de Mocca au mois de Juin 1718. Il y eut un grand massacre en Abissinie au commencement du regne de David, qui doit avoir été reconnu Roi vers les premiers mois de l'année 1714.

Quoique le Royaume soit héréditaire, le Roi regnant peut choisir son successeur dans sa famille, & s'il ne le fait pas, les Grands du Royaume font en droit d'élire celui de la Maison Royale qu'ils croient le plus propre pour le gouverner. Autrefois on tenoit les Princes comme prisonniers sur la montagne de Guexen; on s'informoit des mœurs & des inclinations de chacun d'eux, & lorsqu'on étoit convenu du Prince qu'on devoit placer sur le trône, le Viceroy ou Gouverneur de Tigré alloit avec quelques-uns des principaux & une partie des troupes prendre le nouveau Roi. Le Gouverneur rangeoit son monde au pied du rocher, & avec les premiers il montoit au logis du Roi élu, lui attachoit une boucle d'or à l'oreille, ce qui étoit la première marque de sa dignité; ensuite on mandoit à tous les autres Princes de venir reconnoître leur Roi & le saluer. Ces Princes étoient aussitôt renfermez, le nouveau Roi descendoit au pied de la montagne & se monroit à ses troupes. Les principaux Officiers, pied à terre, le saluoient, puis le conduisoient dans la tente qu'on lui avoit préparée. Il y entroit à cheval, puis étant descendu, un des principaux Ecclesiastiques l'ignoît d'une huile de senteur, pendant que toutes les Prêtres chantoient des Pseaumes; on le couvroit d'un manteau royal, on lui mettoit la Couronne sur la tête, & une épée nue à la main, & on le plaçoit dans son trône; ensuite le Grand-Aumônier montoit sur un lieu élevé & annonçoit au peuple & à

l'armée qu'ils faisoient regner un tel. Tous répondoient par de grands cris de joie en donnant mille bénédictions, & souhaitant toutes sortes de prospérité au nouveau Roi. Quoique cette cérémonie, de la maniere que la rapporte Tellez, se fasse dans la tente du Roi, on la recommence, ou on la fait d'abord dans l'Eglise d'Axum ou Axuma. Susnée fut couronné l'an 1609. avec ces circonstances particulières. Le Roi ayant campé son armée près d'Axuma, il y entra à cheval suivi de ses principaux Officiers: tous étoient richement parés, le Roi l'étoit beaucoup plus qu'aucun de sa Cour. * Il avoit une veste d'un damas cramoisy avec une ceinture, & par-dessus une grande robe d'un très-beau brocard, les manches fort larges, mais serrées sur le poignet. Etant à deux portées de mousquet de l'Eglise, il mit pied à terre, & trouva de jeunes filles qui tenoient un cordeau tendu à travers de la rue pour l'empêcher de passer. Elles lui demanderent jusqu'à trois fois, qui il étoit, il se retira en arriere à la première demande & répondit qu'il étoit le Roi de Jerusalem ou de Sion. Les filles répondirent qu'il n'étoit pas leur Roi. A la troisième demande le Roi tira son épée, coupa le cordeau, & toutes les filles crièrent qu'il étoit véritablement leur Roi, le Roi de Sion; alors on entendit le bruit des tambours, des trompettes & des autres instrumens. On fit plusieurs décharges de mousqueterie & d'artillerie. L'Abuna, qui l'attendoit accompagné de tout le Clergé séculier & régulier, le reçût, & on commença à chanter plusieurs Pseaumes en conduisant le Roi à l'Eglise; il s'arrêta à l'entrée où se fit la cérémonie du couronnement de la maniere qu'on l'a rapportée. Le Roi étant couronné entra dans le sanctuaire, entendit la Messe, communia; & après que tout cela fut fait, on le reconduisit à sa tente, qui étoit hors la ville avec toute l'armée. La Couronne de l'Empereur d'E-

* Tellez Liv. 221. chap. 35.

d'Ethiopie n'est qu'un chapeau chamarré de galons d'or & d'argent, surmonté d'une croix & doublé de velours bleu. Comme les Abissins ont vû dans leurs Eglises des tableaux du couronnement de leurs Rois, où un Ange tient la couronne suspendue, ils se sont imaginez qu'elle est tombée ou descendue du Ciel; & cette opinion n'est pas nouvelle, puisque l'Evêque d'Asimonin qui vivoit vers la fin du dixième siècle, en parle comme d'une chose dont on ne doutoit pas.

Les Rois d'Ethiopie ayant eu autrefois plusieurs Princes tributaires, conservent encore aujourd'hui le titre d'Empereur ou de Roi des Rois d'Ethiopie, *Neghica nagast zaitopja*, & lorsqu'on lui parle en Langue Amharique, on lui dit, *Harzeghé*, ce qui répond à peu près à notre terme de Sire, dont nous ne nous servons que pour nos Rois.

Les Empereurs d'Ethiopie, en montant sur le trône, ne quittent pas leur nom, mais ils en ajoutent un autre à celui qu'on leur a donné à leur Baptême. David, par exemple, qui le premier a envoyé des Ambassadeurs en Portugal, avoit pris le nom d'Onag-Segued, Claude son fils prit celui d'Atzna Segued, Sufnée se fit appeller d'abord Melac Segued, puis Sultan Segued; ce nom de Segued, qui est comme héréditaire, veut dire vénérable. Le sceau des Empereurs d'Ethiopie est un lion tenant une croix avec cette legende, *vici leo de Tribu Juda*.

Quoique les Empereurs d'Ethiopie ayent ordinairement plusieurs femmes, il n'y en a pourtant qu'une qui ait le nom de Reine. & qu'on appelle par honneur Iteghé: elle ne prend pas ce nom d'elle-même. Lorsque l'Empereur son époux veut bien l'honorer de ce titre, on la va prendre dans sa tente; on la conduit parée magnifiquement dans celle du Roi, & le Roi l'ayant fait asseoir à ses côtés, un des premiers de la Cour crie à haute voix, que le Roi vient de faire sa servante une telle, Reine; & depuis ce tems-là elle est honorée

comme Reine. Si le Roi même son mari meurt, quoique celui qui lui succède ne soit que beau-fils de la Reine, ou ne lui soit rien, il la respecte toujours comme sa mere, & tant qu'elle est en vie aucune autre ne peut porter le nom de Reine.

Jamais personne ne mange avec l'Empereur d'Abissinie, pas même la Reine; & il n'y a que deux ou trois Pages nécessaires pour le servir qui ayent l'honneur de le voir manger. La Reine au contraire mange avec beaucoup de Dames.

Autrefois les Princes, qui pouvoient avoir des droits ou prétentions à la Couronne, étoient releguez & tenus sous bonne garde sur le mont-Guexen, comme on l'a dit; cette coutume a duré pendant deux cens ans, depuis l'an qu'Ighum Am-lac remonta sur le trône jusqu'à Naod, pere de David, qui est le dernier qu'on ait tiré de cette prison pour le faire Roi. Naod eut plusieurs enfans, & un jour qu'il jouoit avec un qui pouvoit avoir huit à neuf ans, un Conseiller dit au Roi que cet enfant devenoit bien grand. L'enfant entendit ce que cela vouloit dire & regardant son pere, il s'écria en pleurant: Quoi ne suis-je crû que pour être envoyé à Amba-Guexen? Le pere touché de ce reproche déclara, de l'avis de tous les Conseillers, que les enfans des Rois des Abissins ne feroient plus élevez comme ils l'avoient été; & depuis ce tems on ne les tient plus sur cette montagne.

Pour les Princeesses, qu'ils appellent Ozoray, elles n'ont toujours eu que trop de liberté; & si on en croit diverses Relations, elles vivent dans une espece de libertinage qui ne sçauroit s'accommoder avec la Religion Chrétienne, dont elles font profession. Elles changent de mari comme il leur plaît, souvent elles les font mourir; & elles ne causent pas moins de troubles par leurs intrigues, & pour contenter leurs passions folles, que les Princes les plus ambitieux en excitent pour monter sur le trône ou pour commander.

Autrefois les Empereurs d'Ethiopie ne se faisoient point voir à leurs peuples; ils ne se mêloient guères du gouvernement de leur Etat, toute l'autorité étoit entre les mains de deux Officiers principaux qu'ils appelloient *Bahituded*; c'est-à-dire, Ministre & favori. Cela est changé présentement; le Roi se montre à son peuple trois ou quatre fois par an; mais jamais on ne le voit manger; au moins il n'est vu que de ceux qui lui portent les morceaux à la bouche; & lorsqu'il donne audience, même aux Etrangers, il est caché derrière un rideau. Au lieu du *Bahituded*, il a établi un Généralissime, qu'en langue du país on appelle *Ras*, ou Chef, & sous lui deux maîtres de la maison, dont l'un se nomme *Belletenot Gueta*, & tous les Vicerois, Gouverneurs, Capitaines, Juges, relevent de lui; l'autre s'appelle *Dakak Belletenot Gueta*, & a inspection sur tous les Officiers de la maison.

L'autorité du Roi est si grande, qu'on peut dire qu'il est propriétaire du bien de tous ses sujets, & tel homme de quelque condition qu'il soit, a ensemencé son champ, qui n'est pas sûr d'en recueillir le fruit. Le Roi en peut disposer quand & de la manière qu'il lui plaît; toute la grace que peut espérer celui qu'on dépouille, est qu'on lui donne quelqu'un pour estimer les frais qu'il a faits afin d'en être dédommagé; mais cet arbitre est toujours porté pour le nouveau possesseur, parce qu'il suppose qu'il a plus de faveur que celui qu'on a dépossédé. Le vol est tellement autorisé en ce país-là, qu'il y a un chef de voleurs qui achete cette charge, & paye tribut au Roi.

Avec tout cela, cet Empereur n'est pas fort riche; tout se paye en denrées, son plus considérable revenu consiste en une dixme qu'il leve de trois ans en trois ans sur tous les bestiaux. Il tire encore environ trois mille pièces de toile de coton. Les Gouverneurs achètent leurs Gouvernemens, & pour mieux dire le droit de piler les peuples, &

payent chaque année une certaine somme d'argent, ce qui ne se monte pas fort haut.

La Vice-Royauté de Tigré est la plus grande & la plus considérable de toutes. Elle contient plusieurs Gouvernemens; ceux qui les occupent ne payent tous ensemble qu'environ vingt-cinq mille livres par an; ceux de Dambée cinquante mille, les autres à proportion. Le Roi a beaucoup de terres, mais ils les abandonne aux Gouverneurs, qui se chargent, tant qu'il sont en place, de les faire valoir, & de tenir compte du produit. Les Provinces de Narea & de Goiam sont les seules d'où l'on tire de l'argent.

Comme tout le revenu de l'Empereur consiste en denrées & en terres, il ne peut payer les troupes que de ce qu'il a; il leur donne donc des terres, & si elles ne suffisent pas, il distribue du bled à ses soldats.

L'Empereur d'Ethiopie peut mettre quarante mille hommes sur pied; sçavoir environ cinq mille chevaux, & le reste d'infanterie. Les Abissins ne sçavent pas encore se servir d'armes à feu. Ils en ont peu & beaucoup moins de poudre; ils n'ont pour la plupart que des demi-lances & demi-piques, & des boucliers. Quelques cavaliers, au lieu de boucliers qui leur paroissent très-incommodes, ont des cottes de maille & des cabacins. Comme ils campent presque toujours, ils sont peu embarrassés dans leurs marches, quoiqu'ils traînent avec eux femmes & enfans. Une armée de dix mille hommes est au moins de trente à quarante mille personnes qui vivent comme elles peuvent. Heureusement il n'y a point de gens qui souffrent la faim, la soif, le chaud; la pluie comme eux; ils sont forts & robustes & assez adroits, mais ils combattent sans ordre. Ils ne sçavent ce que c'est que bataillon ni escadron; & dans un jour d'occasion, la confusion se met bien-tôt parmi toutes ces troupes. Si le Roi s'y trouve en personne, il a toujours autour de lui toute la fleur de la noblesse.

Après

Après avoir parlé de la guerre, il est juste d'expliquer de quelle maniere se rend la Justice. On ne connoit en ce pais-là ni Avocats, ni Procureurs; on ne sçait ce que c'est que procès par écrit, le demandeur & le défendeur conviennent de prendre ou le premier qu'ils rencontreront, ou quelqu'autre; s'ils ne peuvent convenir, ils vont devant le Gouverneur qui est assis, les écoute & prononce. Ils peuvent en appeller, mais communément l'appellant en est pour les frais. S'ils s'agit d'un meurtre, il y a des Juges établis pour en connoître; si l'accusé est convaincu, on le livre aux parens du mort, qui en usent comme il leur plaît; mais si le meurtrier ne peut se découvrir, tous ceux qui sont dans le voisinage du lieu où le meurtre est commis, sont obligez de se racheter & payent une grosse amende.





DISSERTATION VI.

DE LA

MER ROUGE,

*Et de la navigation des flottes de
Salomon.*



LE Patriarche Alphonse Mendez & le Pere Jérôme Lobo, ayant parlé de la Mer rouge dans leur Histoire d'Ethiopie, & le Pere Baltazar Tellez ayant encore traité la même matière, j'ai crû que je ne pouvois pas me dispenser d'examiner ce qu'ils en ont dit. Tous trois ont rapporté les opinions de ceux qui en ont écrit avant eux, & les ont réfutées pour en établir une autre qui ne me paroît pas avoir plus de fondement. Les deux premiers disent que s'étant allez promener plusieurs fois sur la Mer, pendant qu'ils étoient prisonniers à Maqua & à Suaquem, ils prenoient plaisir dans les lieux où elle leur paroïssoit rouge, de faire plonger un Indien qui les servoit, & que cet Indien leur rapportoit toujours du Gouémon, & que ce Gouémon étant arraché l'eau étoit de la même couleur que par tout ailleurs.

On

On ne nie pas qu'il n'y ait beaucoup de Gouëmon dans la Mer rouge, que cette herbe ne la fasse paroître d'une autre couleur qu'elle n'est naturellement, mais il y a peu d'apparence que sur une cause si légère, toutes les nations du monde soient convenues de donner le nom de Mer rouge au Golphe Arabique.

Le Pere Baltazar Tellez remarque que, quoique Moïse parle souvent de la Mer rouge, il ne l'appelle jamais ainsi. D'où il conclut que n'ayant eu ce nom que depuis que les Juifs furent sortis d'Egypte, & que Pharaon eut été englouti sous les eaux avec toute son armée, elle pourroit bien avoir pris son nom de ce grand & miraculeux événement. Il se fait lui-même cette objection, que les gens qui sont noiez ne versent pas beaucoup de sang, & il y répond comme il peut.

* Mr. Bochard a ouvert un sentiment que Mr. Ludolf a suivi, & qui me paroît le meilleur de tous, le voici. On lit dans la Genese, chapitre XXV. qu'Edom veut dire roux, & c'est avec assez de vrai-semblance que quelques Sçavans prétendent aujourd'hui que c'est de-là que la Mer rouge a tiré son nom. Il est certain par l'Ecriture que cette mer baignoit le país d'Edom; & Fuller croit que ce Roi *Erythra* ou *Erythraus*, que les Grecs disent avoir donné le nom à la mer Erythrée ou Mer rouge, n'est autre qu'Esau qui fût appelé Edom, depuis qu'il eût cédé son droit d'aînesse pour des lentilles. Il n'est rien de plus ordinaire que d'appeller la mer du nom du país qui en est le plus proche; ainsi nous lisons dans le troisiéme Livre des Rois, que Salomon a fait bâtir des Navires à Afiongaber, qui est proche d'Ailaith, sur les bords de la Mer rouge dans le país d'Edom.

Le Pere Hardouin, Jésuite d'une très-profonde érudition, croit avoir de fortes raisons pour n'être pas de ce sentiment, & avoir découvert par ses gran-

grandes lectures, qu'on avoit donné le nom de Mer rouge à l'Océan meridional, avant qu'on eût ainsi appelé le Golphe Arabe. * *Vossii conjectura subscriberem de appellatione maris Rubri ab Edom sive Idumeo esse derivatam, quoniam Hebraeis אדום rubuit sonat. Si Arabico sinui primum, a quo Idumæa haud procul abest, non ipsi Oceano Meridiano id nomen esse inditum scriptores vetustos evolventi constaret.* Ce sçavant homme nous pardonnera, si nous disons qu'on peut fort bien avoir donné au Golphe Arabe un nom qui lui étoit commun avec l'Océan meridional.

Parmi tant de raisons que Pline rapporte sur ce nom de Mer rouge donné au Golphe Arabe, il dit que ce Golphe peut avoir été appelé Mer rouge, ou Erythrée du Roi Erythra. † *Irrumpit deinde, & in hac parte geminum mare in terras, quod Rubrum dixere nostri, Græci Erythraum, à Rege Erythra.* Il rapporte encore les sentimens de ceux qui ont écrit avant lui & ne décide rien, *aut (ut alii) solis repercussu talem reddi colorem existimantes: alii ab arenâ terrâque, alii tali aqua ipsius naturâ.*

Il y a assez d'apparence que ces flottes de Salomon, qui partoient du païs d'Edom, ont rendu cette mer encore plus fameuse, & lui ont donné le nom d'Edom qu'elle porte depuis si long-tems, & sous lequel elle est connue par toutes les Nations du monde.

Il seroit peut-être inutile de parler davantage de la navigation que faisoient ces flottes, si nous ne croïons qu'elles ont trouvé dans l'une & dans l'autre Ethiopie toutes les richesses dont elles revenoient chargées. On a crû, comme elles mettoient trois années à leurs voyages, qu'elles ont été beaucoup plus loin. Tous les Sçavans qui ont parlé des flottes de Salomon, ont été aussi occupez à éta-

* *Not. in Plin. hist. l. VI. c. 23. n. 28.*

† *Plin. ibid.*

à étaler leur érudition, qu'à chercher la vérité. Ils ont bâti des systêmes à leur fantaisie, ils les ont appuyez de diverses citations, & de raisonnemens vagues & peu solides; ce qui arrive presque toujours lorsqu'on veut supposer des faits incertains. Quelques-uns de ces Ecrivains, à cause du mot *Parvaim* ont voulu que ces flottes allassent au Perou, d'autres à l'Isle S. Domingue, plusieurs à Malaca; & de ce dernier nombre sont, outre ceux que cite Mr. Bochard, Gaspard Barrera, & un Espagnol dont le nom ne m'est pas connu. L'un & l'autre ont traité cette matiere à fond. L'ouvrage du premier est entre les mains de tout le monde. Je possède le dernier qui est MS. Il y a plusieurs petites cartes tracées pour marquer la route que faisoient ces flottes, & les lieux où elles s'arrétoient.

Mr. Bochard, après avoir examiné soigneusement les raisons de ceux qui prétendent que c'est Malaca, s'est déclaré pour l'Isle de Ceylan; je crois que si ces Scavans avoient lu l'Histoire de l'Ethiopie orientale du Pere Jean Dos-Santos, ils auroient fait quelque attention à ce qu'il dit, Liv. II. chap. 11. 12. 13. 14. de cette Histoire. Il prétend que ce qu'on appelle aujourd'hui *Afura* est à la hauteur de Sofala, mais à deux cens lieuës dans les terres, & où l'on remonte par la rivière de Cuama. Nous traivrons ici ce que ce Religieux a écrit là-dessus; mais il est à propos de le faire connoître auparavant.

Le Pere Jean Dos-Santos, Religieux Dominicain, partit de Lisbonne avec treize Religieux de son Ordre, au mois d'Avril de l'année 1586. Il arriva à Mozambique le mois d'Août suivant, il fut aussi-tôt employé aux Missions de ce pais-là. Ses Superieurs l'envoyerent à Sofala, qui étoit le principal lieu de sa résidence, mais d'où il alloit sans cesse d'un lieu à un autre: il a passé onze années entieres dans ces penibles fonctions, ne se donnant aucun repos. Pendant ce tems, il a fait plu-

plusieurs voyages de Sofala à Mozambique, qui sont à cent soixante lieues l'un de l'autre, il a pénétré deux cens lieues dans les terres en remontant la rivière de Cuama jusqu'à Teté, où les Peres Dominicains avoient une résidence, qui, à ce qu'on dit, est occupée aujourd'hui par les Peres Jésuites, de même que celle de Sene. Il a fait imprimer à Evora en 1609. ce qu'il avoit pu apprendre dans ses Missions, & il a donné à son ouvrage le titre d'*Ethiopie orientale*, qu'il a divisée en cinq Livres. Voici ce qu'il dit.

La forteresse de Sofala est par les trente-deux degrés & demi du sud sur la côte de l'*Ethiopie orientale* près de la mer, & à l'embouchure d'une rivière de même nom; cette rivière a sa source dans les pays de Mocarangua à cent lieues de là. Elle passe par Zimbacé, séjour ordinaire du Quiteve ou Roi du pays. Les habitans de Sofala remontent cette rivière avec leurs marchandises, & vont jusqu'à Manica, qui est à soixante lieues dans les terres; ils y vendent leurs denrées, & rapportent de la poudre d'or. A trente lieues de Sofala est le riche & fameux fleuve de Cuama, que les Cafres appellent Zambese. On ne sçait point où est sa source; la tradition du pays est que vers le milieu de l'*Ethiopie* il y a un grand lac d'où sortent plusieurs fleuves, & que le Cuama en est un, que dans le pays on l'appelle Zambese d'un village de même nom par où il passe en sortant de ce lac. Ce fleuve est très-rapide, & à quelques endroits il a plus d'une lieue de large; il se partage en deux branches à trente lieues de son embouchure, & chaque branche paroît aussi grande que le fleuve avant sa division. La principale branche s'appelle Luabo; elle se divise encore en deux autres branches, dont l'une se nomme le vieux Luabo, & l'autre le vieux Cuama; une autre branche moins forte s'appelle Guilimane, ou la rivière des Bons-Signaux, ou des Bonnes-Markes, parce que Vasco de Gama trouva là quelques marques, par où il
connut

connut qu'il n'étoit pas fort loin de Mozambique, où il eseroit prendre des pilotes pour achever sa Navigation jusqu'aux Indes. Il éleva là une colonne de pierre avec une croix & les armes de Portugal, & il donna à ce país le nom de Saint Raphael. De la rivière de Guilmane, en sort une autre qu'on appelle Linde, de sorte que cette grande rivière de Cuama ou de Zambese entre dans la mer par cinq embouchures; mais les Navires ne peuvent entrer que dans le Luabo & le Guilmane; ce dernier même n'est navigable que pendant l'hiver, lorsque les eaux sont grandes.

On peut remonter par le Luabo jusqu'au Royaume de Sacumbe, qui est beaucoup au-dessus du fort de Teté, où cette rivière tombe d'un fort haut rocher. Au-delà de cette chute, on ne trouve que des roches qui la rendent impraticable pendant près de vingt lieuës, & jusqu'au Royaume de Chicoua, où sont les mines d'argent. On appelle cette rivière Airs, du nom de l'Isle qui est à son embouchure, & où l'on décharge toutes les marchandises qui viennent de Mozambique pour les charger sur des bateaux plus légers, qui remontent jusqu'à Sene qui en est à soixante lieuës.

Cette rivière de Zambese se déborde pendant les mois de Mars & d'Avril, & engraisse les terres, comme le Nil inonde l'Egypte & la rend plus fertile & plus abondante.

Les Marchands de Teté descendent à Sene avec beaucoup d'or qu'ils vont prendre aux foires de Massapa dans le Royaume de Monomotapa, & on y en trouve toujours une assez grande quantité, parce que près de là, est la grande & haute montagne de Fura ou Afura. On voit encore sur le haut de cette montagne des ruines de bâtimens qui étoient de pierres & de chaux, chose que l'on ne remarque nulle part ailleurs dans tout le país des Cafres; les maisons même des Rois ne sont que de bois & de terre, & couvertes de chaume.

On tient par une ancienne tradition dans ce país, que

que ces ruines sont des restes des magasins de la Reine Saba, que cette Princesse tiroit de cette montagne tout son or, que cet or descendoit par la rivière de Cuama dans la Mer d'Ethiopie, d'où on le portoit par la Mer rouge jusques sur les côtes de l'Ethiopie, qui est au-dessus de l'Egypte, & où regnoit cette Reine.

Le Pere Dos-Santos soutient cette tradition par l'autorité de Joseph, d'Origene & de Saint Jérôme, & par la croïance où sont encore les Abissins, que la Reine Saba étoit de leur pais, par le village qui porte encore son nom aujourd'hui, & qui n'est pas fort éloigné d'Axuma. D'autres tiennent que Salomon avoit fait bâtir ces magasins, & que c'étoit là qu'on prenoit cet or d'Ophir dont ses flottes étoient chargées; qu'il n'y a pas une grande différence entre Afura & Ophir, que ce n'est proprement qu'un dialecte différent, que le tems & les diverses manieres de prononcer de chaque pais peuvent avoir introduit. Il est très-constant qu'il y a beaucoup d'or & très-fin autour de cette montagne, qu'on peut aisément le transporter par le moyen de cette rivière, comme font aujourd'hui les Portugais, & comme faisoient avant eux les Mores de Mozambique & de Guiloa, & que de même qu'on le porte aujourd'hui aux Indes, on pouvoit le porter anciennement par la Mer rouge à Afiongaber, & de-là à Jerusalem.

Il ne faut point s'étonner, ajoute le même Pere, si les flottes de Salomon étoient trois ans à leurs voyages. Aujourd'hui que les Castres qui trafiquent avec les Portugais connoissent mieux le prix de l'or qu'ils ne faisoient, les barques qu'on envoie de Mozambique pour faire ce commerce, sont encore une année entiere, soit pour vendre les marchandises, soit pour ramasser ce qu'on doit aux Marchands. Autrefois la Navigation étoit moins aisée, les barques moins bonnes, les pilotes moins habiles qu'aujourd'hui, & si présentement les Pangaies ne sont pas chargées pendant le tems de la mousson, elles

elles s
forte
pas
Sofala
Aflon
gation
retour
presque
rouge,
des In
temon
cens li
forte q
Salom
d'aille
d'autr
ve sur
des o
La
tos, c
Il prêt
les ter
gieux
font pa
kium,
paons,
& que
embar
L
roit d
que c
long
forêt
nom,
grande
seul tr
Le sc
Navir
ment
trop co

elles sont obligées d'attendre une autre saison, de sorte que les barques de Mozambique ne tardent pas trop lorsqu'elles reviennent au bout de l'an. Et Sofala étant par les trente-deux degrés & demi sud, Afiongaber par les 29. & demi nord, cette Navigation est de plus de deux mille lieues pour aller & retourner. On ne peut naviguer que de jour, & presque toujours la sonde à la main dans la Mer rouge, & il faut prendre les saisons dans la mer des Indes; les rivières de Cuama sont difficiles à remonter, & d'Afura à la mer il y a environ deux cents lieues. Il faut ramasser l'or & l'argent, de sorte qu'on ne doit pas s'étonner si les flottes de Salomon étoient trois années à leurs voyages; d'ailleurs ces flottes se chargeoient de beaucoup d'autres choses que de l'or & de l'argent. On trouve sur cette côte de l'ivoire, toute sorte de bois, des oiseaux, & des singes de plusieurs especes.

La seule chose qui embarrasse le Pere Dos-Santos, c'est qu'il n'a point vû de paons dans ce pays. Il prétend néanmoins qu'il y en a plus avant dans les terres, d'où l'on peut en avoir tiré. Ce Religieux ignoroit apparemment que les Interprètes ne sont pas d'accord sur la signification du mot *Thukkiim*, que si plusieurs croient que ce sont des paons, d'autres pensent que ce sont des perroquets, & quelques-uns des singes, de sorte que le grand embarras du Pere Dos-Santos se réduit à rien.

L'argent est très-rare dans tout l'Orient. Il seroit difficile d'en trouver des mines plus abondantes que celles du Royaume de Chicoua, qui s'étend le long du Zambese au nord-est à Monomotapa. La forêt de Thebe, que traverse une rivière de même nom, est remplie d'arbres d'une beauté & d'une grandeur prodigieuse; on fait des bâtimens d'un seul tronc d'arbre qui ont vingt brasses de long. Le sçavant Mr. Huet prétend que l'ivoire, que les Navires de Salomon apportotent, n'étoit pas seulement des dents d'éléphans, chose qui n'est que trop commune sur cette côte d'Afrique, mais que c'étoit

c'étoit des dents de cheval marin dont on fait beaucoup de cas, & le cheval marin n'est pas moins commun dans les rivières de Cuama, ou de Zambese, & de Sofala, que l'éléphant l'est dans les forêts & dans les plaines de toute l'Ethiopie. Il y a beaucoup d'ambre sur cette côte, on pêche des perles près des Isles de Bocicas. Enfin Salomon trouvoit aux embouchures des rivières de Cuama & de Sofala, de l'or, de l'argent, de l'ivoire, du bois, & généralement tout ce que sa flotte lui rapportoit, à l'exception des pierreries qu'elle alloit chercher vers le Golphe Persique.

On n'est pas moins en peine pour déterminer où étoit Tharfis, qu'où étoit Ophir. La plus commune opinion est que Tharfis proprement dite est la Bétique, c'est-à-dire l'Andalousie, & les Royaumes de Grenade & de Murcie dans l'Espagne, & que l'on peut aussi entendre par Tharfis l'Afrique, & peut-être même la Mer en général ou toutes les côtes. Quelques-uns, & en plus petit nombre, veulent que Tharfis soit dans les Indes, & même vers la Chine, & chacun s'efforce d'appuyer son opinion d'un grand nombre d'autoritez; mais comme nous avons peu d'écrivains du tems de Salomon, qui ayent écrit ou de ses Navigations ou de la Géographie, il me semble que l'on ne peut guères apporter que des raisons de vrai-semblance, & que les témoignages de Strabon, de Joseph, de Plin, d'Heliodore, & de tant d'autres écrivains qui ont écrit sur ces matieres, peuvent plus servir à faire connoître l'érudition de ceux qui les citent, qu'à découvrir la vérité.

Strabon, Plin, Heliodore ne sont ni contemporains, ni témoins oculaires, je crois qu'il faut s'en tenir à l'Ecriture Sainte, & l'expliquer par elle-même. Cela supposé, qu'on confere le Pseaume 71. de David, avec ce que nous lisons dans le troisième Livre des Rois, chap. IX. vers. 26. & 28. chap. X. vers. 11. & 22. dans les Paralipomenes, chap. IX. vers. 21. chap. XX. vers. 36. dans Judith, chap.

chap. II. vers. 13. on trouvera que Tharsis étoit en Arabie. David dit que les Ethiopiens se prosterneront devant le Seigneur, que ses ennemis lécheront même la terre, que les Rois de Tharsis & les Isles feront leurs offrandes, que les Rois d'Arabie & de Saba apporteront leurs présens.

On ne peut disconvenir que ce Pseaume ne soit une Prophétie de la naissance de Jesus-Christ, & de la maniere dont sa Divinité a été reconnuë par les Mages. Or ces Mages n'étoient pas d'un pais fort éloigné les uns des autres. La myrre, l'encens, l'or qu'ils ont offert, marquent assez qu'ils étoient de l'Arabie, & du pais des Sabéens; David le dit lui-même. Les flottes de Salomon qu'on armoit à Asiongaber alloient à Ophir & à Tharsis, ou par détachement où ensemble. Celles de Josaphat qui périrent dans ce Port, devoient faire la même route & le même commerce. *Rex vero Josaphat fecerat classes in mari, quæ navigarent in Ophir propter aurum & ire non poterant, quia confracte sunt in Asion-Gaber*, lib. III. Reg. cap. XXII. vers. 49. & *particeps fuit ut facerent naves, quæ irent in Tharsis: feceruntque classem in Asiongaber*. Paralip. lib. II. cap. XX. vers. 36.

Il semble que l'Ecriture confonde ici Tharsis & Ophir, parce que c'étoient les mêmes Navires qui alloient à l'un & à l'autre; soit qu'ils se fussent séparés à la sortie de la Mer rouge, soit que la division se fit ou à Sofala ou ailleurs, ils revenoient toujours de compagnie; en sorte qu'on appelloit cette flotte ou la flotte d'Ophir, ou la flotte de Tharsis, comme on voit qu'on marque indifféremment ces deux lieux dans l'Ecriture Sainte, en parlant de la destination de ces Navires.

Lorsqu'Holopherne marcha pour assiéger Bethulie, il trouva après avoir traversé la Cilicie, que les montagnes étoient occupées par les Juifs. Il fit un grand tour, il saccagea la riche ville de Melothi. Il ravagea les terres de Tharsis & des Ismaélites, & enleva les habitans. Tharsis est donc dans l'Arabie,

bie, & je crois que ce païs & celui de Saba en faisoient une partie, & que quand David dit, *Les Ethiopiens se prosterneront devant lui, les Rois de Tharsis, ceux de Saba, les Isles lui feront des présens*, il parle particulièrement de l'Arabie connue autrefois sous le nom d'Ethiopie, comme nous l'avons remarqué, laquelle s'étend le long de la Mer rouge, jusqu'au Golfe d'Ormus; & que c'est là que les flottes de Salomon alloient chercher les pierres, & tout ce qu'Ophir & la côte de Sofala ne pouvoient leur fournir.

Il n'y a nulle apparence que dans un tems où la navigation étoit fort ignorée, des Vaisseaux sortis d'Asiongaber se soient éloignés des côtes; qu'ils aient doublé le Cap de Bonne-esperance, passé & repassé la Ligne, rangé des païs incultes & barbares, pour aller chercher tout ce qu'on trouvoit assez près d'Asiongaber, presque sans frais, sans risque & commodément.

Le tems de trois ans qu'on employoit pour des voyages si courts ne paroitra pas trop long, si on fait réflexion qu'ils alloient le long des terres, que la navigation est difficile, qu'étant à Sofala il falloit remonter des rivières pleines de rochers, abattre & façonner les bois que ces Vaisseaux apportoient.

Si on dit que Jonas voulant aller à Tharsis s'embarqua à Joppé, aujourd'hui Jaffa port de la Palestine dans la Méditerranée, pour aller à Tharsis, & qu'ainsi le Vaisseau qui le portoit étoit obligé de faire tout le tour de l'Afrique; nous répondrons qu'il peut y avoir eû un autre Tharsis, mais que quand ce seroit le païs dont nous parlons, Jonas peut fort bien s'être embarqué à Joppé pour passer à quelque lieu plus proche de la Mer rouge. Enfin comme on ne peut parler sur ces sortes de matières que par conjecture, j'ai crû que celles que je viens de rapporter sont pour le moins aussi vraisemblables que les raisonnemens que d'autres Ecrivains ont employez & employent encore tous les jours.



DISSERTATION VII.

DE LA

REINE DE SABA.



L n'est pas moins difficile de déterminer le lieu où étoit cette Reine du Midi, si fameuse par la visite qu'elle rendit à Salomon, & par ce que le Sauveur du monde a dit d'elle, que de marquer où étoient Tharsis & Ophir. On vient de voir sur le témoignage du Pere Dos Santos que les peuples sauvages d'Afrique, qui ne savent rien de toutes les disputes qui partagent nos Sçavans, croient que cette Princeesse faisoit son séjour ordinaire chez eux, & montrent encore les ruïnes de son Palais. Ceux qui ont été en Abissinie sont dans le même sentiment ; cependant presque tous les plus habiles Interprètes veulent qu'elle ait demeuré particulièrement dans cette partie de l'Arabie heureuse, connuë sous le nom d'Yemen. Comme l'Ecriture-Sainte ne la désigne par aucun nom, & que Jesus-Christ dit seulement que la Reine du Midi s'élèvera au jour du jugement, chacun s'est donné la liberté de lui don-

donner un nom, & de lui assigner une demeure.

Le Pere Nicolas Godigno dit qu'on l'appelle Nicanta, Nitocris, Nicaula, & Makeda. Il a oublié que les Abissins la nomment Belkis, qu'ils disent qu'elle étoit fille de Hod-had Roi des Homérites. Les Ethiopiens ou Abissins la nomment conformément à l'Ecriture Neghesta Azeb, la Reine du Midi. Ils veulent, aussi-bien que les Arabes, qu'elle ait été femme de Salomon. Plusieurs Interprètes modernes, qui favorisent ce sentiment croient que Salomon ayant épousé des femmes de Madian & d'Egypte, n'aura pas refusé de prendre pour femme une Princesse qui venoit de si loin, attirée seulement par la réputation de sa sagesse; en effet un mariage de plus ne paroît pas une affaire pour un Prince qui avoit tant de femmes, & tant de concubines. On prétend qu'elle retourna grosse en son pais, & qu'elle y accoucha d'un fils qu'elle éleva jusqu'à ce qu'il fut en âge d'avoir des maîtres & de profiter de l'exemple & des leçons de Salomon; qu'elle l'envoya alors à Jérusalem pour y être élevé auprès de lui; qu'il y passa plusieurs années; qu'il fut oint & sacré dans le Temple; qu'en mémoire de son ayeul, il prit le nom de David; qu'étant de retour & parvenu à la Couronne, il introduisit la Religion Juive dans ses Etats; que c'est de-là que sont venuës tant de cérémonies Juives qui se conservent encore parmi les Abissins; de sorte que ces peuples semblent avoir un intérêt particulier de soutenir que la Reine de Saba étoit leur Reine, puis qu'ils veulent que leurs Rois descendent d'elle & de Salomon en droite ligne. Je crois ne pouvoir mieux faire que de rapporter ici fidèlement ce que le Patriarche Alphonse Mendez en a écrit.

„ Les Annales du pais, dit-il, & la tradition
 „ commune nous assurent qu'après plusieurs siècles, les Abissins ont eü une Reine qui avoit
 „ toutes les qualitez des plus grands hommes. Ils
 „ la nomment Magueda, d'autres Nicaula; c'est
 „ celle

„ celle même qui par l'envie qu'elle eut de con-
 „ noître Salomon, dont elle entendoit dire tant
 „ de merveilles, l'alla trouver l'an vingtième de
 „ son regne & du monde 2979. Elle lui porta
 „ plusieurs présens. Elle eût un fils dont elle ac-
 „ coucha en chemin, lorsqu'elle revenoit; elle
 „ appella ce fils Menelech, c'est-à-dire un autre
 „ lui-même. Après avoir gardé cet enfant quel-
 „ ques années auprès d'elle, elle l'envoya à Salo-
 „ mon afin d'achever de l'instruire; le pere en prit
 „ soin, il le fit sacrer dans le Temple, & Mene-
 „ lech à son sacre prit le nom de David, en mé-
 „ moire de son ayeul; bien-tôt après Salomon le
 „ renvoya à la Reine, & mit auprès de lui plu-
 „ sieurs Docteurs de la loi de Moïse, & grand
 „ nombre des plus considerables de sa Cour. Aza-
 „ rias, fils du Grand-Prêtre Sadoc, étoit chef de
 „ toute cette famille Juive, qui accompagna Me-
 „ nelech David. Il vola & emporta avec lui l'Ar-
 „ che & une des Tables de la Loi, qu'on conser-
 „ ve encoré dans l'Eglise d'Axuma, qui est la pre-
 „ miere & la plus considerable d'Abissinie. Ce
 „ n'est pas mon dessein, continuë le Patriarche,
 „ de défendre toutes ces fictions, & particuliere-
 „ ment ce que les Abissins racontent de l'Arche &
 „ d'une des Tables de la Loi; mais si parce qu'on
 „ rejette plusieurs faussetez dont les commence-
 „ mens de l'Histoire Romaine sont mêlez, & qu'on
 „ ne croit pas que Romulus soit fils de Mars & de
 „ Rhea Silvia, qu'il ait été allaité & nourri par
 „ une louve; il ne s'ensuit pas qu'il n'ait pas été
 „ le fondateur de Rome; de même on ne peut
 „ pas dire, pour quelques fictions qui se trouvent
 „ parmi les traditions des Abissins, qu'il n'y ait
 „ rien de vrai dans leur Histoire, que la Reine de
 „ Saba n'ait pas regné en Ethiopie, qu'elle n'ait
 „ pas eü un enfant de Salomon. C'est néanmoins
 „ ce que prétend le sçavant Pineda, & ce qui
 „ m'engage malgré l'estime que je fais de sa per-

„ sonne & l'étroite amitié qui est entre nous, à
 „ entrer en lice avec lui sur cette matiere; je ne
 „ vois pas pourquoi on ne trouvera pas dans ce
 „ voyage de la Reine du midi, dans son mariage
 „ avec Salomon, dans sa grossesse, le même my-
 „ stere que les Peres ont remarqué dans ce qui
 „ s'est passé entre David & Bethsabée & dans la
 „ naissance de Salomon. ”

„ Toutes les difficultez de Pineda se reduisent à
 „ dire qu'elle se nomme la Reine de Saba, que
 „ c'est par la réputation de Salomon qu'elle est
 „ attirée, qu'elle a une suite qui est plus ordinaire
 „ aux Princes des Arabes qu'à ceux d'Ethiopie;
 „ qu'elle a beaucoup de chameaux, qu'elle ap-
 „ porte des aromates, de l'or, des pierres pré-
 „ cieuses, que son Royaume est appelé le Royau-
 „ me du midi, qu'elle vient des extrémités de
 „ la terre, que c'est une femme qui a la Cou-
 „ ronne, toutes choses, dit Pineda, qui prou-
 „ vent que cette Reine étoit d'Arabie & nulle-
 „ ment d'Abissinie.

„ Le nom de Saba est aussi équivoque que ce-
 „ lui d'Ethiopie, & ne convient peut-être guères
 „ moins à l'Abissinie qu'à l'Arabie, Isaïe, (a)
 „ chap. XLIII. vers. 3. & chap. XLV. vers. 14.
 „ donne le nom de Saba à l'Ethiopie, qui est au-
 „ dessus de l'Egypte. Si les flottes, que Salomon
 „ avoit sur la Mer rouge, ont porté son nom en
 „ di-

(a) Isaïe dit seulement : *Quia ego Dominus Deus tuus
 sanctus Israël, salvator tuus, dedi propitiationem tuam E-*

gyptum, & Saba pro te, cap. XLIII. vers. 3.

*Labor Egypti & negotiatio Ethiopiae, & Sabaim viri
 sublimis ad te transibunt, & tui erunt. cap. XLV. v. 14.*

Ici l'Ethiopie se peut également entendre de l'Arabie

comme de l'Abissinie, & je croi qu'Isaïe parle de l'A-
 rabie.

Les Arabes étoient plus voisins par leur païs qui étoit

conjugu au Royaume de Salomon que par la Mer

rouge.

„ divers endroits, si sa reputation a été si grande,
 „ pourquoi n'a-t-elle pas pû passer aussi aisément
 „ chez les Abissins que chez les Arabes? puisqu'ils
 „ sont également voisins de la Mer rouge; que
 „ ces peuples ont toujours eu beaucoup de com-
 „ merce & d'affinité, n'étant séparés que par ce
 „ trajet de mer qu'on peut aisément faire en un
 „ jour. Les Seigneurs Abissins marchent avec
 „ plus de suite qu'on ne fait par tout ailleurs. Le
 „ nombre des chameaux est si grand en ce pays-là
 „ qu'étant dans le Royaume de Doara, nous
 „ avons été arrêtés des demi-jours entiers à voir
 „ défiler les caravanes des chameaux qui alloient
 „ chercher du sel. Et quoiqu'il y ait plus d'en-
 „ cens en Arabie, on en trouve aussi dans l'Ethio-
 „ pie. Il y a d'excellente myrrhe, & beaucoup
 „ de musc & de civettes. L'Ethiopie est assûre-
 „ ment le pays (b) de l'or. Il n'est point de pays
 „ au monde d'où on en puisse plus tirer que des
 „ Royaumes qui sont le long des rivières de Cua-
 „ ma & de Sofala. Plin. & quelques Historiens
 „ remarquent que les belles pierres venoient au-
 „ trefois d'Ethiopie. Et pour la situation du pays,
 „ l'Ethiopie est plus meridionale à l'égard de Je-
 „ rusalem que l'Arabie; l'Idumée est au midi à
 „ la vérité, mais tout le reste de l'Arabie est à
 „ l'orient, & il n'y auroit pas de raison que l'E-
 „ vangile, après avoir dit que les Mages qui sont
 „ venus adorer Jesus-Christ, sont partis d'orient,
 „ allât dire que ce même pays, qui est celui des
 „ Homérites ou Sabéens, est au midi. Si donc
 „ la Reine de Saba, qui est allée voir Salomon,
 „ est appelée la Reine du midi, elle n'est pas la
 „ Reine des Sabéens. Et quoique ces peuples tou-
 „ chent à la mer des Indes, ils sont bien moins

P 3

„ élo-

„ b L'Ethiopie prise dans toute son étendue & telle
 „ qu'elle pouvoit être autrefois, a beaucoup d'or; mais
 „ l'Abissinie n'en a point, ou en a fort peu.

342 RELATION HISTORIQUE

„ éloignez que les Ethiopiens dont l'Empire s'est
 „ étendu jusqu'aux extrémités de l'Afrique; c'est
 „ pourquoi Isaïe, en parlant des Nations qui de-
 „ meurent au-delà des fleuves d'Ethiopie, dit que
 „ c'est un peuple après lequel il n'y en a point
 „ d'autre. S'il est vrai qu'aujourd'hui les filles ne
 „ peuvent parvenir à la Couronne, il ne s'ensuit
 „ pas que ç'ait toujours été la même chose, &
 „ les femmes même, quoiqu'elles ne regnent pas,
 „ n'ont encore que trop de pouvoir dans ces païs-
 „ là, comme les Missionnaires l'ont souvent
 „ éprouvé.

Le Patriarche Alphonse Mendez, après avoir
 ainsi répondu aux objections de Pineda, con-
 vient & dit que les Abissins croient si ferme-
 ment que la Reine de Saba a vécu & regné par-
 mi eux, qu'il seroit dangereux de les en vouloir
 désabuser; que c'est sur cette croiance, que les
 Rois d'Abissinie se disent Rois d'Israël, (c) qu'il
 n'y a que les mâles capables de monter sur le trô-
 ne, & toujours les aînez des aînez; en sorte
 que la succession se règle par la ligne, & non par
 la proximité du sang, jusqu'à prendre des bâtards
 & même des bâtards adulterins: qu'on voit près
 d'Axuma deux villages, dont l'un se nomme *Ade-
 ga David*, c'est-à-dire, maison de David, &
 l'autre *Azebo*, qui signifie en langue Arabe midi,
 comme pour marquer que ce lieu appartenoit au-
 trefois à Neghesta Azéb, la Reine du midi, &
 qu'on connoît par les ruines de ces maisons qu'el-
 les ont été bâties dans les tems les plus recu-
 lez.

Il ajoute que les Abissins conservent encore plu-
 sieurs

(c) Le Pere Alphonse Mendez se trompe touchant
 l'ordre de la succession, le Roi nomme parmi ses enfans
 celui qu'il désigne pour être son successeur, & s'il ne le
 fait pas, les Grands choisissent celui des Princes qu'ils
 croient leur convenir le mieux, c'est ce qui a causé tant
 de guerres civiles.

seurs noms, usages & cérémonies qu'ils ont eues des Juifs. Ils ont des Chantres qu'ils appellent *Debferas*, lesquels se vantent d'être de la race des Scribes, & de ceux qui gardoient le Tabernacle; que leurs Juges ou *Umbares* se glorifient aussi de descendre des Juifs. Ce mot *Umbar* signifie également & le Juge & le siège sur lequel il est assis. On ne parle point de la Circoncision, de l'observation du Sabbat, du choix des viandes, du voile du Temple, de la manière dont les femmes se purifient; enfin d'une infinité d'autres pratiques qui ont été en usage parmi les Juifs, & qui le sont encore présentement parmi les Abissins.

Quoique toutes les raisons qu'allègue le Patriarche Alphonse Mendez paroissent bonnes, elles ne sont pas néanmoins d'une égale force, & l'autorité qu'il apporte de Plin, pour prouver qu'il y avoit beaucoup de pierres précieuses & de différentes especes dans l'Abissinie, ne persuade pas à ceux qui connoissent le país qu'il y en ait jamais eû; les aromates n'y sont pas non plus en grande quantité.

Quant aux coutumes qu'ils ont retenues des Juifs, elles prouvent seulement qu'il y a eu beaucoup de commerce entre les Israélites & eux, ce que l'on ne peut nier, & particulièrement s'il est vrai que les Abissins soient sortis de l'Arabie, comme on n'en peut pas douter.

On lit dans Agatharchides & quelques autres Auteurs citez par le sçavant Bochart, qu'une partie des Sabéens s'appliquoit à l'agriculture, une autre au commerce, & qu'ils transportoient sur des Navires de cuir leurs aromates & autres fruits du país en Ethiopie, d'où ils rapportoient d'autres marchandises. Ces Navires qu'ils prétendent être de cuir, sont apparemment ces Gelves dont le Pere Jérôme Lobo a donné une description dans sa Relation.

Le Patriarche Alphonse Mendez a oublié une remarque qui me paroît beaucoup plus forte que tout ce qu'il a avancé pour appuyer son sentiment. Les Rois des Sabéens étoient si resserrez que, lorsqu'ils étoient sacrez, ils ne pouvoient sortir de leur Palais sous peine d'être lapidez. Si la loi étoit si sévère qu'il ne fût pas permis au Roi de sortir de son Palais, il n'y a pas d'apparence qu'on ait laissé la liberté à une Reine de quitter ses Etats pour aller trouver Salomon; à moins que cette cruelle & gênante loi n'ait été faite long-tems depuis; mais si elle étoit établie dès le tems de Salomon, il faut croire que la Reine d'Ethiopie qui l'est allé trouver étoit plutôt d'Abissinie que d'Arabie. Joseph semble même être de cette opinion. A la vérité le sçavant Bochart fait une forte & sévère critique de cet Ecrivain, il dit nettement qu'il impose à son Lecteur, & qu'il n'est pas aussi exact, lorsqu'il écrit des affaires qui se sont passées hors de son pais, que quand il traite de celles des Juifs; qu'il n'a pas même bien entendu Herodote sur le témoignage duquel il s'appuie; que quoique les Egyptiens comptent dix-huit Ethiopiens parmi leurs Rois, la seule Reine qui les a commandez, nommée Nitocris & non Nicaule, étoit d'Egypte, que Meroé a été ainsi appelée du nom de la mere de Cambise son fondateur, & n'a jamais porté celui de Saba. Que si les Abissins font voir des ruines des Palais de Saba, les Arabes n'en montrent pas moins; qu'il seroit aussi dangereux de dire en Arabie que Saba étoit Abissine, que de dire en Abissinie qu'elle étoit Arabe.

Enfin Bochart prouve par beaucoup de fortes & solides raisons, que Joseph s'est trompé quand il a avancé que la Reine du midi étoit Reine de l'Abissinie, ou de l'Ethiopie au-dessus de l'Egypte; ajoutons, qu'elle est appelée dans le troisième Livre des Rois ch. X. Reine de Saba, & qu'elle

qu'elle
Sed
min
Rex
volui
est ce
Thema
VI. v
prien,
grand
dent
storge
Nubie
que F
Ce
aïsez
peup
maïtu
même
la terr
Arabu
porret
sa Bibli
étoit
Negia
d'Abda
chap.
c'est-a
de la
armée
ville
vint r
que ci
à la p
qui en
ce div
qu'un
lui laci
bec &

qu'elle n'a point d'autre nom ni d'autre qualité:
Sed & Regina Saba auditâ famâ Salomonis in no-
mine Domini venit tentare eum in enigmatibus....
Rex autem Salomon dedit Regina Saba omnia qua
voluit & petiuit. Et dans le Livre de Job, Saba
 est certainement en Arabie. *Considerate semitas*
Thema, itinera Saba & expectate paulisper, chap.
 VI. vers. 19. Saint Justin Martyr, Saint Cy-
 prien, Saint Cyrille d'Alexandrie, enfin le plus
 grand nombre des Peres & des Interprètes, déci-
 dent qu'elle étoit véritablement Arabe. Philo-
 storge en parle de même, & le Géographe de
 Nubie place en Arabie la ville de Saba, & dit
 que Belkis femme de Salomon étoit de ce lieu-là.

Ces sentimens, en apparence si opposez, sont
 aisez à concilier, dès qu'on conviendra que ces
 peuples ont été unis & n'ont eu qu'un même
 maître; ils ont porté le même nom; ils ont la
 même origine, puisque les Abissins sont sortis de
 la terre de Chus & du païs des Sabéens; *Sabai*
Arabum propter ihura clarissimi ad utraque Maria
porrectis Gentibus. Monsieur d'Herbelot dit dans
 sa Bibliotheque Orientale, qu'Ibrahim al Aschram
 étoit Gouverneur de l'Yemen sous l'Empire du
 Negiaschi ou Empereur des Abissins du tems
 d'Abdal Mothleb ayeul de Mahomet. Dans le
 chap. 105. de l'Alcoran, intitulé Soural Alfîl,
 c'est-à-dire, le chapitre de l'Elephant, il est parlé
 de la punition de ce Prince qui avoit dans son
 armée plusieurs éléphans lorsqu'il alla assiéger la
 ville de la Mecque. Les Arabes disent, qu'il
 vint une nuée d'oiseaux fondre sur cette armée;
 que chaque oiseau poitoit une pierre au bec ou
 à la pate & la laissa tomber sur chaque éléphant
 qui en fût percé de part en part; que la vengean-
 ce divine poursuivit l'Empereur dans son païs &
 qu'un de ces oiseaux qui avoient percé ses éléphans
 lui lâcha sur la tête une pierre qu'il tenoit en son
 bec & le tua.

346 RELATION HISTORIQUE

Du tems de l'Empereur Justin, Elesbas que les Abissins appellent Caleb, fût invité par les Lettres du Patriarche d'Alexandrie de passer en Arabie pour venger la mort de tant de Chrétiens que Dunawas Roi Juif avoit fait périr au milieu des tourmens les plus cruels. Dieu donna une victoire entiere à Elesbas & les Abissins demeurèrent maîtres de l'Arabie jusques vers l'an 578. qu'ils furent contraints de lever le siège de la Mecque comme on le vient de dire.

Ceci suffit pour faire voir la relation qui a été autrefois entre les Ethiopiens d'Asie & ceux d'Afrique ; & pour prouver que dans des tems beaucoup plus reculez que ceux dont nous parlons, ces Etats ont pû n'avoir qu'un seul & même Souverain.

F I N

DU TOME PREMIER.



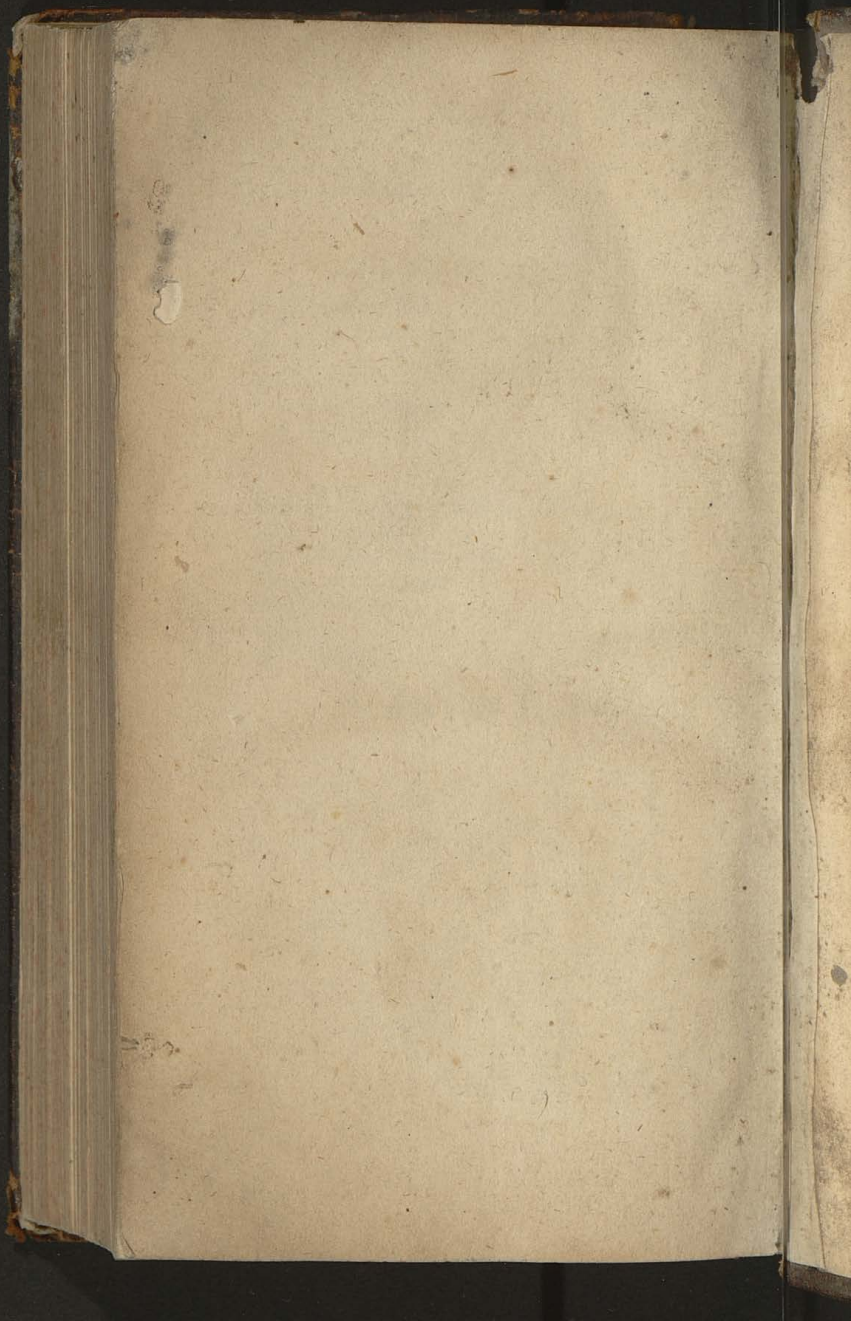
196.
191.
110.

31.
24.
115.
186.
330.
192.
35.
133.
130.

291.
130.
04.
85.

3

Biokova Janellonška



Biblioteka Jagiellońska



stdr0022927

